Arthur Conan Doyle

LE RETOUR DE SHERLOCK HOLMES

Septembre 2003 – Décembre 2004

LA MAISON VIDE[1]

Au printemps de 1894, tout Londres s'émut, et la haute société s'épouvanta, de la mort de l'honorable Ronald Adair assassiné dans des circonstances étranges, inexplicables. L'enquête de police a mis en lumière certains détails, mais tout n'a pas été dit : en effet l'accusation disposait d'une base si solide qu'elle n'a pas jugé nécessaire de produire les faits dans leur totalité.

Aujourd'hui seulement, c'est-à-dire dix ans après, me voici en mesure de présenter au public l'enchaînement complet des événements. Certes le crime lui-même ne manquait pas d'intérêt ! Mais ses suites m'apportèrent la surprise la plus grande et le choc le plus violent d'une vie pourtant fertile en aventures. Encore maintenant, lorsque j'y réfléchis, je retrouve en moi un écho de cette subite explosion de joie, de stupeur et d'incrédulité qui m'envahit alors.

Que le lecteur me pardonne ! Je sais jusqu'à quel point il s'est passionné pour les quelques histoires qui lui ont révélé les pensées et les actes d'un homme tout à fait exceptionnel. Mais qu'il ne me blâme pas de ne pas lui avoir appris plus tôt la nouvelle ! Ç'aurait été mon premier devoir si je n'avais été empêché de le remplir par défense formelle qui m'avait été faite et qui n'a été levée que le 3 du mois dernier.

Mon étroite amitié avec Sherlock Holmes avait suscité et développé un goût profond pour l'enquête criminelle. Ce goût survécut à la disparition de mon camarade. Je ne manquai jamais par la suite d'étudier les diverses énigmes que l'actualité proposait au public. Plus d'une fois, mais uniquement pour mon plaisir personnel, je voulus m'inspirer de ses méthodes pour

trouver des solutions… avec, j'en conviens, un succès inégal. Rien néanmoins n'aviva plus ma curiosité que la tragédie dont Ronald Adair fut la victime. Et quand je lus dans la presse les témoignages recueillis au cours de l'enquête qui avait entraîné un verdict d'assassinat contre inconnu ou inconnus, je mesurai toute l'étendue de la perte que la mort de Sherlock Holmes avait infligée à la société.

Cette affaire mystérieuse fourmillait de particularités qui, j'en étais sûr, l'auraient déchaîné. La police aurait vu son action secondée, et probablement anticipée, par l'agilité intellectuelle et la prodigieuse faculté d'observation du premier détective d'Europe. Je me rappelle que ce jour-là, tout en passant la revue de mes malades, je tournai et retournai dans ma tête les éléments dont je disposais pour reconstituer le drame sans pouvoir mettre sur pied une explication satisfaisante… Allons, au risque de répéter une vieille histoire trop connue, je vais récapituler d'abord les faits établis par l'enquête.

L'honorable Ronald Adair était le deuxième fils du comte de Maynooth, gouverneur à l'époque d'une colonie australienne. La mère d'Adair était rentrée d'Australie pour subir l'opération de la cataracte. Elle habitait avec son fils Ronald et sa fille Hilda au 427 de Park Lane. Le jeune homme fréquentait la meilleure société ; selon tous les renseignements recueillis, il n'avait pas de mauvais penchants et on ne lui connaissait pas d'ennemis. Il avait été fiancé à Mlle Edith Woodley, de Carstairs ; mais les fiançailles avaient été rompues quelques mois plus tôt d'un commun accord, et rien ne permettait de penser que cette rupture eût laissé derrière elle des regrets profonds. L'existence de Ronald Adair déroulait ses orbes régulières à l'intérieur d'un petit monde bien délimité ; et son tempérament ne le portait guère au sentiment ni à la sensiblerie. Tel était le jeune aristocrate sur qui une mort étrange s'abattit au soir du 30 mars 1894, entre dix heures et onze heures vingt.

Ronald Adair aimait les cartes. Il jouait beaucoup, mais jamais à des taux scandaleux. Il faisait partie des Cercles

Baldwin, Cavendish, et de Bagatelle. Après dîner, le jour de sa mort, il joua un tour de whist au Cercle de Bagatelle. Dans l'après-midi, et au même endroit, il avait également fait une partie. Ses partenaires, M. Murray, sir John Hardy et le colonel Moran, témoignèrent que les jeux avaient été sensiblement d'égale force et qu'il n'y avait pas eu de grosse différence d'argent. Adair avait peut-être perdu cinq livres, mais pas davantage. Jouissant d'une fortune considérable, il n'avait aucune raison d'être affecté par une perte de cet ordre. Avec régularité, il fréquentait tantôt un cercle, tantôt un autre : c'était un joueur prudent, qui gagnait souvent. Récemment, avec le colonel Moran comme partenaire, il avait gagné la coquette somme de deux cent quarante livres contre Godfrey Milner et lord Balmoral. Le soir du crime, il était rentré chez lui exactement à dix heures. Sa mère et sa sœur étaient sorties : elles passaient la soirée chez une parente. La domestique déposa qu'elle l'avait entendu pénétrer dans la pièce du devant du deuxième étage qu'il utilisait comme salon personnel. Auparavant, elle y avait allumé du feu ; celui-ci dégageant de la fumée, elle avait ouvert la fenêtre. Le salon demeura silencieux jusqu'à onze heures vingt. Lady Maynooth et sa fille, dès leur retour, voulurent dire bonsoir à Ronald. Lady Maynooth essaya d'entrer. La porte était fermée de l'intérieur. Elles frappèrent, appelèrent, mais leurs cris demeurèrent sans réponse. Finalement, la porte fut forcée. Le corps de l'infortuné jeune homme gisait près de la table, la tête horriblement fracassée par une balle explosive de revolver, mais dans la pièce on ne retrouva aucune arme. Sur la table, il y avait deux billets de dix livres, plus dix-sept livres et dix schillings en pièces d'or et d'argent disposées en petites piles de valeur différente. Sur une feuille de papier figuraient aussi quelques chiffres avec en regard des noms d'amis de club. On en déduisit qu'avant sa mort il était en train de chiffrer ses gains et ses pertes aux cartes.

Un examen minutieux acheva de rendre l'affaire inexplicable. En premier lieu, il fut impossible de déceler le

motif pour lequel le jeune homme se serait enfermé à clé. Restait l'hypothèse où la porte aurait été fermée par l'assassin, qui se serait ensuite enfui par fenêtre. Mais la fenêtre était bien à sept mètres au-dessus d'un parterre de crocus en plein épanouissement. Or ni les fleurs ni le sol ne présentaient la moindre trace de désordre, et on ne releva aucune empreinte de pas sur l'étroite bande d'herbe qui séparait la maison de la route. Apparemment donc, c'était le jeune homme qui s'était lui-même enfermé. Mais comment avait-il été tué ? Personne n'aurait pu grimper par le mur jusqu'à la fenêtre sans laisser trace de son escalade. Et si l'assassin avait tiré par la fenêtre, ç'aurait été un tireur absolument hors de pair puisqu'il avait infligé avec un revolver une blessure aussi effroyable. Par ailleurs, Park Lane est une artère fréquentée : il y a à moins de cent mètres une station de fiacres. Personne n'avait entendu le coup de feu. Et pourtant le cadavre était là, ainsi que la balle de revolver, aplatie comme toutes les balles à pointe tendre, qui avait dû provoquer une mort instantanée. Tels étaient les éléments du mystère de Park Lane, que compliquait encore l'absence de mobile valable puisque, comme je l'ai déjà dit, le jeune Adair n'avait pas d'ennemi connu et que l'argent était resté sur la table.

Toute la journée donc je réfléchis à ces faits. Je m'efforçai de mettre sur pied une théorie capable de les concilier, de découvrir cette ligne de moindre résistance que mon pauvre ami considérait comme le point de départ de toutes ses enquêtes. J'avoue que Je n'aboutis à rien. Dans la soirée, je fis un tour dans le Park, je le traversai et me trouvai vers six heures du côté de Park Lane. Un groupe de badauds, le nez pointant vers une certaine fenêtre, m'indiqua la maison du crime. Un grand gaillard maigre avec des lunettes à verres fumés, qui me fit l'impression d'être un policier en civil, était en train d'émettre une théorie de son cru que les autres écoutaient. Je m'approchai pour tendre l'oreille, mais ses propos me parurent si stupides que je me retirai du groupe en pestant contre le sot discoureur. En reculant, je me heurtai à un

vieillard difforme qui se tenait derrière moi, et je fis tomber quelques livres qu'il portait sous son bras. Je les ramassai, non sans avoir remarqué que le titre de l'un d'eux était : *L'Origine de la Religion des Arbres*. Certainement son propriétaire était un pauvre bibliophile qui, soit professionnellement, soit par marotte, collectionnait des livres peu connus. Je lui présentai mes excuses, mais le bonhomme devait attacher un grand prix aux livres que j'avais si involontairement maltraités, car il vira sur ses talons en poussant un grognement de mépris, et je vis son dos voûté et ses favoris blancs disparaître parmi la foule.

J'eus beau observer le 427 de Park Lane, je n'avançai guère dans la solution de mon problème. La maison était séparée de la rue par un mur et une grille dont la hauteur n'excédait pas un mètre cinquante. Il était donc facile pour n'importe qui de pénétrer dans le jardin. Mais la fenêtre me sembla tout à fait inaccessible en raison de l'absence de gouttières ou de tout objet pouvant faciliter l'escalade d'un homme agile. Plus intrigué que jamais, je repris le chemin de Kensington. J'étais dans mon cabinet depuis cinq minutes quand la bonne m'annonça un visiteur. A ma grande surprise, elle introduisit mon vieux bibliophile de tout à l'heure : son visage aigu, parcheminé, se détachait d'un encadrement blanc comme neige ; il portait toujours sous son bras ses précieux livres, une douzaine au moins.

– Vous êtes surpris de ma visite, monsieur ? me demanda-t-il d'une voix qui grinçait bizarrement.

Je reconnus que je l'étais.

– Hé bien ! monsieur, c'est que j'ai une conscience, voyez-vous ! Je marchais clopin-clopant quand vous êtes entré dans cette maison. Alors je me suis dit que j'allais dire un mot à ce monsieur poli pour lui expliquer que si j'avais été un tant soit peu brusque dans mes manières, il ne fallait pas m'en vouloir, et que je le remerciais beaucoup de m'avoir ramassé mes livres.

– N'en parlons plus ! répondis-je. Puis-je vous demander comment vous saviez qui j'étais ?

– Ma foi, monsieur, je suis un peu votre voisin. Vous trouverez ma petite boutique au coin de Church Street et je serai très heureux de vous y voir, monsieur. Peut-être êtes-vous collectionneur vous-mêmes ? Voici Oiseaux anglais, et un Catulle, et La Guerre sainte… Une véritable affaire, monsieur, chacun de ces livres. Tenez, cinq volumes rempliraient juste la place qu'il y a sur le deuxième rayon derrière vous. Ce vide-là donne à penser que vous n'êtes pas très ordonné, monsieur, n'est-ce pas ?

Je tournai la tête pour regarder le rayon en question, puis je la tournai à nouveau vers mon bibliophile… Sherlock Holmes était debout de l'autre côté de la table, souriant. Je bondis sur mes pieds, je le contemplai stupéfait pendant quelques instants, et puis, pour la première et dernière fois de ma vie, je dus m'évanouir. En tout cas un brouillard gris tourbillonna devant mes yeux, et, quand il se dissipa, je m'aperçus que mon col était déboutonné ; j'avais encore sur les lèvres un vague arrière-goût de cognac. Holmes était penché au-dessus de mon fauteuil, un flacon dans la main.

– Mon cher Watson ! me dit la voix dont je me souvenais si bien, je vous dois mille excuses. Je ne pensais pas que vous étiez aussi sensible.

Je l'empoignai par le bras.

– Holmes ! m'écriai-je. Est-ce bien vous ? Se peut-il que vous soyez réellement vivant ? Est-il possible que vous ayez réussi à sortir de ce gouffre infernal ?

– Attendez un peu ! Êtes-vous sûr que vous êtes en état de discuter ? Je vous ai infligé une belle secousse avec cette apparition dramatique !

– Oui, oui, je me sens très bien. Mais en vérité, Holmes, j'en crois à peine mes yeux. Seigneur ! Penser que vous… que c'est vous entre tous les hommes qui êtes là dans mon cabinet !…

A nouveau je le saisis par la manche, mais je pinçai son long bras maigre et nerveux.

–… Au moins vous n'êtes pas un pur esprit ! dis-je en lui voyant faire la grimace.

– Cher ami !

– Je suis au comble de la joie. Asseyez-vous et dites-moi comment vous êtes sorti vivant de cet horrible abîme !

Il s'assit en face de moi et il alluma une cigarette avec sa vieille nonchalance accoutumée. Il portait la redingote râpée du marchand de livres, mais il avait posé sur la table la perruque blanche et les vieux bouquins. Il me parut plus mince, et son profil plus aigu, mais le fond blanc de son teint me révéla qu'il n'avait pas mené une existence bien saine depuis sa disparition.

– Je suis ravi de m'étirer, Watson ! Figurez-vous que ce n'est pas drôle pour un homme de ma taille de se raccourcir plusieurs heures de suite d'une trentaine de centimètres… Mais ce n'est pas le moment des explications, mon cher ami ! Nous avons, si toutefois je puis compter sur votre coopération, une rude et dangereuse nuit de travail qui nous attend. Peut-être vaudrait-il mieux que je vous raconte tout quand ce travail aura été achevé ?

– Je suis la curiosité en personne. Je préférerais de beaucoup vous entendre tout de suite !

– M'accompagnerez-vous cette nuit ?

– Quand vous voudrez, où vous voudrez !

– Comme au bon vieux temps, alors ? Avant de partir, nous pourrons manger un morceau. Voyons, hé bien ! à propos de ce gouffre ? Ma foi, Watson, je n'ai pas eu beaucoup de mal à en sortir, pour la bonne raison que je ne suis jamais tombé dedans.

– Vous n'êtes pas tombé dedans ?

– Non, Watson ! Je ne suis pas tombé dedans. Et pourtant ma lettre, pour vous, était absolument sincère. Je ne doutais guère que je fusse arrivé au terme de ma carrière quand je vis la sinistre silhouette de feu le professeur Moriarty se dresser sur le sentier. Je lus dans ses yeux gris mon arrêt de mort.

J'échangeai quelques répliques avec lui et il m'accorda fort courtoisement la permission de vous écrire le court billet que vous trouvâtes ensuite et que je laissai avec mon porte-cigarettes et mon alpenstock. Puis je m'engageai dans le sentier, Moriarty sur mes talons. Arrivé au bord du précipice, je m'arrêtai, aux abois. Il n'avait pas d'armes, mais il se jeta sur moi et ses longs bras se nouèrent autour de mon corps. Il savait qu'il avait perdu. Il ne pensait plus qu'à se venger. Juste au-dessus du gouffre, nous chancelâmes ensemble. Vous n'ignorez point que j'ai un peu pratiqué le haritsu ; c'est une méthode de lutte japonaise qui dans bien des cas m'a rendu d'éminents services. J'échappai à son étreinte, tandis que lui, poussant un cri horrible, battait l'air de ses deux mains sans pouvoir se raccrocher à rien. Impuissant à recouvrer son équilibre, il tomba dans le gouffre. A plat ventre, penché au-dessus de l'abîme, je surveillai sa chute. Il heurta un rocher, rebondit, et s'écrasa au fond de l'eau.

J'écoutai en souriant cette explication que Holmes me conta entre deux bouffées de cigarette.

– Mais les traces ! m'écriai-je. J'ai vu, de mes yeux vu, deux traces de pas se diriger vers le précipice, et aucune en sens inverse.

– Voici pourquoi. A l'instant même où le professeur disparaissait, je mesurai la chance réellement extraordinaire que m'offrait le destin. Je savais que Moriarty n'était pas seul à avoir juré ma perte. J'en connaissais au moins trois autres ; la mort de leur chef exaspérerait sans aucun doute leur volonté de vengeance. Tous étaient des individus très dangereux. L'un ou l'autre finirait évidemment par m'avoir ! D'autre part, si le monde entier était convaincu que j'étais mort, ces individus prendraient quelques libertés, se découvriraient et, tôt ou tard, je les détruirais. Alors il serait temps pour moi d'annoncer que j'étais demeuré au pays des vivants. Tout cela s'ordonna dans mon esprit avec une telle rapidité que je crois qu'avant même que le professeur Moriarty eût touché le fond des chutes de Reichenbach j'avais déjà formulé ma conclusion.

« Je me relevai et j'examinai la muraille rocheuse derrière moi. Dans le compte rendu fort pittoresque que vous avez écrit et que j'ai lu quelques mois plus tard, vous avez affirmé que le roc était lisse. Ce n'était pas tout à fait exact ! Quelques petites marches se présentaient, et il y avait un soupçon de saillie. La muraille était si haute qu'il m'était impossible de l'escalader. Mais d'autre part le sentier était si mouillé que je ne pouvais l'emprunter sans y laisser trace de mon passage. J'aurais pu, c'est vrai, mettre mes souliers à l'envers : cela m'est déjà arrivé. Mais trois séries d'empreintes orientées dans le même sens auraient suggéré évidemment une tromperie. Que pouvais-je faire de mieux que me hasarder dans l'escalade ? Ce ne fut pas une plaisanterie, Watson ! J'avais les chutes qui grondaient au-dessous de moi. Je vous jure que je ne suis pas un délirant, mais je croyais entendre Moriarty qui m'appelait du fond du gouffre. La moindre faute m'eût été fatale. Plusieurs fois, quand j'arrachais des touffes d'herbe ou quand mon pied dérapait entre les interstices humides du rocher, je me croyais à mes derniers moments. Mais je continuai à grimper. Finalement je m'agrippai à une sorte de plate-forme couverte d'une tendre mousse verte. Là je pouvais me dissimuler très confortablement. Et j'étais étendu à cette place, mon cher ami, quand je vous ai vus arriver, vous et tous les gens qui vous suivaient, pour enquêter de la manière la plus sympathique et la plus efficace sur les circonstances de ma mort.

« Lorsque vous eûtes tiré vos conclusions, aussi inévitables qu'erronées, vous reprîtes le chemin de l'hôtel et je demeurai seul. Je m'étais imaginé que mes aventures étaient terminées, mais un incident tout à fait imprévu m'avertit que des surprises m'étaient encore réservées. Un gros rocher tomba d'en haut, dévala à côté de moi et dégringola dans le gouffre. D'abord je crus à un hasard. Mais, levant le nez, j'aperçus une tête d'homme qui se détachait sur le ciel qui s'assombrissait, et un deuxième rocher frappa le rebord de la plate-forme sur laquelle j'étais allongé, passa à vingt centimètres de mon crâne…

Évidemment, je n'avais plus le droit d'avoir des illusions ! Moriarty n'était pas venu seul. Un complice (et je n'eus pas besoin de le regarder deux fois pour comprendre combien ce complice était déterminé à tout) s'était tenu à l'écart pendant que le professeur m'attaquait. A distance, et sans que je l'eusse vu, il avait grimpé jusqu'en haut de la muraille rocheuse ; de là il s'efforçait de réussir ce que son compagnon avait manqué.

« Je ne perdis pas beaucoup de temps à réfléchir, Watson ! A nouveau ce visage sinistre apparut au-dessus de moi et je compris que cette apparition présageait un autre rocher. Alors je décidai de redégringoler jusqu'au sentier. Je ne crois pas que je l'aurais fait de sang-froid. Les difficultés de la montée étaient multipliées par cent. Mais je n'eus pas le loisir de considérer tous les dangers, car une troisième pierre déboula en sifflant pendant que je me retenais par les mains au bord de la plate-forme. A mi-côte, je me laissai glisser : grâce à Dieu, j'atterris sur le sentier. Mais dans quel état ! Déchiré, saignant aux mains, aux genoux, au visage… Je pris mes jambes à mon cou, marchai toute la nuit à travers les montagnes, abattis quinze kilomètres d'une seule traite… Bref, huit jours plus tard, je me retrouvai à Florence : seul, avec la certitude que personne au monde ne savait ce que j'étais devenu.

« Je n'eus qu'un seul confident : mon frère Mycroft. Je vous dois beaucoup d'excuses, mon cher Watson, mais il était trop important qu'on me crût mort, et vous n'auriez certainement pas écrit un récit si convaincant de ma triste fin si vous n'aviez pas été vous-même persuadé que cette fin était véritable. Il m'arriva plusieurs fois, au cours de ces trois dernières années, de tremper une plume dans l'encrier pour vous écrire ; mais craignant une imprudence de votre amitié, je renonçai à courir le risque d'une indiscrétion qui aurait trahi mon secret. Et c'est pour cette même raison que je vous ai tourné le dos ce soir quand vous avez fait tomber mes livres, car je me trouvais en danger, et le moindre signe de surprise ou d'émotion de votre part eût pu me dénoncer et entraîner des conséquences fâcheusement irréparables. Quant à Mycroft, j'avais besoin de le

mettre dans ma confidence afin d'avoir l'argent qu'il fallait. Le cours des événements à Londres n'avait guère répondu à mes espérances : le procès de la bande Moriarty laissa en liberté deux de ses membres les plus dangereux, qui étaient mes ennemis les plus acharnés. Je voyageai pendant deux ans au Tibet, visitai Lhassa et passai plusieurs jours en compagnie du dalaï-lama. Peut-être avez-vous entendu parler par la presse des explorations remarquables d'un Norvégien du nom de Sigerson ? Mais je suis sûr que vous n'avez jamais pensé que vous receviez ainsi des nouvelles de votre ami. Ensuite j'ai traversé la Perse, visité La Mecque, discuté de choses fort intéressantes avec le calife de Khartoum dont les propos ont été immédiatement communiqués au Foreign Office. Je suis retourné en France ; là, j'ai passé quelques mois à faire des recherches sur les dérivés du goudron de houille dans un laboratoire de Montpellier. Une fois obtenus les résultats que j'en attendais, j'appris que, sur mes deux ennemis, il n'en restait plus qu'un en liberté à Londres. Je me préparais tranquillement à rentrer quand me parvint la nouvelle du très remarquable mystère de Park Lane : non seulement cette énigme avait de quoi m'intéresser en tant que telle, mais elle me parut offrir quelques possibilités d'un intérêt particulier pour votre serviteur. Je me hâtai de boucler mes valises, arrivai à Londres, réclamai à Baker Street un entretien avec moi-même, déclenchai chez Mme Hudson une violente crise de nerfs, et découvris que Mycroft avait laissé mon appartement et mes papiers parfaitement en état. Et c'est ainsi, mon cher Watson, que vers deux heures cet après-midi, je me trouvais assis sur mon vieux fauteuil dans mon vieux salon, et je ne souhaitais plus qu'une chose : voir mon vieil ami Watson dans le fauteuil d'en face qu'il avait si souvent occupé.

Tel fut le récit extraordinaire que j'écoutai en cette soirée d'avril. Récit qui n'aurait rencontré que mon incrédulité s'il ne m'avait été confirmé par la présence de ce corps mince, interminable, et de ce visage ardent aux traits accusés que je n'aurais jamais espéré revoir. Il avait sans doute appris quelque

chose de la tristesse où m'avait plongé la perte que j'avais faite : son attitude me le révéla plus que ses paroles.

– Le travail est le meilleur antidote au chagrin, mon cher Watson ! Or j'ai pour nous deux un joli travail en vue : un travail qui pourrait justifier toute une vie d'homme sur cette planète !…

En vain je le priai de m'en dire davantage.

– Avant demain matin, vous verrez et entendrez beaucoup ! me répondit-il. Nous avons d'abord à nous raconter des tas de choses. Mais à neuf heures et demie, en route pour la maison vide !

Ce fut tout à fait comme au bon vieux temps : à l'heure dite, je me trouvai assis dans un fiacre à côté de lui, un revolver dans la poche et au cœur un petit frisson des grandes aventures. Holmes était froid, sérieux, taciturne. Les réverbères m'apprirent qu'il avait les sourcils froncés sous l'intensité de la réflexion, et qu'il serrait ses lèvres minces. J'ignorais quelle bête féroce nous allions chasser dans la jungle londonienne du crime, mais, étant donné l'attitude du chasseur, j'étais sûr que cette aventure était d'une gravité exceptionnelle. De temps à autre, un petit sourire sarcastique déformait ses traits austères : mauvais présage pour le gibier !

J'avais cru que nous nous rendions à Baker Street, mais Holmes fit arrêter le cocher au coin de Cavendish Square. Je remarquai que lorsqu'il en descendit, il regarda soigneusement à droite et à gauche. D'ailleurs, par la suite, il se retourna à chaque croisement de rues pour s'assurer que nous n'étions pas suivis. Notre route fut assez singulière. Holmes connaissait son Londres comme sa poche ; il n'y avait pas une ruelle qu'il ignorât. Ce soir-là, il me conduisit avec autant de célérité que d'assurance dans un dédale de passages dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Finalement nous émergeâmes dans une petite rue, bordée de vieilles maisons lugubres, qui aboutissait dans Manchester Street. Nous allâmes jusqu'à Blandford Street. Là, il tourna vivement dans une rue étroite, poussa une porte en

bois, franchit une cour déserte, ouvrit avec une clé la porte de service d'une maison, et la referma derrière nous.

L'obscurité était complète. Mais il m'apparut tout de suite que nous étions dans une maison vide. Sur le plancher nu, nos pas craquaient et résonnaient. La main que j'avais tendue devant moi pour me guider toucha un mur d'où le papier pendait en lambeaux. Les doigts glacés et maigres de Holmes emprisonnèrent mon poignet pour me faire traverser un long vestibule. Je distinguai confusément un vasistas au-dessus de la porte du devant. Holmes vira carrément sur sa droite et nous entrâmes dans une grande pièce carrée vide dont les angles étaient plongés dans l'ombre et le milieu faiblement éclairé par les lumières de la rue. Il n'y avait pas de lampadaire à proximité, et la poussière sur les vitres formait une couche si opaque que nous pouvions tout juste distinguer nos silhouettes. Mon compagnon posa une main sur mon épaule et approcha sa bouche de mon oreille.

– Savez-vous où nous sommes ? chuchota-t-il.

– Certainement dans Baker Street, répondis-je en indiquant la vitre sale.

– Exact. Nous sommes dans la maison Camden, qui est située juste en face de notre ancien appartement.

– Mais pourquoi sommes-nous ici ?

– Parce que nous jouissons d'une vue excellente sur cette chère vieille demeure si pittoresque. Puis-je vous prier, Watson, de vous rapprocher davantage de la fenêtre, en prenant bien garde toutefois à ne pas vous montrer, et de regarder notre ancien logement, point de départ de tant d'aventures communes ! Vous verrez si mes trois ans d'absence m'ont ôté le pouvoir de vous surprendre.

Je m'avançai à quatre pattes jusqu'à la fenêtre et regardai de l'autre côté de la rue. Mes yeux remontèrent jusqu'à une fenêtre bien connue, et je ne pus m'empêcher de pousser un cri de stupéfaction. Le store était baissé ; à l'intérieur de la pièce, une

grosse lampe était allumée. L'ombre d'un homme assis sur une chaise se détachait avec une netteté admirable sur l'écran lumineux de la fenêtre. Il n'y avait pas moyen d'hésiter sur le port de tête, la charpente des épaules, le profil aigu que produisait cette ombre chinoise : c'était Holmes. Sous le coup de la surprise, j'allongeai le bras pour être sûr que Holmes en chair et en os se tenait bien à côté de moi. Il s'accorda un petit rire silencieux.

– Alors ? me dit-il.

– C'est merveilleux !

– Je pense que l'âge n'a pas affaibli ni affadi mon sens imaginatif ! fit-il d'une voix que je reconnus pour celle de l'artiste fier de sa création. Est-ce que ça me ressemble, ou non ?

– J'aurais juré que c'était vous !

– Ce petit chef-d'œuvre est dû au talent de M. Oscar Meunier, de Grenoble, qui a passé plusieurs jours à faire le moulage. Il s'agit d'un buste en cire. J'ai complété la mise en scène cet après-midi au cours de mon passage à Baker Street.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, mon cher Watson, j'avais toutes les raisons du monde pour faire croire à certaines personnes que j'étais là, pendant que je me trouve réellement ailleurs.

– Et vous pensiez que l'appartement était surveillé ?

– Je savais qu'il était surveillé.

– Par qui ?

– Par mes vieux ennemis, Watson ! Par la bande charmante dont le chef repose sous les chutes de Reichenbach. Rappelez-vous qu'ils savaient, et eux seuls le savaient, que j'étais encore vivant. Ils se disaient que tôt ou tard je reviendrais chez moi. Aussi, ils ont monté une garde constante, et ce matin ils m'ont vu arriver.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que j'ai reconnu une de leurs sentinelles quand j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. C'est un type assez inoffensif, qui s'appelle Parker, étrangleur professionnel et remarquable joueur de guimbarde. Je ne me suis pas soucié de lui. Mais je me suis soucié bien davantage du formidable individu qui se tient derrière lui, l'ami de cœur de Moriarty, l'homme qui a essayé de m'écraser à coups de rochers, le criminel le plus rusé et le plus dangereux de Londres. Voilà qu'il s'attaque à moi ce soir, Watson ; mais il ne sait pas que nous, nous allons nous attaquer à lui.

Les plans de mon ami commençaient à acquérir de la consistance dans mon esprit. De cet abri bien placé, les guetteurs étaient guettés et les chasseurs pris en chasse. L'ombre bien dessinée là-haut était l'appât et nous étions à l'affût. Nous demeurâmes debout en silence dans l'obscurité, surveillant les formes humaines qui passaient et repassaient devant nous. Holmes était immobile et muet, mais il n'avait pas ses yeux dans sa poche : il fixait intensément chaque passant. La nuit froide, venteuse, n'encourageait pas les flâneurs, dont beaucoup avaient relevé leur col. Une ou deux fois, je crus reconnaître une silhouette que j'avais déjà vue passer, et je remarquai en particulier deux hommes qui semblaient se protéger du froid en se collant contre la porte d'une maison un peu plus haut. Je voulus les désigner à mon compagnon, mais il eut un geste d'impatience et il continua à regarder dans la rue. A plusieurs reprises, il s'agita et tambourina légèrement sur le mur. Visiblement, il commençait à s'énerver ; ses projets ne devaient pas s'exécuter comme il l'avait espéré. Enfin, vers minuit, la rue se vida lentement. Il se mit à marcher de long en large, en proie à un énervement incontrôlable. J'allais lui dire je ne sais quoi, quand je levai mes yeux vers la fenêtre éclairée, et à ce moment je reçus un nouveau choc de surprise. Je pris le bras de Holmes et le forçai à regarder.

– L'ombre a bougé ! m'écriai-je.

De fait, ce n'était plus le profil de Holmes mais son dos qui était à présent tourné vers nous.

Trois années n'avaient évidemment pas émoussé les aspérités de son caractère, ni diminué son dédain envers une intelligence moins vive que la sienne.

– Bien sûr, elle a bougé ! me répondit-il. Suis-je donc assez idiot, Watson, pour avoir érigé un mannequin reconnaissable de loin en m'imaginant que l'un des bandits les plus astucieux d'Europe allait se laisser prendre à cette attrape grossière ? Nous sommes ici depuis deux heures ; huit fois Mme Hudson est venue apporter une légère modification à cette silhouette : une fois tous les quarts d'heure. Elle la manipule par-devant, de façon que son ombre n'apparaisse pas. Ah !…

Il retint son souffle. Je le vis avancer la tête ; toute son attitude était contractée, rigide. Mes deux hommes de tout à l'heure étaient peut-être bien encore tapis contre leur porte, je ne les apercevais plus. La rue était paisible et sombre, sauf cet écran jaune lumineux sur lequel se détachait l'ombre noire. Je l'entendis aspirer de l'air sur une note sifflante, ténue, qui traduisait une excitation difficilement contenue. Il me tira en arrière dans l'angle le plus noir de la pièce, et je sentis sa main se poser sur mes lèvres pour m'avertir de ne faire aucun bruit. Ses doigts tremblaient. Jamais je n'avais vu mon ami pareillement ému ; et pourtant la rue était déserte, lugubrement déserte devant nous.

Mais soudain je pris conscience de ce que ses sens aiguisés avaient déjà perçu. Un bruit furtif parvint à mes oreilles : non pas de Baker Street, mais de derrière nous. On ouvrit une porte, puis on la referma. Un moment plus tard, des pas résonnèrent dans le couloir : des pas qui voulaient être silencieux mais dont le bruit se répercutait à travers la maison vide. Holmes se colla littéralement contre le mur, et je l'imitai, non sans avoir refermé une main sur la crosse de mon revolver. En sondant l'obscurité, je distinguai une vague forme humaine légèrement plus sombre que le noir de la porte ouverte. L'homme s'arrêta

un instant, puis avança lentement, recroquevillé, menaçant, dans la pièce. Il parvint à trois mètres de nous. Déjà je m'étais ramassé pour le recevoir, mais je réalisai qu'il ne se doutait pas le moins du monde de notre présence. Il passa tout près de nous, et doucement, avec précaution, il alla soulever la fenêtre à guillotine de quelques centimètres. Quand il s'agenouilla pour se poster devant cette ouverture, les lumières de la rue qui n'étaient plus tamisées par la crasse des carreaux l'éclairèrent en plein. Il semblait être sous le coup d'une passion folle. Ses yeux brillaient comme deux étoiles, des tics convulsifs déformaient son visage. Il avait un certain âge, un nez mince très accentué, un front haut et dégarni, une grosse moustache poivre et sel, un haut-de-forme rejeté derrière la tête ; il était en habit, et son plastron blanc étincelait sous le pardessus déboutonné. Sa figure était bronzée, maigre, creusée par des rides profondes qui lui donnaient un aspect féroce. Dans une main il portait quelque chose qui ressemblait à une canne, mais, quand il le posa par terre, l'objet rendit un son métallique. Il tira d'une poche de son manteau un instrument volumineux et il s'absorba ensuite dans une opération qui se termina sur un bruit sec, comme si un ressort ou un verrou s'était déclenché. Toujours agenouillé sur le plancher, il se courba en avant et appuya de toute sa force et de tout son poids sur le levier ; j'entendis un long grincement qui se termina encore sur un déclic. Il se redressa alors, et je vis qu'il tenait à la main une sorte de fusil avec une crosse bizarre. Il ouvrit la culasse, introduisit à l'intérieur quelque chose et la referma. Puis, blotti par terre, il fit reposer le bout du canon sur le rebord de la fenêtre entrouverte. Je vis sa moustache caresser la crosse et ses yeux briller en cherchant la ligne de mire. Je l'entendis pousser un petit soupir de satisfaction quand il épaula : cette cible étonnante, l'homme noir bien dessiné sur le fond jaune, était dans l'axe de son fusil. Il s'immobilisa. Enfin son doigt pressa la gâchette. J'entendis un bruit sourd, un sifflement, et le son argentin d'une vitre brisée. Au même instant, Holmes bondit comme un tigre sur le dos du tireur et le jeta face contre terre. L'homme se releva pourtant et avec une

force convulsive attrapa Holmes par la gorge. Je m'élançai et l'assommai d'un coup de crosse de mon revolver. Je tombai sur lui et le maintins tandis que mon camarade lançait un coup de sifflet aigu. Sur le trottoir des pas se précipitèrent ; deux agents et un policier en civil firent irruption par la porte de devant.

– Est-ce vous, Lestrade ? demanda Holmes.

– Oui, monsieur Holmes. J'ai pris moi-même l'affaire en main. Je suis bien content de vous voir de retour à Londres, monsieur !

– Je crois que vous avez un peu besoin d'un concours extra-officiel. Trois crimes impunis en une année, c'est trop, Lestrade ! Mais vous avez conduit l'affaire Molesey avec moins de… c'est-à-dire très brillamment, Lestrade !

Nous nous étions tous relevés. Notre prisonnier, encadré par les agents, haletait. Déjà des badauds se rassemblaient dans la rue, Holmes tira la vitre, ferma la fenêtre baissa le store. Lestrade s'était muni de deux bougies. Les agents démasquèrent leurs lanternes. Je pus enfin observer à ma guise l'homme que nous avions capturé.

Il avait un visage viril et sinistre. Le front était d'un penseur, la mâchoire d'un jouisseur. Il était doué, au départ de la vie, également pour le bien et pour le mal. Mais on ne pouvait pas regarder ses yeux bleus cruels, ses paupières cyniquement tombantes, son nez agressif, son front sillonné de plis menaçants sans être frappé par l'avertissement que nous donnait la nature sur le côté dangereux de son caractère. Il ne faisait nulle attention à nous ; son regard était fixé sur Holmes ; la haine et l'admiration s'y mêlaient.

– Démon ! marmonna-t-il. Démon de l'enfer ! Vous êtes d'une habileté infernale.

– Ah ! colonel ! fit Holmes en remettant de l'ordre dans son col froissé. Les voyages finissent toujours par réunir les amoureux, comme on dit ! Je ne crois pas que j'ai eu le plaisir de vous voir depuis que vous m'avez comblé d'attentions quand

j'étais sur ma plate-forme au-dessus des chutes de Reichenbach.

Le colonel continuait à contempler mon ami comme s'il était hypnotisé.

– Rusé démon ! Démon de l'enfer !

C'était tout ce qu'il pouvait dire.

– Je n'ai pas encore fait les présentations, minauda Holmes. Cet homme, messieurs, est le colonel Sebastian Moran, ancien officier de l'armée des Indes, et le meilleur tireur de gros gibier de tout notre Empire d'Orient. Je crois que je ne me trompe pas, colonel, en disant que votre record de tigres tués est toujours debout ?

Le farouche vieil homme ne dit rien, mais ses yeux ne quittaient pas mon compagnon. Avec son regard féroce et sa moustache hérissée, il ressemblait lui-même à un tigre.

– Je m'étonne qu'un stratagème aussi simple ait pu tromper un vieux renard comme vous, dit Holmes. Vous deviez pourtant avoir l'habitude : attacher à un arbre un agneau ou une chèvre, l'avoir bien à portée de votre fusil, et attendre que l'appât attire le tigre ? Cette maison vide est mon arbre, et vous êtes mon tigre. Vous deviez posséder d'autres fusils en réserve pour le cas où plusieurs tigres viendraient ou pour le cas, beaucoup plus improbable, où vous rateriez votre coup ? Voici mes autres fusils. La réplique est parfaite.

Le colonel Moran avança d'un pas en poussant un véritable cri de rage. Mais les agents le tirèrent en arrière. La fureur qui se lisait sur sa figure était horrible à voir.

– J'avoue que vous m'avez tout de même réservé une petite surprise, poursuivit Holmes, imperturbable. Je n'avais pas prévu que vous feriez usage de cette maison vide et de cette fenêtre adéquate. Je m'imaginais que vous opéreriez de la rue, où vous attendaient mon ami Lestrade et ses joyeux compagnons. Cette exception mise à part, tout s'est passé comme je m'y attendais.

Le colonel Moran se tourna vers le policier officiel.

– Vous pouvez avoir, ou ne pas avoir, un motif sérieux pour m'arrêter, dit-il. Mais il n'y a aucune raison pour me soumettre aux railleries de ce personnage. Si je suis entre les mains de la loi, que les choses se déroulent alors dans la légalité !

– Ma foi, voilà qui est assez raisonnable ! fit Lestrade. Vous n'avez rien à dire de plus, monsieur Holmes, avant que nous prenions congé de vous ?

Holmes avait ramassé le puissant fusil à vent ; il en examinait soigneusement le mécanisme.

– C'est une arme admirable, unique en son genre ! fit-il. Elle ne fait pas de bruit et sa puissance de feu est terrible. J'ai connu von Herder, l'ingénieur allemand aveugle qui l'a construite sur la commande de feu le professeur Moriarty. Depuis des années je connaissais son existence, mais je n'avais jamais eu l'occasion de la manier. Je la recommande tout spécialement à votre attention, Lestrade, ainsi que les balles qui s'y adaptent.

– Faites-moi confiance pour cela, monsieur Holmes ! répondit Lestrade, qui ajouta en se dirigeant vers la porte : Vous n'avez rien d'autre à dire ?

– Simplement une question : quelle accusation avez-vous l'intention de produire ?

– Quelle accusation, monsieur ? Mais, naturellement, celle d'avoir voulu assassiner M. Sherlock Holmes !

– Non, non, Lestrade ! Je ne tiens pas du tout à paraître dans cette histoire. A vous, et à vous seul, revient le mérite d'avoir opéré une arrestation sensationnelle. Oui, Lestrade, mes compliments ! Avec votre habituel mélange d'audace et d'astuce, vous l'avez eu.

– Je l'ai eu ? Eu qui, monsieur Holmes ?

– L'homme que tout Scotland Yard a vainement recherché ! Le colonel Sebastian Moran, qui a tué l'honorable Ronald Adair avec une balle explosive de fusil à vent tirée par la fenêtre

ouverte du deuxième étage du 427, Park Lane, le 30 du mois dernier. Voilà l'accusation, Lestrade. Et maintenant ; Watson, si vous pouvez supporter le courant d'air d'un carreau cassé, je crois qu'une demi-heure passée dans mon bureau en compagnie d'un bon cigare vous divertira confortablement.

Notre ancien appartement n'avait pas changé, grâce à la vigilance lointaine de Mycroft Holmes et à celle, plus immédiate, de Mme Hudson. Quand j'entrai, je remarquai, c'est vrai, un manque de désordre qui me choqua un peu. Mais les vieux points de repère étaient tous à leur place. Il y avait le coin pour la chimie et la table en bois blanc, avec ses taches d'acide. Sur une étagère, il y avait en file tous les registres formidables et tous les carnets que tant de nos compatriotes auraient brûlés avec joie. Les graphiques, l'étui du violon, le râtelier à pipes, et même la babouche au fond de laquelle il y avait du tabac m'accueillirent comme par le passé. Dans la pièce se tenaient deux personnes. L'une était Mme Hudson, qui rayonnait quand nous fîmes notre entrée. L'autre, cet étrange mannequin qui avait tenu un rôle si important dans notre aventure de la soirée. C'était une figure de cire représentant mon ami, si admirablement composée qu'on pouvait à bon droit, de loin s'y méprendre. Elle était posée sur un petit pupitre, le bas du buste enveloppé dans une vieille robe de chambre de Holmes.

– J'espère que vous avez observé toutes les précautions possibles, Mme Hudson ? questionna Holmes.

– Je me déplaçais à genoux, monsieur, comme vous me l'aviez dit.

– Excellent ! Vous avez admirablement joué le coup. Avez-vous repéré la trajectoire de la balle ?

– Oui, monsieur. Je crains qu'elle n'ait abîmé votre beau buste, car elle a traversé la tête et elle s'est aplatie contre le mur. Je l'ai ramassée sur le tapis. La voilà !

Holmes me la tendit.

– Une balle tendre de revolver, comme vous voyez, Watson. C'est une idée géniale, car qui s'attendrait à ce qu'un pareil projectile fût tiré par un fusil à vent ? Très bien, madame Hudson ! Je suis fort obligé pour le concours que vous m'avez apporté. Et maintenant, Watson, il y a plusieurs points dont j'aimerais discuter avec vous.

Il avait retiré la redingote râpée. Du coup, c'était le Holmes d'autrefois, drapé dans la robe de chambre gris souris qu'il avait arrachée au mannequin.

– Les nerfs du vieux colonel n'avaient rien perdu de leur équilibre, ni ses yeux de leur acuité ! fit-il en riant pendant qu'il examinait le front fracassé de son buste. Le plomb au milieu de la nuque visait le cerveau en plein ! Il était le meilleur tireur des Indes, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup de plus forts que lui en Angleterre. Le connaissiez-vous de nom ?

– Ma foi non !

– Voilà bien la renommée ! Il est vrai que, si mes souvenirs ne me trompent pas, vous ne connaissiez pas non plus le nom du professeur Moriarty, l'un des plus grands cerveaux de ce siècle. Faites-moi passer, s'il vous plaît, mon index des biographies qui est sur l'étagère.

Bien enfoncé dans son fauteuil, il tourna paresseusement les pages en soufflant de gros nuages de fumée.

– Ma collection de M est assez remarquable ! dit-il. Il suffirait déjà de Moriarty pour rendre n'importe quelle lettre illustre, et voici Morgan l'empoisonneur, et Merridew d'abominable mémoire, et Matthews qui knock-outa ma canine gauche dans la salle d'attente de Charing Cross, et, enfin, voici notre ami de ce soir.

Il me repassa le livre et je lus : « Moran, Sebastian, colonel. Sans emploi. Précédemment au 1er Pionniers du Bengale. Né à Londres en 1840. Fils de sir Augustus Moran, compagnon de l'Ordre du Bain, jadis ministre britannique en Perse. Élevé à Eton et à Oxford. A servi dans la campagne du Jowacki, dans la

campagne d'Afghanistan, dans la campagne du Charasiah (aux dépêches), dans le Sherpur et à Kaboul. Auteur de *La Chasse aux Fauves dans l'Ouest himalayen*, de 1881 ; de *Trois Mois dans la Jungle*, de 1884. Adresse : Conduit Street. Clubs : l'Anglo-Indien, le Tankerville, le Cercle de Bagatelle. »

Sur la marge était écrit de la main ferme de Holmes : « Le dangereux N° 2 à Londres. »

– Ceci est étonnant ! remarquai-je en lui rendant le livre. Le passé de cet homme est celui d'un officier des plus honorables.

– Exact ! répondit Holmes, jusqu'à un certain moment, il a agi correctement. Il a toujours possédé des nerfs d'acier, et on raconte encore aux Indes comme il est descendu dans une tranchée pour poursuivre un tigre blessé qui dévorait des hommes. Il y a des arbres Watson, qui poussent jusqu'à une certaine hauteur et puis qui tout à coup développent une protubérance horrible. Souvent les hommes ressemblent à de tels arbres. Je professe une théorie selon laquelle l'individu représente dans son développement toute la série de ses ancêtres, ses brusques orientations vers le bien ou vers le mal traduisant une puissante influence qui trouve son origine dans son pedigree. L'individu devient, en quelque sorte, le résumé de l'histoire de sa propre famille.

– Théorie assez fantaisiste !

– N'insistons pas. Pour je ne sais quelle cause, le colonel Moran a mal tourné. Il n'y eut pas aux Indes de scandale à proprement parler, mais il lui fut impossible d'y séjourner plus longtemps. Il prit sa retraite, vint à Londres, et s'y fit encore une triste réputation. Ce fut à ce moment qu'il fut embauché par le professeur Moriarty, à qui il servit quelque temps de chef d'état-major. Moriarty lui fournissait libéralement de l'argent et ne se servit de lui que pour une ou deux affaires de très grande classe qu'aucun criminel banal n'aurait pu réussir. Vous rappelez-vous la mort de Mme Stewart, de Lauder, en 1887 ? Non ? Hé bien ! je suis sûr que Moran en fut l'artisan ; mais pas de preuves, comprenez-vous ? Le colonel était si habilement

camouflé que, lorsque la bande Moriarty fut démasquée, il nous fut impossible de l'incriminer. Vous souvenez-vous de ce soir où je vins chez vous, et où je fermai les volets par crainte du fusil à vent ? Vous m'avez cru en plein délire. Or je savais exactement ce que je faisais, car je n'ignorais pas l'existence de cette arme formidable, et j'avais de solides raisons de croire que l'un des meilleurs tireurs du monde était derrière. Quand nous étions en Suisse, il nous suivait avec Moriarty, et c'est lui, indubitablement, qui me fit transpirer sang et eau pendant ces cinq minutes mortelles au-dessus des chutes de Richenbach.

« Vous pensez bien que, durant mon séjour en France, je lisais attentivement les journaux. Je guettais la première occasion de le pincer. Tant qu'il se trouvait à Londres et en liberté, il était inutile que je me remisse à vivre comme avant : nuit et jour la menace aurait plané sur moi, et tôt ou tard il aurait eu sa chance. Que faire ? Le tuer à vue ? J'aurais été condamné par tous les jurys d'Angleterre. Faire appel à un magistrat ? Mais un magistrat ne peut pas intervenir sur ce qui lui aurait paru n'être qu'un soupçon insensé. Je ne pouvais donc rien tenter. Je me bornais à me tenir au courant des nouvelles criminelles et des faits divers, attendant mon jour. Sur ces entrefaites, j'appris la mort de ce Ronald Adair. Enfin la chance se remettait dans mon jeu ! Sachant ce que je savais, comment douter que l'assassin fût le colonel Moran ? Il avait joué aux cartes avec la victime ; il l'avait suivie du cercle jusqu'à sa demeure ; il l'avait tuée en tirant par la fenêtre ouverte. Voyons, le doute n'est pas permis ! Les balles seules suffisent à lui faire passer la tête dans le nœud coulant. J'arrivai immédiatement à Londres. Je me fis voir par la sentinelle qui, bien entendu, avertit le colonel de ma présence à Baker Street. Le colonel ne pouvait pas manquer d'établir un rapprochement entre mon retour inopiné et le crime, donc d'être sérieusement inquiet. J'étais sûr qu'il essaierait sans perdre un jour de se débarrasser de moi et qu'il se servirait de son arme secrète pour m'abattre. Je lui offris une cible excellente derrière ma fenêtre et j'avertis la police que je pourrais avoir besoin d'elle… A

propos, Watson, vous avez témoigné d'un flair infaillible en me signalant la présence de ces deux subordonnés de Lestrade se dissimulant dans une porte… J'ai pris poste dans ce que je croyais être un excellent observatoire, mais jamais je n'avais pensé qu'il choisirait le même endroit pour son affût. A présent, mon cher Watson, reste-t-il quelque chose à vous expliquer ?

– Oui. Vous ne m'avez pas dit pourquoi le colonel Moran avait assassiné l'honorable Ronald Adair.

– Ah ! mon cher Watson, là nous entrons dans le domaine des conjectures où l'esprit le plus logique peut être pris en défaut ! A chacun de se forger une hypothèse d'après les faits connus ; la vôtre peut s'avérer aussi juste que la mienne.

– Donc vous avez une idée ?

– Je crois qu'il est assez facile d'expliquer les faits. Il a été établi que le colonel Moran et le jeune Adair avaient gagné ensemble une somme d'argent considérable. Or je sais depuis longtemps que Moran ne joue pas correctement aux cartes. Je crois que le jour du crime, Adair découvrit que Moran trichait. Très vraisemblablement il lui avait parlé en tête à tête et l'avait menacé de le démasquer s'il ne démissionnait pas du cercle de son plein gré et s'il ne lui donnait pas sa parole d'honneur qu'il ne toucherait plus une carte. Un jeune homme comme Adair ne se serait pas risqué à provoquer un scandale public en démasquant un homme connu et beaucoup plus âgé que lui. Il a dû agir comme je vous l'ai dit. Mais pour Moran son exclusion des cercles de jeu signifiait la ruine, puisqu'il vivait de ses gains illicites. Voilà pourquoi il a tué Adair au moment où celui-ci essayait de faire le compte de l'argent qu'il voulait restituer, car le jeune aristocrate ne voulait pas profiter des tricheries de son partenaire. Et il avait fermé sa porte, de peur que les dames ne le surprissent et ne voulussent savoir ce qu'il était en train de faire avec ces noms et cet argent. Est-ce une hypothèse admissible ?

– C'est sûrement la vérité ! Vous avez mis dans le mille.

– Au procès, nous verrons si je me suis trompé. En

attendant, le colonel Moran ne nous causera plus de soucis, le fameux fusil à vent de von Herder embellira le musée de Scotland Yard, et voici à nouveau M. Sherlock Holmes libre de vouer son existence, s'il lui plaît, aux petits problèmes dont fourmille la vie londonienne.

L’ENTREPRENEUR DE NORWOOD[{2}]

– Du point de vue de l’expert en criminologie, commença Mr. Sherlock Holmes, Londres est devenue une ville singulièrement inintéressante depuis la mort du regretté professeur Moriarty.

– J’ai du mal à croire que vous trouverez beaucoup de citoyens honnêtes de cet avis, répliquai-je.

– Soit, je ne dois pas me montrer égoïste, poursuivit-il avec un sourire en repoussant sa chaise de la table du petit déjeuner. La communauté est certainement gagnante et personne n’y perd à l’exception du pauvre spécialiste désœuvré. Avec cet homme dans la nature, les journaux du matin offraient d’infinies possibilités. Il ne s’agissait souvent que d’une piste infime, Watson, du plus faible indice mais, comme les plus imperceptibles frémissements du rebord de la toile rappellent l’immonde araignée tapie en son centre, il suffisait pourtant à me dire que le remarquable cerveau malfaisant était là. Vols insignifiants, agressions gratuites, violences inutiles – pour celui qui détenait toutes les clefs, l’ensemble répondait à une logique. Pour l’étudiant en science du monde criminel, aucune capitale d’Europe n’offrait les avantages que Londres possédait alors. Mais aujourd’hui…

Il haussa les épaules, désapprouvant non sans humour un état de fait auquel il avait largement contribué.

À cette époque, Holmes était de retour depuis quelques mois et j’avais, à sa demande, vendu ma clientèle pour revenir partager notre vieux domicile de Baker Street. Un jeune médecin, du nom de Verner, avait acquis mon petit cabinet de Kensington, acceptant curieusement sans objecter le prix

exorbitant que j'avais osé en réclamer – un détail qui ne s'expliqua que plusieurs années plus tard, lorsque je découvris que ce Verner était un parent éloigné de Holmes et que c'était mon ami qui avait en réalité offert cette somme.

Contrairement à ce qu'il déclarait, ces mois de collaboration n'avaient pas été si tranquilles. En parcourant mes notes, je découvre en effet que cette période inclut l'affaire des papiers de l'ex-Président Murillo ainsi que l'épouvantable affaire du paquebot hollandais, le *Friesland*, qui faillit nous coûter la vie. Quoi qu'il en soit, son tempérament posé et orgueilleux éprouvait toujours la même aversion pour tout ce qui ressemblait à des acclamations publiques et il m'avait contraint, en des termes des plus impérieux, à ne plus dire un mot de lui, de ses méthodes ou de ses succès – interdiction qui, comme je l'ai expliqué, vient seulement d'être levée.

Après sa critique saugrenue, Mr. Sherlock Holmes s'adossait dans son fauteuil et dépliait tranquillement son journal du matin lorsque notre attention fut retenue par une sonnerie retentissante, immédiatement suivie de coups sourds, comme si quelqu'un frappait contre la porte d'entrée avec son poing. Alors qu'elle s'ouvrait, nous entendîmes le tumulte d'une bousculade dans l'entrée, des pas rapides grimper bruyamment les marches de l'escalier et, une seconde plus tard, un jeune homme paniqué, au regard fou, pâle, échevelé et palpitant, surgit dans la pièce. Il nous regarda à tour de rôle et, devant notre air interrogateur, prit conscience que cette brusque intrusion méritait des excuses.

– Je suis désolé, Mr. Holmes, s'écria-t-il. Ne m'en veuillez pas. Je ne sais vraiment plus où j'en suis. Mr. Holmes, je suis l'infortuné John Hector McFarlane.

Il fit cette déclaration comme si son seul nom expliquait sa visite et ses manières mais je voyais, au visage impassible de mon compagnon, que cela ne lui en disait pas plus qu'à moi.

– Prenez une cigarette, Mr. McFarlane, proposa-t-il en présentant son étui. Je ne doute pas qu'avec ces symptômes,

mon ami le docteur Watson, ici présent, ne vous prescrive un sédatif. Le temps a été si chaud ces derniers jours. Bien, si vous vous sentez un peu plus calme, je serais heureux que vous preniez ce siège et que vous nous racontiez très lentement et tranquillement qui vous êtes et ce que vous désirez. Vous avez mentionné votre nom, comme si je devais le reconnaître, mais je vous assure qu'en dehors du fait évident que vous êtes célibataire, notaire, franc-maçon et asthmatique, je ne sais strictement rien vous concernant.

Coutumier comme je l'étais des méthodes de mon ami, il ne me fut pas très difficile de suivre ses déductions et d'observer le désordre de sa tenue, la liasse de documents juridiques, la montre ornée de symboles et le souffle rauque qui l'avaient poussé jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, notre client écarquillait des yeux stupéfaits.

– Oui, je suis tout cela, Mr. Holmes ; et de plus, l'homme le plus infortuné de Londres. Pour l'amour de Dieu, ne m'abandonnez pas, Mr. Holmes ! S'ils viennent m'arrêter avant que j'aie terminé mon récit, dites-leur de me laisser le temps de vous raconter toute la vérité. J'irai en prison heureux si je sais que, dehors, vous travaillez pour moi.

– Vous arrêter ! fit Holmes. Voilà qui est réellement fort intéressant. Sous quel chef d'accusation pensez-vous être arrêté ?

– Pour le meurtre de Mr. Jonas Oldacre de Lower Norwood.

Le visage expressif de mon compagnon afficha une sympathie qui n'était, je le crains, pas totalement exempte de contentement.

– Mon cher, fit-il, et dire que je soutenais justement au petit déjeuner à mon ami, le docteur Watson, que les affaires sensationnelles avaient déserté nos journaux.

Notre visiteur tendit une main tremblante et s'empara du *DaIl y Telegraph* resté sur les genoux de Holmes.

– Si vous l'aviez lu, monsieur, vous auriez tout de suite vu

pour quelle raison je devais venir chez vous ce matin. J'ai l'impression que mon nom et mon infortune sont sur toutes les bouches.

Il le tourna pour nous présenter la page centrale.

– C'est là et, avec votre permission, je vais vous le lire. Écoutez ça, Mr. Holmes. Les gros titres sont : « Mystérieuse affaire à Lower Norwood. Disparition d'un entrepreneur bien connu. Présomption de meurtre et d'incendie criminel. Sur la piste du meurtrier. » C'est la piste qu'ils sont déjà en train de suivre, Mr. Holmes, et je sais qu'elle conduit infailliblement à moi. Je suis suivi depuis la station du Pont-de-Londres et je suis sûr qu'ils n'attendent que le mandat pour m'arrêter. Ma mère en aura le cœur brisé !

Il se tordit les mains au supplice de l'inquiétude et se balança sur son siège d'avant en arrière.

J'examinais avec intérêt cet homme accusé d'être l'auteur d'un crime violent. Il était blond et élégant, bien qu'à contre-courant des critères habituels, avec des yeux bleus effrayés, un visage bien rasé et une bouche délicate et tombante. Il pouvait avoir vingt-sept ans, ses vêtements et son allure étaient ceux d'un gentleman. De la poche de son léger manteau d'été dépassait la liasse de documents officiels qui confirmaient sa profession.

– Nous devons profiter du temps dont nous disposons, déclara Holmes. Watson, auriez-vous l'amabilité de prendre le journal et de nous lire l'article en question ?

Sous les titres accrocheurs que notre client avait cités, je lus le récit suivant :

Nous avons toutes les raisons de craindre qu'un incident survenu tard la nuit dernière, ou tôt ce matin, à Lower Norwood n'indique qu'un crime grave y a été commis. Mr Jonas Oldacre est un habitant très connu de ce faubourg où son entreprise de construction est installée depuis de nombreuses années. M Oldacre, célibataire de cinquante-deux ans, habitant Deep Dene House, au bout de la rue

Syndenham, avait la réputation d'être un homme excentrique et secret. Depuis quelques années, il s'était pratiquement retiré des affaires qui lui avaient permis, dit-on, d'amasser une fortune considérable. Quoi qu'il en soit, un petit chantier de bois existe toujours derrière sa résidence et, la nuit dernière, aux alentours de minuit, une des piles a pris feu. Les pompiers sont arrivés très vite sur les lieux mais le bois sec brûlait avec une telle violence qu'il fut impossible d'arrêter l'incendie avant qu'il ne soit entièrement consumé. Jusque-là, l'incident offrait toutes les apparences d'un banal accident. Mais de nouveaux indices ont révélé un crime grave. L'absence du chef d'entreprise sur les lieux de l'incendie éveilla la curiosité et déclencha une enquête dont la conclusion fut qu'il avait disparu de son domicile. Un examen de sa chambre à coucher révéla que le lit n'avait pas été défait, que le coffre installé à l'intérieur avait été ouvert, qu'un nombre important de documents étaient épars dans la pièce et finalement qu'il y avait des signes d'une lutte meurtrière, de minuscules traces de sang ayant été découvertes ainsi qu'une canne de chêne dont le manche portait également des traces sanglantes. On sait que Mr Jonas Oldacre recevait un visiteur tardif dans sa chambre ce soir-là et la canne découverte sur les lieux a été identifiée comme appartenant à cette personne, un jeune notaire de Londres répondant au nom de John Hector McFarlane, jeune associé du cabinet Graham et McFarlane, 426, Gresham Buildings, E. C. La police estime avoir en sa possession les preuves fournissant un mobile des plus convaincants. Nous ne pouvons douter des développements sensationnels de l'affaire.

PLUS TARD. Au moment de mettre sous presse, il semblerait que Mr. John Hector McFarlane ait été arrêté sous l'inculpation du meurtre de Mr. Jonas Oldacre. Il est en tout cas certain qu'un mandat a été lancé contre lui. L'enquête à Norwood a livré de plus amples et sinistres informations. En dehors des signes de lutte dans la chambre du malheureux entrepreneur nous savons maintenant que la porte-fenêtre de sa chambre (située au rez-de-chaussée) était ouverte et qu'elle présentait des traces suspectes comme si un objet volumineux avait été sorti par là jusqu'à la pile de bois. Il est

maintenant avéré que des restes carbonisés ont été retrouvés parmi les cendres. Selon la police, un crime des plus sensationnels a été commis. La victime a été matraquée à mort dans sa chambre, des papiers ont été volés, et son corps a été traîné jusqu'au bûcher allumé pour effacer toute trace du crime. La conduite de l'enquête criminelle a été confiée aux mains expérimentées de l'inspecteur Lestrade de Scotland Yard, qui suit toutes les pistes avec son énergie et sa sagacité habituelles.

Sherlock Holmes écouta ce brillant récit les yeux fermés et les mains jointes.

– L'affaire offre certainement quelques détails fort intéressants, commenta-t-il avec sa langueur coutumière. Puis-je, avant tout, vous demander, Mr. McFarlane, comment il se fait que vous soyez toujours en liberté alors qu'il y a suffisamment de preuves pour justifier votre arrestation ?

– J'habite à Torrington Lodge, Blackheath, avec mes parents, Mr. Holmes, mais la nuit dernière, ayant des affaires tardives à traiter avec Mr. Jonas Oldacre, je suis descendu dans un hôtel de Norwood d'où je me suis rendu à mon travail ce matin. Je ne savais rien de cette affaire jusqu'à ce que je monte dans le train où j'ai lu ce que vous venez d'entendre. J'ai immédiatement vu l'affreux danger de ma situation et je me suis dépêché de venir mettre l'affaire entre vos mains. J'aurais sans aucun doute été déjà arrêté à mon bureau en ville ou chez moi. Un homme m'a suivi depuis la station du Pont-de-Londres et je suis sûr… Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ?

C'était le tintement métallique de la sonnette instantanément suivi de pas lourds sur les escaliers. Une seconde plus tard, notre vieil ami Lestrade apparaissait sur le seuil. Par-dessus son épaule, j'apercevais un ou deux policiers en uniforme.

– Mr. John Hector McFarlane ? demanda Lestrade.

Le visage livide, notre infortuné client se leva.

– Je vous arrête pour le meurtre avec préméditation de Mr.

Jonas Oldacre, de Lower Norwood.

McFarlane se tourna vers nous avec un geste de désespoir avant de s'effondrer une nouvelle fois dans son siège comme s'il avait été broyé.

– Une seconde, Lestrade, intervint Holmes. Une demi-heure de plus ou de moins ne changera pas grand-chose pour vous. Ce gentleman était sur le point de nous faire le récit de cette passionnante affaire, ce qui ne manquera certainement pas de nous aider à l'éclaircir.

– Je crois qu'il n'y aura aucune difficulté à l'éclaircir, rétorqua Lestrade, bourru.

– Toutefois, avec votre permission, je serais très curieux d'écouter son récit.

– Eh bien, Mr. Holmes, il m'est difficile de vous refuser quoi que ce soit. Vous nous avez été de quelque utilité une ou deux fois dans le passé et nous vous devons un service à Scotland Yard, fit Lestrade. Mais je dois rester avec mon prisonnier et je suis tenu de lui dire que tout ce qu'il pourra dire pourra être utilisé contre lui.

– Je n'en désire pas plus, fit notre client. Tout ce que je vous demande, c'est d'écouter et de reconnaître l'absolue vérité.

Lestrade jeta un coup d'œil à sa montre.

– Je vous donne une demi-heure, lâcha-t-il.

– Je dois d'abord préciser, commença McFarlane, que je ne savais rien de Jonas Oldacre. Son nom m'était familier, car il y a de nombreuses années, mes parents le fréquentaient, mais ils se sont éloignés les uns des autres. C'est pourquoi je fus très étonné lorsqu'hier, vers trois heures de l'après-midi, il se présenta à mon bureau. Mais je fus encore plus stupéfait lorsqu'il me dévoila l'objet de sa visite. Il avait à la main plusieurs feuilles de cahier recouvertes d'une écriture griffonnée – les voici – qu'il posa sur mon bureau.

« – Voici mes dernières volontés, annonça-t-il. Je veux, Mr.

McFarlane, que vous les rédigiez au propre et de façon légale. J'attendrai ici que vous ayez terminé. »

« Je me suis installé pour en faire la copie et vous pouvez imaginer ma stupeur quand je découvris, avec certaines réserves, qu'il me léguait tous ses biens. C'était un étrange petit bonhomme qui, avec ses cils blancs, ressemblait à un furet. Et quand je relevais la tête vers lui, je vis ses yeux gris au regard pénétrant fixés sur moi avec une expression amusée. J'avais du mal à croire les termes du testament mais il m'expliqua qu'il était célibataire, qu'il n'avait pratiquement pas de parents en vie, qu'il avait connu les miens dans sa jeunesse et toujours entendu parler de moi comme d'un jeune homme très méritant. Il était sûr, ainsi, que son argent serait en des mains respectables. Je ne pouvais, naturellement, que lui bégayer ma gratitude. Le testament fut dûment terminé, signé et attesté par mon clerc. Le voici sur papier bleu et ces feuilles, comme je vous l'expliquais, sont les brouillons. Mr. Jonas Oldacre m'a alors annoncé qu'il y avait un certain nombre de documents – baux, titres de propriété, hypothèques, actions, et autres – qu'il était nécessaire que je voie et comprenne. Il me dit qu'il n'aurait pas l'esprit tranquille tant que tout ne serait pas réglé et me pria de venir le soir même chez lui à Norwood et d'apporter le testament avec moi. "Et n'oubliez pas, mon garçon, pas un mot de toute cette affaire à vos parents avant qu'elle ne soit entièrement réglée. Ce sera notre petite surprise pour eux." Il a beaucoup insisté là-dessus et m'a demandé ma parole.

« Vous pouvez imaginer ; Mr. Holmes, que je n'étais pas d'humeur à lui refuser quoi que ce soit. Il était mon bienfaiteur et je ne souhaitais que satisfaire ses désirs, même les plus exigeants. J'ai donc télégraphié chez moi pour dire que j'avais un travail important à terminer et qu'il m'était impossible de dire l'heure à laquelle je rentrerais. Mr. Oldacre m'avait dit qu'il aimerait m'avoir à dîner pour neuf heures et qu'il ne serait pas chez lui avant cette heure. J'ai eu quelques difficultés à trouver sa maison et il était presque la demie quand j'arrivai. Je

le trouvai…

– Un instant ! l'interrompit Holmes. Qui a ouvert la porte ?

– Une femme d'âge moyen, qui devait être, j'imagine, sa gouvernante.

– Et c'est elle, je présume, qui a donné votre nom ?

– Exactement, répondit McFarlane.

– Je vous en prie, poursuivez.

McFarlane essuya son front moite et poursuivit son récit.

– Cette femme m'introduisit dans un salon où un frugal repas nous fut servi. Après cela, Mr. Jonas Oldacre me conduisit dans sa chambre où se trouvait un imposant coffre-fort. Il l'ouvrit et en sortit une masse de documents que nous parcourûmes ensemble. Il était entre onze heures et minuit lorsque nous terminâmes. Il fit la remarque que nous ne devions pas déranger la gouvernante et me fit sortir par la porte-fenêtre de sa chambre qui était restée ouverte toute la soirée.

– Le store était-il baissé ? demanda Holmes.

– Je n'en suis pas sûr mais je crois qu'il l'était à moitié. Oui, je me souviens qu'il l'a relevé pour ouvrir largement la fenêtre. Je n'arrivais pas à trouver ma canne et il m'a dit : "Peu importe, mon garçon, j'espère vous voir souvent maintenant et je la garderai jusqu'à ce que vous veniez me la réclamer." Je l'ai laissé là, le coffre ouvert, ses papiers en petits tas sur sa table. Il était trop tard pour que je rentre à Blackheath, alors j'ai passé la nuit au Anerley Arms et je n'ai rien su avant de lire cette affreuse histoire ce matin.

– Vous vouliez savoir autre chose, Mr. Holmes ? coupa Lestrade dont les sourcils s'étaient dressés à une ou deux reprises durant cette brillante explication.

– Pas avant que je ne sois allé à Blackheath.

– Vous voulez dire à Norwood, corrigea Lestrade.

– Oh, oui, c'est certainement ce que j'ai voulu dire, répliqua

Holmes avec son sourire énigmatique.

Lestrade avait d'expérience, appris à reconnaître que ce cerveau effilé comme un rasoir était capable de trancher dans ce qui lui restait impénétrable. Je le vis observer étrangement mon camarade.

– J'aimerais vous dire un mot, Mr. Sherlock Holmes, fit-il. Mr McFarlane, deux de mes agents sont à la porte avec une voiture.

Le misérable jeune homme se leva et, avec un dernier regard suppliant dans notre direction, traversa la pièce. Les agents le conduisirent vers le fiacre mais Lestrade resta avec nous.

Holmes avait ramassé les pages qui constituaient le brouillon du testament et il les étudiait. Le plus vif intérêt se lisait sur son visage.

– Il y a quelques détails intéressants dans ces documents, Lestrade, vous ne croyez pas ? fit-il en les poussant vers lui.

Le fonctionnaire les parcourut avec perplexité.

– Je peux lire les premières lignes, comme celles du milieu de la seconde page ainsi qu'une ou deux à la fin. Celles-ci sont parfaitement lisibles, fit-il, mais le reste est extrêmement mal écrit. Et à trois endroits, je suis même incapable de déchiffrer quoi que ce soit.

– Qu'en déduisez-vous ? interrogea Holmes.

– Eh bien, et vous, qu'en déduisez-*vous* ?

– Que cela a été rédigé dans un train. La bonne écriture correspond aux arrêts en gare, la mauvaise, aux mouvements du train et la très mauvaise aux passages à niveau. Un expert scientifique affirmerait sans hésitation que ces documents ont été rédigés sur une ligne de banlieue, car nulle part en dehors des environs immédiats d'une grande ville, ne peut se trouver une succession de gares aussi rapide. Si l'on admet que tout son voyage a été consacré à la rédaction de son testament, alors le train était un express qui ne s'est arrêté qu'une seule fois entre

Norwood et le Pont-de-Londres.

Lestrade commença à rire.

– Vous êtes trop obscur pour moi quand vous vous lancez dans vos théories, Mr. Holmes, répliqua-t-il. Quel rapport avec l'affaire ?

– Cela corrobore le récit du jeune homme dans la mesure où le testament a été rédigé par Jonas Oldacre au cours de son voyage hier. Ne trouvez-vous pas étrange qu'un homme rédige un document aussi important dans des conditions aussi hasardeuses ? Ce qui suggère qu'il ne le jugeait pas d'une grande importance. Si un homme voulait rédiger un testament qu'il n'a en aucun cas l'intention de valider, il n'agirait pas autrement.

– Il a donc signé son arrêt de mort en même temps, trancha Lestrade.

– Oh, c'est ce que vous croyez ?

– Pas vous ?

– Disons que c'est possible mais l'affaire ne me semble pas encore claire.

– Pas claire ? Si ça n'est pas clair, qu'est-ce qui peut l'être ? Voilà un jeune homme qui apprend brusquement que, si un certain homme plus âgé meurt, il héritera d'une fortune. Que fait-il ? Il ne dit rien à personne mais il invente un prétexte quelconque pour sortir et voir son client ce soir-là. Il attend jusqu'à ce que la seule personne de la maison soit au lit et, dans la solitude d'une chambre à coucher, il tue cet homme, brûle son corps sur une pile de bois et s'en va dans un hôtel du voisinage. Les taches de sang dans la chambre et sur la canne sont minuscules. Il a probablement imaginé que son crime se ferait sans effusion de sang et il espérait que le corps, une fois consumé, ne laisserait aucun indice sur sa mort – indices qui, pour une raison ou une autre, l'auraient directement mis en cause. Tout cela n'est-il pas évident ?

– Cela me frappe, mon cher Lestrade, comme une évidence un rien trop évidente, observa Holmes. Vous ne comptez pas l'imagination parmi vos remarquables qualités mais, si vous pouviez une seconde vous mettre à la place de ce jeune homme, choisiriez-vous justement la nuit suivant la rédaction du testament pour commettre votre crime ? Ne vous semblerait-il pas dangereux de créer un lien si proche entre les deux événements ? Autre chose, passeriez-vous à l'action alors que votre présence dans la maison est connue et qu'une domestique vous a ouvert la porte ? Et, enfin, vous donneriez-vous tant de mal pour dissimuler le corps et laisser votre propre carme, la preuve vous désignant comme étant le criminel ? Avouez, Lestrade, que tout cela est des plus inhabituels.

– Pour ce qui est de la canne, Mr. Holmes, vous savez aussi bien que moi qu'un criminel perd souvent la tête et qu'il adopte certains comportements qu'un homme de sang-froid éviterait. Il avait très probablement peur de retourner dans la chambre. Donnez-moi une autre théorie qui corresponde aux faits.

– Je pourrais facilement vous en donner une demi-douzaine, répliqua Holmes. En voici une par exemple parfaitement possible et même fort probable. Je vous l'offre gracieusement. L'homme le plus âgé montre des documents d'une valeur manifeste. Un vagabond qui passe par là les voit par la fenêtre dont le store n'est qu'à moitié baissé. Le notaire s'en va. Le vagabond arrive ! Il attrape la canne qu'il a remarquée, tue Oldacre et s'en va après avoir brûlé le corps.

– Pourquoi aurait-il brûlé le corps ?

– Pourquoi McFarlane l'aurait-il fait ?

– Pour dissimuler une preuve.

– Le vagabond voulait peut-être cacher le fait qu'un meurtre avait été commis.

– Et pourquoi le vagabond n'a-t-il rien pris ?

– Parce qu'il n'y avait que des papiers qu'il ne pouvait négocier.

Lestrade hocha la tête, bien que son attitude parût moins assurée qu'avant.

– Eh bien, Mr. Holmes, cherchez votre vagabond et, en attendant que vous le trouviez, nous gardons notre homme. L'avenir nous dira quel est le bon. Notez seulement ceci, Mr. Holmes : pour autant que nous le sachions, aucun papier n'a été volé et le prisonnier est le seul homme au monde qui n'avait aucune raison de les voler parce qu'il en était l'héritier légitime et qu'il finirait par les obtenir.

Mon ami parut ébranlé par cette remarque.

– Je n'ai pas l'intention de nier que les indices sont, d'une certaine façon, largement en faveur de votre théorie, fit-il, je souhaite seulement souligner le fait qu'il y a d'autres théories possibles. Comme vous le disiez, l'avenir décidera. Bonne journée ! J'ose affirmer que, dans le cours de la journée, je ferai un tour à Norwood voir comment vous progressez.

L'inspecteur parti, mon ami se leva et se prépara pour sa journée de travail avec la légèreté d'un homme qu'attend une tâche agréable.

– Mon premier geste, Watson, m'expliqua-t-il alors qu'il enfilait sa redingote d'un air affairé, sera, comme je l'ai dit, en direction de Blackheath.

– Et pourquoi pas Norwood ?

– Parce que nous avons dans cette affaire un événement singulier suivi de très près d'un autre événement singulier. La police commet l'erreur de concentrer son attention sur le second parce qu'il apparaît comme véritablement criminel. Mais en ce qui me concerne, il est évident que la façon logique d'aborder l'affaire est de commencer par essayer de jeter quelque lumière sur le premier événement – l'étrange testament, si soudainement établi et au bénéfice d'un héritier si inattendu. Cela devrait pouvoir simplifier ce qui a suivi. Non, mon cher ami, je ne crois pas que vous puissiez m'aider. Il n'y a aucune menace de danger ou je n'aurais jamais songé à sortir

sans vous. J'espère, lorsque je vous reverrai ce soir, être en mesure de vous dire que j'ai pu faire quelque chose pour cet infortuné jeune homme qui s'est jeté sous ma protection.

Lorsque mon ami revint, il était tard et, comme je pus le constater par un coup d'œil à son visage défait et inquiet, les espoirs qu'il avait nourris n'avaient pas été comblés. Une heure durant, il fit bourdonner son violon dans le but de soulager sa contrariété. Il reposa enfin l'instrument et se lança dans le récit détaillé de ses mésaventures.

– Tout se présente mal, Watson – aussi mal que possible. J'ai pris un air assuré devant Lestrade mais, grand Dieu, je crois que, pour une fois, notre camarade est sur la bonne piste et nous sur la mauvaise. Toutes mes intuitions vont dans un sens et tous les faits de l'autre. Et je crains sérieusement que les jurés britanniques n'aient pas encore atteint le degré d'intelligence qui les poussera à préférer mes théories aux faits de Lestrade.

– Êtes-vous allé à Blackheath ?

– Oui, Watson, j'y suis allé et j'ai très vite découvert que feu le regretté Oldacre était une fameuse fripouille. Le père était parti à la recherche de son fils. La mère était à la maison – une petite personne douce aux yeux bleus, tremblante de peur et d'indignation. Elle n'admet naturellement pas la possibilité même de sa culpabilité. Mais elle n'a pas exprimé non plus de surprise ou de regret concernant le sort de Oldacre. Au contraire, elle a parlé de lui avec une telle dureté qu'elle a inconsciemment considérablement renforcé les convictions de la police. Car, bien sûr, si son fils l'a entendue parler du bonhomme de cette façon, il était prédisposé à la haine et à la violence. « Il ressemblait plus à une brute fourbe et malveillante qu'à un être humain, m'a-t-elle dit. Et il l'a toujours été, même quand il était jeune. »

« – Vous le connaissiez à cette époque ? lui ai-je demandé.

« – Oui, je le connaissais très bien. En fait, c'était un de mes vieux soupirants. Je remercie le ciel d'avoir eu la présence d'esprit de me détourner de lui et d'épouser un homme plus

pauvre mais meilleur. Nous étions fiancés, Mr. Holmes, lorsque j'appris sur lui une histoire épouvantable. Il avait lâché un chat dans une volière. Cette cruauté m'avait tellement horrifiée que j'ai immédiatement rompu avec lui. »

« Elle a fouillé dans un secrétaire et, au bout d'un moment, elle m'a montré la photographie d'une femme abominablement défigurée et mutilée au couteau.

« – C'est une photo de moi, m'a-t-elle expliqué. Il me l'a envoyée dans cet état avec sa malédiction, le jour de mon mariage.

« – Eh bien, lui ai-je répondu, il vous a enfin pardonné puisqu'il a légué toute sa fortune à votre fils.

« – Ni mon fils ni moi ne voulons rien de Jonas Oldacre, mort ou vivant ! s'écria-t-elle avec la plus vive énergie. Il y a un Dieu au ciel, Mr. Holmes et ce Dieu qui a puni cet homme malfaisant montrera, à l'heure qu'Il aura choisie, que les mains de mon fils n'ont jamais versé son sang. »

« J'ai fait une ou deux tentatives. Je n'ai rien obtenu qui puisse renforcer nos hypothèses mais plusieurs points contre elles. J'ai fini par abandonner et je suis allé à Norwood.

« Cet endroit, Deep Dene House, est une imposante villa moderne et voyante bâtie au fond d'un terrain bordé de massifs de lauriers. Sur la droite et à quelque distance de la rue, se trouve le chantier de bois où s'est déroulé l'incendie. Voici un plan grossièrement dessiné sur une feuille de mon calepin. Cette fenêtre sur la gauche est celle qui donne dans la chambre de Oldacre. Comme vous le constatez, on la voit de la rue. C'est à peu près ma seule consolation de la journée. Lestrade n'était pas là mais son sergent-chef m'a fait les honneurs de la maison. Ils venaient juste de découvrir un trésor. Ils ont passé la matinée à ratisser les cendres de la pile de bois carbonisée et, en dehors des restes d'origine organique, ils ont retrouvé plusieurs disques de métal décoloré. Je les ai examinés avec attention et il ne fait aucun doute qu'il s'agit de boutons de pantalon. J'ai même remarqué que l'un d'entre eux était frappé

au nom de “Hyams”, le tailleur de Oldacre. J’ai ensuite longuement étudié la pelouse à la recherche d’indices ou de signes quelconques mais cette sécheresse a rendu le sol aussi dur que de l’acier. Il n’y avait rien à découvrir sauf qu’un corps ou un paquet a été tiré à travers une basse haie de troènes qui longe la pile de bois. Tout cela, bien sûr, cadre avec la théorie officielle. J’ai rampé sur la pelouse, le dos exposé au soleil d’août, mais je me suis relevé une heure plus tard tout aussi ignorant.

« Après ce fiasco, je suis allé dans la chambre que j’ai également examinée. Les taches de sang étaient minuscules, de simples salissures décolorées, mais fraîches sans aucun doute. La canne avait été enlevée mais là aussi les marques étaient à peine visibles. Il ne fait aucun doute que la canne appartient à notre client. Il l’a reconnu. Des empreintes de pas de deux hommes peuvent être relevées sur le tapis mais aucune trace d’un troisième individu, encore un pli pour l’adversaire. Ils accumulent les points et nous sommes en plein marasme.

« Je n’ai qu’une lueur d’espoir, mais elle ne mène encore à rien. J’ai étudié le contenu du coffre dont la majeure partie était sortie et étalée sur la table. Les documents ont été rassemblés dans des enveloppes cachetées, dont une ou deux ont été ouvertes par la police. Tous ces documents n’étaient pas, pour autant que je pus en juger, d’une grande valeur pas plus que le carnet de banque ne montre que Mr. Oldacre vivait dans l’opulence. Mais il m’a paru que l’ensemble des papiers n’était pas là. Il y avait des allusions à des actions – certainement celles de plus grande valeur – que je n’ai pu trouver. Cela, naturellement, et si nous pouvons le prouver sans ambiguïté, retournerait les arguments de Lestrade contre lui. Car qui volerait une chose dont il sait qu’il en héritera bientôt ?

« Finalement, après avoir fouillé tous les recoins sans découvrir aucune piste, j’ai tenté ma chance avec la gouvernante. Elle s’appelle Mrs. Lexington. C’est une petite femme brune, silencieuse, dotée d’un regard oblique et soupçonneux. Elle pourrait nous faire des révélations si elle le

voulait, j'en suis convaincu. Mais elle s'est montrée aussi hermétique qu'une huître. Oui, elle avait introduit Mr. McFarlane à neuf heures et demie. Elle aurait préféré perdre la main que d'avoir fait une chose pareille. Elle était allée se coucher à dix heures trente. Sa chambre était de l'autre côté de la maison et elle n'a rien entendu de ce qui s'est passé. Mr. McFarlane avait oublié son chapeau et, pour autant qu'elle le sache, sa canne, dans l'entrée. Elle avait été réveillée par les sirènes des pompiers. Son pauvre cher maître avait certainement été assassiné. Avait-il des ennemis ? Eh bien, tout le monde a des ennemis mais Mr. Oldacre se tenait très à l'écart et ne rencontrait les gens que pour affaires. Elle avait vu les boutons et était certaine qu'ils venaient des vêtements qu'il portait la veille. La pile de bois était très sèche parce qu'il n'avait pas plu depuis un mois. Elle avait brûlé comme de la paille et, le temps qu'elle arrive sur les lieux, on ne voyait rien d'autre que les flammes. Elle et tous les pompiers avaient senti l'odeur de chair brûlée qui s'en dégageait. Elle ne savait rien des papiers pas plus que des affaires personnelles de Mr. Oldacre.

« Voici, mon cher Watson, le récit de mon échec. Et pourtant, et pourtant…

Il serra ses mains fines au comble de la certitude.

– Je *sais* que tout est faux. Je le sens. Quelque chose ne s'est pas encore manifesté et la gouvernante est au courant. Il y avait dans ses yeux le genre de défi revêche qui accompagne des connaissances coupables. Mais rien ne sert d'en parler davantage, Watson ; à moins d'un heureux hasard en notre faveur, je crains que l'affaire de la disparition de Norwood ne figure jamais dans cette chronique de nos succès qu'un public résigné devra tôt ou tard, je le pressens, endurer.

– Gageons, objectai-je avec assurance, que l'apparence de l'accusé jouera en sa faveur auprès des jurés.

– C'est un argument dangereux, mon cher Watson. Vous vous souvenez de cet affreux meurtrier, Bert Stevens, qui

voulait que nous le fassions acquitter en 87 ? A-t-il jamais existé de jeune homme au plus doux tempérament ?

– C'est vrai.

– À moins que ne nous ne réussissions à établir une autre théorie, l'homme est perdu. Vous aurez du mal à trouver un détail dans cette affaire qui ne se tourne contre lui et toute investigation supplémentaire n'a servi qu'à l'étrangler davantage. À ce propos, il y a un curieux petit détail au sujet de ces papiers qui pourrait nous servir comme point de départ pour une enquête. En étudiant le livre de banque, j'ai constaté que le niveau peu élevé de la balance était principalement dû à des chèques importants établis au cours de l'année dernière au nom d'un Mr. Cornelius. Je dois dire qu'il serait intéressant de savoir qui est ce Mr. Cornelius pour avoir des transactions aussi importantes avec un entrepreneur à la retraite. Peut-être a-t-il quelque chose à voir avec le meurtre ? Cornelius est peut-être un courtier mais nous n'avons découvert aucun titre qui corresponde à ces montants élevés. À défaut d'autres indices, mes recherches doivent à présent se tourner vers une enquête auprès de la banque pour découvrir qui est le gentleman qui a touché ces chèques. Mais j'ai bien peur, mon cher camarade, que l'affaire ne se termine peu glorieusement sur la pendaison de notre client par Lestrade, ce qui constituera sans aucun doute un triomphe pour Scotland Yard.

Je ne sais pas combien de temps Sherlock Holmes dormit cette nuit-là mais, en descendant pour le petit déjeuner, je le découvris pâle et épuisé, ses yeux rendus encore plus brillants par les cernes qui les entouraient. Autour de son fauteuil, le tapis était jonché de mégots de cigarette et des premières éditions des journaux du matin. Un télégramme ouvert était posé sur la table.

– Que pensez-vous de ça, Watson ? me lança-t-il en le jetant vers moi.

Il venait de Norwood et était rédigé comme suit :

Nouvelle preuve importante. Culpabilité de McFarlane

définitivement établie. Vous conseille abandonner l'affaire.

Lestrade

– Ça a l'air grave, fis-je.

– Le cocorico victorieux de Lestrade, répondit Holmes avec un sourire amer. Et pourtant, il serait prématuré d'abandonner l'affaire. Après tout, une nouvelle preuve importante est à double tranchant et pourrait couper dans une direction tout à fait différente de celle imaginée par Lestrade. Prenez votre petit déjeuner, Watson, puis nous sortirons ensemble voir ce que nous pouvons faire. Il me semble que j'aurais besoin de votre compagnie et de votre soutien moral aujourd'hui.

De son côté, mon ami ne prit rien. Dans ces moments de grande intensité, il avait en effet la particularité de ne s'autoriser aucune nourriture. Et je l'avais déjà vu présumer de sa volonté de fer jusqu'à défaillir d'inanition.

– Je ne peux actuellement consacrer aucune énergie ni aucune force nerveuse à la digestion, répondait-il à mes remontrances médicales.

Je n'étais donc pas étonné ce matin-là de le voir laisser son assiette intacte derrière lui pour partir avec moi à Norwood. Une foule de voyeurs morbides était toujours attroupée autour de Deep Dene House, une villa de banlieue telle que je me l'étais imaginée. Lestrade nous accueillit à l'intérieur, le visage rougi par la victoire, toute son attitude exprimant un triomphalisme grossier.

– Eh bien, Mr. Holmes, avez-vous démontré nos erreurs ? Avez-vous mis la main sur votre vagabond ? s'écria-t-il.

– Je n'ai arrêté aucune conclusion, répondit mon camarade.

– Nous avons arrêté les nôtres hier et il se trouve aujourd'hui qu'elles sont exactes, alors reconnaissez que, cette fois, nous vous avons légèrement devancé, Mr. Holmes.

– Vous donnez en effet l'impression qu'il s'est passé quelque chose d'insolite, confirma Holmes.

Lestrade éclata de rire.

– Vous n'aimez pas plus que nous être battu, fit-il. Personne ne peut s'attendre que les choses se passent toujours comme il l'entend, n'est-ce pas, Mr. Watson ? Mais venez par ici, messieurs, je vous en prie, et je crois pouvoir vous convaincre une bonne fois pour toutes que John McFarlane est bien l'auteur de ce crime.

Il nous conduisit dans une entrée sombre de l'autre côté du couloir.

– C'est ici que le jeune McFarlane a dû venir récupérer son chapeau après le crime, nous expliqua-t-il. Tenez, regardez ça.

Avec une soudaineté théâtrale, il frotta une allumette dont la flamme révéla une tache de sang sur le mur blanc. Comme il approchait la lumière, je constatai qu'il ne s'agissait pas d'une simple tache mais de l'empreinte très nette d'un pouce.

– Observez-la avec votre loupe, Mr. Holmes.

– Oui, c'est ce que je m'apprêtais à faire.

– Vous savez qu'il n'existe pas deux empreintes de pouce identiques ?

– J'ai entendu dire quelque chose comme ça.

– Dans ce cas, voudriez-vous la comparer avec le tirage de cire que nous avons du pouce droit du jeune McFarlane, réalisé ce matin selon mes instructions ?

Lorsqu'il approcha l'empreinte de cire de la tache de sang, aucune loupe n'était nécessaire pour voir que les deux provenaient incontestablement du même pouce. Il était pour moi évident que notre infortuné client était perdu.

– Voilà qui est sans appel, lâcha Lestrade.

– Oui, sans appel, répétai-je malgré moi en écho.

– Sans appel, confirma Holmes.

Quelque chose dans le ton de sa voix capta mon attention et je me tournai vers lui pour l'observer. Un changement

extraordinaire était intervenu sur son visage. Il frémissait d'hilarité contenue. Ses yeux brillaient comme deux étoiles. Il me parut qu'il fournissait des efforts désespérés pour contenir un formidable fou rire.

– Voyez-vous ça ! Voyez-vous ça ! fit-il enfin. Qui l'aurait cru ? Comme les apparences peuvent être trompeuses, vraiment ! Un si charmant jeune homme à défendre ! Ne pas se fier à notre propre jugement, voilà une admirable leçon pour nous, n'est-ce pas, Lestrade ?

– Oui, certains d'entre nous ont une tendance un peu trop prononcée à l'outrecuidance, Mr. Holmes, approuva Lestrade.

Son insolence était exaspérante mais nous ne pouvions faire autrement que de la supporter.

– Quelle chance providentielle que ce jeune homme ait appuyé son pouce droit sur le mur en prenant son chapeau accroché à la patère ! Un geste si naturel aussi, quand on y pense.

Holmes avait l'air calme mais, en parlant, tout son corps frémissait d'une agitation contenue.

– Au fait, Lestrade, à qui doit-on cette brillante découverte ?

– C'est la gouvernante, Mrs. Lexington, qui a attiré l'attention de l'agent de police en service de nuit.

– Où était l'agent en service de nuit ?

– Il montait la garde dans la chambre du crime, pour que rien ne soit dérangé.

– Mais pourquoi la police n'a-t-elle pas relevé cette empreinte hier ?

– Eh bien, nous n'avions aucune raison particulière de faire un examen minutieux du hall. D'ailleurs et comme vous le constatez, ça n'est pas un endroit très accessible.

– Non, non, bien sûr que non. J'imagine qu'il ne fait aucun doute que l'empreinte était là hier ?

Lestrade regarda Holmes comme s'il perdait la tête. J'avoue avoir été moi-même surpris par son comportement hilare et sa remarque pour le moins extravagante.

– Je ne sais pas si vous croyez que ce McFarlane est sorti de prison en plein milieu de la nuit pour renforcer les preuves dont nous disposons contre lui, commença Lestrade, mais je fais confiance à n'importe quel expert du monde pour prouver qu'il s'agit bien de l'empreinte de McFarlane.

– C'est indubitablement l'empreinte de son pouce.

– Alors c'est suffisant, trancha Lestrade. Je suis un homme pratique, Mr. Holmes et quand je dispose de preuves, j'en tire les conclusions. Si vous avez quelque chose à me dire, je vais au salon rédiger mon rapport.

Holmes avait recouvré sa sérénité malgré les quelques lueurs d'amusement qui se lisaient encore dans son expression.

– C'est une évolution véritablement attristante, n'est-ce pas, Watson ? me dit-il. Mais elle comporte cependant des points surprenants qui nous permettent de nourrir quelques espoirs pour notre client.

– Je suis ravi de l'entendre, fis-je chaleureusement. J'avais craint que tout ne fût perdu.

– Je n'irais certainement pas jusque-là, mon cher Watson. Le fait est qu'il y a une anomalie tout à fait majeure dans la preuve à laquelle notre ami attache une telle importance.

– Vraiment, Holmes ! De quoi s'agit-il ?

– Simplement de ceci : je *sais* que cette empreinte n'existait pas quand j'ai examiné cette entrée hier. À présent, Watson, allons faire une petite promenade au soleil.

L'esprit passablement confus mais une petite flamme d'espoir renaissant au cœur, j'accompagnai mon ami dans sa promenade au jardin. Holmes prit toutes les façades de la maison à tour de rôle et les examina avec la plus grande attention. Puis il rentra et passa le bâtiment en revue, de la

cave au grenier. La plupart des pièces n'étaient pas meublées. Holmes les inspecta néanmoins toutes très minutieusement. Finalement, dans le couloir supérieur ; qui desservait trois chambres inoccupées, il fut saisi d'un nouveau spasme d'hilarité.

– Cette affaire présente vraiment des caractéristiques exceptionnelles, Watson, fit-il. Je crois qu'il est temps à présent de mettre Lestrade dans la confidence. Il a eu son petit moment de bonheur à nos dépens et, si ma lecture du problème se révèle exacte, nous allons peut-être lui rendre la monnaie de sa pièce. Oui, oui, je crois voir comment nous y prendre.

L'inspecteur de Scotland Yard écrivait encore dans le salon lorsque Holmes vint l'interrompre.

– J'ai cru comprendre que vous rédigiez le rapport de cette affaire, fit-il.

– C'est exact.

– Ne croyez-vous pas que ce soit un peu prématuré ? Je ne peux m'empêcher de croire que vos témoignages ne sont pas complets.

Lestrade connaissait trop bien mon ami pour mépriser ses paroles. Il abandonna son stylo et le regarda avec curiosité.

– Que voulez-vous dire, Mr. Holmes ?

– Seulement qu'il y a un témoin important que vous n'avez pas entendu.

– Pouvez-vous le produire ?

– Je crois que oui.

– Alors faites-le.

– Je vais faire de mon mieux. Combien d'agents avez-vous ?

– Trois à portée de voix.

– Parfait ! s'exclama Holmes. Puis-je vous demander s'ils sont grands, robustes et pourvus de voix puissantes ?

– Sans aucun doute, bien que je ne voie pas ce que leurs voix ont à voir là-dedans.

– Peut-être vais-je pouvoir vous éclairer là-dessus comme sur quelques autres points, poursuivit Holmes. Ayez la gentillesse d'appeler vos hommes et je vais m'y employer.

Cinq minutes plus tard, trois policiers étaient réunis dans l'entrée.

– Dans la remise, vous trouverez une quantité considérable de paille, commença Holmes. Je vous demande d'en apporter deux bottes. Je pense qu'elles nous seront d'un grand secours pour produire le témoin dont j'ai besoin. Merci beaucoup. Je crois que vous avez des allumettes dans votre poche, Watson. Maintenant, Mr. Lestrade, je vais vous demander à tous de m'accompagner sur le palier du dernier étage.

Comme je l'ai dit, il y avait un large couloir qui desservait trois chambres vides. Sherlock Holmes nous rassembla tous à l'une des extrémités. Les agents souriaient et Lestrade dévisageait mon ami, la stupeur, l'expectative et l'ironie se succédant sur ses traits.

Holmes se planta devant nous avec l'air d'un illusionniste réalisant un de ses tours.

– Auriez-vous l'amabilité d'envoyer un de vos agents chercher deux seaux d'eau ? Mettez la paille sur le sol ici, loin des murs. Bon, à présent, je pense que nous sommes prêts.

La rougeur et la colère commençaient à envahir le visage de Lestrade.

– Je ne sais pas à quel jeu vous jouez, Mr. Sherlock Holmes, commença-t-il, mais si vous savez quoi que ce soit, vous pouvez certainement nous le dire sans avoir recours à toutes ces âneries.

– Je vous assure, mon bon Lestrade, que j'ai une excellente raison d'agir ainsi. Vous vous souvenez certainement de m'avoir légèrement taquiné, il y a quelques heures, quand le soleil

semblait illuminer vos plates-bandes, alors ne me tenez pas rigueur d'un peu de pompe et de cérémonie. Puis-je vous demander, Watson, d'ouvrir cette fenêtre et de mettre le feu à la paille ?

Je m'exécutai et, alors que la paille sèche craquait en s'enflammant, poussée par le courant d'air, une volute de fumée grise tourbillonna dans le couloir.

– Voyons à présent si nous pouvons produire votre témoin, Mr. Lestrade. Puis-je vous demander à tous de crier « Au feu ! » ? Alors allons-y. Un, deux, trois…

– Au feu ! nous écriâmes-nous tous.

– Merci. Je vais vous déranger une nouvelle fois.

– Au feu !

– Juste une dernière fois, messieurs et tous ensemble.

– Au feu !

Le cri avait dû résonner dans tout Norwood.

Il était à peine éteint lorsqu'une chose stupéfiante se produisit. Une porte s'ouvrit à la volée dans ce qui semblait être un mur épais à l'autre bout du couloir et un petit homme ratatiné en surgit, comme un lapin de son terrier.

– Prodigieux ! lâcha Holmes sans sourciller. Watson, un seau d'eau sur la paille. Cela fera l'affaire ! Lestrade, permettez-moi de vous présenter votre principal témoin manquant, Mr. Jonas Oldacre.

L'inspecteur fixait sur l'arrivant un regard stupéfait. Ce dernier clignait des yeux à la vive lumière du couloir, son regard interrogateur passant sans comprendre de notre petite troupe aux restes fumants du brasier. C'était un visage odieux où se lisaient la ruse, la haine, la malveillance, avec deux yeux clairs, fuyants, et des cils blancs.

– Qu'est-ce que c'est ? s'exclama enfin Lestrade. Qu'est-ce que vous avez fichu tout ce temps ?

Oldacre lâcha un rire gêné, reculant devant le visage rouge de fureur de l'inspecteur hors de lui.

– Je n'ai fait aucun mal.

– Aucun mal ? Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour faire pendre un innocent. Si ce gentleman n'avait pas été là, je ne suis pas sûr que vous n'eussiez pas réussi.

La misérable créature commença à gémir.

– Ce n'était, monsieur, qu'une plaisanterie.

– Oh ! une plaisanterie, n'est-ce pas ? Rira bien qui rira le dernier, vous pouvez me croire. Faites-le descendre et enfermez-le au salon jusqu'à mon arrivée. Mr. Holmes, poursuivit-il lorsqu'ils furent partis, je ne pouvais parler devant les agents, mais peu m'importe de dire devant le docteur Watson que c'est l'enquête la plus brillante que vous ayez jamais réalisée, bien que la façon dont vous l'avez résolue reste pour moi un mystère. Vous avez sauvé la vie d'un innocent et vous avez évité un scandale dont la gravité aurait ruiné ma réputation dans la police.

Holmes sourit en frappant l'épaule de Lestrade.

– Plutôt que ruinée, mon bon monsieur, vous allez découvrir que votre réputation va s'en trouver valorisée. Quelques modifications dans le rapport que vous êtes en train de rédiger et ils comprendront combien il est difficile de jeter de la poudre aux yeux de l'inspecteur Lestrade.

– Et vous ne voulez pas que votre nom apparaisse ?

– Pas le moins du monde. Le travail est ma seule récompense. Peut-être m'en attribuerai-je quelque mérite un jour lointain, quand j'autoriserai mon historien zélé à rassembler ses feuillets, hein, Watson ? Bien, maintenant allons voir où ce rat était tapi.

Une cloison de lattes de bois et de plâtre avait été montée en travers du couloir, à deux mètres du fond, avec une porte astucieusement dissimulée. L'intérieur était éclairé par des

fentes sous les avant-toits. Quelques meubles, une provision de nourriture et de l'eau y étaient entreposés ainsi qu'un certain nombre de livres et de papiers.

– Voilà les avantages d'être entrepreneur, fit Holmes alors que nous sortions de la pièce. Il pouvait arranger sa propre petite cachette sans l'aide d'un complice, à l'exception, bien sûr, de sa précieuse gouvernante, que je ne perdrais pas de temps à fourrer dans mon sac, Lestrade.

– Je vais suivre votre conseil. Mais comment avez-vous découvert cet endroit, Mr. Holmes ?

– J'ai décrété que notre camarade se cachait dans la maison. Lorsque j'ai arpenté le couloir et que j'ai découvert qu'il mesurait deux mètres de moins que celui de l'étage inférieur l'endroit où il se trouvait était clair. Je me suis dit qu'il n'aurait pas le cran de résister à une alerte au feu. Nous aurions, bien sûr, pu le débusquer autrement mais cela m'amusait de le pousser à sortir lui-même de sa cachette. Et puis, je vous devais une petite mystification, Lestrade, pour votre facétie de la matinée.

– Eh bien, monsieur, nous sommes quittes. Mais comment diable avez-vous deviné qu'il était seulement dans la maison ?

– L'empreinte du pouce, Lestrade. Vous disiez que c'était décisif ; et c'était le cas mais dans un sens bien différent. Je savais qu'elle ne s'y trouvait pas la veille. Je ne néglige jamais aucun détail, comme vous avez dû le remarquer. J'avais examiné l'entrée et j'étais sûr que le mur était vierge. Elle avait donc été apposée au cours de la nuit.

– Mais comment ?

– Très simplement. Quand ces enveloppes ont été scellées, Jonas Oldacre a demandé à McFarlane de bien fermer un des sceaux en apposant son pouce sur la cire tiède. Cela a dû être fait si vite et si naturellement que j'ose dire que le jeune homme lui-même n'en a aucun souvenir. Les choses se sont très probablement passées comme ça et Oldacre lui-même n'avait

aucune idée de ce qu'il pourrait en faire. Ruminant l'affaire dans son antre, la preuve absolument accablante qu'il pouvait tirer de l'utilisation de cette empreinte contre McFarlane lui est brusquement apparue. Faire un tirage de cire de cette empreinte, l'imbiber avec du sang suite à une piqûre d'épingle et poser cette marque sur le mur pendant la nuit, de sa propre main ou de celle de sa gouvernante, tout cela était d'une extrême simplicité. Si vous examinez les documents qu'il a emportés dans sa retraite, je vous parie que vous découvrirez le sceau portant l'empreinte.

– Splendide ! s'exclama Lestrade. Splendide ! Vous l'exprimez de telle manière que tout est clair comme de l'eau de roche. Mais pourquoi une telle machination, Mr Holmes ?

Je m'amusais de constater combien l'attitude arrogante du détective avait brusquement changé pour celle d'un enfant interrogeant son maître.

– Je ne crois pas que cela soit très difficile à expliquer. L'homme qui nous attend en bas est un individu très profondément méchant et vindicatif. Savez-vous qu'il fut jadis repoussé par la mère de McFarlane ? Non ! Je vous avais dit d'aller à Blackheath avant de vous rendre à Norwood. Eh bien, cette injure, c'est ainsi qu'il a considéré la chose, s'est greffée dans son cerveau méchant et rusé et il a attendu toute sa vie sa vengeance sans jamais en voir la possibilité. Depuis un an ou deux, ses affaires ne marchaient pas très bien, je penche pour des spéculations hasardeuses, et il s'est trouvé en mauvaise posture. Il a décidé d'escroquer ses créditeurs et, dans ce but, a établi des chèques très élevés à l'ordre d'un certain Mr. Cornelius, qui n'est autre, j'imagine, que lui-même. Je n'ai pas encore retrouvé la trace de ces chèques mais je suis sûr qu'ils ont été encaissés sous ce nom dans quelque ville de province où Oldacre de temps en temps mène une double vie. Il avait aussi l'intention de changer complètement de nom, de prendre cet argent et de disparaître pour recommencer une nouvelle vie ailleurs.

– C’est fort probable.

– Il se disait que sa disparition arrêterait toutes les poursuites contre lui et lui procurerait du même coup une vengeance entière et écrasante contre son ancienne bien-aimée s’il pouvait donner l’impression d’avoir été assassiné par son enfant unique. Un chef-d’œuvre d’infamie qu’il a dirigé de main de maître. L’idée du testament, qui donnait un mobile parfait à ce crime, la visite ignorée de ses propres parents, la rétention de la canne, le sang, les restes animaux et les boutons dans le feu, tout était admirable. Un filet aux mailles duquel il me semblait, il y a encore quelques heures, impossible d’échapper. Mais ce don suprême de l’artiste : savoir quand s’arrêter, lui fait défaut. Il a voulu améliorer ce qui était déjà parfait, serrer un peu plus la corde autour du cou de son infortunée victime et il a tout ruiné. Descendons, Lestrade. Il y a encore une ou deux questions que j’aimerais lui poser.

La créature malfaisante était assise dans son propre salon, encadrée par deux policiers.

– C’était une plaisanterie, mon bon monsieur, une simple plaisanterie, rien de plus, gémissait-il sans cesse. Je vous assure que je ne me suis caché que pour voir les effets de ma disparition et je suis sûr que vous n’aurez pas l’injustice de croire que j’aurais laissé le moindre mal arriver à ce pauvre McFarlane.

– Les jurés en décideront, répliqua Lestrade. Quoi qu’il en soit, je vous inculpe de complot d’escroquerie sinon de tentative de meurtre.

– Et vous ne tarderez très probablement pas à découvrir que vos créditeurs vont saisir le compte bancaire de Mr. Cornelius, ajouta Holmes.

Le petit homme sursauta et tourna ses yeux mauvais sur mon ami.

– Je vous dois beaucoup de choses, fit-il, peut-être aurai-je un jour l’occasion de payer mes dettes.

Holmes sourit avec complaisance.

– Je crois que les quelques prochaines années vont vous trouver très occupé, fit-il. À propos, qu'avez-vous mis dans le feu en plus de vos vieux pantalons ? Un chien mort, des lapins, ou quoi ? Vous ne me le direz pas ? Mon cher, comme c'est cruel de votre part ! Bien, bien, disons alors qu'un couple de lapins rendra compte du sang et des restes carbonisés. Si jamais vous en faites le récit, Watson, des lapins feront l'affaire.

LES HOMMES DANSANTS[{3}]

Holmes était resté plusieurs heures assis en silence, son long dos courbé sur une coupelle de chimie dans laquelle il mélangeait une mixture particulièrement malodorante. Sa tête inclinée sur sa poitrine, il me faisait penser à un étrange oiseau décharné au plumage gris terne et à la huppe noire.

– Alors, Watson, me lança-t-il tout à coup, comme ça vous n'avez pas l'intention d'investir dans les valeurs sud-africaines ?

– J'eus un sursaut de stupéfaction. Bien que je fusse habitué aux singulières facultés de Holmes, cette brusque intrusion dans mes réflexions les plus intimes m'était complètement inexplicable.

– Comment diable le savez-vous ? lui demandai-je.

Il pivota sur son tabouret, un tube à essai fumant à la main et une lueur amusée au fond de ses yeux profondément enfoncés.

– Allons, Watson, avouez que vous êtes confondu, fit-il.

– Je le suis.

– Je devrais vous faire signer des aveux dans ce sens.

– Pourquoi ?

– Parce que dans cinq minutes vous soutiendrez-que ceci est d'une absurde simplicité.

– Jamais je ne prétendrai une chose pareille.

– Voyez-vous, mon cher Watson – il posa le tube à essai dans son râtelier et se lança dans une démonstration sur le ton d'un professeur s'adressant à sa classe -, il n'est pas très difficile de construire une suite de déductions où chacune découle de celle

qui la précède et où toutes sont néanmoins d'une extrême simplicité. Si, après avoir procédé de la sorte, l'une d'entre elles balaye simplement toutes les déductions intermédiaires et offre une résonance avec le point de départ et la conclusion, elle est capable de produire un effet surprenant, bien que peut-être factice. Pour ce qui nous occupe, il n'était pas très difficile, par un examen du sillon entre votre index gauche et votre pouce, de savoir avec certitude que vous n'aviez pas l'intention d'investir votre modeste capital dans les mines d'or.

– Je ne vois pas le rapport.

– Probablement pas ; mais je peux très rapidement vous montrer un lien très étroit. Voici les maillons manquants d'une chaîne fort simple : 1) Vous aviez de la craie entre votre index gauche et votre pouce en revenant de votre club hier soir. 2) Vous mettez de la craie à cet endroit lorsque vous jouez au billard, pour assurer votre queue. 3) Vous ne jouez jamais au billard sauf avec Thurston. 4) Vous m'avez confié, il y a quatre semaines, que Thurston avait une option sur des terrains sud-africains qui arrivait à expiration au bout d'un mois et qu'il désirait vous la voir partager avec lui. 5) Votre carnet de chèques est enfermé dans mon tiroir et vous ne m'avez pas demandé la clef. 6) Vous n'avez pas l'intention de placer votre argent de cette manière.

– Ceci est d'une absurde simplicité ! m'exclamai-je.

– Exactement ! répliqua-t-il, légèrement irrité. N'importe quel problème devient d'une simplicité enfantine une fois qu'on vous l'a expliqué. En voici un qui ne l'est pas. Voyez ce que vous pouvez en tirer, mon cher Watson.

Il poussa une feuille de papier sur la table avant de retourner à ses expériences de chimie.

Je me penchais avec étonnement sur les absurdes hiéroglyphes qui couvraient le papier.

– Voyons, Holmes, c'est un dessin d'enfant, m'écriai-je.

– Oh, c'est votre opinion !

– Que serait-ce d’autre ?

– Précisément ce que Mr. Hilton Cubitt du Manoir de Riding Thorpe, Norfolk, est impatient de savoir. Cette petite énigme est arrivée par le premier courrier du matin et l’homme est censé suivre par le prochain train. Voici un coup de sonnette, Watson. Je ne serais pas surpris que ce fût lui.

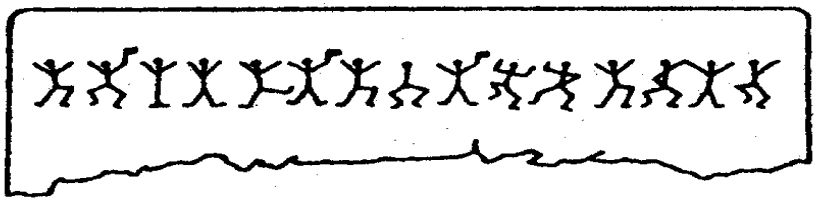
Un pas pesant gravit les escaliers, et un instant plus tard, un grand gentleman, dont les yeux clairs et les joues rubicondes témoignaient d’une vie menée loin des brouillards de Baker Street, le teint éclatant de santé et parfaitement rasé, pénétrait dans la pièce. Une bouffée de cet air puissant, frais et fortifiant de la côte Est parut s’engouffrer avec lui. Après nous avoir serré la main à chacun, il allait s’asseoir lorsque son regard tomba sur la feuille et ses singuliers dessins que je venais d’examiner et que j’avais laissée sur la table.

– Alors, Mr. Holmes, qu’en pensez-vous ? s’écria-t-il. On m’a dit que vous appréciez les mystères insolites. Je ne crois pas que vous puissiez en trouver de plus étrange. Je vous l’ai envoyé en avance pour vous laisser le temps de l’étudier avant mon arrivée.

– Il s’agit sans aucun doute d’une pièce des plus curieuses, commenta Holmes. À première vue, on pourrait la prendre pour un dessin d’enfant représentant une extravagante succession de petites silhouettes dansant sur le papier où elles sont dessinées. Pourquoi accordez-vous une quelconque importance à une chose aussi saugrenue ?

– Je n’y aurais prêté aucune attention, Mr. Holmes, si ce n’était ma femme. Ce papier lui a fait une peur bleue. Elle ne dit rien mais la terreur se lit dans son regard. C’est pourquoi je veux aller au bout de cette affaire.

Holmes ramassa le papier et l’exposa à la lumière du soleil. La page était arrachée d’un carnet. Les dessins étaient faits au crayon et se déroulaient de la façon suivante :



Holmes l'examina quelque temps puis, le pliant soigneusement, il le rangea dans son agenda.

– Voilà un cas qui promet d'être des plus intéressants et des plus inhabituels, fit-il. Vous m'avez fourni quelques détails dans votre lettre, Mr. Hilton Cubitt, auriez-vous cependant l'obligeance de revenir dessus au profit de mon ami, le docteur Watson

– Je ne suis pas un très bon conteur, répondit notre visiteur en serrant et desserrant nerveusement ses grandes mains puissantes. Vous me demanderez des explications quand je n'aurai pas été clair. Je commencerai avec mon mariage l'année dernière mais je veux tout d'abord vous dire que, bien que je ne sois pas un homme riche, ma famille est établie à Riding Thorpe depuis cinq siècles et il n'est pas de famille plus respectée que la nôtre dans le comté de Norfolk. L'année dernière, je suis venu à Londres pour le Jubilée et je suis descendu dans une pension de famille de Russel Square parce que Parker, le pasteur de notre paroisse, y était installé. Il y avait là une jeune femme, une Américaine du nom de Patrick, Elsie Patrick. Nous sommes devenus amis et, avant la fin de mon séjour d'un mois, j'étais aussi épris qu'on peut l'être. Nous nous sommes mariés civilement dans la plus grande intimité et c'est en tant que mari et femme que nous sommes retournés à Norfolk. Vous estimerez que c'est une pure folie, Mr. Holmes, pour un homme d'une bonne et ancienne famille d'épouser une femme de cette façon, sans rien savoir de son passé ni de sa famille mais si vous la voyiez, si vous la connaissiez, vous comprendriez mieux.

« Elle, Elsie s'est montrée très franche à ce sujet. Je ne peux pas dire qu'elle ne m'ait donné toutes les occasions de me

rétracter si je l'avais voulu. "J'ai eu des fréquentations très déplaisantes dans ma vie, m'a-t-elle dit. Je veux les oublier. Je ne ferai jamais aucune allusion à mon passé parce qu'il m'est très douloureux. Si tu m'épouses, Hilton, tu épouseras une femme qui n'a rien à se reprocher ; mais tu devras te contenter de ma parole et m'autoriser à rester silencieuse sur tout ce qui s'est passé avant que je ne sois tienne. Si ces conditions sont trop dures, alors retourne à Norfolk et laisse-moi à l'existence solitaire qui était la mienne lorsque tu m'as rencontrée." Tels furent les mots qu'elle prononça la veille de notre mariage. Je lui ai répondu que je m'accommoderai de ses conditions et j'ai tenu parole.

« Nous sommes mariés à présent depuis un an et nous avons été parfaitement heureux. Mais il y a un mois, à la fin juin, j'ai remarqué les premiers signes de trouble. Un jour, ma femme a reçu une lettre d'Amérique. J'ai vu le timbre américain. D'une pâleur mortelle, elle a lu la lettre puis l'a jetée au feu. Elle n'y fit par la suite aucune allusion, pas plus que moi, car une promesse est une promesse mais, depuis ce jour, elle n'a jamais connu une heure de tranquillité. Son visage affiche une inquiétude permanente comme si elle attendait et redoutait quelque chose. Elle ferait mieux de me faire confiance. Elle se rendrait compte que je suis son meilleur ami. Mais je ne peux rien dire avant qu'elle ne parle. Voyez-vous, c'est une femme honnête, Mr. Holmes et quels que soient les problèmes qu'elle ait pu rencontrer par le passé, elle n'y est pour rien. Je ne suis qu'un simple châtelain de Norfolk mais aucun autre homme que moi en Angleterre ne tient l'honneur de sa famille en plus haute considération. Elle le sait très bien et elle le savait parfaitement avant de m'épouser. Elle n'y jetterait jamais la moindre tache, j'en suis parfaitement convaincu.

« J'en viens à présent à la partie la plus étrange de mon récit. Il y a environ une semaine – c'était le mardi de la semaine dernière –, j'ai découvert sur le rebord d'une fenêtre une série d'absurdes petites silhouettes dansantes comme celles sur le papier. Elles étaient griffonnées à la craie. J'ai cru que c'était le

garçon d'écurie qui les avait dessinées mais le garçon m'a juré qu'il n'y était pour rien. Quoi qu'il en soit, elles sont apparues pendant la nuit. Je les ai fait lessiver et je n'ai mentionné l'incident à ma femme que plus tard. À ma surprise, elle l'a pris très au sérieux et m'a supplié, si d'autres dessins apparaissaient, de les lui laisser voir Il n'y en eut pas pendant une semaine et puis, hier matin, j'ai découvert ce papier abandonné sur le cadran solaire du jardin. Je l'ai montré à Elsie et elle s'est évanouie. Depuis lors, elle semble être ailleurs, à moitié hébétée, une lueur de terreur tapie en permanence au fond des yeux. C'est alors que je vous ai écrit et envoyé ce papier, Mr. Holmes. Je ne pouvais pas raconter cette histoire à la police, ils m'auraient ri au nez mais vous, vous allez me dire ce qu'il faut faire. Je ne suis pas un homme riche mais, si un danger menace ma chère femme, je suis prêt à dépenser jusqu'à mon dernier sou pour la protéger.

Simple, honnête et de bonne famille, avec ses grands yeux bleus pleins de ferveur et son beau et large visage, cet homme constituait un représentant admirable de ces propriétaires terriens issus du vieux sol anglais. Son amour pour sa femme et sa confiance en elle se lisaient sur ses traits. Holmes, après avoir écouté son histoire avec la plus grande attention, resta quelque temps plongé dans ses réflexions.

– Ne croyez-vous pas, Mr. Cubitt, fit-il enfin, que le mieux serait de vous adresser directement à votre femme et de lui demander de vous faire partager son secret ?

Hilton Cubitt hocha sa tête massive.

– Une promesse est une promesse, Mr. Holmes. Si Elsie voulait me parler, elle le ferait. Sinon, ça n'est pas à moi de forcer ses confidences. Mais rien ne m'interdit d'agir à ma guise et c'est ce que j'ai l'intention de faire.

– Alors je vous aiderai de tout mon cœur En premier lieu, avez-vous entendu parler de l'arrivée d'étrangers dans les environs ?

– Non.

– J’imagine que c’est un endroit très calme. Un visage nouveau provoquerait des commentaires, non ?

– Dans le voisinage immédiat, oui. Mais il y a plusieurs petites stations balnéaires assez proches et les paysans prennent des pensionnaires.

– Ces hiéroglyphes ont manifestement un sens. S’il est purement arbitraire, il nous sera sans doute impossible de le découvrir. Mais si, par ailleurs, il obéit à un code, je ne doute pas d’en venir à bout. Cependant, cet échantillon précis est si court que je ne peux rien en tirer et les faits que vous m’avez rapportés sont si vagues qu’ils ne peuvent servir de base à une enquête. Je vous suggère de rentrer à Norfolk, de maintenir une surveillance assidue et de faire une copie fidèle de toute nouvelle ribambelle dansante qui pourrait apparaître. Il est tout à fait regrettable de ne pas avoir la réplique de celle laissée à la craie sur le rebord de la fenêtre. Menez aussi une, enquête discrète sur la présence éventuelle d’étrangers dans les parages. Dès que vous aurez rassemblé de nouveaux éléments, venez me voir C’est le meilleur conseil que je puisse vous donner, Mr. Hilton Cubitt. Si un quelconque développement pressant devait survenir, je me tiens prêt à venir vous voir à Norfolk à tout instant.

L’entrevue laissa Sherlock Holmes profondément songeur et, à plusieurs reprises au cours des quelques jours suivants, je le vis sortir le petit morceau de papier de son calepin et se pencher longuement et avec la plus grande concentration sur les curieuses figurines qui y étaient inscrites. Il ne fit cependant aucune allusion à l’affaire jusqu’à un après-midi à peu près quinze jours plus tard. J’allais sortir lorsqu’il me rappela.

– Vous feriez mieux de rester, Watson.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai reçu un télégramme de Hilton Cubitt ce matin. Vous vous souvenez de Hilton Cubitt et des farandoles ? Il devait arriver à Liverpool Street à treize heures vingt. Il devrait être là d’un instant à l’autre. Je déduis de son

télégramme que de nouveaux événements d'importance sont intervenus.

Nous n'attendîmes pas longtemps puisque notre châtelain de Norfolk arriva de la gare aussi vite qu'un fiacre put le conduire. Les yeux fatigués et le front ridé, il avait l'air soucieux et abattu.

– Cette affaire me porte sur les nerfs, Mr. Holmes, commença t-il en s'affaissant comme un homme épuisé dans un fauteuil. C'est assez pénible de se sentir cerné par des gens invisibles et inconnus qui manigancent dans votre dos mais quand, en plus, vous savez que cela tue votre femme à petit feu, alors c'en est trop. Ça la ronge, elle dépérit sous mes yeux.

– Elle n'a toujours rien dit ?

– Non, Mr. Holmes, rien. Il y eut pourtant bien des moments où la pauvre fille semblait sur le point de parler mais elle n'a jamais pu se résoudre à franchir le pas. J'ai essayé de l'aider mais je dois avouer m'y être pris maladroitement et l'avoir effrayée. Elle a parlé de l'ancienneté de ma famille, de notre réputation dans le comté, de notre fierté quant à notre honneur sans tache et j'ai eu l'impression qu'on allait en venir à la question mais je ne sais pas comment, tout s'est arrêté avant.

– Mais vous avez vous-même découvert quelque chose ?

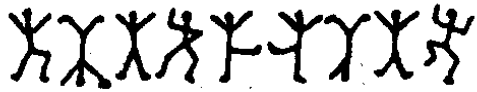
– Et pas qu'un peu, Mr. Holmes. J'ai plusieurs nouvelles ribambelles à vous montrer et, surtout, j'ai vu l'homme.

– Quoi, l'homme qui les a dessinées ?

– Oui, je l'ai vu à l'œuvre. Mais je vais tout vous raconter dans l'ordre. Lorsque je suis rentré de ma visite chez vous, la première chose que je vis le lendemain matin fut une nouvelle série de ces silhouettes dansantes. Elles avaient été dessinées à la craie sur la porte en bois noire de la cabane à outils, à côté du tennis parfaitement visible depuis les fenêtres de devant. J'en ai fait une copie exacte que voilà.

Il déplia un papier qu'il étendit sur la table. Voici la réplique

des hiéroglyphes



– Excellent ! s'exclama Holmes. Excellent ! Je vous en prie, poursuivez.

– Lorsque j'eus terminé, j'effaçai les marques mais, deux matinées plus tard, une nouvelle inscription était apparue. En voici la copie :

Holmes se frotta les mains et gloussa de plaisir.

– Notre matériel s'accumule rapidement, fit-il.

– Trois jours plus tard, un message griffonné sur du papier était glissé sous un caillou sur le cadran solaire. Le voici. Les dessins, comme vous le constatez, sont exactement les mêmes que sur le précédent. Après ça, je me suis résolu à faire le guet. J'ai sorti mon revolver et je me suis installé dans mon bureau qui domine le tennis et le jardin. Aux environs de deux heures du matin, j'étais assis devant la fenêtre, la pièce était plongée dans l'obscurité à l'exception du clair de lune qui luisait au-dehors lorsque j'entendis des pas derrière moi. C'était ma femme en robe de chambre. Elle m'a supplié de venir me coucher. Je lui ai dit franchement que je voulais savoir qui nous jouait ces farces ridicules. Elle me répondit qu'il s'agissait d'une plaisanterie stupide à laquelle je ne devais prêter aucune attention.

« – Si cela t'ennuie tellement, Hilton, partons en voyage tous les deux pour y échapper.

« – Quoi, nous faire chasser de chez nous par un plaisantin ? rétorquai-je. Et être ridiculisé dans tout le pays ?

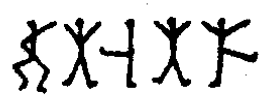
« – Allons, viens te coucher, me répondit-elle. Nous parlerons de tout ça demain matin. »

« Brusquement, alors qu'elle parlait, je vis la pâleur de son visage s'accentuer encore au clair de lune et sa main se serra sur mon épaule. Quelque chose se déplaçait dans l'ombre de la cabane à outils. Je distinguais une silhouette sombre, furtive qui franchissait le coin et s'accroupissait devant la porte. Saisissant mon arme, j'allais me précipiter dehors quand ma femme lança les bras autour de moi et me retint avec une force convulsive. J'essayai de la repousser mais elle s'accrochait désespérément à moi. Je parvins à me libérer mais le temps que j'ouvre la porte et que j'arrive à la remise, l'homme avait disparu. Il avait pourtant laissé une trace de sa présence. En effet, la même configuration de figurines dansantes apparue à deux reprises et que j'avais déjà recopiée se trouvait sur la porte. J'inspectai les alentours sans découvrir la moindre trace de cet homme. Et pourtant, si incroyable que cela paraisse, il avait dû être là tout le temps puisque, lorsque j'examinai de nouveau la porte le lendemain matin, il avait griffonné d'autres dessins sous la ligne que j'avais déjà vue.

– Avez-vous ce nouveau dessin ?

– Oui, il est très bref mais j'en ai fait une copie que voici.

Il produisit une feuille. La nouvelle sarabande avait cet aspect :



– Dites-moi, fit Holmes – et je voyais dans son regard combien il était excité – était-ce un simple ajout au message précédent ou vous a-t-il semblé complètement indépendant ?

– Il était sur un autre panneau de la porte.

– Excellent ! En ce qui nous concerne, c'est de loin le fait le plus important. Il me remplit d'espoir. Mais je vous en prie, Mr.

Hilton Cubitt, poursuivez votre passionnante déclaration.

– Je n'ai rien de plus à dire, Mr. Holmes, sinon que j'étais en colère contre ma femme ce soir-là pour m'avoir retenu alors que j'aurais pu attraper ce coquin de rôdeur. Elle a dit qu'elle avait eu peur qu'il ne m'arrive quelque chose. Pendant une seconde, il m'est venu à l'esprit qu'elle craignait peut-être en fait qu'il ne lui arrive quelque chose parce que je savais sans le moindre doute qu'elle connaissait l'identité de cet homme et ce qu'il voulait dire avec ses étranges messages. Mais il y a un ton dans la voix de ma femme, Mr. Holmes, et un éclat dans ses yeux qui interdit tout soupçon et je suis sûr que c'était en effet ma sécurité qui la préoccupait. Voilà toute l'histoire et, maintenant, je voudrais votre avis sur la conduite à tenir. Si je m'écoutais, je mettrais une demidouzaine de mes hommes dans les buissons et, quand ce type reviendra, ils lui donneront une telle raclée qu'il nous laissera tranquilles pour un bout de temps.

– Je crains que le cas ne soit trop grave pour des solutions aussi simples, commenta Holmes. Combien de temps pouvezvous rester à Londres ?

– Je dois rentrer aujourd'hui. Je ne voudrais pour rien au monde laisser ma femme seule ce soir. Elle est très nerveuse et m'a supplié de rentrer.

– Vous avez parfaitement raison. Mais si vous aviez pu prolonger votre séjour, j'aurais peut-être pu vous accompagner dans un jour ou deux. Dans l'intervalle, laissez-moi ces papiers. Je pense qu'il est très probable que je sois en mesure de vous rendre visite sous peu et de jeter quelque lumière sur votre affaire.

Sherlock Holmes conserva le calme de son attitude professionnelle jusqu'au départ de notre visiteur bien qu'il me fût aisé, moi qui le connaissais si bien, de noter son extrême agitation. Au moment où le large dos de Hilton Cubitt disparaissait par la porte, mon camarade se précipita vers la table, étendit devant lui tous les morceaux de papier recouverts

de farandoles et se plongea dans des calculs complexes et minutieux. Deux heures durant je l'observais tandis qu'il remplissait des feuilles et des feuilles de silhouettes et de lettres, si complètement absorbé par sa tâche qu'il en avait de toute évidence oublié ma présence. Il faisait parfois des progrès et sifflotait ou chantait devant son travail ; à d'autres moments, il demeurait perplexe et restait immobile durant de longues périodes, le sourcil froncé et le regard vague. Il bondit finalement de sa chaise avec un cri de satisfaction et arpenta là pièce en se frottant les mains. Puis il rédigea un long télégramme sur un formulaire.

– Si la réponse à ceci répond à mes attentes, vous aurez une très belle affaire à ajouter à votre collection, Watson, déclara-t-il. J'estime que nous serons en mesure de partir à Norfolk demain et d'apporter à notre ami des informations précises concernant le mystère de ses contrariétés.

J'avoue avoir été plein de curiosité mais je savais pertinemment que Holmes aimait faire ses révélations de la façon et au moment choisis par lui, alors j'attendais qu'il lui convînt de me mettre dans la confidence.

Mais il y eut du retard dans la réponse à son télégramme et deux jours d'impatience suivirent, durant lesquels Holmes dressait les oreilles au moindre coup de sonnette. Le soir du second jour arriva une lettre de Hilton Cubitt. De son côté, tout était calme à l'exception d'une longue inscription apparue le matin même sur le socle du cadran solaire. Il nous en envoyait une copie dont voici la reproduction :

Holmes se pencha sur cette frise grotesque quelques minutes

et bondit brusquement sur ses pieds avec une exclamation de surprise et de consternation. Son visage était défait d'anxiété.

– Nous avons laissé les choses aller trop loin, fit-il. Y a-t-il un train pour North Walsham ce soir ?

Je consultai les horaires. Le dernier venait juste de partir.

– Alors il ne nous reste plus qu'à petit-déjeuner très tôt et à prendre le premier de la matinée, conclut Holmes. Notre présence est d'une urgente nécessité. Ah ! Voici notre télégramme tant attendu. Un moment, Mrs. Hudson, il y aura peut-être une réponse. Non, c'est exactement ce que j'espérais. Ce message ne rend que plus urgente notre intervention pour informer Hilton Cubitt de la nature des événements. Notre bon châtelain du Norfolk se trouve empêtré dans une singulière et dangereuse toile d'araignée.

Ainsi, et tandis que j'en viens à la sombre conclusion d'une affaire qui ne m'était d'abord apparue que comme une curieuse gaminerie, j'éprouve de nouveau la consternation et l'horreur qui m'emplirent alors. J'aurais préféré avoir une fin plus heureuse à présenter à mes lecteurs mais telle est la chronique des faits et je dois suivre jusqu'à son noir dénouement l'étrange chaîne des événements qui fit du manoir de Riding Thorpe durant quelques jours l'endroit le plus célèbre de toute l'Angleterre.

À peine étions-nous descendus du train à North Walsham et avions-nous mentionné le lieu de notre destination que le chef de gare se dépêchait vers nous.

– Je suppose que vous êtes les inspecteurs de Londres ? fit-il.

Un air contrarié balaya le visage de Holmes.

– Qu'est-ce qui vous fait croire une telle chose ?

– L'inspecteur Martin de Norwich vient juste de passer. Mais vous êtes peut-être les médecins. Elle n'est pas morte, elle ne l'était pas en tout cas aux dernières nouvelles. Vous devriez arriver à temps pour la sauver, même si c'est pour la potence.

Les traits de Holmes s’assombrirent d’appréhension.

– Nous allons au Manoir de Riding Thorpe, fit-il, mais nous ne savons rien des événements qui s’y sont déroulés.

Une affreuse histoire, commenta le chef de gare. Ils ont pris une balle, tous les deux, Mr. Hilton Cubitt et sa femme. Elle l’a tué avant de se tuer à son tour, à ce que disent les domestiques. Il est mort et elle est dans un état désespéré. Quand on y pense ! une des plus vieilles familles du comté de Norfolk et l’une des plus respectées.

Sans un mot, Holmes se précipita vers un attelage et, durant les onze interminables kilomètres du chemin, il ne desserra pas les dents. Je l’avais rarement vu aussi totalement abattu. Il s’était montré inquiet pendant tout le voyage et j’avais remarqué qu’il avait ressassé le message du matin avec une attention anxieuse. Mais à présent, la soudaine réalisation de ses pires craintes le plongeait dans une profonde mélancolie. Il était adossé à son siège, perdu dans de lugubres conjectures. Les alentours ne manquaient pourtant pas d’intérêt. Nous traversions une partie bien remarquable de la campagne anglaise où quelques cottages dispersés persés accueillaient la population d’aujourd’hui, tandis que de tous côtés d’énormes églises hérissaient leurs tours carrées sur le paysage vert et plat, témoignant de la gloire et de la prospérité de la vieille East Anglia. Enfin, la frange mauve de l’océan apparut au-delà de la bordure verte des côtes de Norfolk. Notre cocher pointa son fouet vers deux vieux pignons de brique et de bois jaillissant d’un bosquet d’arbres.

– Le Manoir de Riding Thorpe, annonça-t-il.

Alors que nous avancions vers le portique qui ornait la porte d’entrée, je remarquai devant lui, à côté du tennis, la sombre remise à outils ainsi que le cadran solaire auxquels nous étions si étrangement liés. Un petit homme soigné de sa personne, aux panières vives et à la moustache lustrée, venait juste de descendre d’un dog-cart surélevé. Il se présenta comme l’inspecteur Martin, de la police de Norfolk et afficha un air

d'étonnement considérable en entendant le nom de mon compagnon.

– Mais, Mr. Holmes, le crime n'a été commis qu'à trois heures cette nuit. Comment avez-vous pu l'apprendre de Londres et venir sur les lieux aussi vite ?

– Je l'avais anticipé. J'étais venu dans l'espoir de l'empêcher.

– Alors vous devez disposer d'indices importants que nous ignorons, parce qu'ils passaient pour un couple très uni.

– Je n'ai que ceux des ribambelles dansantes, lâcha Holmes. Je vous expliquerai plus tard. En attendant, puisqu'il est trop tard pour éviter cette tragédie, je souhaite ardemment employer les informations en ma possession afin de m'assurer que justice soit rendue. M'associerez-vous à votre enquête ou préférez-vous que j'agisse seul ?

– Je serais fier de savoir que nous agissons ensemble, Mr. Holmes, répondit l'inspecteur avec enthousiasme.

– Dans ce cas, je serais heureux d'entendre les dépositions et d'examiner les lieux sans perdre un seul instant.

L'inspecteur Martin eut le bon sens de laisser mon ami agir selon ses habitudes en se contentant de noter soigneusement les résultats. Le médecin local, un homme âgé aux cheveux blancs, venait juste de descendre de la chambre de Mrs. Hilton Cubitt. Il nous rapporta que ses blessures étaient sérieuses mais pas nécessairement fatales. La balle avait traversé son cerveau et il s'écoulerait probablement un certain temps avant qu'elle ne reprenne conscience. À la question de savoir si quelqu'un l'avait abattue ou si elle s'était elle-même tiré dessus, il ne se hasarderait pas à formuler d'avis catégorique. La balle avait sans aucun doute été tirée de très près. Il n'y avait qu'une seule arme dans la pièce, dont deux balles avaient été tirées. Mr. Hilton Cubitt avait été atteint en plein cœur II était aussi concevable qu'il ait tué sa femme avant de retourner l'arme contre lui ou qu'elle soit la criminelle, car le revolver était

tombé sur le sol exactement entre eux.

– A-t-il été déplacé ? demanda Holmes.

– Nous n'avons touché à rien en dehors de la femme. Nous ne pouvions pas la laisser blessée sur le sol.

– Depuis combien de temps êtes-vous là, docteur ?

– Je suis arrivé à quatre heures.

– Y avait-il quelqu'un d'autre ?

– Oui, l'officier de police ici.

– Et vous n'avez touché à rien ?

– A rien.

– Vous avez agi avec une grande sagesse. Qui vous a appelé ?

– La femme de chambre, Saunders.

– Est-ce elle qui a donné l'alerte ?

– Elle et Mrs. King, la cuisinière.

– Où sont-elles à présent ?

– À la cuisine, je crois.

– Bien, alors je pense que nous ferions mieux d'écouter leur histoire sans attendre.

Le hall désuet, lambrissé de chêne et pourvu de hautes fenêtres, avait été transformé en tribunal d'enquête. Holmes était assis dans un large fauteuil ancien, ses yeux implacables éclairant son visage défait. Je pouvais y lire son désir de se consacrer à cette quête corps et âme jusqu'à ce que le client qu'il avait été impuissant à sauver soit finalement vengé. Le coquet inspecteur Martin, le vieux docteur de campagne chenu, moi-même ainsi que le robuste agent de police du village constituaient le reste de cette étrange assemblée.

Les deux femmes relatèrent leur histoire avec une clarté suffisante. Elles avaient été tirées de leur sommeil par le bruit d'une détonation, suivie, une minute plus tard, d'une seconde.

Elles dormaient dans des chambres contiguës et Mrs. King avait fait irruption dans celle de Saunders. Elles avaient descendu l'escalier ensemble. La porte du bureau était ouverte et une bougie brûlait sur la table. Leur maître était étendu face contre terre au milieu de la pièce. Il était bien mort. Près de la fenêtre, sa femme était recroquevillée, sa tête appuyée contre le mur. Elle était affreusement blessée et tout le côté de son visage était rouge de sang. Elle respirait péniblement, incapable de prononcer une parole. Le couloir, comme la pièce, était empli de fumée et d'une odeur de poudre. La fenêtre était sans aucun doute poussée et fermée de l'intérieur. Les deux femmes étaient sur ce point catégoriques. Elles avaient immédiatement envoyé chercher le docteur et l'agent de police. Puis, avec l'aide du palefrenier et du garçon d'écurie, elles avaient transporté leur maîtresse blessée dans sa chambre. Elle et son mari avaient occupé leur lit. Elle portait sa chemise de nuit, lui sa robe de chambre sur son pyjama. Rien n'avait été déplacé dans le bureau. Pour autant qu'elles le sachent, le mari et la femme ne s'étaient jamais disputés. Elles les avaient toujours considérés comme un couple très uni.

Tels étaient les principaux éléments de la déclaration des domestiques. En réponse à l'inspecteur Martin, elles déclarèrent fermement que toutes les portes étaient fermées de l'intérieur et que personne n'avait pu s'échapper de la maison. En réponse à Holmes, elles se souvinrent toutes deux d'avoir eu conscience de l'odeur de poudre dès l'instant où elles avaient quitté leur chambre à l'étage.

– Je recommande ce point à votre attention particulière, souligna Holmes à ses collègues. Et à présent, je crois que nous sommes en mesure d'entreprendre un examen minutieux de la pièce.

Elle s'avéra de petites dimensions, tapissée de livres sur trois murs, et pourvue d'un petit bureau placé devant une fenêtre ordinaire qui donnait sur le jardin. Nos premières attentions furent pour le corps du malheureux châtelain dont l'impressionnante charpente gisait au milieu de la pièce. Sa

robe de chambre en désordre montrait qu'il avait été tiré en hâte de son sommeil. La balle lui avait été tirée de face et n'était pas ressortie après avoir traversé le cœur. Sa mort avait certainement été instantanée et sans douleur. Sa robe de chambre, comme ses mains, ne portait aucune trace de poudre. Selon le médecin de campagne, la femme en présentait des traces sur le visage mais aucune sur les mains.

– L'absence de ces dernières ne signifie rien, bien que leur présence eût révélé beaucoup, constata Holmes. À moins d'un chargeur mal réglé qui projetterait de la poudre vers l'arrière, on peut tirer à plusieurs reprises sans laisser aucune trace. À présent, je suggère que l'on enlève le corps de Mr. Hilton Cubitt. J'imagine, docteur, que vous n'avez pas récupéré la balle qui a blessé la femme ?

– Une sérieuse opération sera nécessaire. Mais il en reste quatre dans le chargeur. Deux ont été tirées et deux blessures infligées, chaque balle s'explique donc.

– En apparence, fit Holmes. Peut-être pouvez-vous m'expliquer celle qui a de si évidente façon frappé le rebord de la fenêtre ?

Il avait brusquement pivoté et son doigt long et fin désignait un trou foré à travers le châssis inférieur de la fenêtre, à environ deux centimètres au-dessus du montant.

– Mon Dieu ! s'exclama l'inspecteur. Comment diable l'avez vous vu ?

– Parce que je l'ai cherché.

– Admirable ! renchérit le médecin de campagne. Vous avez sans aucun doute raison, monsieur. Alors un troisième coup a été tiré et, par conséquent, une troisième personne s'est trouvée là. Mais qui ? Et comment a-t-elle pu s'échapper ?

– C'est le problème que nous sommes maintenant sur le point de résoudre, répondit Sherlock Holmes. Vous vous souvenez, inspecteur Martin, que les domestiques nous ont dit qu'en quittant leurs chambres elles ont immédiatement senti

une odeur de poudre et que j'ai souligné ce point comme étant d'une extrême importance ?

– Oui, monsieur ; mais j'avoue ne pas vous avoir parfaitement suivi.

– Je suggérais qu'au moment du coup de feu, la fenêtre comme la porte de la pièce étaient ouvertes. Sinon, les fumées n'auraient pu se disperser aussi vite dans la maison. Un courant d'air était nécessaire. La porte et la fenêtre n'ont cependant été ouvertes que très brièvement.

– Comment le prouvez-vous ?

– Par la bougie qui n'a pas coulé !

– Épatant ! s'écria l'inspecteur. Épatant !

– Ayant acquis la certitude que la fenêtre était ouverte à ce moment de la tragédie, j'en conçus qu'il avait dû y avoir une troisième personne dans l'affaire, qui se tenait dehors, derrière cette ouverture et qui a tiré à travers elle. N'importe quel tir dirigé sur cette personne aurait heurté le châssis. J'ai regardé et, là, j'ai découvert la trace de la balle !

– Mais comment la fenêtre a-t-elle été poussée et refermée ?

– La première réaction de la femme aura été de la pousser et de la fermer Mais de quoi s'agit-il ?

C'était un sac à main posé sur le bureau, un élégant petit sec à main en peau de crocodile et argent. Holmes l'ouvrit et renversa son contenu. Nous découvrîmes vingt billets de cinquante livres de la Banque d'Angleterre, attachés par un ruban de caoutchouc et rien d'autre.

– Nous devons mettre cela de côté pour le procès, fit Holmes en tendant le sac et son contenu à l'inspecteur. Il est maintenant indispensable de tenter de faire la lumière sur ce troisième projectile qui, de toute évidence et à la vue de ces éclats de bois, a été de l'intérieur. J'aimerais revoir Mrs. King, la cuisinière. Vous avez dit, Mr. King, que vous avez été tirée de votre sommeil par une bruyante détonation. En disant cela,

voulez-vous signifier qu'elle vous a semblé plus bruyante que la suivante ?

– Eh bien, monsieur, cela m'a réveillée, alors c'est difficile à dire. Mais elle m'a semblé très bruyante.

– Ne croyez-vous pas qu'il ait pu s'agir de deux coups de feu tirés presque simultanément ?

– Je ne pourrais pas dire, monsieur.

– Je crois que c'est exactement ce qui s'est passé. Il me semble, inspecteur Martin que nous avons épuisé tous les enseignements de cette pièce. Si vous êtes assez aimable pour m'accompagner dehors, nous verrons quels nouveaux indices nous offre le jardin. Une plate-bande s'étendait sous la fenêtre du bureau et nous lâchâmes tous un cri de stupeur en nous approchant. Les fleurs étaient piétinées et la terre meuble était couverte d'empreintes. Celles de pieds larges, masculins, avec des doigts de pieds particulièrement longs et nets. Holmes fouina dans l'herbe et les feuilles comme un retriever sur les traces d'un oiseau blessé. Puis, avec un cri de satisfaction, il se pencha en avant et ramassa petit cylindre d'acier.

– Je m'en doutais, fit-il ; le revolver avait un éjecteur et voici la troisième douille. Je suis convaincu, inspecteur Martin, que notre affaire est presque résolue.

Le visage de l'inspecteur témoignait de sa stupéfaction devant les progrès rapides et magistraux de l'enquête de Holmes. Il avait au début montré quelque tendance à défendre ses propres positions mais il était à présent saisi d'admiration et prêt à suivre Holmes où il voudrait sans discussion.

– Qui soupçonnez-vous ? demanda-t-il.

– J'y viendrai plus tard. Il reste différents aspects de cette affaire que je n'ai pas encore eu le temps de vous expliquer. Au point où j'en suis, je ferais mieux de poursuivre mes plans afin d'éclaircir cette affaire une bonne fois pour toutes.

– Comme vous voulez, Mr. Holmes, du moment que nous

avons notre homme.

– Je ne veux pas faire de mystère mais il est impossible à ce stade de notre enquête de nous lancer dans de longues et fastidieuses explications. J'ai tous les fils de cette affaire en main. Et même si cette femme ne devait jamais reprendre connaissance, nous pouvons reconstituer les événements de la nuit dernière et nous assurer que justice sera rendue. Mais avant tout, je veux savoir s'il existe une auberge du nom de Elrige dans les environs.

Les domestiques furent interrogés mais aucun d'eux n'avait entendu parler d'un endroit pareil. Le garçon d'écurie jeta un peu de lumière sur la question en se souvenant qu'un fermier de ce nom habitait à quelques miles de là, dans la direction de East Rudon.

– C'est une ferme isolée ?

– Très isolée, monsieur.

– Ils n'ont peut-être pas encore eu vent de ce qui s'est passé ici cette nuit.

– Sans doute que non, monsieur.

Holmes resta quelques instants songeur puis un curieux sourire traversa son visage.

– Selle un cheval, mon garçon, fit-il. J'aimerais que tu portes un message à la ferme d'Elrige.

Il sortit de sa poche les différentes combinaisons de danseurs. Une fois étalées sur le bureau devant lui, il travailla quelques minutes. Il tendit enfin un message au garçon avec l'instruction de le remettre en main propre à celui à qui il était adressé et surtout de ne répondre à aucune des questions qu'on pourrait lui poser. Je vis l'adresse, écrite en caractères désordonnés et irréguliers, loin de la précision habituelle de la main de Holmes. Il était destiné à Mr. Abe Slaney, Ferme Elrige, East Ruston, Norfolk.

– Je crois, inspecteur, remarqua Holmes, que vous feriez

bien de télégraphier pour demander du renfort car, si mes calculs se révèlent exacts, vous devriez avoir un prisonnier particulièrement dangereux à conduire en cellule. Le garçon qui a pris ce mot peut sans aucun doute expédier votre télégramme. S'il y a un train pour Londres dans l'après-midi, Watson, je pense que nous ferions bien de le prendre. J'ai quelques analyses chimiques intéressantes à terminer et cette enquête est sur le point de trouver son dénouement.

Quand le jeune garçon eut disparu avec son message, Sherlock Holmes donna ses instructions aux domestiques. Si un visiteur se présentait et demandait à voir Mr. Hilton Cubitt, aucune information ne devait lui être fournie quant à son état mais il devait être immédiatement introduit au salon. Il insista sur ces points avec la plus grande gravité nous invita finalement à le suivre au salon, nous disant que l'affaire à présent n'était plus entre nos mains et que nous devions passer le temps au mieux en attendant de voir ce qu'il nous réservait. Le docteur était retourné à sa clientèle, il ne restait que l'inspecteur et moi-même.

– Je crois pouvoir vous aider à passer une heure de façon intéressante et profitable, commença Holmes en tirant sa chaise vers la table avant d'étaler devant lui les différents papiers sur lesquels étaient consignées les ribambelles de danseurs. Quant à vous, mon cher Watson, je vous dois réparation pour avoir sans broncher laissé votre curiosité naturelle si longtemps insatisfaite. En ce qui vous concerne, inspecteur, cette péripétie vous séduira comme une remarquable étude professionnelle. Je dois tout d'abord vous parler des circonstances intéressantes rattachées aux précédentes consultations que Mr. Hilton Cubitt me fit à Baker Street.

Il récapitula alors brièvement les faits qui ont déjà été relatés.

– J'ai ici devant moi ces œuvres singulières qui pourraient faire sourire si elles n'avaient elles-mêmes prouvé être les signes précurseurs d'une si terrible tragédie. Je connais

parfaitement toutes sortes d'alphabets secrets et je suis moi-même l'auteur d'une insignifiante monographie sur le sujet, dans laquelle j'analyse cent soixante codes distincts mais j'avoue que celui-ci m'est entièrement étranger. Le but de ceux qui ont inventé ce système est apparemment de dissimuler que ces caractères délivrent un message tout en donnant l'impression qu'ils ne sont que de hasardeux dessins d'enfants.

« Après avoir toutefois admis que les symboles représentaient des lettres et appliqué les règles qui nous guident dans toute forme d'alphabet secret, la solution était assez simple. Le premier message à m'être soumis était si court qu'il m'était impossible de faire plus que de dire avec quelque assurance que le symbole

représentait un E. Comme vous le savez, E est la lettre la plus commune de l'alphabet anglais et elle domine avec une fréquence si manifeste que, même dans une phrase courte, on peut s'attendre à la trouver plusieurs fois. Des quinze symboles du premier message, quatre étaient identiques, il était donc, raisonnable de l'identifier comme le E. Il est vrai que, dans quelques cas, la silhouette portait un drapeau et, en d'autres, non, mais il était probable, à la façon dont les drapeaux étaient répartis, qu'ils servaient à couper la phrase en mots. J'ai admis cela comme hypothèse de travail et j'ai considéré que le E était représenté par :

« C'est ici qu'intervient la véritable difficulté de l'affaire. L'ordre des lettres anglaises après le E n'est pas très bien marqué et la prépondérance que l'on peut démontrer sur un texte moyen peut être inversée dans une seule phrase courte. Approximativement, T, A, O, I, N, S, H, R, D et L est l'ordre numérique d'apparition des lettres ; mais T, A, O et I sont presque au même rang et il serait parfaitement vain d'essayer

chaque combinaison jusqu'à l'obtention d'un résultat significatif. J'ai donc attendu du matériel nouveau. Au cours de notre seconde entrevue, Mr. Hilton Cubitt fut en mesure de m'apporter deux autres phrases brèves et un message qui semblait – étant donné l'absence de drapeau – n'être qu'un seul mot. Voici les symboles. Dans le mot seul, j'avais déjà deux E, en deuxième et quatrième position, dans un mot de cinq lettres. Cela pouvait être »sever » (Couper), » lever » (Levier) ou » never » (Jamais). Qu'il s'agisse d'une réponse à une demande est de loin le plus probable, nous ne pouvons pas en douter. Les circonstances le désignaient par ailleurs comme une réponse écrite par la femme. Partant de ce postulat, nous sommes à présent en mesure de dire que les symboles représentent respectivement les lettres N, V et R.

« J'avais encore des difficultés considérables à résoudre mais ; une réflexion heureuse me mit en possession de plusieurs autres lettres. Je me suis dit que si ces appels émanaient, comme je le supposais, d'une personne proche de la jeune femme dans le passé, une combinaison qui contenait deux E avec trois lettres d'intervalle pouvait très bien signifier » ELSIE ». À l'examen, je découvrais qu'une telle combinaison constituait la fin du message répété à trois reprises. C'était certainement un appel à "Elsie". Dans ce cas, j'avais mes L, S et I. Mais de quel genre d'appel pouvait-il s'agir ? Il n'y avait que quatre lettres dans le mot qui précédait "Elsie" et il se terminait par un E. Il s'agissait sûrement du mot "COME" (Viens). J'ai essayé toutes les autres combinaisons de quatre lettres terminant par E mais aucune ne correspondait., J'étais alors en possession du C, du O et du M et je pouvais m'attaquer de nouveau au premier message, le divisant en mots et laissant des points pour chaque symbole encore inconnu. Traité de cette façon, il apparut ainsi :

. M. ERE.. E SL. NE

La première lettre ne peut être qu'un A, une découverte des

plus utiles puisqu'il apparaît rien de moins qu'à trois reprises dans cette courte phrase. Le H est aussi évident dans le second mot. Ce qui nous donne

AM HERE A. E SLANE.

Ou encore, remplissant les vides manifestes :

AM HERE ABE SLANEY (Suis là Abe Slaney).

J'avais à présent tant de lettres que je pouvais passer avec une considérable assurance au second message, qui se déchiffrait ainsi :

A. ELRI. ES.

Ici, je ne pouvais donner de sens qu'en ajoutant T et G aux lettres manquantes et supposer que le nom était celui de la maison ou de l'auberge où l'auteur était descendu. (Ce qui donne le message suivant : at Elrige, soit en français : chez Elrige).

L'inspecteur Martin et moi-même avions écouté avec le plus grand intérêt le récit clair et détaillé des méthodes employées par mon ami et dont le résultat avait conduit à la maîtrise si totale de nos problèmes.

– Qu'avez-vous fait alors, monsieur ? s'enquit l'inspecteur.

– J'avais toutes les raisons de penser que cet Abe Slaney était américain parce que Abe est un diminutif américain et que c'était une lettre d'Amérique qui avait déclenché toute l'affaire. J'avais également toutes les raisons de croire qu'il y avait quelque secret criminel dans l'histoire. Les allusions de la jeune femme à son passé et son refus de mettre son mari dans la confidence, ces deux éléments allaient dans ce sens. C'est pourquoi j'ai passé un câble à mon ami, Wilson Hargrave, de la police de New York, qui a plus d'une fois eu recours à mes connaissances sur la criminalité londonienne. Je lui demandais si le nom de Abe Slaney lui était connu. Voici sa réponse : » Le plus dangereux filou de Chicago. » Le soir où je recevais cette réponse, Hilton Cubitt m'envoyait le dernier message de Slaney.

En lettres connues, il donnait ceci :

ELSIE. RE. ARE TO MEET THY GO. (Soit le message : Elsie prepare to meet thy God, soit en français : Elsie prépare-toi à rencontrer ton Créateur).

L'ajout d'un P et d'un D complétait un message qui me disait que le vaurien passait de la persuasion aux menaces et ma connaissance des voyous de Chicago me permettait de savoir qu'il pouvait très rapidement les mettre à exécution. Je suis immédiatement venu à Norfolk en compagnie de mon ami et collègue, le Dr Watson, mais malheureusement, seulement à temps pour découvrir que le pire était déjà survenu.

– Quel privilège d'être votre associé dans la résolution d'une affaire ! déclara chaleureusement l'inspecteur. Vous m'excuserez pourtant de vous parler franchement. Vous n'avez de comptes à rendre à personne d'autre que vous, mais je dois répondre à mes supérieurs. Si cet Abe Slaney, logé chez Elrige, est en effet l'assassin, et s'il s'est échappé pendant que je vous écoutais, je risque d'avoir de sérieux ennuis.

– Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Il n'essaiera pas de fuir.

– Comment le savez-vous ?

– Filer serait un aveu de sa culpabilité.

– Alors allons le cueillir.

– Je l'attends ici d'une seconde à l'autre.

– Mais pourquoi viendrait-il

– Parce que je lui ai écrit pour le lui demander.

– Mais c'est invraisemblable, Mr. Holmes ! Il viendrait parce que vous le lui avez demandé ! Pour quelle raison ? Une telle requête exciterait plutôt ses soupçons et le pousserait à fuir, vous ne croyez pas ?

– Je crois avoir su comment tourner ma lettre, répondit Sherlock Holmes. En fait, si je ne me trompe pas trop, voici

notre gentleman en personne qui remonte l'allée.

Un homme progressait à grandes enjambées sur le chemin qui conduisait à la porte. Il était grand, élégant, du genre basané, vêtu d'un costume de flanelle grise, portant un panama, une barbe noire et drue ainsi qu'un remarquable nez crochu et une canne qu'il brandissait en marchant. Il franchit le chemin d'une démarche assurée comme si l'endroit lui appartenait et nous entendîmes son coup de sonnette vigoureux et ferme.

– Je crois, messieurs, fit Holmes tranquillement, que nous ferions mieux de prendre nos positions derrière la porte. Nous ne devons négliger aucune précaution avec un homme de cette espèce. Vous allez avoir besoin de vos menottes, inspecteur. Je me charge de la conversation.

Nous attendîmes une minute en silence, une de ces minutes qu'on oublie jamais. Puis la porte s'ouvrit et l'homme pénétra dans la pièce. En une seconde, Holmes lui appliquait une arme la tempe et Martin lui glissait les menottes aux poignets. Tout fut exécuté avec une telle rapidité et une telle adresse que l'homme se trouva vaincu avant de comprendre qu'il était attaqué. Une paire d'yeux noirs flamboyants et furieux nous dévisagea à tour de rôle puis il éclata d'un rire cinglant.

– Eh bien, messieurs, vous avez l'avantage cette fois. On dirait bien que j'ai fait une mauvaise rencontre. Mais je suis venu ici en réponse à une lettre de Mrs. Hilton Cubitt. Ne me dites pas qu'elle a quelque chose à voir avec ça. Ne me dites pas qu'elle a participé à la mise en place de ce traquenard ?

– Mrs. Hilton Cubitt a été sérieusement blessée, elle est à l'article de la mort.

L'homme laissa échapper un cri rauque de souffrance qui résonna dans la maison.

– Vous dites n'importe quoi ! s'exclama-t-il violemment. C'est lui qui a été touché, pas elle. Qui aurait voulu faire du mal à la petite Elsie ? Je l'ai peut-être terrorisée – Dieu me pardonne ! – mais jamais je n'aurais touché un cheveu de sa si

jolie tête. Retirez ce que vous venez de dire ! Dites-moi qu'elle n'est pas blessée !

– Elle a été trouvée grièvement blessée, à côté de la dépouille son mari.

Il s'écroula sur le canapé avec un profond gémissement et se mit la tête entre ses mains menottées. Il resta cinq minutes silencieux. Puis il releva le visage et s'exprima avec le détachement froid du désespoir.

– Je n'ai rien à vous cacher, messieurs, fit-il. Si j'ai tiré sur l'homme, il avait d'abord tiré sur moi. Il n'y a pas de meurtre là-dedans. Mais si vous croyez que j'aurais pu blesser cette femme, alors vous ne nous connaissez ni l'un ni l'autre. Je vous le dis, jamais un homme sur cette terre n'aima une femme plus que je ne l'ai aimée. J'avais des droits sur elle. Elle m'avait été promise des années auparavant. De quel droit cet Anglais s'est-il mis entre nous ? J'avais des droits sur elle et je suis venu réclamer mon dû.

– Elle s'est soustraite à votre influence après avoir compris quel homme vous étiez, intervint Holmes sévèrement. Elle a quitté l'Amérique pour vous fuir et elle s'est mariée à un honorable gentleman en Angleterre. Vous l'avez harcelée, suivie et vous avez fait de sa vie un enfer dans le but de la pousser à quitter un mari qu'elle aimait et respectait pour s'enfuir avec vous, vous qu'elle craignait et haïssait. Vous avez fini par provoquer la mort d'un honnête gentleman et le suicide de sa femme. Voilà votre rôle dans cette affaire, Mr. Abe Slaney, et vous en répondrez devant la loi.

– Si Elsie meurt, il peut m'arriver n'importe quoi, répondit l'Américain.

Il ouvrit une main et regarda le mot froissé dans sa paume.

– Vous voyez ça, monsieur, s'écria-t-il, une lueur de suspicion dans les yeux, n'essayez pas de m'avoir avec ça, hein ? Si la femme est aussi blessée que vous le dites, qui a écrit ce message ? Il le jeta sur la table.

– Moi, pour vous faire venir.

– Vous l'avez écrit ? Personne sur terre en dehors du Joint ne connaît le secret des farandoles. Comment avez-vous pu l'écrire ?

– Ce qu'un homme est capable d'inventer, un autre est capable de le découvrir, déclara Holmes. Voici le fiacre qui va vous conduire à Norwich, Mr. Slaney. Mais avant, vous avez le temps de réparer un peu les torts que vous avez causés. Avez-vous conscience qu'une sérieuse accusation, celle du meurtre de son mari, a pesé sur Mrs. Hilton Cubitt et que ce n'est que grâce à ma présence en ces lieux et aux renseignements que j'ai pu rassembler qu'elle a pu y échapper ? Le moins que vous lui deviez, c'est de faire savoir au monde entier et avec la plus grande clarté qu'elle n'est en aucune manière, directe ou indirecte, responsable de cette issue tragique.

– Je ne demande rien de mieux, répondit l'Américain. J'imagine que le meilleur argument en ma faveur est l'absolue vérité.

– Il est de mon devoir de vous informer que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous, intervint l'inspecteur avec le magnifique fair-play de la loi britannique.

Slaney haussa les épaules.

– Je prends le risque, rétorqua-t-il. D'abord, il faut que vous sachiez, messieurs, que je connais cette jeune femme depuis son enfance. Nous étions un gang de sept à Chicago et le père d'Elsie était le chef de notre association, le Joint. C'était un homme intelligent, le vieux Patrick. C'est lui qui inventa l'alphabet qui passait pour des gribouillages d'enfant tant que vous n'aviez pas le code. Elsie apprit quelques-unes de nos méthodes mais elle ne supportait pas ce que nous faisions. Elle disposait d'un petit pécule honnête et elle nous a faussé compagnie pour s'enfuir à Londres. Nous étions fiancés et elle m'aurait épousé, je crois, si j'avais changé d'activité, mais elle ne voulait rien avoir à faire avec quoi que ce soit de louche. Ce ne fut qu'après son mariage avec cet Anglais que je retrouvai sa

trace. Je lui ai écrit mais sans obtenir de réponse. Je suis donc venu et, comme les lettres n'étaient d'aucune utilité, j'ai laissé des messages là où elle pouvait les lire.

« Je suis là depuis un mois. Je suis descendu dans cette ferme je dispose d'une chambre au rez-de-chaussée d'où je peux entrer et sortir chaque nuit sans que personne ne le sache. J'ai tenté tout ce que j'ai pu pour voir Elsie. Je savais qu'elle lisait les messages parce qu'elle a une fois répondu en dessous de l'un d'entre eux. Puis j'ai perdu mon calme et j'ai commencé à la menacer. Elle m'a envoyé une lettre, m'implorant de partir et me disant qu'elle aurait le cœur brisé si le scandale retombait sur son mari. Elle me dit qu'elle descendrait quand son mari serait endormi à trois heures du matin et qu'elle me parlerait par la fenêtre si je m'en allais ensuite et la laissais en paix. Elle descendit. Elle avait pris de l'argent avec elle dans le but d'acheter mon départ. Ça m'a rendu fou. Je l'ai prise par le bras pour tenter de la faire sortir. C'est à ce moment que le mari s'est précipité dans la pièce, le revolver à la main. Elsie s'était effondrée sur le sol et nous y étions face à face. Il était armé. J'ai tendu mon arme pour l'effrayer et qu'il me laisse partir. Il a tiré et m'a manqué. J'ai tiré pratiquement au même moment et il s'est écroulé. Je me suis enfui par le jardin et, en partant, j'ai entendu là fenêtre se refermer derrière moi. C'est la vérité pure, messieurs ; et je n'ai rien su de plus jusqu'à l'arrivée du garçon porteur du mot qui m'a conduit jusqu'ici pour me jeter entre vos mains.

Un fiacre était arrivé pendant le récit de l'Américain, Deux policiers en uniforme y étaient assis. L'inspecteur Martin se leva posa la main sur l'épaule de son prisonnier.

– Il est temps d'y aller.

– Puis-je la voir d'abord ?

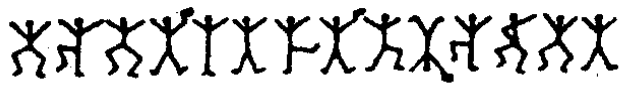
– Non, elle est inconsciente. Mr. Sherlock Holmes, j'espère avoir la chance, si jamais je suis chargé d'une autre affaire importante, de vous retrouver à mes côtés.

Nous regardâmes la voiture s'éloigner par la fenêtre. Quand

je me retournai, mes yeux tombèrent sur la boulette de papier que le prisonnier avait jetée sur la table. C'était le mot avec lequel Holmes l'avait piégé.

– Voyez si vous pouvez le déchiffrer, Watson, me lança-t-il avec un sourire.

Il ne comportait aucun mot mais cette petite ribambelle de danseurs :



– Si vous utilisez le code que je vous ai expliqué, poursuivit Holmes, vous verrez qu'il signifie simplement : Corne here at once (Viens ici immédiatement). J'étais convaincu que c'était une invitation qu'il ne pouvait refuser parce qu'il n'aurait jamais pu imaginer qu'elle puisse provenir de. quelqu'un d'autre que de cette jeune femme. Ainsi, mon cher Watson, nous avons fini par réhabiliter ces petits danseurs qui ont si souvent été les agents du démon. Et je crois avoir tenu ma promesse de fournir quelque chose d'inhabituel à vos notes. Notre train part à trois heures quarante. J'ai l'impression que nous devrions être de retour à Baker Street pour le dîner.

Un seul mot d'épilogue. L'Américain, Abe Slaney, fut condamné à mort aux assises de Norwich mais sa peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité en raison de circonstances atténuantes et de la certitude que Hilton Cubitt avait tiré le premier. De Mrs. Hilton Cubitt, j'ai seulement entendu dire qu'elle s'était complètement rétablie et que, restée veuve, elle consacrait sa vie aux pauvres et à la gestion des biens de son mari.

LA CYCLISTE SOLITAIRE[{4}]

De 1894 à 1901 inclus, M. Sherlock Holmes fut très occupé. On peut affirmer sans crainte qu'il n'y eut pas, au cours de ces huit années, une seule affaire épineuse au sujet de laquelle la police officielle ne l'ait pas consulté et il y eut en outre des centaines d'enquêtes particulières, certaines fort compliquées et extraordinaires, dans lesquelles il tint un rôle éminent. Nombre de succès sensationnels et tout juste quelques inévitables échecs résultèrent de cette longue période de travail assidu. Comme j'ai conservé des notes très complètes concernant chacune de ces enquêtes et que j'ai participé à quantité d'entre elles, on conçoit que j'éprouve quelque difficulté à savoir lesquelles choisir pour en donner connaissance au public. Je resterai, néanmoins, fidèle à ma règle habituelle, qui consiste à accorder la préférence aux affaires dont l'intérêt provient moins de la sauvagerie du crime que de l'ingéniosité et de l'imprévu de la solution. C'est pour cette raison que je vais exposer au lecteur les faits relatifs à Mlle Violette Smith, la cycliste solitaire de Charlington, et les suites curieuses qu'eurent nos investigations, qui s'achevèrent par une tragédie inattendue. Il est exact que les circonstances ne se prêtèrent pas à une démonstration frappante des dons qui ont rendu illustre mon ami Holmes, mais il n'y en eut pas moins certains points qui font que cette enquête mérite une place à part dans la masse de documents qui retracent une longue période d'activité policière et d'où j'extrais les éléments de ces petits récits.

En me reportant à mes notes de l'année 1895, je constate que c'est le samedi 23 avril que nous avons pour la première fois, entendu parler de Mlle Violette Smith. Sa visite fut, je m'en souviens, fort mal accueillie par Holmes, alors absorbé par un

problème très compliqué et hermétique qui résultait des singulières persécutions auxquelles s'était trouvé en butte le célèbre magnat du tabac, Vincent Harden. Mon ami, qui aimait par-dessus tout à penser avec précision et concentration, voyait d'un mauvais oeil tout ce qui distrayait son attention du problème à l'étude. Et pourtant, à moins de déployer une rudesse qui n'était pas dans sa nature, il était impossible de refuser d'écouter la splendide jeune femme qui, grande et gracieuse, se présenta un soir, très tard, à Baker Street pour solliciter l'aide et les conseils de Holmes. Il était vain de lui faire ressortir que tout son temps était pris, car la jeune personne était venue avec la ferme intention de raconter son histoire et il devint vite évident que seule la force parviendrait à l'expulser de la pièce avant qu'elle n'eût fait son récit. Avec un air résigné et un sourire quelque peu las, Holmes pria la jolie intruse de prendre un siège et de nous informer de ce qui la préoccupait.

– Ce n'est toujours pas votre santé, dit-il en l'étudiant du regard, car une cycliste aussi fervente doit déborder de dynamisme.

Elle considéra d'un air surpris ses chaussures et j'y remarquai, sur le côté de la semelle, les légères rugosités causées par le frottement de la pédale.

– Il est vrai que je fais pas mal de bicyclette, reconnut-elle, et le fait n'est pas étranger à ma visite d'aujourd'hui.

Mon ami s'empara de la main dégantée de la jeune femme et l'examina avec une attention aussi concentrée et avec aussi peu de sentiment qu'un savant en apporte à l'étude d'une pièce anatomique.

– Vous m'excuserez, j'espère. Le métier, n'est-ce pas ? dit-il en lâchant sa main. J'ai failli faire l'erreur de croire que vous faisiez de la dactylographie. Naturellement, c'est de la musique, ça saute aux yeux. Vous remarquez, Watson, l'extrémité spatulée des doigts, qui est commune aux deux professions ? Il y a pourtant, dans le visage, une spiritualité – il lui fit

doucement tourner la figure vers la lumière – que n'engendre pas la machine à écrire. Cette dame est musicienne.

– Oui, monsieur Holmes, j'enseigne la musique.

– A la campagne, je présume, si j'en juge par votre teint ?

– Oui, monsieur, près de Farnham, aux confins du Surrey.

– Une région magnifique et associée à un tas de choses intéressantes. Vous vous rappelez, Watson, que c'est près de là que nous avons pris Archie Stamford, le faussaire ? Eh bien, mademoiselle Violette, que vous est-il arrivé près de Farnham, aux confins du Surrey ?

La jeune femme, avec beaucoup de clarté et de sang-froid, nous fit le récit curieux que voici :

– Mon père, James Smith, est mort, monsieur Holmes. Il était chef d'orchestre au vieux Théâtre Impérial. Ma mère et moi, nous sommes, à son décès, restées sans un parent au monde, en dehors d'un oncle, Ralph Smith, qui est parti pour l'Afrique il y a vingt-cinq ans et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis. Quand papa mourut, nous étions très pauvres, mais un jour on nous signala qu'une annonce dans le *Times* demandait où nous étions. Je vous laisse à penser combien cela nous a émues, car nous nous imaginions que quelqu'un nous léguait une fortune. Nous nous rendîmes chez l'homme de loi dont le journal donnait le nom. Là, nous rencontrâmes deux messieurs, MM. Carruthers et Woodley, qui rentraient d'un voyage en Afrique du Sud. Ils dirent que mon oncle était un ami à eux, qu'il venait de mourir pauvre quelques mois auparavant à Johannesburg et qu'il leur avait demandé, sur son lit de mort, de retrouver ses parents et de s'assurer qu'ils ne manquaient de rien. Cela nous parut bizarre que l'oncle Raiph, qui n'avait pas fait attention à nous de son vivant, prît tant à coeur de veiller sur nous une fois mort, mais M. Carruthers nous expliqua que la raison en était qu'il venait d'apprendre la mort de son frère et se considérait de ce fait comme responsable de notre sort.

– Je vous demande pardon, dit Holmes, mais quand eut lieu

cette entrevue ?

– En décembre dernier. Il y a quatre mois.

– Poursuivez, je vous en prie.

– M. Woodley me fit l'effet d'un odieux individu. Il ne cessait de me faire de l'oeil. Un jeune lourdaud, au visage bouffi et à la moustache rousse, avec les cheveux plaqués de chaque côté du front, je l'ai trouvé positivement haïssable, et j'ai tout de suite eu la conviction que Cyril n'approuverait pas une pareille connaissance.

– Ah ! c'est Cyril qu'il s'appelle, dit Holmes, avec un sourire.

La jeune femme rougit puis se mit à rire.

– Oui, monsieur Holmes, Cyril Morton, ingénieur électricien, et nous espérons nous marier à la fin de l'été. Grand Dieu, comment ai-je pu me mettre à parler de lui ? Ce que je voulais dire, c'est que M. Woodley était parfaitement odieux, mais que M. Carruthers, beaucoup plus âgé, était plus aimable. C'était un brun, pâle, glabre et silencieux, mais il avait de bonnes manières et un sourire agréable. Il s'enquit de nos ressources et en apprenant que nous étions très pauvres suggéra que j'aille donner des leçons de musique à sa fille unique, âgée de dix ans. Je lui répondis que je ne voulais pas quitter ma mère, sur quoi il proposa que je revienne chez elle toutes les fins de semaine et m'offrit cent livres par an, ce qui était certes un salaire splendide. Je finis donc par accepter et je m'en fus à Chiltern Grange, à une dizaine de kilomètres de Farnham. M. Carruthers était veuf, mais il avait engagé une gouvernante, une dame âgée fort respectable, du nom de Mme Dixon, et qui administrait la maison. L'enfant était un amour et tout s'annonçait bien. M. Carruthers était très gentil, aimait la musique et nous passions tous ensemble de fort agréables soirées. Chaque samedi, je revenais à Londres chez ma mère.

« La première ombre au tableau fut l'arrivée de M. Woodley, l'homme aux moustaches rouges. Il vint pour un séjour d'une semaine et pour moi ce fut comme trois mois ! C'était un

homme abominable, une brute avec tout le monde, mais avec moi quelque chose d'infiniment pire. Il me fit une cour odieuse, se vanta de sa fortune, dit que si je l'épousais j'aurais les plus beaux diamants de Londres et, finalement, comme je ne voulais rien savoir, il me saisit dans ses bras, un soir après dîner – il était d'une force effroyable – et jura qu'il ne me lâcherait pas tant que je ne l'aurais pas embrassé. M. Carruthers arriva, m'arracha de ses mains, sur quoi l'autre se retourna contre son hôte, le jeta à terre d'un coup de poing qui lui fit une coupure au visage. Comme bien vous pensez, ce fut la fin de son séjour. M. Carruthers me présenta ses excuses le lendemain et m'assura que je ne serais plus exposée à pareil affront. Je n'ai pas revu M. Woodley depuis.

« J'arrive, maintenant, monsieur Holmes, au fait particulier qui m'a amenée à venir vous demander conseil aujourd'hui. Que je vous dise, d'abord, que, tous les samedis, je vais en bicyclette à la gare de Farnham, où je prends le train de midi vingt-deux pour Londres.

« On ne rencontre presque personne sur la route de Chiltern Grange et, à un endroit, elle est tout spécialement déserte, car elle passe entre la lande de Charlington et les bois qui entourent le manoir du même nom. On ne trouverait nulle part un tronçon de voie plus isolé et il est tout à fait rare d'y croiser ne serait-ce qu'un chariot ou un paysan tant qu'on n'a pas atteint la grand-route près de la colline de Crooksbury. Il y a deux semaines, je passais dans ces parages quand, en regardant par hasard derrière moi, je vis, à quelque deux cents mètres, un monsieur entre deux âges, avec une petite barbe courte. Il était aussi en bicyclette et, quand je regardai de nouveau avant d'arriver à Farnham, il avait disparu, de sorte que je cessai d'y songer. Mais vous concevrez combien je fus surprise, monsieur Holmes, quand, en revenant le lundi, je revis le même homme au même endroit. Mon étonnement s'accrut encore quand l'incident se reproduisit, exactement dans les mêmes circonstances, les samedi et lundi suivants. Il se tenait à distance, ne me molestait en aucune façon, mais, sûrement, ce

n'en est pas moins très singulier. J'en parlai à M. Carruthers, qui parut intéressé par ce que je lui disais et qui me dit qu'il avait commandé une voiture, de sorte qu'à l'avenir je ne passerais plus dans ces parages isolés sans un compagnon de route.

« La voiture devait arriver cette semaine, mais, pour je ne sais quelle raison, elle n'a pas été livrée, si bien qu'il a fallu que j'aille en bicyclette à la gare. C'était ce matin. Vous pensez bien que j'ai regardé quand je suis arrivée à la colline de Charlington, et, comme de juste, l'homme était là, tout comme les deux semaines précédentes. Il restait toujours tellement loin que je ne pouvais pas voir nettement ses traits, mais c'était sûrement quelqu'un que je ne connaissais pas. Il portait un costume sombre et une casquette. La seule partie de son visage que je voyais nettement, c'était sa barbe noire. Aujourd'hui, je n'avais pas peur et, très intriguée, je résolus de voir qui c'était et ce qu'il voulait. Je ralentis, mais il en fit autant. Alors je descendis, mais il descendit aussi. Du coup, je lui tendis un piège. Il y a un endroit où la route fait un coude brutal ; je pris ce tournant à toute allure, puis m'arrêtai pour l'attendre. Je pensais qu'il allait passer à toute vitesse et qu'il me dépasserait avant de pouvoir s'arrêter, mais il ne se montra pas. Alors, je revins sur mes pas et regardai de l'autre côté du tournant. On apercevait bien quinze cents mètres de route, seulement l'homme avait disparu. Et ce qui rend la chose plus extraordinaire encore, c'est qu'il n'y a pas une voie latérale par laquelle il aurait pu s'en aller.

Holmes se mit à rire en se frottant les mains.

– Le fait est que l'affaire présente des caractères bien particuliers, dit-il. Combien s'est-il écoulé de temps entre le moment où vous avez tourné le coin et celui où vous avez découvert qu'il n'y avait plus personne sur la route ?

– Deux ou trois minutes.

– Il n'aurait donc pas pu faire la route en sens contraire. Et vous dites qu'il n'y a pas de chemins sur le côté ?

– Aucun.

– Alors il se sera engagé dans un sentier, d'un côté ou de l'autre.

– En tout cas, pas du côté de la lande, car je l'aurais vu.

– De sorte que, par élimination, nous arrivons au fait qu'il est parti vers le manoir de Charlington, qui, si j'ai bien compris, se trouve entouré de ses propres terres d'un côté de la route. Rien d'autre ?

– Rien, monsieur Holmes, sauf que j'en fus si intriguée que je me suis dit que je ne serais tranquille que quand je vous aurais vu et que vous m'auriez donné votre opinion.

Holmes resta sans rien dire un petit moment.

– Où se trouve le monsieur auquel vous êtes fiancée ? demanda-t-il enfin.

– À Coventry, à la Compagnie électrique des Midlands.

– Il ne viendrait pas vous voir sans prévenir ?

– Oh, monsieur Holmes ! Comme si je ne le reconnaîtrais pas !

– Avez-vous eu d'autres admirateurs ?

– Plusieurs, avant de connaître Cyril.

– Et depuis ?

– Il y a eu cet affreux Woodley, si on peut appeler cela un admirateur.

– Personne d'autre ?

Notre jolie cliente parut un peu confuse.

– Allons, dites-nous qui ? l'encouragea Holmes.

– Eh bien, je me fais peut-être des idées, mais il m'a semblé parfois que le monsieur pour qui je travaille, M. Carruthers, me porte un vif intérêt. On se trouve forcément rapprochés par les circonstances. Le soir, je l'accompagne au piano. Il n'a jamais rien dit. C'est un parfait homme du monde, mais les femmes

sentent ces choses-là.

– Ah ! – Holmes prit un air grave. – Qu'est-ce qu'il fait, comme métier ?

– Il est riche.

– Et il n'a ni chevaux ni voiture ?

– Enfin, il est assez à l'aise. Mais il se rend dans la Cité deux ou trois fois par semaine. Il s'intéresse fort aux actions des mines d'or d'Afrique du Sud.

– Vous me ferez savoir s'il se passe quelque chose de nouveau, mademoiselle. J'ai beaucoup à faire en ce moment, mais je trouverai le temps d'étudier votre affaire. Dans l'intervalle, ne prenez aucune mesure sans m'avertir. Au revoir, et j'espère ne recevoir de vous que de bonnes nouvelles.

« Il est dans l'ordre naturel des choses qu'une fille comme cela ait des gens dans son sillage, dit Holmes, songeur, en fumant sa pipe. Mais il vaut mieux que ce ne soit pas à bicyclette et sur une route isolée. Quelque amoureux transi, sans nul doute. Mais l'affaire présente des détails curieux et riches en suggestions, Watson.

– Du fait que l'homme ne se montre qu'à cet endroit ?

– Tout juste. Notre premier effort doit être pour découvrir quels sont les occupants du manoir de Charlington. Ensuite, quelle relation y a-t-il entre Carruthers et Woodley, puisqu'ils sont, semble-t-il, des types tellement différents l'un de l'autre ? Comment est-il advenu que *tous les deux* tenaient à tel point à retrouver la famille de Ralph Smith ? Autre chose : qu'est-ce que c'est que ce train de maison où on paie le double du tarif habituel à une préceptrice, mais où on n'a pas de cheval alors qu'on habite à dix kilomètres de la gare ? Bizarre, Watson… très bizarre.

– Vous irez là-bas ?

– Non, mon cher, c'est vous qui irez. Il se peut que ce ne soit qu'une intrigue sans conséquence et je ne peux pas interrompre

mes importantes recherches actuelles pour cela. Lundi, vous arriverez de bonne heure à Farnham, vous vous cacherez dans les parages de Charlington ; vous observerez les événements et vous agirez comme vous le jugerez bon. Puis, après vous être renseigné sur les hôtes du manoir, vous reviendrez me faire votre rapport. Et maintenant, plus un mot sur cette question tant que nous n'aurons pas quelques bases solides sur lesquelles appuyer notre solution.

Nous savions par la jeune femme qu'elle rentrait le lundi par le train qui quitte Waterloo à neuf heures cinquante ; je partis donc de bonne heure par celui de neuf heures treize. A Farnham, je n'éprouvai aucune difficulté à me faire indiquer Charlington et sa lande. Il était impossible de se tromper sur le site des mésaventures de la jeune personne, avec la lande vallonnée d'un côté et de l'autre une vieille haie de buis qui entourait un parc émaillé d'arbres magnifiques. Il y avait une grande entrée en pierres moussues dont les piliers latéraux étaient surmontés d'emblèmes héraldiques effacés, mais en dehors de cette allée cavalière centrale, j'observai différents points où des trouées dans la haie correspondaient à des sentiers. On ne voyait pas l'habitation de la route, mais tout son environnement proclamait la tristesse et la décrépitude.

La lande était couverte des taches dorées des ajoncs en fleur qui étincelaient magnifiquement sous les feux d'un ardent soleil printanier. Ce fut derrière une de ces touffes que je pris position, de manière à commander la vue de la grille en même temps que celle d'une longue étendue de route de chaque côté. Celle-ci était déserte au moment où je la quittai, mais j'y vis bientôt un cycliste qui roulait dans la direction d'où je venais. Il avait un costume sombre et une barbe noire. En arrivant à l'extrémité de la propriété du manoir, il mit pied à terre et, poussant sa machine par une des ouvertures de la haie, disparut de ma vue.

Un quart d'heure s'écoula et une seconde bicyclette apparut. Cette fois, c'était la jeune femme qui venait de la gare. Je la vis scruter les environs quand elle se trouva à hauteur de la haie du

manoir de Charlington. L'instant d'après, l'homme sortit de sa cachette, sauta sur sa bicyclette et la suivit. Dans tout le vaste paysage, ces deux-là étaient les seuls points mouvants : la fille, gracieuse et très droite sur sa machine, et l'homme derrière elle, le nez sur le guidon, avec quelque chose de furtif dans tous ses gestes. Elle regarda derrière elle, le vit et ralentit. Il l'imita. Elle s'arrêta. Il en fit aussitôt autant, maintenant deux cents mètres d'écart entre elle et lui. L'initiative suivante de la jeune femme fut aussi inattendue que crâne : elle fit faire demi-tour à sa machine et fonça droit sur l'homme qui, aussi prompt qu'elle, toutefois, prit à toute allure une fuite désespérée. Bientôt elle reprit son chemin primitif, la tête hautainement relevée et sans daigner faire le moins du monde attention à ce silencieux garde du corps qui, lui aussi, avait repris la même direction qu'elle et resta à la même distance jusqu'au moment où la courbe du chemin me les fit perdre de vue.

Je restai dans ma cachette et bien m'en prit, car bientôt l'homme revint, roulant lentement. Il entra par la grille du manoir et descendit de machine. Pendant quelques minutes, je pus le voir, immobile parmi les arbres. Les mains levées, il semblait en train d'arranger sa cravate. Puis il remonta sur sa bicyclette et s'en fut, par l'allée cavalière, en direction du Manoir. Courant par la lande, j'essayai de le suivre des yeux parmi les arbres. Très loin, je parvenais à apercevoir les bâtiments gris, hérissés de leurs antiques cheminées, mais l'allée traversait des bosquets touffus et je ne pus revoir mon homme.

J'avais quand même l'impression d'avoir accompli une assez bonne matinée de travail et j'étais très en train en regagnant Farnham. L'agent immobilier de l'endroit ne put me fournir aucun renseignement concernant le manoir de Charlington et me dit de m'adresser à une firme bien connue, dans Pall Mall. Je m'y arrêtai avant de rentrer et y trouvai un accueil courtois. L'employé me dit que je ne pourrais pas louer le manoir pour cet été-là, que j'arrivais un tout petit peu trop tard car on l'avait loué un mois avant. Le locataire était un M. Williamson, un

homme âgé et très respectable. Le préposé regrettait de ne pouvoir m'en dire davantage, mais les affaires de ses clients n'étaient pas des sujets dont il lui était permis de discuter.

M. Sherlock Holmes écouta avec attention le long rapport que je fus en mesure de lui présenter ce soir-là, mais ce compte rendu ne me valut pas ce mot de brève louange que j'avais espéré et que j'eusse apprécié. Au contraire, son visage austère se fit plus sévère que d'habitude, tandis qu'il commentait les choses que j'avais faites et celles que j'aurais dû faire.

– Grosse erreur, mon cher Watson, votre cachette. Il fallait vous placer derrière la haie ; ainsi vous auriez vu de près ce personnage intéressant. De la façon dont vous vous y êtes pris, vous étiez à des centaines de mètres, de sorte que vous ne pouvez que m'en dire moins encore que Mlle Smith. Elle croit qu'elle ne connaît pas l'individu ; je suis convaincu du contraire. Pourquoi, sans cela, serait-il à ce point désireux de ne pas lui permettre de l'approcher pour voir ses traits ? Vous me dites qu'il se penchait sur son guidon. Toujours cette même dissimulation ! Vous vous êtes vraiment mal débrouillé. Il retourne au manoir, et pour savoir qui il est, vous vous adressez à une maison de Londres !

– Et qu'aurait-il fallu faire ? m'écriai-je avec chaleur.

– Aller à l'auberge la plus proche. C'est le centre des cancans, à la campagne. Là, on vous aurait dit tous les noms, depuis celui du patron jusqu'à celui de la femme de charge. Williamson ! Ça ne me dit rien du tout. Si c'est un vieillard, ça ne peut pas être le cycliste actif qui file à toute vitesse pour échapper à la poursuite de cette athlétique jeune personne. Que nous a rapporté votre expédition ? La confirmation du récit de la demoiselle ? Je n'avais jamais douté de sa véracité. Qu'il existe une corrélation entre le cycliste et le manoir ? De cela non plus je n'ai jamais douté. Que le manoir est loué par Williamson ? Nous voilà bien avancés ! Allons, allons, cher ami, ne soyez pas si morose. Nous ne pouvons plus rien faire d'ici samedi prochain et, d'ici là, peut-être prendrai-je un ou deux

renseignements moi-même.

Le lendemain nous apporta un mot de Mlle Smith, relatant brièvement, mais exactement, les incidents mêmes dont j'avais été le témoin. Mais tout le sel s'en trouvait dans le post-scriptum :

« Je suis certaine, monsieur Holmes, que vous ne trahirez pas ma confiance si je vous dis que ma position devient ici difficile, du fait que mon patron m'a demandé ma main. Je suis convaincue que ses sentiments sont à la fois profonds et honorables, mais j'ai déjà engagé ma parole ailleurs, comme vous le savez. Il a pris mon refus avec beaucoup de sérieux, mais aussi beaucoup de douceur. Vous concevez, toutefois, que la situation est un peu tendue. »

– Notre jeune amie a l'air d'entrer dans une passe difficile, dit Holmes, songeur, quand il eut fini de lire la lettre. L'affaire présente certainement plus de points intéressants et de possibilités d'évolution que je ne le pensais au début. Une journée tranquille et paisible à la campagne ne me ferait pas de mal et j'ai bonne envie d'y faire un saut cet après-midi pour vérifier une ou deux théories que j'ai échafaudées.

La paisible journée de campagne de Holmes eut une fin pas banale, car il revint à Baker Street tard ce soir-là, avec la lèvre fendue et une bosse incolore sur le front, sans parler d'une tendance générale à la dissipation qui eût fait de toute sa personne un digne objet d'investigation pour la police régulière. Il était absolument ravi de ses mésaventures et rit de grand coeur en me les racontant.

– Je prends si peu d'exercice que c'est toujours un régal pour moi, dit-il. Vous n'ignorez pas que je suis assez habile dans ce bon vieux sport national anglais qu'est la boxe. Cela sert, à l'occasion. Aujourd'hui, par exemple, j'aurais sans cela connu d'ignominieux déboires.

Je le priai de me dire ce qu'il était arrivé.

– Je l'ai trouvé, ce cabaret de campagne que j'avais

recommandé à votre attention, et je m'y suis livré à une discrète enquête. Je me trouvais au bar et le patron, bavard, était en train de me raconter tout ce que je voulais. Williamson est un monsieur à barbe blanche qui habite le manoir avec seulement quelques domestiques. D'après un bruit qui court, il est, ou aurait été, pasteur ; toutefois, un ou deux incidents survenus durant son court séjour au manoir me frappent comme assez peu cléricaux, et, à ce qu'on m'a dit, il y a effectivement eu dans le clergé un individu de ce nom dont la carrière a été particulièrement peu brillante. Le patron du bar m'a appris aussi que d'habitude des visiteurs viennent au manoir pour le week-end – « de chauds lapins, monsieur ! » – surtout un bonhomme à moustache rouge, un nommé M. Woodley, qui y est tout le temps. Nous en étions là, quand, qui est-ce qui s'amène, sinon le type en question qui, tout en prenant sa bière dans la salle à côté, avait entendu toute la conversation. Qui étais-je et qu'est-ce que je voulais ? Qu'est-ce que signifiaient toutes ces questions ? Extrêmement volubile, il employait des adjectifs fort vigoureux. Il mit le point final à un chapelet d'injures par un vicieux revers de main que je n'ai pas pu entièrement éviter. Les quelques minutes qui suivirent, furent délicieuses. Ce fut un duel entre le classique direct du gauche et une brute désordonnée. J'en suis sorti dans l'état où vous me voyez. M. Woodley est reparti en charrette. Ainsi s'acheva ma promenade à la campagne et il faut reconnaître que, bien que fort agréable, ma journée aux confins du Surrey n'a guère été plus utile que la vôtre.

Le jeudi nous apporta une autre lettre de notre cliente.

« Vous ne serez pas surpris, monsieur Holmes, écrivait-elle, d'apprendre que je quitte ma situation. Même le salaire élevé que me paie M. Carruthers ne parvient pas à compenser les inconvénients de ma position. Samedi je vais à Londres et n'ai pas l'intention de revenir. M. Carruthers s'est procuré une voiture et les dangers de la route solitaire – si tant est qu'ils aient existé – ont disparu.

« Pour ce qui a motivé mon départ, c'est moins la tension

résultant de mes relations avec M. Carruthers que la réapparition de l'odieux M. Woodley. Toujours hideux, il est plus affreux encore maintenant, car il a, paraît-il, eu un accident qui l'a beaucoup défiguré. Je l'ai aperçu par la fenêtre, mais – Dieu merci ! – ne me suis pas encore trouvée en sa présence. Il a eu une longue conversation avec M. Carruthers qui, après, m'a semblé fort surexcité. Woodley doit séjourner dans le voisinage, car il ne couche pas ici, et pourtant je l'ai aperçu de nouveau ce matin, il se faufilait parmi les bosquets. Je préférerais de beaucoup une bête sauvage en liberté dans le jardin. Je l'abomine et le crains plus que je ne saurais dire. Comment, mais comment, M. Carruthers peut-il un seul instant supporter un être pareil ? Enfin, mes tourments seront finis samedi ! »

– Je l'espère aussi, Watson, je l'espère, dit Holmes, avec fougue. Je ne sais quelle sournoise intrigue se noue autour de cette petite, et il est de notre devoir de veiller à ce que personne ne la moleste au cours du dernier voyage en question. Je crois, Watson, qu'il faut que nous trouvions le temps d'y descendre samedi matin pour nous assurer que cette curieuse enquête sans résultat n'aura pas une fin regrettable.

Je reconnais que je n'avais pas, jusqu'alors, considéré l'affaire sous un angle bien sérieux. Elle me semblait plutôt grotesque et baroque que dangereuse. Qu'un homme attende et suive une très jolie femme, cela n'avait rien d'extraordinaire, et s'il avait témoigné d'assez peu d'audace pour non seulement ne pas lui adresser la parole, mais même pour fuir à son approche, ce ne pouvait être un assaillant bien redoutable. Woodley, ce voyou, était tout différent, mais, sauf en une occasion, il n'avait pas molesté notre cliente et maintenant il allait rendre visite à Carruthers sans même paraître en présence de la jeune femme. Le cycliste était probablement un des membres de la compagnie qui venait au manoir pour les week-ends, ainsi que le cabaretier l'avait raconté à Holmes. Toutefois, qui il était et ce qu'il voulait, on l'ignorait toujours. Ce furent la sobriété de l'attitude de Holmes et le fait qu'il glissa, avant de sortir, un revolver

dans sa poche qui me donnèrent l'impression qu'il y avait peut-être une tragédie latente sous cette curieuse suite d'événements.

À une nuit pluvieuse avait succédé une matinée resplendissante et la campagne couverte de bruyères, avec les flamboyantes touffes d'ajoncs en fleur, semblait encore plus belle à nos yeux, après les teintes boueuses, grisâtres et ardoisées de Londres. Holmes et moi nous marchions le long de la route large et sablée, en respirant à pleins poumons l'air frais du matin et en nous régalant du chant des oiseaux et de la fraîche haleine du printemps. D'une élévation de la route au flanc de la colline de Crooksbury nous pûmes apercevoir le sinistre manoir hérissant ses cheminées par-dessus les chênes antiques qui, tout vieux qu'ils étaient, n'en demeuraient pas moins plus jeunes que le bâtiment qu'ils entouraient. Holmes m'indiqua, sur la longue route qui, tel un ruban d'un jaune rougeâtre, serpentait entre le brun de la lande et le vert bourgeonnant des bois, un point noir, très éloigné – un véhicule qui venait dans notre direction. Holmes eut une exclamation d'impatience.

– J'avais tablé sur une marge d'une demi-heure, dit-il. Si c'est la voiture de notre jeune personne, elle doit chercher à prendre le train d'avant. J'ai bien peur, Watson, qu'elle ne passe à Charlington trop tôt pour que nous puissions l'y joindre.

Une fois franchi le sommet de la montée, nous ne pouvions plus voir le véhicule, mais nous pressâmes l'allure à tel point que ma vie sédentaire commença à se faire sentir et que je dus rester en arrière. Holmes, toutefois, était toujours en forme, car il avait d'inépuisables ressources nerveuses qu'il mettait à contribution. Son pas élastique ne ralentit pas un instant jusqu'au moment où, alors qu'il était à une centaine de mètres en avant de moi, il s'arrêta et je le vis lever la main en un geste de douleur et de désespoir. En même temps, la voiture vide, au trot du cheval dont les rênes pendaient, apparut au tournant de la route, approchant rapidement de nous.

– Trop tard, Watson, trop tard ! s'écria Holmes tandis que,

haletant, je me portais à sa hauteur. Imbécile que je suis de n'avoir pas tenu compte du train précédent ! C'est un enlèvement, une séquestration, un meurtre, Dieu sait quoi ! Barrez-moi cette route ! Arrêtez-moi ce cheval ! c'est cela. Maintenant, en voiture, et voyons si je vais pouvoir réparer les conséquences de mes propres gaffes !

Nous avions bondi dans le dog-cart et Holmes, après avoir fait tourner le cheval, le cingla vigoureusement de son fouet et nous partîmes à fond de train. Comme nous prenions le tournant, toute l'étendue de la route qui s'étendait entre le manoir et la lande se déploya devant nos yeux. Je saisis Holmes par le bras.

– Voici notre homme ! lui dis-je.

Un cycliste venait dans notre direction. Tête baissée et dos voûté, il mettait à pédaler toute son énergie et filait comme un coureur. Soudain, en levant son visage barbu, il nous vit proches de lui et s'arrêta, sautant à bas de sa machine. La barbe d'un noir intense faisait un étrange contraste avec la pâleur de sa figure et ses yeux brillaient, comme enfiévrés. Il nous regarda avec surprise, considéra notre voiture, et un air de stupeur se peignit sur ses traits.

– Holà ! Arrêtez ! s'écria-t-il en mettant sa bicyclette en travers de la route. Où avez-vous pris cette voiture ? Arrêtez, je vous dis ! hurla-t-il en tirant de sa poche un pistolet. Arrêtez, ou sans ça, bon sang, je tire dans votre cheval !

Holmes me lança les rênes sur les genoux et bondit à bas de la charrette.

– C'est vous que nous cherchons. Où est Mlle Smith ? demanda-t-il avec sa vivacité ordinaire.

– C'est bien ce que je vous demande. Vous êtes dans son dog-cart. Vous devriez savoir où elle est.

– Nous avons rencontré la voiture sur la route. Il n'y avait personne dedans. On l'a prise pour aller au secours de la jeune femme.

– Mon Dieu ! que vais-je faire ! s'écria l'inconnu, au comble du désespoir. Ils la tiennent, cet infernal gredin de Woodley et ce bandit de prêtre ! Allons, venez, si vraiment vous êtes son ami, venez m'aider à la sauver, quand je devrais laisser mes os dans ce bois de Charlington !

D'un air égaré, il se précipita, le pistolet à la main, vers une brèche ouverte dans la haie. Holmes le suivit, et moi, laissant le cheval brouter sur le bord de la route, je suivis Holmes.

– C'est ici qu'ils sont passés, dit-il en indiquant plusieurs traces de pas dans le sentier boueux. Holà ! un instant : qui est-ce qui est là dans le buisson ?

C'était un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, habillé comme un garçon d'écurie, avec un pantalon de velours et des guêtres. Il était couché sur le dos, les genoux repliés, et portait une terrible entaille à la tête. Il était sans connaissance, mais vivant. Un coup d'oeil à sa blessure me montra qu'elle n'avait pas attaqué l'os.

– C'est Peter, le valet d'écurie, s'écria l'étranger. C'est lui qui la conduisait. Ces sauvages l'ont arraché de son siège et assommé. Laissez-le là ; nous ne pouvons rien faire pour lui, mais nous pouvons la sauver, elle, du pire destin qui puisse accabler une femme.

Nous nous ruâmes comme des forcenés par le sentier qui serpentait parmi les arbres. Nous venions d'atteindre les bosquets qui entouraient la maison quand Holmes s'arrêta.

– Ils ne sont pas allés à la maison. Voici leurs pas, sur la gauche… là, à côté des lauriers ! Ah ! je vous le disais !

Tandis qu'il parlait, le hurlement d'une voix féminine – un hurlement qui vibrait d'horreur frénétique – retentit, parti d'une épaisse touffe de buissons devant nous. Il s'acheva subitement sur sa note la plus élevée par le bruit étouffé qu'émet quelqu'un qu'on étrangle.

– Par ici, par ici ! ils sont dans le boulingrin, s'écria l'inconnu en s'élançant dans les buissons. Ah, les lâches ! les

chiens ! Suivez-moi, messieurs ! Mais trop tard, trop tard ! ah, misère !

Nous venions de déboucher sur un délicieux glacis de gazon entouré d'arbres vénérables. A l'extrémité la plus éloignée, à l'ombre d'un immense chêne, trois personnes formaient un groupe étrange. L'une était une femme, notre cliente ; chancelante et défaillante, elle était bâillonnée par un mouchoir lié sur sa bouche. En face d'elle se dressait un jeune homme brutal, au visage lourd et à la moustache rousse ; il était guêtré et, les jambes écartées, un poing sur la hanche, il agitait de l'autre main une cravache. Toute son attitude était de forfanterie triomphante. Entre les deux, un vieillard à barbe grise, portant un court surplis par-dessus un costume clair, venait évidemment de terminer le service de mariage car, au moment où nous parûmes, il était en train de remettre son livre de prières dans sa poche tout en tapant de joviale façon sur l'épaule de ce sinistre marié.

– Ils sont mariés ! m'écriai-je.

– Venez ! s'exclama notre guide. Venez !

Il se rua sur la pelouse, Holmes et moi derrière lui. Comme nous approchions, la jeune femme s'appuya en chancelant contre le tronc du chêne pour ne pas tomber. Williamson, l'ex-membre du clergé, s'inclina devant nous avec une politesse ironique et Woodley, la brute, s'avança avec un beuglement hilare.

– Tu peux enlever ta barbe, Bob, dit-il. Ça va, on t'a reconnu. Eh bien, toi et tes copains, vous arrivez juste à temps pour me permettre de vous présenter Mme Woodley.

La réponse de notre guide fut singulière. Il arracha d'un geste brusque la barbe noire qui le déguisait et la jeta par terre, révélant un visage pâle, allongé, et complètement rasé. Puis, levant son pistolet, il le braqua sur le jeune voyou qui s'avançait vers lui en cinglant dangereusement l'air de sa cravache.

– Oui, dit notre allié de fraîche date, c'est bien moi, Bob Carruthers, et je ne laisserai pas faire de tort à cette fille, quand ça devrait me mener à la potence. Je te l'ai dit, ce que je ferais si tu la touchais, et, pardieu, je tiendrai parole !

– Trop tard : elle est ma femme.

– Non ! elle est ta veuve !

Le coup partit et je vis le sang jaillir du devant du gilet de Woodley. Il tournoya avec un hurlement et s'écroula sur le dos, son hideux visage se marbrant tout à coup d'une affreuse pâleur. Le vieillard, toujours revêtu de son surplis, lâcha une bordée de jurons comme de ma vie je n'en avais entendu, et tira à son tour un revolver, mais, avant qu'il n'ait eu le temps de seulement l'élever à l'horizontal, il avait sous les yeux le canon de l'arme de Holmes.

– Ça suffit comme ça, dit froidement mon ami. Lâchez-moi ce pistolet. Watson, ramassez-le ! Tenez-le-lui près de la tête ! Merci. Quant à vous, Carruthers, donnez-moi votre arme. Nous ne voulons plus de violences. Allez, passez-moi ça.

– Qui donc êtes-vous ?

– Je m'appelle Sherlock Holmes.

– Bon Dieu de bois !

– Vous me connaissez, à ce que je vois. Je représenterai la police régulière en attendant qu'elle arrive. Holà, toi ! cria-t-il au valet d'écurie apeuré qui venait de montrer son nez au bord de la pelouse, viens ici, et porte-moi ça à cheval aussi vite que tu le pourras à Farnham. – Il griffonna quelques mots sur une feuille de son calepin. – Donne-le au commissaire de police. Tant qu'il ne sera pas arrivé, je suis contraint de vous retenir ici sous ma garde personnelle.

La magistrale puissance de la personnalité de Holmes dominait cette scène tragique dont les acteurs étaient entre ses mains comme des pantins. Williamson et Carruthers se retrouvèrent en train de porter le blessé dans le manoir et

j'offris mon bras comme soutien à la jeune femme épouvantée. On posa Woodley sur son lit et, à la demande de Holmes, je l'examinai. J'allai lui en rendre compte dans la vieille salle à manger tendue de tapisseries anciennes où il était assis, ses deux prisonniers devant lui.

– Il vivra, lui dis-je.

– Quoi ? s'écria Carruthers, debout d'un bond. Je vais commencer par aller l'achever. Vous n'allez pas me dire que cette jeune femme, que cet ange, est rivé à Woodley le Braillard pour le restant de ses jours ?

– Vous n'avez pas besoin de vous faire de bile à cet égard, dit Holmes. Il y a deux bonnes raisons pour que, quoiqu'il arrive, elle ne soit pas sa femme. D'abord, nous pouvons en toute sécurité mettre en doute les droits qu'avait M. Williamson de célébrer le mariage.

– J'ai été ordonné, s'écria le vieux gredin.

– Et défroqué aussi.

– Prêtre un jour, prêtre toujours.

– Pensez-vous ! Et la licence de mariage ?

– Nous l'avons. Je l'ai dans ma poche.

– Alors vous vous l'êtes procurée par un subterfuge. De toute façon, un mariage par contrainte n'est pas un mariage, mais un forfait extrêmement grave, comme vous ne tarderez pas à le constater. Ou je me trompe fort, ou vous allez bien avoir dix ans pour y réfléchir. Quant à vous, Carruthers, vous auriez mieux fait de garder votre revolver dans votre poche.

– Je commence à le croire, monsieur Holmes ; mais quand je songeais à toutes les précautions que j'ai prises pour sauvegarder cette fille – car je l'aimais, monsieur Holmes, et avant de la connaître je ne savais pas ce que c'était que d'aimer comme cela –, ça m'a rendu fou de penser qu'elle se trouvait aux mains de la brute la plus sauvage et la plus violente de toute l'Afrique du Sud, d'un homme dont le nom répand la

terreur de Kimberley à Johannesburg. Comment, monsieur Holmes, vous n'allez pas me croire, mais si je vous disais que depuis que cette enfant travaille chez moi je ne l'ai pas une fois laissée passer devant cette maison, où je savais que ces gredins étaient tapis, sans la suivre en bicyclette, rien que pour être sûr qu'il ne lui arrivait rien ? Je me tenais à distance, et je mettais une fausse barbe pour qu'elle ne me reconnaisse pas, parce que c'est une fille honnête et droite qui ne serait pas restée chez moi si elle avait cru que je la suivais sur les routes de campagne.

– Pourquoi ne pas l'avoir avertie du danger ?

– Toujours parce qu'elle m'aurait quitté, et je ne pouvais pas me résigner à cette idée-là. Même si elle ne pouvait pas m'aimer, c'était déjà beaucoup pour moi que de voir sa beauté dans mon foyer et que d'entendre le son de sa voix.

– Eh bien, dis-je, si vous appelez cela de l'amour, monsieur Carruthers, moi je trouve que c'est de l'égoïsme.

– Les deux vont peut-être de pair. En tout cas, je ne pouvais pas la laisser s'en aller. En outre, avec la bande à ses trousses, ce n'était pas plus mal qu'elle ait quelqu'un pour veiller sur elle. Et puis, quand le câble est arrivé, je savais qu'ils allaient forcément passer à l'action.

– Quel câble ?

– Celui-ci, dit Carruthers en sortant un télégramme de sa poche.

Court et précis, il disait simplement :

« Le vieux est mort. »

– Hum ! dit Holmes. Je crois que je vois ce qui s'est passé et je comprends sans peine que ce message, comme vous dites, allait les déchaîner. Mais, pendant que nous attendons, si vous me racontiez ce que vous savez ?

Le vieux forban en surplis éclata en un torrent d'injures.

– Tudieu ! si tu te mets à moucharder, Bob Carruthers, je te ferai ce que tu as fait à Jack Woodley ! Bêle ton amour pour la

môme tant que tu voudras, mais si tu donnes tes potes à cette espèce de flic en civil, tu le regretteras, c'est moi qui te le dis !

– Votre Révérence n'a pas besoin de se frapper, dit Holmes en allumant une cigarette. Votre affaire à vous est assez claire, et tout ce que je demande, c'est quelques détails pour ma curiosité personnelle. Toutefois, si le fait de me les donner doit provoquer des difficultés, c'est moi qui vais parler et vous verrez quelle chance vous pouvez avoir de conserver vos secrets. Pour commencer, vous êtes trois qui êtes venus d'Afrique du Sud pour ce coup-là : vous, Williamson ; vous, Carruthers et Woodley.

– Mensonge numéro un, dit le vieux. Je ne les ai jamais vus, ni l'un ni l'autre, jusqu'à il y a deux mois. Et je n'ai de ma vie jamais mis le pied en Afrique. Mettez ça dans votre poche et votre mouchoir par-dessus, monsieur De-quoi-je-me-mêle Holmes.

– Ce qu'il dit est vrai, corrobora Carruthers.

– Eh bien, soit, deux d'entre vous firent le voyage. Le révérend père n'était pas un article d'importation. Vous aviez connu Ralph Smith en Afrique du Sud. Vous aviez tout lieu de croire qu'il ne vivrait plus bien longtemps. Vous avez découvert que sa nièce hériterait de sa fortune. C'est ça, oui ?

Carruthers approuva de la tête et Williamson jura.

– Elle était sa plus proche parente, probablement, et vous saviez que le vieux était incapable de faire un testament.

– Absolument hors d'état, dit Carruthers.

– De sorte que vous êtes venus, tous les deux, et que vous avez recherché la fille. L'idée, c'était que l'un de vous l'épouse, et l'autre aurait sa part du butin. Pour une raison quelconque, ce fut Woodley qui fut choisi pour être le mari. Pourquoi cela ?

– Nous l'avions jouée aux cartes pendant la traversée. C'est lui qui a gagné.

– Je vois. Vous avez réussi à faire entrer la demoiselle à

votre service et là, Woodley devait faire sa cour. Elle vit quelle brute et quel sac à vin c'était et repoussa ses avances. En même temps, vos plans se trouvaient quelque peu bousculés par le fait que vous-même étiez tombé amoureux de la jeune personne. L'idée qu'un tel butor la possédât vous devenait insupportable.

– Ça, tudieu, oui !

– Vous vous êtes querellés, il vous a quitté en fureur et s'est mis à combiner son plan tout à fait en dehors de vous.

– Ça m'a tout l'air, Williamson, qu'il n'y a pas grand-chose que je peux apprendre à ce monsieur, s'écria Carruthers avec un rire amer. Oui, on s'est disputés et il m'a envoyé à terre. Pour cela, nous sommes à jeu, en tout cas. Là-dessus, je l'ai perdu de vue. C'est à ce moment-là qu'il est allé ramasser ce curé vomi que voilà. J'ai trouvé où ils avaient monté leur ménage ensemble, dans cette maison qui se trouvait sur le chemin que la fille suivait pour aller à la gare. J'ai eu l'oeil sur elle à partir de ce moment-là, parce que je me suis douté qu'il y avait une machination en train. Je les voyais de temps à autre, parce que je voulais savoir ce qu'ils tramaient. Il y a deux jours, Woodley est venu me voir chez moi, pour me montrer ce télégramme qui disait que Ralph Smith était mort. Il venait me demander si je voulais observer notre marché. J'ai répondu que non. Il m'a demandé si je voulais épouser moi-même la petite et lui donner sa part. Je lui ai répondu que je le ferais volontiers, mais qu'elle ne voulait pas de moi. Il a dit : « Marions-la d'abord, et au bout d'une semaine ou deux, elle sera peut-être de meilleure composition. » J'ai dit que je ne me prêterais pas à un plan où il y aurait des violences. Alors, il est parti en sacrant et en jurant, comme un porc qu'il est, qu'il finirait par avoir la fille. Elle me quittait à la fin de cette semaine et je m'étais procuré une voiture pour la conduire à la gare. Malgré cela, j'avais encore des inquiétudes et je l'ai suivie en bicyclette. Elle avait de l'avance, toutefois, et avant que je l'aie rejointe, le mal était fait. La première chose que j'en ai su, c'est quand je vous ai vus, tous les deux, messieurs, revenir dans la charrette qui l'avait emmenée.

Holmes se leva et jeta le bout de sa cigarette dans l'âtre.

– J'ai été très obtus, Watson, me dit-il. Quand, dans votre rapport, vous m'avez dit que vous aviez vu le cycliste arranger, à ce que vous pensiez, sa cravate dans les buissons, ce seul fait aurait dû tout me révéler. Toutefois, nous pouvons nous féliciter d'avoir enquêté sur une affaire curieuse, et même, à certains points de vue, unique. J'aperçois trois policiers locaux qui arrivent par l'allée, et comme le petit valet d'écurie parvient à se maintenir à leur hauteur, il faut croire que, pas plus que notre si intéressant marié de ce matin, il ne gardera de traces permanentes de son aventure. Je crois, Watson, qu'en votre qualité de médecin vous pourriez vous occuper de Mlle Smith et lui dire que si elle est suffisamment remise nous serons heureux de l'accompagner jusque chez sa mère. Si sa convalescence n'est pas achevée, vous constaterez qu'il suffira de faire allusion à un télégramme que nous avons l'intention d'expédier à un jeune électricien des Midlands pour parachever la cure. Quant à vous, monsieur Carruthers, je considère que vous avez fait ce que vous pouviez pour racheter la part que vous aviez prise dans une ignoble machination. Voici ma carte, monsieur, et si mon témoignage peut vous être de quelque secours quand vous passerez devant les juges, je suis à votre disposition.

Dans l'incessant tourbillon de notre activité, il m'a souvent été difficile, ainsi que le lecteur a dû l'observer, de clore mes récits en donnant tous ces détails finaux que les gens curieux seraient en droit d'attendre. Chaque affaire préludait à une autre et, le dénouement atteint, ses acteurs disparaissaient à jamais de notre existence affairée. Je retrouve, néanmoins, un petit mot à la fin de celles de mes notes qui traitent de cette enquête. J'y ai consigné que Mlle Violette Smith a effectivement hérité d'une grosse fortune et qu'elle est maintenant l'épouse de Cyril Morton, fondateur de la maison d'électricité Morton et Kennedy, de Westminster. Williamson et Woodley, poursuivis tous les deux pour rapt et sévices, ont récolté le premier sept ans, le second dix. Du sort de Carruthers je n'ai pas été informé, mais je suis sûr que la Cour n'a pas dû considérer avec

beaucoup de sévérité son agression, car Woodley avait la réputation d'être un bandit des plus dangereux, de sorte que j'ai tout lieu de croire que quelques mois de prison suffirent à assouvir les exigences de la justice.

L'ÉCOLE DU PRIEURÉ[5]

Il n'a pas manqué d'entrées et de sorties dramatiques, sur notre petite scène de Baker Street, mais je ne puis rien me remémorer d'aussi soudain et d'aussi inattendu que la première apparition du docteur Thorneycroft Huxtable, licencié ès lettres, docteur en philosophie, etc. Sa carte, qui semblait trop petite pour porter tout le poids de ses distinctions académiques, le précéda de quelques secondes et puis il parut en personne – si vaste, si pompeux et si compassé qu'il était l'incarnation même de la maîtrise de soi et de sa solidité. Et pourtant, son premier geste, quand la porte se fut refermée derrière lui, fut d'aller en chancelant s'appuyer à la table, d'où il glissa à terre, de sorte que cette majestueuse silhouette se retrouva prostrée, sans connaissance, sur notre tapis de feu en peau d'ours.

Nous nous étions levés d'un bond et, pendant quelques instants, nous contemplâmes avec une silencieuse stupeur cette emphatique épave qui venait nous parler d'on ne savait quelle subite et fatale tempête survenue quelque part au loin, sur l'océan de la vie. Puis Holmes lui logea un coussin sous la tête et moi du cognac entre les dents. Le pesant visage, tout pâle, était couturé des rides du souci ; les poches, sous les yeux clos, avaient des teintes de plomb ; la bouche molle s'abaissait douloureusement aux coins et le menton pendant n'était pas rasé. Chemise et col portaient les souillures d'un long voyage et les cheveux dépeignés se hérissaient sur le crâne bien modelé. C'était un homme fort éprouvé que celui qui gisait devant nous.

– Qu'est-ce que c'est, Watson ? me demanda Holmes.

– Un épuisement total – peut-être simplement la faim et la fatigue, dis-je, l'index sur le pouls qui, presque imperceptible,

révélait que le flux vital était mince et menu.

– Un billet de retour pour Mackleton, dans le nord de l'Angleterre, dit Holmes en l'extrayant du gousset du malade. Il n'est pas encore midi. Il est certes parti de bien bonne heure !

Les paupières plissées commençaient à papilloter et bientôt deux yeux gris, l'air égaré, nous regardaient. Un instant plus tard, l'homme était debout, le visage cramoisi de confusion.

– Pardonnez cette faiblesse, monsieur Holmes ; je suis un peu surmené. Volontiers, si je pouvais avoir un verre de lait et un biscuit cela irait tout de suite mieux, j'en suis sûr. Je suis venu moi-même, monsieur Holmes, pour être certain que vous repartiriez avec moi. Je craignais que nul télégramme ne vous convainquît de l'urgence absolue de l'affaire.

– Quand vous serez tout à fait remis…

– Je me sens très bien, maintenant. Je ne comprends pas comment j'ai pu ainsi tomber de faiblesse. Je désire, monsieur Holmes, que vous preniez avec moi le prochain train pour Mackleton.

– Mon collègue, le docteur Watson, peut vous dire combien nous sommes pris pour l'instant. Je suis retenu dans cette affaire des documents Ferrers et on va juger l'assassinat Abergavenny. Il faudrait un événement très important pour m'appeler hors de Londres.

– Important ! (Notre visiteur leva les bras au ciel.) Vous n'avez pas entendu parler du rapt du fils unique du duc d'Holdernesse ?

– Quoi ? le fils de l'ancien Premier ministre ?

– Exactement. Nous avons essayé que la presse n'en parle pas, mais il y avait un écho dans *Le Globe* d'hier soir. Je pensais qu'il avait pu vous venir aux oreilles.

Holmes étendit son long bras mince et prit le volume H de son encyclopédie de références.

– Holdernesse, duc de, sixième du nom… et ensuite tout un

alphabet qui représente ses dignités et décorations… et là-dessus tout un palmarès qui énumère ses titres… lord, lieutenant du comté d'Hallamshire depuis 1900. Marié à Edith, fille de sir Charles Appledore en 1888. Héritier du titre (et fils unique) : lord Saltire. Possède environ deux cent cinquante mille hectares. Exploitations minières dans le Lancashire et le pays de Galles. Adresses : Canton House Terrasse ; château d'Holdernesse dans l'Hallamshire et château de Carston à Bangor, pays de Galles. Eh bien, eh bien ! c'est sûrement l'un des plus éminents sujets de Sa Majesté !

– Le plus grand et peut-être le plus riche. Je sais, monsieur Holmes, que vous avez une haute idée de votre profession et que vous êtes parfaitement prêt à travailler pour l'amour de l'entreprise. Je suis néanmoins en mesure de vous préciser que le duc a déjà proclamé qu'un chèque de cinq mille livres serait remis à la personne qui pourrait lui dire où est son fils, et mille autres à celle qui lui donnerait le ou les noms de qui l'a enlevé.

– C'est une offre princière, dit Holmes. Watson, je crois que nous accompagnerons le docteur Huxtable dans son voyage de retour vers le Nord. Et maintenant, cher monsieur, quand vous aurez terminé votre lait, voudrez-vous avoir l'obligeance de me dire ce qui s'est produit, quand cela s'est produit, comment cela s'est produit et, finalement, ce que le docteur Thorneycroft Huxtable, de l'école du Prieuré, près de Mackleton, vient faire dans cette affaire et pourquoi il arrive trois jours après l'événement – l'état de votre menton en fournit la date – pour solliciter mes humbles services.

Notre visiteur avait consommé son lait et ses biscuits. La lumière était revenue dans ses yeux et la couleur sur ses joues quand il se mit, avec beaucoup de vigueur et de lucidité, à nous exposer la situation.

– Je dois vous dire, messieurs, que le Prieuré est un établissement d'enseignement élémentaire dont je suis le fondateur et le principal. Mes *Réflexions en marge d'Horace* rappelleront peut-être mon nom à votre mémoire. Le Prieuré

est, sans conteste, la meilleure et la plus sélecte école de son genre. Lord Leverstoke, le comte de Blackwater, sir Cathcart Soames… tous ces personnages éminents m'ont confié leurs fils. Mais j'ai eu l'impression que mon école venait d'atteindre son apogée quand, il y a trois semaines, le duc de Holdernesse m'a envoyé son secrétaire, M. James Wilder, m'informer que le jeune lord Saltire, dix ans, son fils unique et héritier, allait être confié à mes soins. Je ne pensais guère que c'était là le prélude à la plus écrasante infortune de mon existence.

« Le premier mai, jour où s'ouvre le trimestre estival, l'enfant arriva. C'était un charmant garçon et il prit très vite les habitudes de la maison. Je puis vous dire – je ne pense pas que ce soit de l'indiscrétion et les demi-confidences sont ridicules en pareil cas – qu'il n'était pas complètement heureux chez lui. Il est de notoriété publique que le duc n'a pas été heureux en ménage et que cette union s'est soldée par une séparation d'un commun accord, la duchesse ayant choisi d'aller résider dans le midi de la France. Ce fait venait de se produire tout récemment et les préférences du garçon allaient notoirement à sa maman. Il se montra taciturne après qu'elle eut quitté le château d'Holdernesse et ce fut pour cette raison que le duc voulut l'envoyer à mon établissement. Au bout de quinze jours le petit se sentait tout à fait chez lui et selon toute apparence était parfaitement heureux.

« C'est le lundi 13 mai au soir qu'on l'a vu pour la dernière fois. Lundi dernier par conséquent. Sa chambre était au second et, pour y aller, il fallait passer par une autre, plus grande, où couchaient deux élèves. Ceux-ci n'ont rien vu ni rien entendu, de sorte qu'il est certain que le jeune Saltire n'est pas sorti par là. Sa fenêtre était ouverte et un gros lierre permet de descendre jusqu'au sol. Nous n'avons pas pu relever en bas la trace de ses pas, mais il est certain que c'est la seule sortie possible.

« Son absence fut découverte à sept heures du matin, le mardi. Son lit était défait. Il s'est habillé complètement avant de partir dans la tenue habituelle de l'école : pantalon gris et

veste d'Eton. Rien ne dénotait que personne fût entré dans la pièce et il est tout à fait certain que s'il y avait eu quoi que ce fût qui ressemblât à des cris ou à une lutte, on l'aurait entendu, car Caunter, le plus âgé des élèves de la pièce voisine, a le sommeil très léger.

« Dès que fut découverte la disparition de lord Saltire, je fis aussitôt rassembler tout l'établissement – élèves, professeurs et domestiques. Ce fut ainsi qu'on constata que l'enfant n'avait pas fui seul. Le professeur d'allemand Heidegger manquait. Sa chambre est au second, à l'autre bout du bâtiment, faisant face du même côté que celle de lord Saltire. Lui aussi s'était couché, car son lit était défait ; toutefois il était parti, semblait-il, partiellement vêtu, car sa chemise et ses chaussettes étaient restées par terre. Il avait certainement utilisé le lierre pour descendre jusqu'à terre car nous avons pu voir la trace de ses pas sur la pelouse là où il a atterri. Sa bicyclette, garée dans un abri voisin de cette pelouse, a disparu, elle aussi.

« L'Allemand était chez moi depuis deux ans et possédait d'excellentes références ; c'était un homme morose et taciturne qui n'était populaire ni auprès des maîtres ni auprès des élèves. On ne put trouver nulle trace des fugitifs et maintenant, jeudi matin, nous demeurons aussi ignorants que nous l'étions mardi. On s'est, bien entendu, renseigné au château d'Holdernesse. Il n'est qu'à quelques kilomètres et on pouvait croire que, pris d'une nostalgie soudaine, l'enfant était reparti retrouver son père ; mais on n'en avait pas de nouvelles. Le duc est extrêmement ému – quant à moi, vous avez pu constater dans quel état de prostration nerveuse l'inquiétude et la responsabilité m'ont mis. Monsieur Holmes, s'il vous arrive jamais de mettre en action la totalité de vos pouvoirs, je vous conjure de le faire maintenant, car de votre vie vous ne vous êtes trouvé devant un cas qui le méritât davantage.

Sherlock Holmes avait écouté avec la plus grande attention l'exposé du malheureux principal. Ses sourcils froncés et le profond sillon qui se creusait en leur milieu attestaient qu'il n'y avait pas besoin de l'exhorter à concentrer toute son attention

sur un problème qui, en dehors des formidables intérêts en cause, était bien fait pour le séduire par sa complexité et son étrangeté. Il tira son calepin et prit note d'une ou deux choses.

– C'est une grosse négligence que de ne pas être venu plus tôt, dit-il sévèrement. Vous me lancez dans mes investigations avec un sérieux handicap. On ne peut douter, par exemple, que le lierre et la pelouse auraient fourni des éléments appréciables à un observateur exercé.

– Ce n'est pas moi qu'il faut blâmer. Le duc désirait vivement éviter toute espèce de scandale public. Il craignait que ses malheurs conjugaux ne fussent étalés dans les journaux. Il a horreur de tout cela.

– Mais il y a bien eu des recherches officielles ?

– Oui, monsieur, des investigations qui se sont révélées fort décevantes. On a tout de suite recueilli un semblant de piste car un enfant et un jeune homme avaient été vus quittant la gare voisine par un train qui partait de bonne heure. Hier seulement on a eu des nouvelles de ces deux personnes : retrouvées à Liverpool, elles n'ont absolument rien à voir avec le problème qui nous préoccupe. C'est alors que dans mon désespoir et ma déception je suis, après une nuit d'insomnie, venu tout droit à vous, par le premier train.

– J'imagine que les recherches locales ont été suspendues pendant qu'on suivait cette fausse piste ?

– On les a totalement abandonnées.

– De sorte que trois jours ont été perdus. L'affaire a été menée d'une façon on ne peut plus déplorable.

– J'en ai le sentiment et je le reconnais.

– C'est pourtant un problème susceptible, en fin de compte, d'une solution. Je serai très heureux de l'approfondir. Avez-vous pu déterminer une relation entre l'enfant disparu et le professeur d'allemand ?

– Aucune.

– Était-il dans sa classe ?

– Non. Autant que je sache, il ne lui a jamais adressé la parole.

– Voilà qui est certes fort singulier. Le petit avait-il une bicyclette ?

– Non.

– En manque-t-il une seconde ?

– Non.

– Est-ce bien certain ?

– Tout à fait.

– Alors, voyons, vous ne prétendez pas suggérer sérieusement que cet Allemand est parti à bicyclette, en pleine nuit, en portant le gamin dans ses bras ?

– Certainement pas.

– Alors, quelle théorie envisagez-vous ?

– La bicyclette était peut-être destinée à nous égarer. Il se peut qu'on l'ait cachée quelque part et que tous deux soient partis à pied.

– En effet, mais le piège paraît assez absurde, hein ? Y avait-il d'autres bicyclettes dans le garage ?

– Plusieurs.

– Alors est-ce qu'on n'en aurait pas plutôt caché deux si on avait eu le dessein de faire croire qu'on était parti avec ?

– Sans doute.

– Mais bien entendu. Cette théorie de la fausse piste ne vaut rien. Néanmoins, l'incident constitue un admirable point de départ pour une investigation. Après tout, une bicyclette n'est pas un objet facile à cacher ou à détruire. Une autre question encore : quelqu'un est-il venu voir l'enfant la veille de sa disparition ?

– Non.

– A-t-il reçu des lettres ?

– Oui, une.

– De qui ?

– De son père.

– Est-ce que vous ouvrez les lettres de vos élèves ?

– Non.

– Comment savez-vous qu'elle venait de son père ?

– Par les armes sur l'enveloppe dont l'adresse était de l'écriture caractéristique de raideur du duc. En outre, celui-ci se rappelle qu'il a écrit.

– Quand avait-il reçu une lettre, avant cela ?

– Pas depuis plusieurs jours.

– En recevait-il parfois de France ?

– Jamais.

– Vous voyez, naturellement, le but de mes questions. Ou bien l'enfant a été emmené de force, ou bien il est parti de son plein gré. Dans le second cas, on s'attendrait qu'un encouragement venu du dehors soit nécessaire pour qu'un garçon aussi jeune agisse comme il l'a fait. Si personne n'est passé le voir, cet encouragement a dû venir par lettre. Ce pour quoi j'essaie de déterminer quels furent ses correspondants.

– Je crains de ne pouvoir vous être d'un grand secours : son seul correspondant, que je sache, était son père.

– Qui lui a écrit le jour même de sa disparition. Les relations entre père et fils étaient-elles très amicales ?

– Le duc n'est jamais très amical avec personne. Il est complètement absorbé par les grands problèmes nationaux et demeure assez inaccessible aux émotions ordinaires. Mais, à sa façon, il a toujours été gentil avec son fils.

– Cependant les préférences de celui-ci allaient à sa mère ?

– Oui.

– L’a-t-il proclamé ?

– Non.

– C’est le duc, alors ?

– Grand Dieu, non !

– Alors, comment avez-vous pu le savoir ?

– J’ai eu une conversation confidentielle avec le secrétaire du duc, M. James Wilder. C’est lui qui m’a renseigné sur les sentiments de lord Saltire.

– Je vois. Au fait, cette dernière lettre du duc, l’a-t-on trouvée dans la chambre de l’enfant après son départ ?

– Non. Il l’a emportée. Je crois, monsieur Holmes, qu’il est temps que nous partions pour la gare.

– Je vais commander un fiacre. Dans un quart d’heure nous sommes à votre disposition. Si vous télégraphiez chez vous, monsieur Huxtable, il ne serait pas mauvais de laisser croire aux gens du voisinage que l’enquête se poursuit toujours à Liverpool ou n’importe où ailleurs, là où la fausse piste aura emmené la meute. Dans l’intervalle, je me livrerai à une discrète enquête à notre porte même et peut-être la piste ne sera-t-elle pas refroidie à tel point que deux vieux limiers comme Watson et moi n’y trouvions quelque chose à flairer.

La soirée nous trouva dans l’atmosphère froide et vivifiante du nord de l’Angleterre, où était située la fameuse école du docteur Huxtable. Il faisait déjà noir quand nous y arrivâmes. Une carte était posée sur la table du vestibule et le domestique murmura quelque chose à son patron qui se retourna vers nous, tous les traits de son pesant visage empreints d’agitation.

– Le duc est là ! dit-il. Le duc est dans mon bureau avec M. Wilder. Venez, messieurs, je vais vous présenter.

Bien entendu, les portraits du fameux homme d’État m’étaient familiers, mais l’homme était tout différent de ses effigies. C’était un monsieur de haute et imposante stature, vêtu avec un soin scrupuleux et dont le visage mince et tiré s’ornait

d'un nez grotesquement long et crochu. Son teint était d'une mortelle pâleur, ce qui faisait un contraste encore plus frappant avec la longue barbe rousse effilée qui descendait sur son gilet blanc, assez bas pour que sa chaîne de montre brillât dans ses franges. Tel était le majestueux personnage qui, debout au milieu du tapis de foyer du docteur Huxtable, nous fixait d'un regard impassible. A côté de lui, se tenait un très jeune homme que je devinai comme étant Wilder, son secrétaire particulier. Petit, nerveux, alerte, il avait des yeux bleus intelligents et un visage d'une grande mobilité. Ce fut lui, qui, aussitôt, d'un ton incisif et catégorique, ouvrit la conversation.

– Je suis venu vous voir ce matin, docteur Huxtable, trop tard pour vous empêcher de partir pour Londres. J'ai appris que votre dessein était d'inviter M. Sherlock Holmes à se charger de cette enquête. Le duc est surpris, docteur, que vous ayez entrepris une pareille démarche sans le consulter.

– Quand j'ai appris que la police avait échoué…

– Le duc n'est en aucune façon convaincu que la police a échoué.

– Mais sûrement, monsieur Wilder…

– Vous savez parfaitement, docteur Huxtable, que le duc est tout particulièrement désireux d'éviter tout esclandre. Il préfère mettre le moins de gens possible dans la confidence.

– Il est facile de remédier au mal, dit le docteur, confondu. M. Sherlock Holmes peut rentrer à Londres par le train de demain matin.

– Tout de même pas, docteur, tout de même pas, dit Holmes de sa voix la plus suave. Cet air du Nord est à la fois stimulant et agréable, aussi je me propose de passer quelques jours sur vos landes et d'occuper de mon mieux mon intellect. Aurai-je l'abri de votre toit ou bien celui de l'auberge du village ? Cela, bien sûr, c'est à vous d'en décider.

Je voyais que l'infortuné docteur était au dernier stade de l'irrésolution, quand il en fut tiré par la voix sonore et profonde

du duc à barbe rousse ; elle tonnait comme un gong appelant pour le dîner :

– Je suis de votre avis, monsieur Wilder, le docteur aurait agit sagement en me consultant. Mais puisque M. Holmes est déjà dans la confidence, il serait certes absurde de ne pas nous prévaloir de ses services. Bien loin d'aller à l'auberge du village, je serais heureux, monsieur Holmes, si vous pouviez être mon hôte, au château d'Holdernesse.

– Je vous remercie, monsieur. Pour mon enquête, il est plus sage, je crois, de rester sur le théâtre du mystère.

– Comme vous voudrez, monsieur Holmes. Toute information que M. Wilder ou moi-même pouvons vous donner est, naturellement, à votre disposition.

– Il sera sans doute nécessaire que je vous voie au château, dit Holmes. Je désirerais seulement vous demander maintenant, monsieur, si vous avez, dans votre esprit, formé une explication à la mystérieuse disparition de votre fils ?

– Non, monsieur.

– Veuillez m'excuser de faire allusion à un sujet qui vous est pénible, mais je n'ai pas le choix. Croyez-vous que la duchesse soit pour quelque chose dans l'affaire ?

Le grand ministre marqua une perceptible hésitation.

– Je ne le pense pas, dit-il enfin.

– Une autre explication qui vient tout de suite à l'esprit, c'est que l'enfant a été kidnappé dans le but d'obtenir une rançon. Avez-vous été l'objet d'une exigence de ce genre ?

– Non, monsieur.

– Une dernière question encore, monsieur. J'ai cru comprendre que vous aviez écrit à votre fils le jour même où l'incident s'est produit.

– Non, je lui ai écrit la veille.

– Exactement, mais il a reçu la lettre ce jour-là.

– Oui.

– Y avait-il dans votre lettre quelque chose qui fût de nature à le déconcerter ou à l'inciter à un acte de ce genre ?

– Non, monsieur, certainement pas.

– Avez-vous mis cette lettre à la poste vous-même ?

La réponse du gentilhomme fut devancée par celle de son secrétaire qui s'interposa avec quelque chaleur.

– Le duc n'a pas l'habitude de porter les lettres à la poste lui-même, dit-il. Cette lettre fut placée, avec d'autres, sur la table du bureau et je les ai mises moi-même dans le sac postal.

– Vous êtes certain que celle-là était du nombre ?

– Oui, je l'ai remarquée.

– Combien de lettres avez-vous écrites ce jour-là ?

– Vingt ou trente. J'ai une grosse correspondance. Mais vous ne croyez pas que tout cela est étranger à la question ?

– Pas totalement, dit Holmes.

– Pour ma part, poursuivit le duc, j'ai conseillé à la police de tourner son attention du côté du midi de la France. J'ai déjà dit que je ne crois pas que la duchesse encouragerait un geste aussi monstrueux, mais l'enfant avait les idées les plus fausses, et il se peut qu'il se soit sauvé pour aller la rejoindre, avec l'aide et l'appui de cet Allemand. Je crois, docteur Huxtable, que nous allons regagner le château.

Je voyais qu'il y avait d'autres questions que Holmes aurait bien voulu poser ; mais les manières catégoriques du grand seigneur montraient que l'entretien était terminé. Il allait de soi que, pour une nature aussi aristocratique, cette discussion de ses affaires de famille avec un étranger était plus qu'il n'en pouvait admettre et qu'il craignait toute nouvelle question susceptible d'éclairer d'une lumière plus vive les recoins discrètement ombrés de son histoire ducale.

Quand le gentilhomme et son secrétaire furent partis, mon

ami se lança avec son ardeur habituelle dans ses investigations.

La chambre de l'enfant fut examinée avec soin et ne fournit aucun renseignement en dehors de la conviction qu'on en retira qu'il n'avait pu fuir que par la fenêtre. La chambre du professeur d'allemand ne fournit aucun nouvel indice et ses effets non plus. En ce qui le concernait, une branche du lierre avait cédé sous son poids et nous vîmes, à la lueur d'une lanterne, la trace que ses talons avaient, en arrivant en bas, laissée sur le gazon. Cette unique entaille dans l'herbe courte était le seul témoignage matériel qu'il restait de l'inexplicable fuite nocturne.

Sherlock Holmes sortit seul de la maison et ne revint qu'après onze heures du soir. Il avait pu se procurer une grande carte d'état-major des parages et il vint dans ma chambre l'étaler sur mon lit. Après quoi, ayant, en son milieu, posé la lampe en équilibre, il se mit à fumer la pipe en la considérant et en me désignant de temps à autre, du bout ambré de sa pipe, certains éléments d'intérêt.

– Cette affaire m'envahit l'esprit, Watson, me dit-il. Certains points en sont extrêmement intéressants. A ce stade encore peu avancé, je voudrais que vous vous rendiez compte de ses particularités géographiques, car elles peuvent intervenir de façon considérable dans nos investigations.

« Vous voyez cette carte. Le carré noir, c'est l'école du Prieuré. Je plante une épingle dessus. Maintenant, cette ligne-ci, c'est la route principale. Vous voyez qu'elle va d'est en ouest en passant devant l'école, et vous voyez aussi qu'il n'y a pas, ni d'un côté ni de l'autre, de route qui en parte à moins de quinze cents mètres de là. Si nos deux gaillards sont partis par la route, c'est forcément par celle-là.

– Exactement.

– Par une chance singulière, nous sommes en mesure de contrôler ce qui est passé sur cette route la nuit en question. A cet endroit, que je vous indique du bout de ma pipe, un garde de la police locale s'est trouvé de service de minuit à six heures

du matin. C'est, comme vous le voyez, le premier croisement en allant vers l'est. Le bonhomme affirme qu'il n'a pas quitté son poste un seul instant et il est catégorique : ni homme ni enfant n'auraient pu passer inaperçus. Je lui ai parlé ce soir et il m'a tout l'air d'un garçon à qui on peut se fier. Cela bloque donc ce côté de la route. Occupons-nous de l'autre. Il y a ici une auberge, « Le Taureau rouge », dont la patronne était malade. Elle avait envoyé chercher un docteur à Mackleton, mais il n'est arrivé qu'au matin parce qu'il était retenu par une autre consultation. Les gens de l'auberge sont donc restés sur le qui-vive toute la nuit pour l'attendre et il semble que l'un d'eux a de façon continuelle surveillé la route. Ils affirment que personne n'est passé. Si leur témoignage est valable, alors nous sommes assez heureux pour avoir bloqué l'ouest aussi, ce qui nous met à même de dire que les fugitifs n'ont pas du tout suivi la route.

– Mais la bicyclette ? objectai-je.

– En effet. Nous allons arriver à la bicyclette dans un instant. Pour poursuivre notre raisonnement : si nos gaillards ne sont pas partis par la route, ils ont dû traverser la campagne au nord ou au sud de la maison. C'est un fait certain. Envisageons les deux éventualités. Au sud il y a, comme vous le voyez, un large secteur de terre arable, morcelée en petits champs, séparés par des murs en pierre. Là, je reconnais qu'une bicyclette est impossible. Nous pouvons en bannir l'idée. Tournons-nous donc vers la campagne nord. Là, nous trouvons un boqueteau, marqué comme « Le Fourré déchiqueté » et au-delà s'étend une grande lande ondulée, la lande du Bas-Jabot qui couvre bien une quinzaine de kilomètres et ne cesse de monter en pente douce. Ici, d'un côté de cet espace désertique, se place le château d'Holdernesse, à une quinzaine de kilomètres par la route, mais à une dizaine seulement en traversant cette lande qui est particulièrement désolée, car c'est tout juste si quelques petits agriculteurs y élèvent des moutons et autres bestiaux. En dehors de ceux-ci, le pluvier et le courlis sont les seuls hôtes de ces parages jusqu'à ce qu'on arrive à la grand-route de

Chesterfield. Là, il y a une église, vous le voyez, plus quelques maisonnettes et une auberge. Après, les collines deviennent dangereusement accidentées. C'est sûrement au nord qu'il faut porter notre enquête.

– Mais la bicyclette ? m'entêtai-je.

– Eh bien, quoi ! un bon cycliste n'a pas besoin d'une grand-route, dit Holmes avec impatience. La lande est coupée de sentiers et la lune était pleine. Tiens ! que se passe-t-il ?

On frappait précipitamment à la porte et un instant plus tard, le docteur Huxtable était dans la pièce. Il tenait à la main une casquette d'écolier ornée d'un chevron blanc sur la visière.

– Enfin un indice ! s'écria-t-il. Dieu soit loué, nous voici enfin sur la piste de ce cher enfant ! Voici sa casquette.

– Où l'a-t-on trouvée ?

– Dans la voiture des Bohémiens qui campaient sur la lande. Ils sont partis mardi. La police les a rattrapés et a fouillé leurs roulottes. Elle a déniché cela.

– Comment en expliquent-ils la présence ?

– Ils bafouillent et mentent – ils racontent qu'ils l'ont ramassée sur la lande mardi matin. Ils savent où est le petit, les gredins ! Dieu merci, les voilà sous les verrous. La crainte du châtiment ou l'argent du duc arrivera bien à tirer d'eux tout ce qu'ils savent.

– C'est toujours cela, dit Holmes quand le docteur eut enfin quitté la pièce. Le fait vient du moins à l'appui de ma théorie que c'est du côté de la lande du Bas-Jabot qu'il faut espérer obtenir des résultats. La police n'a rien fait d'efficace, localement, en dehors de cette arrestation des Bohémiens. Écoutez, Watson, il y a un cours d'eau qui traverse la lande. Vous le voyez, là sur la carte. En certains endroits il s'élargit jusqu'à former un marécage. Il en est plus spécialement ainsi dans la région située entre le château d'Holdernesse et l'école. Il est vain, par ce temps de sécheresse, de chercher des traces

ailleurs mais, à cet endroit-là, il y a certes une chance que quelque chose subsiste. Je vous appellerai de bonne heure demain matin et nous essaierons de voir si nous pouvons projeter sur le mystère une lumière nouvelle.

Le jour se levait tout juste quand je m'éveillai et vis à côté de mon lit la longue silhouette mince de Holmes. Il était tout habillé et semblait déjà être sorti.

– J'ai fait la pelouse et le garage de bicyclettes, dit-il. Maintenant, Watson, il y a du cacao qui vous attend dans la pièce voisine. Je suis forcé de vous demander de vous dépêcher car nous avons une journée bien remplie devant nous.

Ses yeux étincelaient, et ses joues s'empourpraient de l'ardeur du maître ouvrier qui considère son travail disposé devant lui. Un Holmes tout différent, en son activité alerte, du rêveur exsangue qui, à Baker Street, passait son temps à se livrer à des études d'introspection. J'eus l'impression, en considérant sa souple silhouette, débordante d'énergie nerveuse, que la journée qui se préparait allait certes comporter de rudes efforts.

Et pourtant, elle s'ouvrit par une noire déception. Pleins de grands espoirs nous nous mîmes en route sur la tourbe roussâtre de la lande coupée de mille sentiers de moutons, jusqu'au moment où nous arrivâmes à la large ceinture vert clair dont s'entourait le marécage qui nous séparait d'Holdernesse. Si l'enfant était parti en direction de son foyer, il avait forcément dû passer par là et il n'avait pu franchir ces marais sans y laisser de traces. Mais nous ne vîmes nul indice de son passage ou de celui de l'Allemand. Le visage assombri, mon ami parcourait le bord du marais en observant avec attention toutes les taches de boue qui trouaient la surface moussue. Des traces de moutons, il y en avait à profusion, et même, à un endroit, au bout de quelques kilomètres, des vaches avaient laissé des empreintes. Mais rien d'autre.

– Contrôle numéro un, dit Holmes en contemplant d'un air morose l'étendue ondulée de la lande. Il y a un autre marais là-

bas de l'autre côté, avec un étroit goulet entre les deux. Tiens, tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que cela ?

Nous étions parvenus sur un petit sentier qui formait comme un ruban noir. En son milieu, nettement marquée sur le sol tassé, se voyait l'empreinte d'une bicyclette.

– Bravo ! m'écriai-je. Nous le tenons.

Mais Holmes secouait la tête et son visage semblait intrigué et curieux plutôt que satisfait.

– Une bicyclette, certainement, mais non pas *la* bicyclette. Je connais quarante-deux types différents d'impressions laissées par des pneus. Celui-ci, comme vous pouvez le voir, est un Dunlop, avec une pièce sur le bord extérieur. Les pneumatiques d'Heidegger étaient des Palmer qui laissent une bande longitudinale. Aveling, le professeur de mathématiques, était formel sur ce point. Ce n'est donc pas la trace d'Heidegger.

– Celle de l'enfant, alors ?

– Peut-être, si nous pouvions prouver qu'il avait une bicyclette. Mais nous n'y sommes absolument pas parvenus. Cette empreinte, comme vous le voyez, a été laissée par un cycliste qui s'éloignait de l'école.

– Ou qui y allait ?

– Non, non, mon cher Watson. L'empreinte la plus profonde est bien entendu celle de la roue arrière sur laquelle repose le poids. Vous voyez plusieurs endroits où elle traverse et oblitère la marque moins profonde laissée par la roue avant. Sans aucun doute, cela s'éloigne de l'école. Il se peut que cela ait ou n'ait pas un rapport avec notre enquête, mais nous allons la suivre en remontant en arrière avant de passer à autre chose.

Nous le fîmes et au bout de quelques centaines de mètres perdîmes la piste quand nous quittâmes la partie marécageuse de la lande. En remontant le sentier, nous trouvâmes un autre point, où une source le coupait d'un filet d'eau. Là encore, bien qu'à peu près effacée par les sabots de vaches, nous

remarquâmes le sillage de la bicyclette. Après, il n'y avait plus le moindre indice, mais le sentier entrait droit dans le Fourré déchiqueté, ce boqueteau qui se trouvait adossé à l'école. C'était de ce bois que la bicyclette avait dû sortir. Holmes s'assit sur un rocher et posa son menton dans ses mains. J'avais fumé deux cigarettes quand il se décida à bouger.

– Eh bien, dit-il enfin, il se peut, bien entendu, qu'un homme rusé change les pneus de sa bicyclette pour laisser des traces qui ne le dénonceraient pas, et un criminel qui serait capable d'une telle rouerie constituerait un adversaire auquel je serais fier d'avoir affaire. Nous laisserons quand même cette question sans solution et nous repartirons vers notre marécage, car il en reste une bonne partie à explorer.

Nous poursuivîmes notre arpentage systématique du bord de la partie fangeuse de la lande et bientôt notre persévérance fut magnifiquement récompensée.

Au beau milieu de la partie inférieure du marais courait un sentier bourbeux. Holmes ne put réprimer un cri de joie en s'en approchant : au centre se voyait une empreinte qui ressemblait à un fin réseau de fils télégraphiques. Celle d'un pneu Palmer.

– Cette fois, voici bien Herr Heidegger ! s'écria Holmes, ravi. Il semble que j'aie raisonné juste, Watson.

– Je vous en félicite.

– Mais nous avons encore loin à aller. Ayez l'obligeance de marcher sur le bord du sentier. Maintenant, suivons la piste. J'ai bien peur qu'elle ne nous mène pas très loin.

Nous constatâmes, toutefois, que cette partie de la lande était coupée de taches où le sol était mou, si bien que, tout en perdant souvent la piste de vue, nous la retrouvions toujours.

– Est-ce que vous remarquez, dit Holmes, que le cycliste, maintenant, force sûrement l'allure ? Cela ne fait pas de doute : regardez cette empreinte, où les deux pneus sont nettement visibles. Ils sont aussi profondément marqués l'un que l'autre. Cela ne peut que vouloir dire que l'homme pèse de tout son

poids sur le guidon comme s'il faisait de la vitesse. Diable ! il est tombé !

Il y avait en effet, pendant quelques mètres, une large traînée irrégulière, puis quelques traces de pas ; ensuite les roues réapparaissaient.

– Un dérapage, suggérai-je.

Holmes tenait à la main, pour me la montrer, une branche d'ajonc en fleur, toute froissée. Avec horreur j'aperçus sur les pétales jaunes des taches écarlates. Sur le sentier aussi, ainsi que dans la bruyère, se remarquaient des taches sombres de sang caillé.

– Mauvais, dit Holmes. Sale histoire ! Écartez-vous, Watson. Pas un pas superflu ! Qu'est-ce que je lis là ? Il est tombé, s'est relevé, puis s'est remis en route sur sa machine. Mais il n'y a plus d'autres traces. Du bétail, sur ce sentier latéral. Sûrement, il ne s'est pas fait éventrer par un taureau ? Impossible ! Mais je ne vois plus trace de personne d'autre. Il faut continuer, Watson. Avec des taches de sang en plus des empreintes de pneus, il ne peut sûrement pas nous échapper maintenant.

Nos recherches ne furent pas très longues. Les traces de pneus se mirent à décrire, sur le sentier humide et brillant, des courbes fantastiques. Tout à coup, en regardant devant nous, j'aperçus, parmi les épaisses touffes d'ajoncs, un éclair métallique qui me tira l'œil. Des buissons, nous sortîmes une bicyclette munie de pneus Palmer ; une pédale en était tordue et tout l'avant en était affreusement souillé et taché de sang. De l'autre côté des touffes d'ajoncs un soulier dépassait. Nous courûmes jusque-là et nous y découvrîmes le cadavre du malheureux cycliste. Grand, il portait toute sa barbe et des lunettes dont un verre était brisé. Il était mort d'un formidable coup sur la tête qui lui avait en partie défoncé le crâne. Le fait qu'il avait pu continuer, après une pareille blessure, en disait long sur le courage et la vitalité du gaillard. Il portait des souliers bas, mais pas de chaussettes, et son veston ouvert laissait apercevoir une chemise de nuit. C'était indubitablement

le professeur d'allemand.

Holmes, avec beaucoup d'égards, retourna le cadavre et l'examina minutieusement. Puis il resta à réfléchir un moment et je pus voir, à son front plissé, que cette sinistre découverte n'avait pas, selon lui, beaucoup avancé notre enquête.

– C'est un peu difficile de savoir quoi faire, Watson, me dit-il enfin. Mon désir serait de pousser nos recherches, car nous avons déjà tellement perdu de temps que nous ne pouvons plus gaspiller une seule heure. D'autre part, nous sommes forcés d'aviser la police de cette découverte et de veiller à ce qu'on s'occupe du corps de ce pauvre type.

– Je pourrais leur porter un mot.

– Mais j'ai besoin de votre compagnie et de votre assistance. Un instant ! Il y a là un bonhomme qui découpe de la tourbe. Allez le chercher et il servira de guide à la police.

J'amenai le paysan et Holmes expédia le malheureux, épouvanté, avec un message pour le docteur Huxtable.

– Maintenant, Watson, me dit-il, nous avons ce matin trouvé deux indices. L'un est la machine à pneus Palmer et nous savons où elle nous a menés. L'autre est la bicyclette avec ce pneu Dunlop rapiécé. Avant de pousser nos recherches de ce côté-là, essayons de nous rendre compte de ce qu'effectivement nous savons et de séparer l'essentiel de l'accidentel.

« Tout d'abord, je tiens à bien vous persuader de ce que le gamin est parti de son propre gré. Il est passé par la fenêtre et a filé, soit seul, soit accompagné. Cela, c'est sûr.

J'approuvai.

– Passons maintenant à ce malheureux professeur d'allemand. L'enfant était complètement vêtu quand il a pris la fuite. Donc, il savait ce qu'il allait faire. L'Allemand, lui, est parti sans chaussettes. Il a donc agi avec un préavis très bref.

– Cela ne fait pas de doute.

– Pourquoi est-il parti ? Parce que de la fenêtre de sa

chambre il a vu le petit s'enfuir. Parce qu'il voulait le rejoindre et le ramener. Il a pris sa bicyclette, a poursuivi l'enfant et, en le poursuivant, a trouvé la mort.

– C'est ce qu'il me semble.

– J'arrive maintenant à la partie critique du raisonnement. Le geste tout naturel d'un homme qui poursuit un petit garçon, c'est de lui courir après. Il sait qu'il le rejoindra. Ce n'est pas ce qu'a fait l'Allemand. Il va chercher sa bicyclette. Il était, m'a-t-on dit, excellent cycliste. Mais il n'agirait pas ainsi s'il ne savait pas que le petit possède je ne sais quel moyen de s'échapper rapidement.

– L'autre bicyclette.

– Poursuivons notre reconstitution. Il trouve la mort à deux lieues de l'école. Pas d'une balle, notez bien, qu'un gamin même pourrait à la rigueur tirer, mais d'un coup sauvage assené par un bras vigoureux. Le gamin, par conséquent, avait bien un compagnon dans sa fuite. Et cette fuite fut rapide, puisqu'il fallut huit kilomètres à un excellent cycliste pour les rejoindre. Cependant, en examinant le terrain autour de la scène de la tragédie, que trouvons-nous ? Quelques traces laissées par des bestiaux et rien de plus. Je suis allé voir plus loin et je n'ai pas trouvé de sentier à moins de cinquante pas de là. Un autre cycliste ne pourrait donc matériellement pas avoir été l'auteur du crime. Et il n'y a pas de traces de pas non plus.

– Holmes, m'écriai-je, c'est impossible !

– Admirable ! dit-il. Voilà une remarque qui éclaire tout. C'est effectivement impossible de la façon dont je l'expose et par conséquent mon exposé cloche à certains égards. Pourtant, vous avez comme moi vu ce qu'il en était. Découvrez-vous quelque erreur ?

– Il ne pourrait pas s'être fracturé le crâne en tombant ?

– Dans un marécage, Watson ?

– Je suis réduit à quia.

– Allons, allons, nous avons résolu des problèmes pires que celui-ci. Nous avons du moins quantité d'éléments, si seulement nous parvenons à les utiliser. Eh bien, puisque les Palmer sont épuisés, voyons ce que le Dunlop rapiécé peut nous offrir.

Nous suivîmes la piste en allant de l'avant pendant une certaine distance, mais bientôt la lande s'éleva en pente douce par une courbe garnie de bruyères qui laissait derrière elle le cours d'eau. Il n'y avait plus de traces à espérer. Au point où nous perdîmes de vue le pneu Dunlop, il aurait pu indifféremment mener au château d'Holdernesse dont nous apercevions à quelques kilomètres de là les tours majestueuses, ou à un village gris et bas qui, devant nous, marquait l'emplacement de la grand-route de Chesterfield.

Comme nous approchions de l'auberge sordide et peu engageante qui portait sur son enseigne un coq de combat, Holmes laissa échapper un subit gémissement et se raccrocha à mon épaule pour ne pas tomber. Il venait de se tordre la cheville d'une de ces façons qui vous laissent un homme incapable de bouger. Non sans difficulté il gagna en boitillant la porte où un homme figé, brun et trapu, fumait une pipe en terre noire.

– Comment allez-vous, monsieur Reuben Hayes ? demanda Holmes.

– Qui êtes-vous et comment savez-vous si bien mon nom ? répondit le paysan, avec un éclair soupçonneux dans ses yeux rusés.

– Eh bien, il est inscrit sur l'enseigne au-dessus de votre tête. On voit sans peine que vous êtes le patron. Vous n'auriez pas une voiture, dans vos écuries ?

– Ça non.

– Je ne peux pas poser le pied par terre.

– Ne l'y posez pas.

– Mais je ne peux pas marcher.

– Sautez à cloche-pied, alors.

Les manières de M. Reuben Hayes étaient loin d'être gracieuses, mais Holmes s'en accommoda avec une admirable bonne humeur.

– Écoutez, mon brave, dit-il. Pour moi, c'est vraiment malencontreux et peu m'importe comment je continue mon chemin.

– Peu m'importe à moi aussi, dit le patron, morose.

– La question a de l'importance pour moi. Je vous offrirais bien un souverain si je pouvais avoir une bicyclette.

L'aubergiste dressa l'oreille.

– Où voulez-vous aller ?

– À Holdernesse, au château.

– Des copains du duc, je suppose ? dit l'autre, avec un regard ironique à nos vêtements tout maculés de boue.

Holmes rit de bon cœur.

– Il sera content de nous voir, en tout cas.

– Pourquoi ?

– Parce que nous lui apportons des nouvelles de son fils perdu.

L'aubergiste accusa visiblement le coup.

– Quoi, vous êtes sur sa trace ?

– Il a été signalé à Liverpool. On compte mettre la main dessus d'un moment à l'autre.

De nouveau un prompt changement se produisit sur le visage lourd et mal rasé du patron dont l'attitude se fit presque cordiale.

– J'ai *mouins* de raisons de *souatter* du bien au duc que la plupart des gens, dit-il. J'ai été son premier cocher, fut un temps, et il m'a traité salement mal. C'est lui qui m'a congédié sans certificat sur les dires d'un *menteux* de grainetier. Mais je

suis content d'apprendre que le jeune lord a été signalé à Liverpool et je vous aiderai à porter la nouvelle au château.

– Merci, dit Holmes. Nous allons commencer par manger un morceau, et puis vous pourrez apporter la bicyclette.

– J'ai pas de bicyclette.

Holmes lui tendit un souverain.

– Mais je vous dis, mon bon, que je n'en ai pas. Je vous prêterai deux chevaux pour aller jusqu'au château.

– Bon, bon, dit Holmes. On en reparlera après que nous aurons mangé.

Une fois seuls dans la cuisine dallée, ce fut surprenant avec quelle promptitude se remit la fameuse entorse de la cheville. Il faisait presque nuit et nous n'avions rien absorbé depuis l'aurore, de sorte que notre repas nous prit du temps. Holmes était perdu dans ses pensées et une ou deux fois il alla jusqu'à la fenêtre pour regarder au-dehors avec attention. La vue donnait sur une cour sordide. Dans le coin le plus éloigné, un valet malpropre travaillait. De l'autre côté se trouvaient les écuries. Holmes venait de se rasseoir après l'une de ses expéditions à la fenêtre quand il bondit soudain sur ses pieds avec une bruyante exclamation.

– Tudieu ! Watson, je crois que j'y suis ! s'écria-t-il. Oui, oui, ça doit être ça. Watson, vous vous rappelez avoir vu des traces de passage de vaches, aujourd'hui ?

– Certes, plusieurs fois. Où ça ?

– Eh bien, mais, partout. Au marais, et puis dans le sentier, et de nouveau près de l'endroit où le pauvre Heidegger a trouvé la mort.

– Exactement. Eh bien, maintenant, combien de vaches avez-vous vues sur la lande ?

– Je ne me souviens pas d'en avoir vu aucune.

– Étrange, Watson, que nous ayons trouvé tant de traces de

vaches sur notre chemin et pas une seule bête dans toute la lande ; très étrange, hein, Watson ?

– Très étrange, en effet.

– Maintenant, Watson, faites un effort : par la pensée, reportez-vous en arrière. Est-ce que vous les voyez, ces traces de sabots sur le chemin ?

– Oui.

– Vous rappelez-vous qu'elles étaient parfois comme ceci, Watson (il arrangea quelques miettes de pain de la façon suivante :) : : : : : – quelquefois comme cela : :. :. :. :. :. : et, à l'occasion, comme cela :. ·. ·. ·. ·., – Est-ce que vous arrivez à vous rappeler cela ?

– J'avoue que non.

– Moi si. Je pourrais en jurer. Quoi qu'il en soit, nous retournerons vérifier à loisir. Quel cafard aveugle j'ai été de ne pas en tirer de conclusion !

– Et quelle est votre conclusion ?

– Seulement que c'est une vache bien remarquable que celle qui marche, trotte ou galope. Pardieu, Watson, ce n'est pas le cerveau d'un bistrot de campagne qui a été penser à une fausse piste comme celle-là. Il n'y a personne en vue si j'excepte le gars qui est dans la forge : glissons-nous dehors et voyons ce qu'il y a à voir.

Il y avait, dans l'étable en désordre, deux chevaux au poil rude et mal entretenu. Holmes souleva le sabot de derrière à l'un et se mit à rire bruyamment.

– De vieux fers, mais ferrés à neuf – de vieux fers, mais des clous neufs. Cette affaire mérite de devenir un classique. Allons voir jusqu'à la forge.

Le garçon poursuivit son travail sans faire attention à nous. Je vis le regard de Holmes fureter de droite et de gauche dans le tas de débris de ferrailles et de bois qui jonchaient le sol. Soudain, nous entendîmes un pas derrière nous et nous vîmes le

cabaretier, ses gros sourcils froncés sur ses yeux sauvages et les traits mauvais convulsés de fureur.

Il tenait à la main une sorte de badine à tête métallique et s'avançait d'un air si menaçant que je fus heureux de sentir mon revolver dans ma poche.

– Maudits espions ! s'écria l'homme. Qu'est-ce que vous faites là ?

– Eh bien, quoi, monsieur Reuben Hayes, dit Holmes avec calme, on pourrait croire que vous craignez que nous ne découvrions quelque chose.

L'autre se maîtrisa au prix d'un violent effort et sa bouche sinistre se détendit en un rire forcé, plus menaçant encore que ses sourcils froncés.

– Tout ce que vous pourrez trouver dans ma forge est à votre service, dit-il. Mais, écoutez voir, monsieur, ça ne me chante pas qu'on fouine chez moi sans ma permission, alors, plus tôt vous aurez payé votre compte et décampé, plus je serai content.

– Bien, monsieur Hayes… on ne voulait pas vous offenser, dit Holmes. On est venus jeter un coup d'œil à vos chevaux, mais je crois tout compte fait que nous irons à pied. Ce n'est pas loin, à ce qu'il me semble.

– Pas plus de trois kilomètres d'ici les grilles. La route est là à gauche.

Il nous suivit d'un œil maussade pendant que nous nous éloignions. Nous ne continuâmes pas longtemps sur la route, car Holmes s'arrêta dès qu'un tournant nous eut masqué le cabaretier.

– Nous brûlions, comme disent les enfants, dans cette auberge, dit-il. J'ai l'impression de refroidir à chaque pas qui m'en éloigne. Non, non, je me refuse à la quitter.

– Je suis convaincu, dis-je, que ce Reuben Hayes sait tout ce qu'il y a à savoir. Jamais je n'ai vu un traître aussi avéré.

– Ah ! c'est l'impression qu'il vous a faite, hein ? Il y a les

chevaux, il y a la forge. Oui, c'est un endroit intéressant que ce « Coq de combat ». Je crois que nous y jetterons un autre coup d'œil, de discrète façon.

Une longue colline en pente douce, parsemée de rochers calcaires gris, s'étendait derrière nous. Nous avions quitté la route et nous gravissions le coteau quand, en regardant dans la direction du château d'Holdernesse, je vis un cycliste qui venait à bonne allure.

– Couchez-vous, Watson ! me cria Holmes, en pesant de sa main sur mon épaule.

À peine nous étions-nous dissimulés que l'homme fila devant nous sur la route. Au milieu d'un mouvant nuage de poussière j'aperçus un visage livide et tourmenté – une figure dont tous les traits, la bouche tordue et les yeux écarquillés exprimaient l'horreur. C'était comme une étrange caricature du gracieux James Wilder que nous avions vu la veille.

– Le secrétaire du duc ! s'écria Holmes. Vite, Watson, voyons ce qu'il va faire !

Nous nous faufilâmes de roc en roc jusqu'à ce que, peu après, nous nous trouvâmes à un endroit d'où nous pouvions voir la porte d'entrée de l'auberge. La bicyclette de Wilder était auprès, appuyée au mur. Personne ne bougeait dans les parages de la maison et nous ne pouvions pas non plus entrevoir de visages aux fenêtres. Lentement, le crépuscule tomba en même temps que le soleil déclinait derrière les hautes tours du château. Puis, dans la pénombre, nous vîmes les deux lanternes d'une voiture s'allumer dans la cour de l'auberge et, peu après, nous entendîmes le bruit des sabots des chevaux qui l'emmenaient à furieuse allure dans la direction de Chesterfield.

– Qu'est-ce que vous pensez de cela, Watson ? me chuchota Holmes.

– Ça ressemble à une fuite.

– Un homme seul dans un dog-cart, autant que je puisse en juger. Eh bien, ce n'était sûrement pas M. James Wilder, car le

revoici à la porte.

Un carré de lumière rouge venait de surgir dans l'obscurité. En son centre se découpait en noir la silhouette du secrétaire, qui, tendant le cou, semblait scruter l'obscurité. Il attendait évidemment quelqu'un. Enfin, on entendit des pas sur la route, une deuxième silhouette fut un instant visible devant l'écran de lumière, et ce fut de nouveau l'obscurité. Cinq minutes plus tard, une lampe s'alluma dans une pièce du premier étage.

– Il semble qu'on s'adresse à une drôle de clientèle, dans ce « Coq de combat », dit Holmes.

– Le bar se trouve de l'autre côté.

– D'accord. Ceux-ci sont ce qu'on pourrait appeler les invités particuliers du patron. Maintenant, que diable M. James Wilder peut-il faire là à cette heure de la nuit et quel est le compère qui vient l'y retrouver ? Allons, Watson, il faut absolument que nous prenions un risque et que nous essayions d'y voir plus clair.

Ensemble, nous nous glissâmes sur la route et nous nous avançâmes sans bruit jusqu'à la porte de l'auberge. La bicyclette se trouvait toujours appuyée contre le mur. Holmes gratta une allumette et l'approcha de la roue arrière. Je l'entendis glousser de satisfaction quand la lumière lui montra un pneu Dunlop muni d'une pièce. Nous étions juste en dessous de la fenêtre éclairée.

– Il faut à tout prix que je guigne là-haut, Watson. Si vous vous arc-boutez au mur et me prêtez votre dos, je crois que je pourrai y arriver.

Un instant plus tard, ses pieds étaient sur mes épaules. Toutefois il fut presque aussitôt descendu que monté.

– Allons, mon ami, me dit-il, nous avons bien assez travaillé aujourd'hui. Nous avons, je crois, récolté tout ce que nous pouvions. Le chemin est long d'ici l'école et plus vite nous nous mettrons en route, mieux cela vaudra.

Il desserra à peine les dents durant notre harassant parcours à travers la lande et une fois revenus à l'école il ne voulut pas y entrer, mais poursuivit son chemin jusqu'à la gare de Mackleton, d'où il aurait la possibilité d'expédier des télégrammes. Tard dans la soirée, je l'entendis remonter le moral du docteur Huxtable, anéanti par la mort tragique de son professeur et, plus tard encore il entra dans ma chambre, aussi alerte et vigoureux qu'au début de la journée.

– Tout va bien, mon cher, me dit-il. Je vous promets qu'avant demain soir nous aurons trouvé la solution du mystère.

À onze heures, le lendemain matin, mon ami et moi parcourions à pied la fameuse allée d'yeuses du château d'Holdernesse. Nous franchîmes, escortés par un valet de pied, la célèbre et magnifique entrée Renaissance et pénétrâmes dans le bureau du duc. Nous y trouvâmes M. James Wilder, réservé et courtois, mais avec encore dans ses yeux furtifs et dans ses traits nerveux quelque chose de la folle terreur de la veille.

– Vous êtes venus voir le duc ? Je regrette, mais le fait est que le duc est loin d'être en bonne santé. Il a été très bouleversé par la tragique nouvelle. Nous avons reçu hier après-midi un télégramme du docteur Huxtable qui nous avisait de votre découverte.

– Il faut que je voie le duc, monsieur Wilder.

– Mais il est dans sa chambre.

– Eh bien, j'irai dans sa chambre.

– Je crois qu'il est couché.

– Je le verrai couché.

L'inexorable froideur de Holmes montra au secrétaire que toute discussion était superflue.

– Bien, monsieur Holmes ; je vais lui dire que vous êtes

Après une demi-heure d'attente, le grand seigneur parut. Son visage était plus cadavérique que jamais, ses épaules s'étaient

voûtées et il me parut bien plus âgé que le jour d'avant. Il nous souhaita la bienvenue avec une majestueuse courtoisie et s'assit à son bureau, sa barbe rouge déployée sur le sous-main.

– Eh bien, monsieur Holmes ? dit-il.

Mais les yeux de mon ami étaient rivés au secrétaire qui s'était campé auprès du fauteuil de son maître.

– Je crois, monsieur, que je pourrais parler plus librement en l'absence de M. Wilder.

L'autre pâlit un peu encore et jeta un coup d'œil mauvais à Holmes.

– Si Monsieur le désire…

– Oui, oui, laissez-nous, ça sera mieux. Maintenant, monsieur Holmes, qu'avez-vous à me dire ?

Mon ami attendit que la porte se fût refermée derrière le secrétaire.

– Le fait est, monsieur, dit-il, que mon collègue le docteur Watson, et moi, nous avions reçu du docteur Huxtable l'assurance qu'une récompense était offerte pour la solution de cette affaire. J'aimerais en avoir confirmation de votre propre bouche.

– Certainement, monsieur Holmes.

– Elle se montait, si ce que l'on m'a dit est exact, à cinq mille livres pour celui qui vous dirait où est votre fils ?

– Exactement.

– Et mille autres pour celui qui désignerait la ou les personnes qui le séquestrent ?

– Exact encore.

– Sous cette deuxième rubrique, il y a lieu de comprendre, sans nul doute, non seulement ceux qui l'ont emmené, mais aussi ceux qui conspirent pour le maintenir dans sa séquestration actuelle ?

– Mais oui, mais oui ! s'écria le duc avec impatience. Si vous faites bien votre travail, monsieur Sherlock Holmes, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre d'avoir été traité avec mesquinerie.

Mon ami se frotta les mains avec une expression de cupidité qui me surprit, connaissant ses goûts simples.

– Il me semble apercevoir votre chéquier sur la table, dit-il. Je serais heureux si vous me faisiez un chèque de six mille livres. Ce serait aussi bien, peut-être, de le barrer. Ma banque est celle de la capitale et des comtés, dans Oxford Street.

Le duc, très grave, restait assis très droit dans son fauteuil et considérait Holmes d'un œil impassible.

– S'agit-il d'une plaisanterie, monsieur Holmes ? Le sujet ne s'y prête guère.

– Du tout, monsieur. Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, alors ?

– Je veux dire que j'ai gagné la récompense. Je sais où est votre fils et je connais certains de ceux, tout au moins, qui le tiennent.

La barbe du duc était devenue d'un rouge plus agressif que jamais par contraste avec son visage d'une pâleur de spectre.

– Où se trouve-t-il ? demanda-t-il, haletant.

– Il est – ou du moins il était hier soir – à l'auberge du « Coq de combat », à trois kilomètres environ de la grille de votre parc.

Le duc retomba en arrière dans son fauteuil.

– Et qui accusez-vous ?

La réponse de Sherlock Holmes fut stupéfiante. Il s'avança d'un pas et frappant sur l'épaule du duc :

– Je vous accuse, *vous*, dit-il. Et maintenant, monsieur, si vous voulez bien me remettre le chèque en question.

Jamais je n'oublierai l'aspect du duc quand il bondit et battit le vide de ses mains comme un homme qui s'enfonce dans un abîme. Puis, par un effort d'aristocratique maîtrise de soi, il se rassit, et enfouit son visage dans ses mains. Un long moment s'écoula. Puis :

– Que savez-vous au juste ? dit-il enfin, sans lever la tête.

– Je vous ai vus ensemble hier soir.

– Quelqu'un d'autre que votre ami est-il au courant ?

– Je n'ai parlé à personne.

Le duc prit sa plume entre ses doigts tremblants et ouvrit son chéquier.

– Je tiendrai parole, monsieur Holmes. Je vais vous faire ce chèque, bien que l'information que vous avez recueillie ne soit guère la bienvenue. Quand j'ai annoncé la récompense, je ne pensais guère que les événements allaient prendre un pareil tour. Mais vous et votre ami, vous êtes des gens discrets, monsieur Holmes ?

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

– Il faut que je m'explique nettement, monsieur Holmes. Si vous êtes seuls, tous les deux, à connaître l'incident, il n'y a aucune raison pour qu'il n'en reste pas là. Je crois que je vous dois douze mille livres, n'est-ce pas ?

Mais Holmes, en souriant, fit non de la tête.

– J'ai bien peur, monsieur, que les affaires ne puissent pas s'arranger aussi facilement que ça. Il y a la mort du professeur qu'il s'agit d'expliquer.

– Mais James n'en était pas au courant. Vous ne pouvez pas l'en tenir responsable. Elle fut le fait de cette épouvantable brute que nous avons eu le malheur d'employer.

– Je suis forcé de considérer, monsieur, que quand un homme est l'instigateur d'un forfait, il est moralement coupable de tout autre crime qui peut en découler.

– Moralement, monsieur Holmes, sans doute avez-vous raison. Mais sûrement pas aux yeux de la loi. Un homme ne peut pas être condamné pour un meurtre auquel il n'assistait pas et qu'il réprouve et abomine autant que vous pouvez le faire. A la minute où il l'a appris, il m'a tout confessé, tellement il était saisi d'horreur et de remords. Il n'a pas perdu une heure pour rompre totalement avec le meurtrier. Oh, monsieur Holmes, il faut le sauver ! vous le devez ! je vous dis que vous le devez ! (Le duc avait renoncé à toute tentative pour conserver sa maîtrise de soi et, le visage convulsé, il marchait de long en large en battant l'air de ses poings. Enfin il se domina et se rassit à sa table.) J'apprécie le geste qui vous a poussé à venir ici avant d'en parler à quiconque, reprit-il. Du moins, pouvons-nous tenir conseil pour envisager le moyen de réduire le scandale au minimum.

– Exactement, dit Holmes. Je crois, monsieur, qu'on ne peut y parvenir que s'il existe une totale et complète franchise entre nous. Je suis disposé à vous aider au mieux de mes capacités. Mais pour cela, il faut que je sache jusqu'au dernier détail comment se présente l'affaire. Je suppose que vos paroles concernent M. James Wilder et qu'il n'est pas l'assassin ?

– Non. Le meurtrier s'est échappé.

Sherlock Holmes eut un sourire discret.

– Vous n'avez sûrement pas la moindre connaissance de la petite réputation que je possède, sans quoi vous ne vous imagineriez pas qu'on m'échappe aussi facilement. M. Reuben Hayes a été arrêté, sur ma demande, hier soir à onze heures à Chesterfield. J'ai reçu ce matin, avant de quitter l'école, un télégramme du chef de la police locale m'en avisant.

Le duc se rejeta en arrière dans son fauteuil et regarda mon ami avec de grands yeux.

– Vous semblez posséder des pouvoirs surhumains, dit-il. Ainsi on a pris Reuben Hayes ? Je suis heureux de l'apprendre, si James n'est pas appelé à en subir le contrecoup.

– Votre secrétaire ?

– Non, monsieur, mon fils.

Ce fut au tour de Holmes d'avoir l'air médusé.

– Je reconnais que ce fait m'est entièrement inconnu. Je suis forcé de vous demander d'être plus explicite.

– Je ne vous cèlerai rien. Je suis de votre avis qu'une complète franchise, si douloureuse qu'elle puisse m'être, est la meilleure politique dans la situation désespérée où m'ont réduit la folie et la jalousie de James. Quand j'étais jeune, monsieur Holmes, j'ai aimé d'un amour comme on n'en éprouve qu'un dans une vie entière. J'ai offert à la personne de m'épouser, mais elle a refusé parce que cette union risquait de compromettre ma carrière. Si elle avait vécu, je n'en aurais certainement pas épousé une autre. Mais elle mourut et laissa cet enfant que j'ai chéri et dont j'ai pris soin pour l'amour d'elle. Je ne pouvais en reconnaître la paternité aux yeux du monde, mais je lui ai donné la meilleure éducation et, depuis qu'il a atteint l'âge d'homme, je l'ai gardé près de moi. Il a surpris mon secret et il n'a cessé, depuis lors, d'user abusivement du pouvoir que cela lui donnait sur moi et de la possibilité où il se trouvait de provoquer un scandale qui m'aurait fait horreur. Sa présence fut pour quelque chose dans le tour malheureux que prit mon mariage. Par-dessus tout, il poursuivit, dès le début, d'une haine tenace, mon héritier légitime. Vous pouvez à bon droit demander pourquoi, dans ces conditions, je gardais quand même James sous mon toit. Je vous répondrai que c'est parce que je revoyais dans ses traits ceux de sa mère et que, à cause de ce cher souvenir, mes souffrances s'éternisèrent. Toutes ses manières gracieuses, aussi… il n'y avait rien d'elle qu'il ne me rappelât ou me suggérât. Je n'avais pas la force de l'éloigner. Mais je craignais tellement qu'il ne jouât un mauvais tour à Arthur – je veux dire à lord Saltire – que, pour sa sécurité, j'envoyai celui-ci à l'établissement du docteur Huxtable.

« James eut affaire avec le nommé Hayes parce que ce

dernier était mon locataire. James, en l'occurrence, me représentait comme mon fondé de pouvoir. L'autre était une canaille mais, je ne sais comment, James et lui se lièrent intimement. Il a toujours été attiré par les mauvaises fréquentations. Quand James décida de kidnapper lord Saltire, ce fut aux services de cet individu qu'il eut recours. Vous vous souvenez que j'ai écrit à Arthur le dernier jour. Eh bien, James ouvrit la lettre, et y glissa un mot où il lui disait de venir le retrouver dans le petit bois appelé le Fourré déchiqueté qui se trouve près de l'école. Il invoqua le nom de la duchesse et ainsi parvint à engager le petit à venir. Ce soir-là, James s'y rendit à bicyclette – je vous rapporte ce que lui-même m'a confessé – et il dit à Arthur, qu'il retrouva dans le bois, que sa mère voulait à toute force le voir, qu'elle l'attendait dans la lande et que s'il voulait revenir dans le boqueteau à minuit, il y trouverait un homme avec un cheval qui l'emmènerait retrouver sa mère. Le pauvre Arthur donna dans le piège. Il vint au rendez-vous et trouva le nommé Hayes avec un poney à la longe. Arthur le monta et ils partirent ensemble. Il paraît – mais cela James ne l'a appris qu'hier – qu'ils furent poursuivis et que Hayes frappa d'un coup de bâton sur la tête l'homme qui était à leurs trousses. Le malheureux en est mort. Hayes emmena Arthur à son cabaret, au « Coq de combat », où il le séquestra dans une chambre du premier ; il y était soigné par Mme Hayes, une brave femme, mais totalement dominée par sa brute d'époux.

« Eh bien, monsieur Holmes, voilà où en étaient les choses quand je vous ai vu pour la première fois, il y a deux jours. Je ne soupçonnais pas plus que vous la vérité. Vous allez me demander quel mobile avait James d'agir ainsi. A quoi je réponds qu'il y avait une grande part de déraison et de fanatisme dans la haine qu'il avait vouée à l'héritier de mon titre. Dans son esprit c'était lui qui aurait dû hériter tous mes biens et il s'insurgeait contre les lois qui l'en privaient. En outre, il avait un mobile précis : il voulait me contraindre à disposer de ma fortune en sa faveur et pensait qu'il était en mon pouvoir de le faire. Son dessein était de m'amener à

conclure avec lui un marché : il me rendait Arthur à condition que je ferais de lui, James, mon héritier légitime. Il savait parfaitement que jamais je ne m'adresserais à la police pour le mater. Je dis qu'il m'aurait proposé ce marché, mais il ne l'a pas effectivement fait, car les événements marchèrent trop vite pour lui et il n'eut pas le temps de réaliser ses plans.

« Ce qui réduisit à néant ses abominables calculs, ce fut la découverte que vous fîtes du cadavre du malheureux Heidegger. James fut, à cette nouvelle, saisi d'horreur. Elle nous parvint pendant que nous étions ensemble dans ce bureau. Le docteur Huxtable nous avait expédié un télégramme et James se montra si anéanti de douleur et si agité que mes soupçons, déjà latents, se muèrent aussitôt en certitude, de sorte que je l'accusai du forfait. Il me confessa tout spontanément. Puis il me supplia de garder son secret trois jours encore, pour donner à son misérable complice une possibilité de sauver sa tête. Je cédai – j'ai toujours cédé – à ses prières et, aussitôt, il se précipita au "Coq de combat" pour prévenir Hayes et lui fournir les moyens de s'enfuir. Je ne pouvais aller là-bas de jour, sans provoquer des commentaires, mais sitôt la nuit tombée, je m'empressai de m'y rendre pour voir mon cher Arthur. Je le trouvai sain et sauf, mais horrifié au-delà de toute expression par l'épouvantable forfait auquel il avait assisté. Pour tenir ma promesse et bien contre ma volonté, je consentis à le laisser là-bas trois jours encore, aux soins de Mme Hayes, puisqu'il était évident qu'on ne pouvait aviser la police de sa présence en cet endroit sans lui dire aussi qui était le meurtrier, et je ne voyais pas comment ce criminel pourrait être puni sans entraîner dans sa ruine mon malheureux James. Vous m'avez demandé de la franchise, monsieur Holmes, et je vous ai pris au mot, car je vous ai maintenant tout dit, sans essayer de rien dissimuler ou déguiser. A votre tour, soyez franc avec moi.

– C'est ce que je vais faire, dit Holmes. Tout d'abord, monsieur, je suis forcé de vous dire que vous vous êtes placé, vis-à-vis de la loi, dans une situation extrêmement grave. Vous avez pardonné un crime et vous avez aidé un meurtrier à

s'enfuir ; car je ne doute pas un instant que l'argent qu'a pu prendre James Wilder pour aider son complice à se sauver ne soit sorti de votre bourse.

D'une inclinaison de tête le duc confirma le fait.

– C'est une chose extrêmement grave. Plus coupable encore, à mon avis, est votre attitude vis-à-vis de votre plus jeune fils. Vous le laissez dans ce repaire pour trois jours…

– On m'a solennellement promis…

– Que sont des promesses pour des gens comme cela ? Rien ne vous garantit qu'il ne sera pas enlevé une seconde fois. Pour rassurer votre fils aîné coupable, vous exposez votre cadet innocent à un danger imminent et superflu. Rien ne peut justifier un geste pareil.

L'orgueilleux seigneur d'Holdernesse n'avait pas l'habitude d'être ainsi tancé dans son propre palais ducal. Le sang lui monta au front, mais sa conscience coupable le fit rester muet.

– Je viendrai à votre aide, mais à une seule condition : vous allez appeler le valet de pied et je lui donnerai les ordres que je voudrai.

Sans mot dire, le duc appuya sur une sonnerie. Un domestique entra.

– Je suis heureux de vous apprendre, lui dit Holmes, que votre jeune maître est retrouvé. Le duc désire que la voiture aille immédiatement chercher lord Saltire à l'auberge du « Coq de combat ».

« Maintenant, reprit Holmes une fois que le valet de pied, tout heureux, fut parti, ayant garanti l'avenir, nous pouvons nous montrer plus indulgents à l'égard du passé. Je n'agis pas à titre officiel, et il n'y a aucune raison, dès l'instant que la justice suit son cours, que je dévoile tout ce que je sais. Pour ce qui est de Hayes, je n'ai rien à dire. La potence l'attend et je ne ferai rien pour l'en sauver. Ce qu'il révélera, je l'ignore, mais je ne doute pas que vous n'ayez le moyen de lui faire comprendre

que son intérêt est de garder le silence. Du point de vue de la police, il sera considéré comme ayant enlevé l'enfant pour en tirer une rançon. Si elle ne trouve pas elle-même quelle est la vérité, je ne vois pas pourquoi je la lui soufflerais. Je tiens toutefois à vous avertir que la présence de M. James Wilder chez vous ne peut dorénavant que provoquer des catastrophes.

– Je l'ai compris, monsieur Holmes, et il est déjà entendu qu'il va me quitter pour toujours et aller se fixer en Australie.

– En ce cas, monsieur, puisque vous-même déclariez tout à l'heure que c'était de sa présence qu'étaient résultées toutes vos difficultés conjugales, je me permettrais de suggérer que vous signaliez à la duchesse le nouvel état de choses et que vous essayiez de reprendre les relations si malheureusement interrompues.

– Cela va aussi s'arranger, monsieur Holmes. J'ai écrit à la duchesse ce matin.

– Dès lors, dit Holmes en se levant, je crois que mon ami et moi pouvons nous féliciter des heureux résultats de notre petite visite dans ces parages. Il reste toutefois un petit point sur lequel j'aimerais obtenir des éclaircissements : le dénommé Hayes a muni ses chevaux de fers qui contrefaisaient des sabots de vaches. Est-ce de M. Wilder qu'il a appris un pareil subterfuge ?

Le duc resta un instant songeur ; son visage reflétait une intense surprise. Puis il ouvrit une porte et nous fit passer dans une grande pièce qui avait des allures de musée. Il nous mena vers une vitrine dans un coin et nous indiqua la notice.

« Ces fers, y lisait-on, ont été trouvés dans les douves du château d'Holdernesse. Destinés à être utilisés par des chevaux, ils n'en affectent pas moins, par-dessous, la forme d'un sabot fourchu, de façon à lancer les poursuivants sur une fausse piste. On pense qu'ils ont appartenu à certains des barons de Holdernesse qui, au Moyen Age, ravageaient la contrée. »

Holmes ouvrit la vitrine et passa sur un des fers son doigt

humecté. Une mince couche de boue fraîche lui resta sur l'épiderme.

– Merci, dit-il en replaçant la vitre. C'est, après un autre, l'objet le plus intéressant que j'ai vu au cours de ce voyage.

– Et quel est l'autre ?

Holmes plia son chèque et le plaça avec soin dans son portefeuille. « Je suis pauvre », dit-il en le tapotant avec affection avant de l'enfouir dans les profondeurs de sa poche intérieure de veston.

PETER LE NOIR[{6}]

Je n'ai jamais connu mon ami en meilleure forme, tant mentale que physique, qu'au cours de l'année 1895. Sa réputation grandissante lui avait amené une clientèle immense et je me rendrais coupable d'indiscrétion si je me bornais même à suggérer l'identité de certains des illustres clients qui franchirent notre humble seuil de Baker Street. Holmes, néanmoins, comme tous les grands artistes, vivait pour son art et, sauf dans le cas du duc d'Holdernesse, je ne l'ai que rarement vu réclamer une rétribution considérable pour ses inestimables services. Il était si détaché des biens de ce monde – ou si capricieux – qu'il a fréquemment refusé son aide à des personnes riches et puissantes quand le problème ne lui disait rien, tandis qu'il lui arrivait de consacrer des semaines d'intense concentration aux affaires de quelque humble client dont le cas présentait ces conditions d'étrangeté et cette atmosphère dramatique qui stimulaient son imagination et mettaient à l'épreuve sa perspicacité.

En cette mémorable année 1895, une curieuse et disparate succession d'affaires avait retenu son attention. Elle allait de sa fameuse enquête sur la mort subite du cardinal Tosca – investigations menées sur le désir exprès de notre Saint-Père le pape – à l'arrestation de Wilson, le célèbre dresseur de serins, qui délivra les bas quartiers de Londres d'une abominable plaie. Presque immédiatement après ces deux affaires sensationnelles survint la tragédie de Woodman's Lee et les ténébreuses circonstances qui entourèrent la mort du capitaine Peter Carrey. Un exposé des exploits de M. Sherlock Holmes ne serait pas complet sans un récit de cette affaire tout à fait exceptionnelle.

Pendant la première semaine de juillet, mon ami avait été si

souvent et si longtemps absent de notre appartement que je savais qu'il avait quelque chose en train. Le fait que plusieurs gaillards de mauvaise mine étaient venus, au cours de cette période, demander le capitaine Basil, m'avait donné à entendre que Holmes travaillait quelque part sous l'un des nombreux noms et déguisements qui lui servaient à dissimuler sa formidable personnalité. Il possédait dans différents points de Londres cinq petits refuges au moins dans lesquels il était à même de changer d'identité. Il ne m'avait rien dit de l'affaire en question et il n'était pas dans mes habitudes de le contraindre à des confidences. Le premier signe positif qu'il me donna de la direction dans laquelle s'orientaient ses investigations fut vraiment extraordinaire. Il était parti avant le petit déjeuner et je m'étais assis à table pour ce repas matinal quand il entra à grands pas dans la pièce, le chapeau sur la tête et en tenant sous son bras, comme un parapluie, une lance énorme et à la pointe hérissée de barbes.

– Grand Dieu, Holmes ! m'écriai-je, est-ce à dire que vous vous êtes promené dans Londres avec ça ?

– Jusque chez le boucher et retour, oui.

– Chez le boucher ?

– Et j'en reviens avec un excellent appétit. On ne saurait mettre en doute, Watson, la valeur d'un peu d'exercice avant le petit déjeuner. Mais je suis prêt à parier que vous ne devinerez jamais de quelle nature fut l'exercice que j'ai pris.

– Je n'essaierai même pas.

Il se mit à rire tout en se versant du café.

– Si vous aviez pu regarder dans l'arrière-boutique d'Allardyce, vous auriez pu voir un cochon mort pendu à un croc au plafond, et un monsieur en manches de chemise en train de le perforer furieusement avec l'arme en question. Cette personne énergique, c'était moi, et j'ai acquis la conviction qu'il n'y a pas de déploiement de force qui tienne pour traverser un cochon de part en part d'un seul coup. Ça vous dirait peut-être

quelque chose de vous y essayer ?

– Pas pour un empire. Et pourquoi ces essais ?

– Parce que j'avais l'impression que cela aurait une répercussion indirecte sur le mystère de Woodman's Lee. Ah ! Hopkins, j'ai reçu votre télégramme hier soir et je vous attendais. Prenez donc quelque chose avec nous.

Le visiteur à qui s'adressaient ces paroles était un homme extrêmement alerte, d'une trentaine d'années et vêtu d'un complet de drap d'Écosse fort discret ; il conservait toutefois le port et la raideur des gens qui revêtent d'ordinaire un uniforme. Je le reconnus aussitôt comme étant Stanley Hopkins, un jeune inspecteur de police sur l'avenir duquel Holmes entretenait de grandes espérances et qui, en retour, professait l'admiration et le respect d'un disciple pour les méthodes scientifiques du célèbre détective amateur. Le front d'Hopkins était sombre et il s'assit d'un air profondément dégoûté.

– Non merci, monsieur. J'ai déjeuné avant de venir. J'ai passé la nuit à Londres, car je suis venu hier faire mon rapport.

– Et qu'aviez-vous à rapporter ?

– Un échec, monsieur. Un échec total.

– Vous n'avez pas progressé ?

– Pas du tout.

– Aïe, aïe, aïe ! Il va falloir que je voie ça !

– Je le voudrais bien, monsieur Holmes. C'est la première belle occasion qu'on me donne et me voici à bout de ressources. Je serais joliment heureux si vous veniez me donner un coup de main.

– Eh bien, il se trouve que j'ai déjà lu avec soin tous les éléments d'informations qu'on possède, y compris le compte rendu de l'enquête. Au fait, quel compte tenez-vous de la blague à tabac trouvée sur le théâtre du crime ? N'y a-t-il pas là un indice ?

Hopkins eut l'air surpris.

– C'était celle de la victime, monsieur. Il y avait ses initiales dedans. Et elle était en peau de phoques ; or, c'était un chasseur de phoques.

– Mais il n'avait pas de pipe.

– Non, monsieur, nous n'avons pas trouvé de pipe ; le fait est qu'il fumait fort peu. Mais il peut, quand même, avoir eu du tabac pour ses amis.

– Sans doute. Je n'en parle que parce que si ç'avait été moi qui menais l'enquête j'aurais été enclin à en faire le point de départ de mes investigations. Toutefois, mon ami, le docteur Watson, ignore tout de ce problème et je ne m'en trouverais pas plus mal si vous me répétiez la suite des événements, une fois encore. Donnez-nous simplement un bref aperçu de l'essentiel.

Stanley Hopkins sortit un papier de sa poche.

– J'ai ici quelques dates qui vous fourniront la carrière du défunt, le capitaine Peter Carey. Il est né en 1845 – cinquante ans, donc. Ce fut un fort audacieux pêcheur de loutres et de baleines. En 1883, il commandait le baleinier *Licorne des mers*, de Dundee. Il fit alors plusieurs brillantes campagnes de suite et l'année d'après – 1884 – se retira. Après cela, il voyagea pendant plusieurs années et, finalement, acheta dans le Sussex, près de Forest Row, une petite maison appelée Woodman's Lee. Là il a vécu six ans, et là il est mort, il y a une semaine aujourd'hui.

« Cet homme avait certaines particularités fort singulières. Dans la vie c'était un puritain strict – un type silencieux et morose. Sa maisonnée consistait en sa femme, sa fille, âgée de vingt ans, et deux bonnes. Ces dernières ne cessaient de changer, car leur position, qui n'était jamais fort réjouissante, devenait parfois insupportable. L'homme buvait à l'excès par intermittence et quand la crise d'ivrognerie le prenait, il devenait un véritable démon. On l'a vu jeter sa femme et sa fille à la porte au milieu de la nuit et les rosser dans le parc jusqu'à

ce que tout le village, de l'autre côté des grilles, fût réveillé par leurs hurlements.

« Il fut convoqué une fois devant le juge de paix pour des violences sauvages auxquelles il s'était livré sur la personne du vieux pasteur, venu lui faire des remontrances à propos de sa conduite. En bref, monsieur Holmes, vous iriez loin avant de trouver un homme plus dangereux que Peter Carey, et on m'a dit qu'il était exactement pareil quand il commandait son bateau. On le connaissait dans la navigation sous le nom de Peter le Noir, et le surnom ne lui avait pas été donné à cause de son teint basané et de sa grande barbe, mais en raison de son humeur qui répandait la terreur autour de lui. Je n'ai pas besoin de dire qu'il était honni et évité par tous ses voisins et que je n'ai pas entendu prononcer une seule parole de regret à propos de sa terrible fin.

« Vous avez dû lire, monsieur Holmes, dans le compte rendu de l'enquête du coroner, des détails concernant la cabine – mais votre ami n'en a peut-être pas entendu parler. Carey s'était bâti à quelques centaines de mètres de sa maison une cabane en bois – il l'appelait toujours sa "cabine" – et c'est là qu'il couchait tous les soirs. C'était une petite bicoque qui ne comportait qu'une seule pièce de quatre mètres cinquante sur trois. Il en conservait la clé dans sa poche, faisait lui-même son lit et son ménage et ne laissait jamais personne en franchir le seuil. Il y a de petites fenêtres de chaque côté, mais elles étaient couvertes par des rideaux et jamais ouvertes. L'une d'elles était tournée dans la direction de la grand-route et quand la lumière y brillait la nuit, les gens se la montraient en se demandant ce que Peter le Noir pouvait être en train de faire. C'est cette fenêtre-là, monsieur Holmes, qui nous a donné un des rares éléments positifs d'investigation qui soient sortis de l'enquête.

« Vous vous rappelez qu'un maçon, du nom de Slater, venant à pied de Forest Row vers une heure du matin, deux jours avant le meurtre, s'arrêta en passant devant la propriété pour regarder le carré de lumière qui brillait encore entre les arbres. II jure que l'ombre d'une tête d'homme se profilait, clairement

visible sur le rideau, et que cette ombre n'était pas celle de Peter Carey, qu'il connaissait bien. C'était celle d'un homme barbu, mais à la barbe courte et pointant vers l'avant d'une manière toute différente de celle du capitaine. C'est du moins ce qu'a dit Slater, mais il avait passé deux heures au cabaret et il y a quelque distance entre la route et la fenêtre. En outre, cela concerne le lundi, or le crime fut perpétré le mercredi.

« Le mardi, Peter Carey se montra de l'humeur la plus noire, surexcité par la boisson et aussi sauvage que la plus dangereuse bête fauve. Il ne cessa de rôder dans la maison et les femmes prenaient leurs jambes à leur cou quand elles l'entendaient arriver. Tard le soir, il descendit à sa bicoque. Vers deux heures le matin, sa fille, qui dormait la fenêtre ouverte, entendit un épouvantable hurlement qui venait de cette direction, mais comme il arrivait couramment à Carey de brailler et de crier quand il était pris de boisson, on n'y prit pas garde. En se levant à sept heures une des bonnes remarqua que la porte de la cabane était ouverte, mais si grande était la terreur provoquée par le bonhomme que ce ne fut pas avant midi que quelqu'un osa se risquer à aller voir ce qu'il devenait. En jetant un coup d'œil par la porte ouverte on vit un spectacle qui les mit toutes en fuite, livides, jusqu'au village. Une heure plus tard j'étais sur place et je prenais l'affaire en main.

« Ma foi, j'ai les nerfs assez solides, vous le savez, monsieur Holmes, mais je vous donne ma parole que ça m'a secoué quand j'ai fourré le nez dans cette petite baraque. Elle ronflait comme un harmonium tant elle était pleine de mouches et le plancher et les murs étaient comme un abattoir. Il l'appelait sa cabine et c'en était bien une, car on s'y serait cru à bord d'un bateau. Il y avait une couchette à un bout, une malle de marin, des cartes terrestres et marines, une image de la *Licorne des mers*, une rangée de livres de bord sur un rayon, tout exactement tel qu'on s'attendrait à le trouver dans la cabine d'un capitaine. Et là, au milieu, se trouvait le bonhomme, le visage convulsé comme celui d'un damné à la torture, sa grande barbe tavelée pointant, en son agonie, vers le plafond. En plein dans sa

poitrine, perforée de part en part, il avait un harpon d'acier qui s'était enfoncé profondément dans le bois de la paroi derrière lui. Il était épinglé comme un insecte sur un carton. Naturellement, il était on ne peut plus mort, et cela depuis l'instant où il avait proféré ce dernier hurlement d'agonie.

« Je connais vos méthodes, monsieur, et je les ai mises en pratique. Avant de permettre qu'on touche à quoi que ce soit, j'ai examiné avec le plus grand soin le sol à l'extérieur et aussi le plancher de la pièce. Il n'y avait pas de traces de pas.

– Vous voulez dire que vous n'en avez pas vu ?

– Je vous assure, monsieur, qu'il n'y en avait pas.

– Mon bon, j'ai enquêté sur bien des crimes, mais je n'en ai encore jamais vu qui ait été commis par une créature volante. Dès l'instant que le criminel reste sur deux jambes, il faut fatalement qu'il y ait au sol une sorte d'abrasion, de minime dérangement qu'un chercheur scientifique peut déceler. Il est incroyable que cette pièce souillée de sang n'ait contenu aucune trace susceptible de nous aider. J'ai vu, toutefois, d'après l'enquête, qu'il y avait des objets que vous n'avez pas réussis à négliger ?

Le jeune inspecteur réagit à ces commentaires ironiques.

– J'ai été inepte de ne pas vous appeler à ce moment-là, monsieur Holmes, mais de toute façon, il n'y a pas à y revenir. Oui, il y avait dans la pièce plusieurs objets qui réclamaient une attention particulière. L'un était le harpon qui avait servi pour le crime. On l'avait arraché d'une panoplie au mur. Il en restait deux et la place du troisième était vide. Sur le manche il y avait écrit : S. S. *Licorne des mers*, Dundee, ce qui semblait établir que le crime avait été commis dans un moment de fureur et que le meurtrier avait saisi la première arme qui lui était tombée sous la main. Le fait que le crime avait été commis à deux heures du matin, et que malgré cela Peter Carey était tout habillé, suggérait qu'il avait rendez-vous avec le meurtrier, ce que confirme la présence sur la table d'une bouteille de rhum et de deux verres sales.

– Oui, dit Holmes, je crois que ces deux conclusions sont admissibles. Y avait-il d'autres alcools que ce rhum, dans la pièce ?

– Oui, il y avait sur le coffre une cave à liqueurs qui contenait du whisky et du cognac. Elle est sans importance pour nous, toutefois, car les carafons étaient pleins et n'avaient par conséquent pas servi.

– Sa présence a quand même une signification, dit Holmes. Néanmoins, parlez-nous encore de ceux des objets qui, selon vous, paraissent avoir une incidence sur l'enquête.

– Il y avait sa blague à tabac sur la table.

– Quelle partie de la table ?

– Elle était dans le milieu. Elle était de phoque brut – avec le poil raide et une languette de cuir pour la nouer. A l'intérieur il y avait « *P. C.* » sur le rabat. Elle contenait une demi-once de fort tabac de marin…

– Excellent. Quoi d'autre ?

Stanley Hopkins tira de sa poche un calepin recouvert de tissu. L'extérieur en était rugueux et usé, les feuillets décolorés. Sur la première page étaient inscrites les initiales « *J. H. N.* » et le millésime « 1883 ». Holmes le posa sur la table et l'examina avec minutie tandis que Hopkins et moi regardions chacun par-dessus une de ses épaules. Sur la seconde page étaient imprimées les lettres « *C. P. R.* » et puis venaient plusieurs pages de nombres. Un autre en-tête portait Argentine, un autre Costa Rica, un autre Sâo Paulo, chacun précédant des pages de signes et de chiffres.

– Quelle signification trouvez-vous à tout cela ? demanda Holmes.

– Il semble que ce soient des listes de valeurs mobilières. Je pensais que « *J. H. N.* » étaient les initiales d'un courtier et que « *C. P. R.* » était peut-être le client.

– Et qu'est-ce que vous diriez de Canadian Pacific Railway ?

proposa Holmes.

Stanley Hopkins jura entre ses dents et se donna un coup de poing sur la cuisse.

– Quel imbécile je suis ! s'exclama-t-il. Naturellement, c'est cela ! Alors « *J. H. N.* » sont les seules initiales qu'il nous reste à deviner. J'ai déjà examiné toutes les listes anciennes de la Bourse, mais je ne trouve personne en 1883, soit parmi les agents de change, soit parmi les courtiers dont les initiales correspondent à celles-là. J'ai pourtant l'impression que cet indice est le plus important que je détienne. Vous admettrez, monsieur Holmes, qu'il existe une possibilité que ces initiales soient celles de la seconde personne – en d'autres termes, de l'assassin. Je voudrais aussi faire ressortir que l'introduction, dans l'enquête, d'un document concernant d'importantes quantités de valeurs nous fournit, pour la première fois, une indication du mobile du crime.

Le visage de Sherlock Holmes montrait qu'il était complètement pris de court par ces nouvelles perspectives.

– Je suis contraint d'admettre vos deux arguments, dit-il. Je reconnais que le carnet, qui n'a pas été produit à l'enquête, modifie l'idée que je m'étais formée. J'étais arrivé à une théorie du crime dans laquelle je ne trouve pas place pour cela. Vous êtes-vous efforcé de retrouver certaines des valeurs mentionnées là-dedans ?

– On enquête maintenant dans les bureaux, mais j'ai peur que la liste complète des porteurs de ces titres d'Amérique du Sud ne se trouve dans ces contrées et qu'il ne faille quelques semaines avant qu'on puisse trouver la trace des actions.

Holmes venait d'examiner la couverture du calepin au moyen de sa loupe.

– Sûrement, il y a ici une décoloration, dit-il.

– Oui, monsieur, c'est une tache de sang. Je vous ai dit que j'avais ramassé ce carnet sur le plancher.

– La tache de sang était-elle dessus ou dessous ?

– Sur la face en contact avec le parquet.

– Ce qui prouve, naturellement, qu'on a laissé tomber le calepin une fois le crime commis.

– Exactement, monsieur Holmes. J'ai tenu compte de cet argument et j'en ai conclu que le meurtrier l'avait laissé tomber dans sa fuite précipitée. Il était près de la porte.

– Je suppose qu'aucune de ces valeurs n'a été trouvée dans ce que laisse le défunt ?

– Non, monsieur.

– Avez-vous une raison quelconque de soupçonner qu'il y eut vol ?

– Non, monsieur. Il semble qu'on n'ait rien touché.

– Eh mais, l'affaire paraît certes très intéressante. Et puis, il y avait un couteau, hein ?

– Oui, avec un fourreau dont il n'avait pas été extrait. Il gisait aux pieds du mort. Mme Carey l'a reconnu comme appartenant à son mari.

Holmes resta un instant perdu dans ses pensées.

– Allons, dit-il, j'imagine qu'il faudra que j'aille jeter un coup d'œil à cela.

Stanley Hopkins eut un cri de joie.

– Merci, monsieur. Ça m'ôtera un rude poids.

Holmes le menaça de l'index.

– C'eût été plus facile il y a huit jours, dit-il. Mais même maintenant, ma visite peut n'être pas totalement vaine. Watson, si vous avez le temps, je serais très heureux de votre compagnie. Si vous voulez bien appeler un taxi, Hopkins, nous serons prêts à partir pour Forest Row dans un quart d'heure.

Descendant à la petite gare en bordure de route, nous continuâmes en voiture pendant plusieurs kilomètres parmi les

vastes vestiges des bois qui, à une certaine époque, faisaient partie de la grande forêt qui tint si longtemps en respect les envahisseurs saxons – cette impénétrable *Weald* ou région boisée qui constitua, soixante ans durant, le rempart des autochtones. De vastes secteurs en ont été rasés, car elle fut le siège des premières mines de fer d'Angleterre et on a abattu les arbres pour extraire le minerai. Maintenant pourtant cette industrie s'est reportée sur les champs, plus riches, du Nord, et rien ne montre plus le travail d'antan, si ce n'est les bois ravagés et les grandes cicatrices que porte le sol. Ici, dans une clairière, au flanc verdoyant d'une colline se trouvait une longue maison basse à laquelle on accédait par une allée qui courait en demi-cercle au milieu des champs. Plus près de la route, et entourée de trois côtés par des buissons, il y avait un petit pavillon, dont une fenêtre et la porte faisaient face dans notre direction. C'était le théâtre du meurtre.

Stanley Hopkins nous conduisit d'abord à la maison ; il nous y présenta à une femme hagarde et aux cheveux gris, la veuve de la victime. Les traits accusés de son maigre visage, l'air de furtive terreur de ses yeux aux paupières rougies révélaient les années de malheur et de mauvais traitements qu'elle avait endurés. Sa fille était avec elle. Pâle, les cheveux blonds, elle nous dit, avec une étincelle de défi dans les yeux, qu'elle était heureuse de la mort de son père et qu'elle bénissait la main qui l'avait frappé. Terrible foyer que celui que Peter Carey le Noir s'était façonné, et ce fut avec un sentiment de soulagement que nous nous retrouvâmes dans le soleil, cheminant le long du sentier qu'avaient tracé au travers des champs les pieds du défunt.

La cabane était des plus simples. Des parois de bois, pas de double toit, une fenêtre du côté de la porte et une du côté opposé. Stanley Hopkins sortit la clé de sa poche et il se penchait sur la serrure quand il s'arrêta, l'air attentif et surpris.

– Quelqu'un y a touché, dit-il.

Le fait ne faisait pas de doute. Le bois était coupé et des

éraflures blanches rayaient la peinture, comme si on venait de les faire à l'instant. Holmes s'en fut examiner la fenêtre.

– Quelqu'un a également essayé de la forcer. Qui que ce soit, il n'a pas pu entrer. Ce devait être un bien piètre cambrioleur.

– C'est une chose vraiment extraordinaire, dit l'inspecteur. Ces marques n'étaient pas là hier, j'en jurerais.

– Peut-être un villageois curieux ? suggérai-je.

– Bien peu probable. Il y en a fort peu qui ont osé se risquer sur la propriété, et encore bien moins s'aventurer dans la cabine. Qu'en pensez-vous, monsieur Holmes ?

– Je trouve que le sort est joliment aimable avec nous.

– Vous voulez dire que la personne reviendra ?

– C'est très probable. Il est venu avec l'idée que la porte serait ouverte. Il a essayé d'entrer en se servant de la lame d'un très petit canif. Il n'a pas pu y arriver. Que va-t-il faire ?

– Revenir la nuit prochaine avec un instrument plus utile.

– C'est mon opinion. Ce sera notre faute si nous ne sommes pas là pour le recevoir. En attendant, faites-moi voir l'intérieur de la cabine.

Les traces de la tragédie avaient été enlevées, mais le mobilier de la petite pièce demeurait tel qu'il avait été la nuit du crime. Pendant deux heures, avec la plus intense concentration, Holmes examina tour à tour les objets, mais son visage montrait que ses recherches n'étaient pas fructueuses. Une fois seulement il interrompit ses patientes investigations.

– Avez-vous pris quelque chose sur ce rayon, Hopkins ?

– Non, je n'ai rien bougé.

– On a pris quelque chose. Il y a moins de poussière sur ce coin du rayon qu'ailleurs. Il se peut que ç'ait été un livre posé à plat ; ou bien une boîte. Eh bien, je ne peux rien faire de plus. Allons jusqu'à ces bois magnifiques, Watson, et consacrons quelques heures aux oiseaux et aux fleurs. Nous vous

retrouverons ici plus tard, Hopkins, pour voir s'il y a moyen d'approcher de plus près le monsieur qui nous a rendu cette visite nocturne.

Il était plus de onze heures quand nous tendîmes notre petite embuscade. Hopkins était d'avis de laisser ouverte la porte de la cabane, mais Holmes considérait que ce geste éveillerait les soupçons de l'inconnu. La serrure était des plus simples et une forte lame suffisait à en repousser le pêne. Holmes suggéra aussi que nous attendions non pas au-dedans de la maisonnette, mais dehors, dans les buissons qui environnaient la fenêtre du fond. De cette façon, nous pourrions surveiller notre homme s'il s'éclairait et voir quel était le but de cette subreptice visite de nuit.

Ce fut une longue et morne faction et pourtant il y avait en elle quelque chose du frisson que le chasseur ressent quand, tapi à proximité du point d'eau, il attend la venue des fauves assoiffés. Quel animal sauvage allait fondre sur nous du fond de l'obscurité ? Serait-ce un tigre féroce, criminel dont on ne viendrait à bout qu'au prix d'un combat où il se défendrait des crocs et des griffes, ou bien serait-ce un chacal rampant, dangereux seulement pour ceux qui sont faibles et désarmés ? Dans le plus complet silence, accroupis dans les buissons, nous attendions tout ce qui se présenterait. D'abord les pas de quelques villageois attardés, ou le bruit de voix qui nous venait de l'agglomération facilitèrent notre veillée ; mais une à une ces interruptions s'éteignirent et un calme absolu s'installa, coupé seulement par l'horloge de l'église qui nous renseignait sur l'avance de la nuit, et par le murmure et les froissements d'une petite pluie fine tombant sur le feuillage qui formait une voûte au-dessus de nous.

Deux heures et demie venaient de sonner, annonçant l'heure plus sombre qui précède l'aurore, quand nous tressaillîmes tous trois en entendant un déclic bas, mais net, qui venait de la direction de la grille. Il y eut un autre silence prolongé durant lequel je me pris à craindre qu'il s'agissait d'une fausse alerte, puis on entendit un pas furtif de l'autre côté de la cabane et, un

instant après, un bruit de métal qu'on grattait. L'homme essayait de forcer la serrure ! Cette fois il usa de plus d'adresse ou d'un meilleur outil, car on entendit un soudain claquement, puis des gonds qui craquaient. Là-dessus on gratta une allumette et l'instant d'après la lumière soutenue d'une bougie remplit l'intérieur de la baraque. A travers les rideaux de gaze, nos yeux se rivèrent à la scène qui se déroulait au-dedans.

Le visiteur nocturne était un jeune homme, frêle et mince, avec une moustache noire qui accentuait la mortelle pâleur de son visage. Il ne pouvait guère avoir plus de vingt ans. Je n'ai de ma vie vu un être humain qui parût dans un état de plus pitoyable frayeur, car il tremblait de tous ses membres et claquait des dents. Il était vêtu comme un homme de la bonne société, en costume norfolk avec des culottes de golf et portait une casquette. Nous le vîmes regarder autour de lui avec de grands yeux effrayés. Puis il posa sa bougie sur la table et disparut de notre vue dans l'un des coins. Il en revint avec un grand livre, un des livres de bord qui se trouvaient alignés sur les rayons. S'appuyant à la table, il tourna rapidement les feuillets de ce volume jusqu'au moment où il trouva l'écriture qu'il cherchait. Alors, avec un geste coléreux de sa main crispée il referma le livre, le replaça dans le coin et éteignit la lumière. Il avait à peine fait demi-tour pour quitter la hutte quand la main d'Hopkins s'appesantit sur son collet. Il laissa échapper un cri de terreur quand il comprit qu'il était pris. On ralluma la bougie et nous vîmes notre misérable captif frissonnant et tout recroquevillé sous la poigne du détective. Il s'écroula sur le coffre de marin et ses yeux voyagèrent, désemparés, de l'un à l'autre d'entre nous.

– Eh bien, mon brave, dit Stanley Hopkins, qui sommes-nous et que voulons-nous ici ?

L'homme se ressaisit et nous fit face avec un certain effort pour retrouver la maîtrise de lui-même.

– Vous êtes des policiers, j'imagine ? dit-il. Vous vous figurez que j'ai quelque chose à voir dans la mort du capitaine

Peter Carey. Je vous assure que je suis innocent.

– C’est ce que nous verrons, dit Hopkins. D’abord, votre nom ?

– John Hopley Neligan.

Je vis Holmes et Hopkins échanger un rapide coup d’œil.

– Qu’est-ce que vous faites ici ?

– Puis-je parler à titre confidentiel ?

– Non ; certes non !

– Alors pourquoi vous le dirais-je ?

– Parce que si vous n’avez pas de réponse à fournir, cela pourrait aller mal pour vous lors du procès.

Le jeune homme accusa le coup.

– Eh bien, je vais vous le dire, répondit-il. Et d’ailleurs, pourquoi pas ? Pourtant, cela m’ennuie que ce vieux scandale revienne à la surface. Vous avez entendu parler de Dawson et Neligan ?

Le visage d’Hopkins exprimait que non, mais Holmes parut vivement intéressé.

– Vous voulez parler, dit-il, de ces banquiers de la région de l’Ouest qui ont fait une énorme faillite et ruiné la moitié des grandes familles de Cornouailles ? Après quoi, Neligan disparut.

– C’est cela. Neligan était mon père.

Enfin nous tenions quelque chose de concret ! bien qu’il y eût un abîme entre ce banquier en fuite et le capitaine Peter Carey épinglé au mur avec un de ses propres harpons. Nous écoutâmes tous le jeune homme avec attention.

– Le véritable responsable, dans cette faillite, c’était mon père. Dawson avait pris sa retraite. Je n’avais que dix ans à l’époque, mais j’étais assez grand pour ressentir la honte et l’horreur de la situation. On a toujours dit que mon père avait volé les titres et pris la fuite. Ce n’est pas vrai. Il croyait que si

on lui donnait le temps de les réaliser, les choses s'arrangeraient et tous les créditeurs seraient remboursés. Il partit pour la Norvège dans son petit yacht juste avant que ne fût lancé son mandat d'amener. Je me rappelle cette dernière nuit où il dit adieu à ma mère. Il nous laissa une liste des titres qu'il emmenait et jura qu'il reviendrait la tête haute et qu'aucun de ceux qui avaient eu confiance en lui ne souffrirait de dommage. Eh bien, nous n'avons plus jamais eu de ses nouvelles. Le yacht et lui s'évanouirent intégralement. Nous croyions, ma mère et moi, qu'ils étaient tous deux disparus au fond de l'eau avec les valeurs qu'il avait prises. Nous avions, cependant, un ami fidèle qui est dans les affaires et ce fut lui qui découvrit, il y a quelque temps, que certains des titres que mon père détenait reparaissaient sur le marché de Londres. Vous pouvez imaginer notre stupéfaction. Je passai des mois à en chercher les traces, et après mille difficultés et démarches, je constatai que ces actions avaient été vendues en premier lieu par le capitaine Peter Carey, le propriétaire de cette cabane.

« Naturellement, je me renseignai sur l'individu. J'appris qu'il avait commandé un baleinier qui devait revenir des mers polaires au moment même où mon père naviguait vers la Norvège. L'automne de cette année-là fut orageux, avec d'interminables périodes où le vent soufflait du sud. Il est fort possible que le yacht de mon père ait été emporté vers le nord et ait rencontré là le bateau du capitaine Carey. En ce cas, qu'était devenu mon père ? De toute façon, si je pouvais démontrer, d'après le témoignage de Carey, la façon dont ces titres avaient été introduits sur la place, ce fait établirait la preuve que mon père ne les avait pas vendus et qu'en les emportant, il n'avait pas l'intention de se les approprier.

« Je vins dans le Sussex pour voir le capitaine, mais ce fut à ce même instant que sa mort affreuse se produisit. Je lus, dans le compte rendu de l'enquête, une description de sa cabine qui relatait la présence des vieux livres de bord de son bateau. Il me parut que si je pouvais voir ce qui s'était produit au cours du mois d'août 1883 à bord de la *Licorne des mers*, cela éclaircirait

peut-être le mystère dont s'entourait le destin de mon père. J'ai essayé hier soir d'arriver jusqu'à ces livres de bord, mais je n'ai pas pu ouvrir la porte. J'ai recommencé ce soir, avec succès, mais j'ai constaté que les pages qui concernent le mois qui m'intéresse, ont été arrachées du livre. C'est à ce moment-là que je suis devenu votre prisonnier.

– C'est bien tout ? demanda Hopkins.

– C'est tout, dit-il en détournant les yeux.

– Vous n'avez rien d'autre à nous rapporter ?

– Non, rien, répondit-il après un instant d'hésitation.

– Vous n'êtes pas venu ici avant la nuit dernière ?

– Jamais.

– Alors, comment expliquez-vous la présence de *cela* ? s'écria Hopkins, brandissant l'irrécusable calepin, avec les initiales du prisonnier sur la tache de sang et la page de garde sur la couverture.

L'infortuné s'écroula. Il enfouit son visage dans ses mains et se mit à trembler de tous ses membres.

– Où l'avez-vous eu ? gémit-il. Je ne savais pas. Je croyais l'avoir perdu à l'hôtel.

– Cela suffit, dit Hopkins d'un air sévère. S'il vous reste quelque chose à dire, gardez-le pour le tribunal. Vous allez venir avec moi au commissariat. Eh bien, monsieur Holmes, je vous suis très obligé, à vous et à votre ami, d'être venus m'aider. Il se trouve que votre présence n'était pas nécessaire et que j'aurais tout aussi bien mené l'affaire à bonne fin sans vous, mais je ne vous en suis pas moins reconnaissant. On nous a gardé des chambres à l'hôtel, nous pouvons descendre tous ensemble à pied au village.

– Eh bien, Watson, qu'en pensez-vous ? me demanda Holmes, le lendemain, dans le train qui nous ramenait.

– Je vois que cela ne vous satisfait pas.

– Oh que si, mon cher Watson, cela me satisfait pleinement. Toutefois, les méthodes de Stanley Hopkins ne me ravissent pas. Il me déçoit, Stanley Hopkins. J'attendais mieux de lui. On devrait toujours envisager une autre éventualité possible et se prémunir contre elle. C'est la règle primordiale en fait d'enquêtes criminelles.

– Et quelle est l'autre éventualité ?

– Celle que je recherche moi-même. Il se peut qu'elle ne donne rien. Mais je la suivrai tout au moins jusqu'au bout.

Plusieurs lettres attendaient Holmes à Baker Street. Il en saisit une, l'ouvrit et éclata d'un rire triomphant.

– Excellent, Watson. L'autre éventualité prend tournure. Vous avez des formules de télégrammes ? Écrivez donc deux messages pour moi : « Sumner, agent maritime, Ratcliff Highway. Envoyez trois hommes pour être chez moi dix heures demain matin. Signé : Basil », c'est mon nom dans ces parages. Voici l'autre télégramme : « Inspecteur Stanley Hopkins, 46 Lord Street, Brixton. Venez déjeuner chez nous demain matin neuf heures trente. Important. Télégraphiez si pas possible. Sherlock Holmes. » Et voilà, Watson, cette histoire infernale m'a hanté dix jours durant. Je la bannis par la présente de mes pensées jusqu'à demain matin où je compte bien que nous en verrons la fin définitive.

Exact à l'heure prescrite, l'inspecteur Stanley Hopkins arriva et nous nous mîmes à table devant l'excellent petit déjeuner qu'avait préparé Mme Hudson. Le jeune détective était aux anges de son succès.

– Vous croyez vraiment que votre solution doit être correcte ? demanda Holmes.

– Je ne vois pas comment le dossier pourrait être plus complet.

– L'enquête ne m'a pas paru concluante.

– Vous m'étonnez, monsieur Holmes. Qu'est-ce que vous

voudriez de plus ?

– Est-ce que votre explication répond à tout ?

– Sans aucun doute. J'ai découvert que le jeune Neligan est arrivé à l'hôtel le jour même du crime, sous le prétexte de venir jouer au golf. Sa chambre était au rez-de-chaussée, de sorte qu'il pouvait sortir quand cela lui plaisait. Cette nuit-là, il est allé à Woodman's Lee, il a vu Peter Carey dans sa cabine, ils se sont pris de querelle et il l'a tué avec le harpon. Là-dessus, horrifié de ce qu'il avait fait, il s'est enfui de la cabane en laissant tomber le calepin qu'il avait apporté afin de questionner Peter Carey au sujet de tous les titres en question. Vous avez peut-être remarqué que certaines des valeurs étaient pointées et d'autres – la grande majorité – pas. Celles qui sont pointées ont été retrouvées sur la place de Londres ; mais pour les autres on pouvait penser qu'elles étaient encore en la possession de Carey, et le jeune Neligan, d'après ce qu'il nous a lui-même déclaré, était fort désireux de les récupérer afin d'agir correctement à l'égard des créanciers de son père. Après sa fuite il n'a plus, pendant un certain temps, osé approcher de la hutte mais, en fin de compte, il s'est contraint à y retourner, dans le but de recueillir les renseignements qu'il lui fallait. Il me semble que tout cela est simple et évident !

Holmes sourit.

– Ça me paraît n'avoir qu'un inconvénient, Hopkins, c'est que ça se trouve intrinsèquement impossible. Avez-vous essayé de traverser un corps de part en part avec un harpon ? Non ? Bah ! ce sont, mon cher, des détails auxquels il faut faire attention. Mon ami Watson pourrait vous confirmer que j'ai passé toute une matinée à cet exercice. Ce n'est pas une petite affaire et cela exige un bras puissant et entraîné. Or, ce coup a été frappé avec une telle violence que la pointe de l'engin s'est profondément enfoncée dans la paroi. Croyez-vous ce jouvenceau anémique capable d'un pareil effort ? Est-il l'homme qui a fraternisé en buvant du rhum et de l'eau avec Peter le Noir en pleine nuit ? Était-ce son profil qu'on a vu se

dessiner sur le rideau deux nuits avant ? Non, non, Hopkins, c'est quelqu'un d'autre, et de bien plus formidable qu'il faut que nous cherchions.

Le visage de l'inspecteur n'avait cessé de s'allonger pendant qu'Holmes parlait. Ses espoirs et ses ambitions s'effondraient. Il ne consentit tout de même pas à abandonner sans lutte sa position.

– Vous ne pouvez pas contester que Neligan était présent cette nuit-là, monsieur Holmes. Le carnet le prouve. Je crois que j'ai assez de preuves pour convaincre un jury, même si vous êtes en mesure d'y trouver des failles. En outre, monsieur, moi, je lui ai mis la main dessus, à *mon* homme. Tandis que votre type terrible, où est-il ?

– Je croirais volontiers qu'il est dans l'escalier, dit Holmes avec sérénité. Je pense, Watson, que vous feriez bien de placer votre revolver à portée de votre main. (Il se leva, posa sur une table volante un papier couvert d'écriture, puis :) A présent, nous sommes prêts, conclut-il.

On entendait dans l'antichambre des voix rudes et Mme Hudson vint ouvrir la porte pour rapporter que trois hommes demandaient à parler au capitaine Basil.

– Faites-les entrer l'un après l'autre, dit Holmes.

Le premier était un petit bonhomme rouge comme un pépin de pomme, avec des joues tannées et des favoris blancs et duveteux. Holmes avait sorti une lettre de sa poche.

– Quel nom ? demanda-t-il.

– James Lancaster.

– Je regrette, Lancaster, mais la place est prise. Voilà un demi-souverain pour votre dérangement. Passez dans la pièce à côté et attendez quelques instants.

Le second visiteur était un grand sec, aux cheveux plats et aux joues ternes. Il s'appelait Hugh Pattins. Lui aussi fut congédié avec un demi-souverain et invité à attendre.

Le troisième postulant était un homme d'aspect remarquable. Un visage farouche de bouledogue, encadré d'une broussaille de cheveux et de barbe, et au milieu duquel deux yeux noirs brillaient, pleins d'aplomb, sous d'épais sourcils dont la masse s'abaissait vers les paupières supérieures. Il nous salua et se planta devant nous en vrai marin, pétrissant sa casquette entre ses doigts.

– Votre nom ? demanda Holmes.

– Patrick Cairns.

– Harponneur ?

– Oui, monsieur. Vingt-six campagnes.

– De Dundee, j'imagine ?

– Oui, monsieur.

– Et prêt à partir avec un navire d'exploration ?

– Oui, monsieur.

– A quel tarif ?

– Huit livres par mois.

– Vous pourriez partir immédiatement ?

– Le temps de réunir mon équipement.

– Vous avez vos papiers ?

– Oui, dit l'homme en sortant de sa poche une liasse de documents graisseux auxquels Holmes jeta un coup d'œil avant de les lui rendre.

– Vous êtes l'homme que je cherche, lui dit-il. Voilà votre engagement sur la table. Si vous le signez, tout sera réglé.

Le marin traversa la pièce et prit la plume.

– Faut signer ici ? demanda-t-il en se penchant sur la table.

Holmes s'inclina par-dessus l'épaule de l'homme et passa ses deux mains par-dessus son cou.

– Ça ira comme cela, dit-il.

J’entendis un déclic d’acier et un meuglement comme celui d’un taureau enragé. L’instant d’après, Holmes et le matelot roulaient à terre tous les deux. C’était un gaillard d’une force si gigantesque que, même avec les menottes que Holmes lui avait si adroitement passées aux poignets, il serait vite venu à bout de mon ami si Hopkins et moi n’étions arrivés à la rescousse. Ce ne fut que lorsqu’il sentit le canon froid du revolver contre sa tempe qu’il comprit enfin que la résistance était vaine. Nous ficelâmes ses chevilles avec une corde puis nous nous relevâmes, encore tout haletants de l’échauffourée.

– Vraiment, je vous dois des excuses, Hopkins, dit Sherlock Holmes. J’ai bien peur que les œufs brouillés ne soient froids. Malgré cela, vous n’en goûterez que mieux le reste de votre repas, hein, du fait que vous avez maintenant apporté à votre enquête une solution triomphale.

Stanley Hopkins restait muet de stupeur.

– Je ne sais que dire, monsieur Holmes, bégaya-t-il enfin, le rouge aux joues. Il semble que, depuis le début, je n’aie cessé de me comporter comme un serin. Je comprends maintenant ce que je n’aurais jamais dû oublier, que je suis un élève et que vous êtes le maître. Même maintenant, je vois ce que vous avez fait, mais j’ignore encore comment vous l’avez fait et ce que cela signifie.

– Allons, allons, dit Holmes avec bonne humeur, nous apprenons tous par l’expérience, et votre leçon, cette fois, c’est qu’il ne faut jamais perdre de vue l’autre éventualité. Vous étiez si absorbé par le jeune Neligan que vous ne parveniez pas à accorder une pensée à Patrick Cairns, l’authentique assassin de Peter Carey.

La voix rauque du marin se mêla à notre conversation.

– Dites voir, m’sieur, dit-il, je ne me plains pas d’avoir été malmené comme ça, mais je voudrais bien que vous appeliez les choses par leur vrai nom. Vous dites que j’ai assassiné Peter Carey ; moi je dis que je l’ai *tué* ; ça fait toute la différence. Vous ne le croyez peut-être pas ? Vous croyez que c’est du

boniment ?

– Du tout, dit Holmes. Racontez ce que vous avez à dire.

– C'est vite raconté et, pardieu, c'est la pure vérité. Je connaissais Peter le Noir et quand il a sorti son couteau je l'ai vivement piqué avec le harpon, vu que je savais que ça serait lui ou moi. C'est comme cela qu'il est mort. Appelez ça un crime si vous voulez, mais je sais que j'aime encore mieux mourir la corde au cou qu'avec le couteau de Peter le Noir dans le cœur.

– Comment en êtes-vous arrivé là ? demanda Holmes.

– Je vais vous le narrer depuis le début. Redressez-moi seulement un peu que je puisse parler plus facilement. Ça s'est passé en 1883, au mois d'août. Peter Carey était le patron de la *Licorne des mers* et moi harponneur en second. On sortait de la banquise et on rentrait avec des brises contraires et une tempête de vent du sud qui durait depuis huit jours quand on a recueilli une petite embarcation qui avait été poussée vers le nord par la rafale. Il n'y avait qu'un homme à bord – un terrien. L'équipage, croyant que le yacht allait couler, était parti pour essayer de gagner la côte norvégienne dans la chaloupe. Ils ont tous dû se noyer.

L'homme, on l'a pris à bord et le capitaine et lui ils ont eu dans la cabine des conversations qui n'en finissaient pas. Tout ce qu'il avait apporté avec lui sur notre navire, c'était une caisse en fer-blanc. Autant que je sache, on n'a jamais dit le nom de ce type et la seconde nuit, il a disparu comme s'il n'avait jamais existé. On a raconté qu'ou bien il s'était jeté par-dessus bord, ou bien il était tombé à l'eau par le gros temps qu'il faisait à ce moment-là. Il n'y a qu'un homme qui a su ce qui lui était arrivé, et celui-là, c'est moi, parce que, de mes propres yeux, j'ai vu le capitaine l'empoigner par les talons et le basculer par-dessus le parapet au cœur et au plus noir de la nuit, deux jours avant qu'on n'aperçoive les phares du Shetland.

« Eh bien, j'ai gardé ce que je savais pour moi et j'ai attendu de voir ce qui en résultait. Rentrés en Écosse, l'affaire fut

étouffée sans peine et personne ne posa de questions. Un inconnu était mort accidentellement et personne n'avait qualité pour se livrer à une enquête. Peu après, Peter Carey se retira et il me fallut des années pour trouver où il était. Je me doutais qu'il avait fait le coup pour avoir le contenu de la boîte en fer, et qu'il devait avoir le moyen de bien payer pour que je ne parle pas.

« J'ai su où il était par un matelot qui l'avait rencontré à Londres et je suis allé le voir pour le pressurer. Le premier soir il était assez raisonnable et prêt à me donner de quoi me libérer du besoin de reprendre la mer. On devait régler la chose le surlendemain. Quand je revins, je le trouvai aux trois quarts ivre et d'une humeur atroce. On s'est assis, on a bu et parlé d'autrefois, mais plus il buvait, moins son air me plaisait. J'ai repéré le harpon au mur en me disant que j'en aurais peut-être besoin avant que ça ne soit fini. Puis, tout à coup, il s'est déchaîné contre moi et, crachant et jurant, son grand coutelas à la main, il s'est levé, une lueur de meurtre dans les yeux. Il n'a pas eu le temps de dégainer son couteau que je lui avais déjà passé le harpon au travers du corps. Tudieu, quel hurlement ! et cette figure, qui revient se mettre entre moi et le sommeil ! Je suis resté là, avec le sang qui coulait tout autour de moi et j'ai attendu. Mais tout était tranquille, alors j'ai repris du cœur. J'ai regardé autour de moi et j'ai vu la caisse en fer sur un rayon. Je l'ai prise – j'y avais, en tout cas, tout autant droit que Peter Carey – et je suis sorti de la cabane en laissant, comme un imbécile, ma blague à perlot sur la table.

« Maintenant, je vais vous dire le plus curieux de l'histoire. Je venais tout juste de sortir de la baraque quand j'ai entendu qu'on venait. Alors, je me suis caché dans les buis sons. Un homme s'est amené en se faufilant, est entré dans la hutte, a poussé un cri comme s'il voyait un fantôme et a détalé à toutes jambes. Qui c'était et ce qu'il voulait, c'est plus que je n'en peux dire. Pour ma part, j'ai marché quatre lieues, trouvé un train à Tunbridge Wells et atteint Londres comme ça sans que personne ait rien su.

« Eh bien, quand j'ai examiné la boîte, j'ai constaté qu'il n'y avait pas d'argent dedans, mais seulement des papiers que je n'oserais jamais vendre. J'avais perdu ce par quoi je tenais Peter le Noir, et je me trouvais tout seul à Londres sans un shilling. Je n'avais plus que mon état comme ressource. J'ai vu les annonces qui parlaient de harponneurs et de salaire élevé, alors je suis allé chez les agents maritimes qui m'ont envoyé ici. C'est tout ce que je sais et je répète que, si j'ai tué Peter le Noir, la loi m'en doit des remerciements, vu que je lui ai épargné le prix d'une corde en chanvre.

– Une déposition fort claire, dit Holmes en se levant pour allumer sa pipe. Je crois, Hopkins, qu'il ne faut pas perdre de temps à mettre votre prisonnier en sûreté. Cette pièce n'est nullement appropriée au rôle de cellule et M. Patrick Cairns tient trop de place sur notre tapis.

– Monsieur Holmes, dit Hopkins, je ne sais comment vous exprimer ma gratitude. Même maintenant, je ne comprends pas comment vous avez obtenu ce résultat.

– Simplement parce que j'ai eu la bonne fortune de tomber sur la bonne piste dès le début. Il est fort possible que si j'avais été au courant du carnet, cela aurait égaré mes réflexions comme ce fut le cas pour vous. Mais tout ce dont j'avais entendu parler, l'adresse dans le maniement du harpon et la force prodigieuse qu'il y fallait, le rhum et l'eau, la blague en phoque, tout cela indiquait un marin, et plus spécialement un chasseur de baleines. J'étais convaincu que les initiales « *P. C.* » sur la blague résultaient d'une coïncidence et n'étaient pas celles de Peter Carey, puisqu'il fumait si peu qu'on n'avait pas même trouvé de pipe dans sa cabine. Vous vous souvenez que je vous ai demandé s'il y avait du whisky et du cognac dans celle-ci ? Vous m'avez répondu que oui. Combien y a-t-il de terriens qui boiront du rhum là où ils peuvent avoir d'autres alcools ? Oui, j'étais sûr que c'était un matelot.

– Et comment l'avez-vous trouvé ?

– Mon cher, le problème dès lors devenait très simple. Si

c'était un marin, ce ne pouvait plus être qu'un marin qui avait été sur la *Licorne des mers* avec Carey. J'ai passé trois jours à télégraphier à Dundee et, au bout de ce temps-là, j'avais la liste de l'équipage en 1883. Une fois trouvé le nom de Patrick Cairns parmi les harponneurs, mes recherches approchaient de leur fin. Je raisonnai que mon homme était probablement à Londres et qu'il aurait envie de quitter le pays un certain temps. Je passai donc quelques jours dans le quartier du port, à mettre sur pied le projet d'une expédition arctique, laquelle annonça des conditions alléchantes ; pour les harponneurs qui voudraient servir sous les ordres du capitaine Basil… et en voici le résultat.

– Merveilleux ! s'écria Hopkins. Merveilleux !

– Il faut faire libérer le jeune Neligan aussi vite que possible, dit Holmes. J'avoue que je crois que vous lui devez des excuses. La boîte en fer doit lui être retournée mais, bien entendu, les valeurs que Peter Carey a vendues sont perdues pour toujours. Voilà le fiacre, Hopkins, vous allez pouvoir emmener votre homme. Si vous avez besoin de moi pour le procès, mon adresse et celle de Watson seront quelque part en Norvège – je vous enverrai les précisions plus tard.

CHARLES-AUGUSTE MILVERTON[7]

Il y a des années que les incidents dont je vais faire le récit se sont déroulés, et pourtant j'hésite à en parler. Longtemps, il eut été impossible, même avec un maximum de discrétion et de réticences, de rendre les faits publics ; mais maintenant le principal intéressé est hors d'atteinte des lois humaines, et, avec les suppressions qui s'imposent, l'histoire peut être contée sans faire de tort à quiconque. Elle relate une expérience absolument unique dans la carrière de Sherlock Holmes aussi bien que dans la mienne. Le lecteur m'excusera de garder sous silence la date ou tout autre élément qui lui permettrait de retrouver les faits authentiques.

Sortis pour faire une longue promenade, Holmes et moi nous venions de rentrer vers six heures, par un glacial soir d'hiver. Quand Holmes alluma, la lumière éclaira une carte qui se trouvait sur la table. Il y jeta un coup d'œil, puis, avec une exclamation de dégoût, la jeta par terre. Je la ramassai et lu :

CHARLES-AUGUSTE MILVERTON

APPLEDORE TOWERS, HAMPSTEAD

Agent d'affaires

– Qui est-ce ? demandai-je.

– Le plus sale individu de Londres, répondit Holmes en s'asseyant et en allongeant ses jambes devant le feu. Y a-t-il quelque chose au dos de la carte ?

Je la retournai.

« Passerai à 6 heures 30 – C. A. M. », déchiffrai-je.

– Hum ! C'est à peu près l'heure. Éprouvez-vous, Watson,

une furtive sensation d'angoisse quand vous regardez, au zoo, les serpents, visqueux, rampants et venimeux, avec leurs yeux mauvais et impassibles et leurs têtes plates ? Eh bien, c'est l'impression que me fait Milverton. J'ai eu, dans ma carrière, affaire à cinquante assassins, mais le pire ne m'a jamais causé autant de répulsion que cet individu. Et pourtant, je ne puis faire autrement que de traiter avec lui : En fait, il vient à mon invite.

– Mais qui est-ce ?

– Je vais vous le dire, Watson : c'est le roi des maîtres chanteurs. Le ciel vienne en aide à l'homme, et encore plus à la femme dont le secret et la réputation tombent au pouvoir de Milverton. Avec un visage souriant et un cœur de marbre, il les pressurera, encore et toujours, jusqu'à ce qu'il les ait mis à sec. Le gaillard est un génie, dans son genre, et il aurait pu se faire un nom dans un état plus reluisant. Sa méthode est la suivante : il laisse savoir qu'il est prêt à payer un très gros prix des lettres qui compromettent des gens fortunés ou en vue. Il reçoit ces marchandises non seulement de domestiques ou de bonnes indiscrètes, mais très souvent aussi de galants coquins qui ont su gagner la confiance et l'affection de femmes sans méfiance. Il n'est pas chiche. Je me trouve savoir qu'il a payé sept cents livres à un valet de pied un billet long de deux lignes et que la ruine d'une noble famille en fut le résultat. Tout ce qu'il y a sur le marché va à Milverton et il y a des centaines de personnes qui pâlissent à la seule mention de son nom. Personne ne sait où sa poigne peut s'appesantir, car il est bien trop riche et bien trop roué pour travailler au jour le jour. Il conservera un atout des années afin de le jouer au moment où l'enjeu en vaut le plus la peine. J'ai dit que c'était le plus sale individu de Londres et je vous le demande : peut-on comparer l'apache qui, en fureur, assomme son pareil, à cet homme qui, méthodiquement et tout à loisir, torture les âmes et brise les nerfs dans le seul but d'arrondir encore une fortune déjà copieuse ?

Je n'avais pas souvent entendu mon ami s'exprimer avant tant de chaleur.

– Mais enfin, dis-je, sûrement le gaillard tombe sous le coup de la loi.

– Techniquement, cela ne fait pas de doute, mais pas pratiquement. Quel profit retirerait une femme à lui procurer quelques mois de prison Si sa ruine à elle doit immédiatement s'ensuivre ? Ses victimes n'osent pas riposter. Si jamais il faisait chanter une personne innocente, alors, oui, nous l'aurions ; mais il est aussi rusé que le Démon. Non, non, il faut que nous trouvions une autre façon de le combattre.

– Et qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

– Il vient parce qu'une illustre cliente m'a confié ses pitoyables intérêts. C'est lady Brackwell, qui fut la plus jolie des jeunes filles qu'on présenta à la Cour, la saison passée. Elle doit épouser dans quinze jours le comte de Dovercourt. Notre canaille détient plusieurs lettres imprudentes – imprudentes, Watson, rien de plus – qui furent écrites à un jeune seigneur désargenté de province. Elles suffiraient à faire briser le mariage. Milverton a l'intention d'envoyer les lettres au comte si on ne lui paie pas une très forte somme. On m'a chargé de le rencontrer et… d'obtenir les meilleures conditions possibles.

A cet instant, un bruit de sabots de chevaux et de roues de voiture retentit, en bas dans la rue. J'aperçus un majestueux équipage à deux chevaux. Les lanternes mettaient des reflets sur les croupes brillantes des alezans. Un laquais ouvrit la portière et un gros petit homme en pelisse d'astrakan descendit du véhicule. Une minute plus tard, il était dans notre pièce.

Charles Auguste Milverton était un homme de cinquante ans. avec une grosse tête d'intellectuel, un visage rond, imberbe et grassouillet, un éternel sourire figé et deux yeux verts très vifs qui brillaient derrière de larges lunettes d'or.

Il y avait quelque chose de M. Pickwick dans la bienveillance de son aspect, gâchée seulement par la fausseté du sourire inamovible et par le reflet dur de ces yeux pénétrants qui ne cessaient de bouger. Sa voix était aussi douce et suave que son attitude lorsqu'il s'avança en tendant à Holmes une

petite main potelée et en murmurant ses regrets de nous avoir ratés lors de sa première visite.

Holmes ne tint aucun compte de cette main tendue et le considéra d'un visage de granit. Le sourire de Milverton s'épanouit ; il haussa les épaules, ôta sa pelisse, la plia avec grand soin sur le dos d'une chaise, puis prît un siège.

– Ce monsieur, dit-il en m'indiquant du geste. Est-ce discret ? Est-ce bien… ?

– Le docteur Watson est mon ami et mon associé.

– Très bien, monsieur Holmes. Je ne protestais que dans l'intérêt de votre cliente. La question est tellement délicate…

– Le docteur Watson est au courant.

– Alors, nous pouvons passer à nos affaires. Vous dites que vous agissez au nom de lady Eva. Vous a-t-elle donne tous pouvoirs d'accepter mes conditions ?

– Quelles sont vos conditions ?

– Sept mille livres.

– Et sans cela ?

– Mon cher monsieur, il m'est pénible d'en discuter ; mais si l'argent n'est pas payé le 14, il n'y aura certainement pas de mariage le 18.

Son insupportable sourire se fit plus satisfait que jamais. Holmes réfléchit un instant.

– Vous me semblez, dît-il enfin, trop considérer la rupture comme acquise d'avance. Je suis, naturellement, renseigné sur le contenu des lettres. Ma cliente fera, c'est certain, ce que je lui conseillerai. Je la pousserai à tout raconter au comte et à s'en remettre à sa grandeur d'âme.

– On voit que vous ne connaissez pas le comte, dit Milverton avec un petit rire.

L'air déconcerté de Holmes révélait qu'au contraire il n'était que trop fixé sur le caractère du futur,

– Quel mal y a-t-il, dans ces lettres ? demanda-t-il.

– Elles sont enjouées… très enjouées, répondit Milverton. La jeune personne était une délicieuse épistolière. Mais je puis vous assurer que le comte de Dovercourt ne les goûterait pas. Toutefois, puisque vous êtes d'un autre avis, n'en parlons plus. Si vous croyez préférable, pour les intérêts de votre cliente, que ces lettres soient placées entre les mains du comte, alors vous seriez certes bien sot de payer une aussi grosse somme pour les récupérer.

Il se leva et reprit sa pelisse d'astrakan. Holmes était gris de colère et de mortification.

– Attendez un instant, dit-il. Vous allez trop vite. Nous ferons certainement tous nos efforts pour éviter le scandale à propos d'un sujet aussi délicat.

Milverton se rassit.

– J'étais sûr que vous verriez la chose sous cet angle, ronronna-t-il.

– Toutefois, poursuivit Holmes, lady Eva n'est pas riche. Je vous assure que deux mille livres tariraient ses ressources et que la somme que vous mentionnez est totalement au-delà de ses moyens. Je vous prie, par conséquent, de réduire vos exigences et de restituer les lettres au prix que je vous indique, qui, je vous l'assure, est le plus élevé que vous puissiez obtenir.

Le sourire de Milverton se fit plus large et ses yeux pétillèrent d'amusement.

– Je sais que ce que vous dites des ressources de la dame est exact, dit-il. Néanmoins, vous admettrez que c'est tout à fait le moment, à l'occasion de son mariage, pour ses parents et ses amis de faire un petit effort en sa faveur. Il se peut qu'ils hésitent sur la nature du cadeau à lui offrir. Assurez-les de ma part que ce petit paquet de lettres lui fera plus plaisir que tous les candélabres et tous les beurriers de Londres.

– C'est impossible, dit Holmes.

– Ah la la ! quel dommage ! gémit Milverton en tirant de sa poche un portefeuille rebondi. Je ne peux pas m'empêcher de penser que les dames sont mal conseillées quand elles ne font pas un effort. Regardez-moi ça ! Il brandit un petit billet sur l'enveloppe duquel se voyaient des armes.

– Cela appartient à… enfin, il n'est peut-être pas équitable de le dire avant demain matin. Mais à ce moment-là, ça se trouvera entre les mains du mari de la dame. Et tout cela parce qu'elle ne veut pas trouver la misérable somme qu'elle se procurerait en une heure en changeant ses diamants contre des imitations. Vraiment, ça fait pitié. Maintenant, vous vous rappelez la soudaine façon dont ont été rompues les fiançailles entre Miss Miles et le colonel Dorking ? Tout juste deux jours avant le mariage, une note dans le Morning Post pour dire que rien ne va plus. Et pourquoi ? c'est à n'y pas croire, mais la somme ridicule de douze cents livres aurait réglé toute la question. Est-ce que ça ne fait pas pitié ? Et voilà que je vous trouve, vous, un homme de bon sens, en train de vous effarer de mes conditions quand l'honneur et l'avenir de votre cliente sont en jeu. Vous me surprenez, monsieur Holmes.

– Ce que je dis est vrai, répondit Holmes. L'argent ne peut être trouvé. Tout de même, il est préférable pour vous de prendre la somme considérable que je vous propose que de ruiner la vie de cette dame, ce dont vous ne pouvez tirer aucun profit.

– C'est là que vous faites erreur, Monsieur Holmes. Le scandale me sera, indirectement, des plus profitables. J'ai huit ou dix affaires analogues qui sont en train de mûrir. Si cela se dit, parmi les intéressées, que j'ai fait un sévère exemple en la personne de lady Eva, je les trouverai toutes bien plus accessibles à la raison. Vous voyez mon point de vue ?

Holmes se leva d'un bond.

– Passez derrière le Fauteuil, Watson. Ne le laissez pas sortir. Maintenant, monsieur, faites voir le contenu de ce carnet.

Milverton s'était faufilé, aussi prompt qu'un rat, sur le côté

de la pièce et là, il s'adossa au mur.

Monsieur Holmes, monsieur Holmes ! dit-il en ouvrant son veston et en exhibant la crosse d'un gros revolver qui dépassait de la poche intérieure. Je m'attendais que vous tentiez au moins quelque chose d'original. Ça, on me l'a déjà fait vingt fois et à quoi voulez-vous que ça mène ? Je vous assure que je suis armé jusqu'aux dents et parfaitement prêt à me servir de mes armes, car la loi m'y autorise. D'autre part, la supposition que je pourrais apporter les lettres ici est totalement erronée. Pas si bête ! Et maintenant, messieurs, j'ai un ou deux petits rendez-vous ce soir et la route est longue, d'ici Hampstead.

Il fit un pas en avant, prit sa pelisse, porta la main à son revolver et se tourna vers la porte. J'empoignai une chaise, mais Holmes me fit signe que non et je la reposai. Avec un profond salut, un sourire et un clin d'œil, Milverton sortit et un instant plus tard nous entendions claquer la portière de sa voiture, puis le fracas des roues qui s'éloignaient.

Holmes resta assis près du feu ; immobile, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, le menton sur la poitrine il regardait les braises rougeoyantes. Pendant une demi-heure, il demeura sans rien dire et sans bouger. Puis, comme un homme qui vient de prendre une décision, il se leva et passa dans sa chambre. Un peu après, un jeune ouvrier déluré avec une barbiche et crânant un peu alluma sa pipe en terre avant de prendre le chemin de la rue. » Je reviendrai tôt ou tard, Watson », dit-il, avant de disparaître dans la nuit. Je compris qu'il partait en campagne contre Charles-Auguste Milverton ; mais je ne me doutais guère de l'étrange tournure que devait prendre cette campagne.

Pendant quelques jours, Holmes ne cessa d'aller et venir en cette tenue, mais, en dehors de la remarque qu'il passait son temps à Hampstead, et qu'il ne le perdait pas, je ne sus rien de ce qu'il faisait. Enfin, tout de même, par un soir de furieuse tempête où le vent hurlait en secouant les vitres, il revint de sa dernière expédition et, après avoir ôté son déguisement, s'assît

devant le feu et se mit à rire cordialement, bien que sans bruit et en dedans, comme c'était son habitude.

– Diriez-vous que je suis homme à me marier, Watson ?

– Certes non !

– Cela vous intéressera certainement d'apprendre que je suis fiancé.

– Mon cher ami ! mes félicitations…

– A la bonne de Milverton.

– Juste ciel !

– Il me fallait des renseignements, Watson.

– Vous êtes tout de même allé un peu loin, dites ?

– C'était nécessaire. Je suis un plombier, à la tête d'une maison qui commence à marcher. Je m'appelle Escott. Je suis sorti avec elle tous les soirs et on a causé. Seigneur, quelles conversations ! Quoi qu'il en soit, j'ai eu tout ce qu'il me fallait. Je connais la maison de Milverton aussi bien que le creux de ma main.

– Mais la fille, Holmes ?

– On ne peut rien, mon cher, dit-il avec un haussement d'épaules. Il faut jouer ses cartes de son mieux quand il y a sur la table un pareil enjeu. Je suis d'ailleurs heureux de dire que j'ai un rival abhorré qui me supplantera sitôt que j'aurai le dos tourné. Quelle nuit magnifique !

– Ce temps-là vous plaît ?

– Il me convient, Watson, j'ai l'intention de cambrioler la maison de Milverton ce soir.

J'eus le souffle coupé par ces paroles qui me firent passer un frisson. Holmes les avait prononcées lentement et d'un ton résolu. De même qu'un éclair dans la nuit montre en un instant chaque détail du paysage, ainsi, en un clin d'œil, il me sembla voir toutes les conséquences possibles d'un pareil acte : Holmes surpris, capturé, et cette carrière glorieuse s'achevant dans

l'échec et dans la honte, avec mon ami tombé à la merci de l'odieux Milverton.

– Je vous en supplie, Holmes, réfléchissez à ce que vous faites ! m'écriai-je.

– Mon cher, j'ai mûrement considéré la chose. Je n'agis jamais précipitamment, et je n'adopterais pas un procédé aussi catégorique et, effectivement, aussi dangereux si un autre était possible. Envisageons froidement l'affaire : je suppose que vous admettez que l'acte est justifié, bien que, techniquement, il soit criminel. Cambrioler sa maison n'est pas pire que lui prendre de force son portefeuille – un geste auquel vous étiez prêt à m'aider.

– Oui, dis-je après réflexion. Cela se justifie, moralement, aussi longtemps que notre dessein est de ne rien dérober en dehors des objets qu'il emploie dans des buts illégaux.

– Exactement. Puisque cela peut se justifier moralement, je n'ai plus à envisager que la question de mes risques personnels. Tout de même, un homme du monde ne peut pas faire grand cas de ceux-ci quand une dame a un besoin désespéré de son aide ?

– Vous allez vous trouver dans une position tellement fausse

– Cela fait partie du risque. Il n'y a pas d'autre moyen de récupérer ces lettres. La malheureuse n'a pas la somme et il n'y a personne de sa famille à qui elle puisse se confier. Le délai de grâce expire demain, et, à moins que nous ne nous procurions les lettres ce soir, cette canaille tiendra parole et brisera la vie de ma cliente. Je suis donc forcé, ou bien de l'abandonner à son sort, ou bien de jouer cette ultime carte. Entre nous, Watson, c'est un match entre ce Milverton et moi. Il a, comme vous avez pu le voir, eu le dessus dans les premiers échanges ; aussi mon respect de moi-même et ma réputation réclament-ils que le combat se déroule au finish.

– Eh bien, ça ne ne plaît pas, mais je suppose qu'il faut qu'il en soit ainsi, dis-je. Quand partons-nous ?

– Vous ne venez pas.

– Alors, vous n'y allez pas, répondis-je. Je vous donne ma parole d'honneur et je l'ai toujours tenue que je vais prendre un fiacre jusqu'au commissariat pour vous dénoncer si vous ne me laissez pas partager cette aventure.

– Vous ne pouvez n'être d'aucune utilité.

– Qu'en savez-vous ? Vous ne savez pas ce qu'il peut arriver. En tout cas, ma résolution est prise. Il y en a d'autres que vous qui ont le respect d'eux-mêmes et aussi des réputations à maintenir.

Holmes avait paru ennuyé, mais son visage s'éclaira et il me frappa sur l'épaule.

– Allons, allons, mon vieux, qu'il en soit comme vous le voulez ! Nous avons partagé la même chambre pendant des années et ce serait amusant si nous finissions par partager la même cellule. Vous savez, Watson, je ne crains pas de vous confesser que j'ai toujours en l'idée que j'aurais fait un criminel hautement efficace. Sous ce rapport, j'ai ce soir l'occasion de ma vie. Regardez-moi ça ! Il prit, dans un tiroir, une belle petite mallette en cuir et l'ouvrit pour me montrer un certain nombre d'instruments brillants.

« J'ai là une trousse de cambrioleur dernier cri, avec pince-monseigneur nickelée, coupe-verre à pointe de diamant, clés ajustables et tous les perfectionnements modernes qu'exige le progrès de la civilisation. Voici aussi ma lanterne sourde. Le tout en ordre de marche. Avez-vous des chaussures qui ne fassent pas de bruit ?

– J'ai des souliers de tennis à semelles de caoutchouc.

– Parfait. Et un masque ?

– Je puis en tailler une paire dans de la soie noire.

– Je vois que vous avez un puissant penchant naturel pour ce genre d'exercice. Très bien ; faites-les donc, ces masques. Nous prendrons un peu de souper froid avant de partir. Il est

neuf heures et demie. A onze heures, nous nous ferons conduire à Church Row. De là, il y a un quart d'heure de marche jusqu'à Appledore Towers. Nous serons au travail avant minuit. Milverton a le sommeil pesant et se couche ponctuellement à dix heures trente. Avec un peu de chance, nous reviendrons ici pour deux heures, avec les lettres de lady Eva dans ma poche.

Nous passâmes nos costumes de soirée, de façon à avoir l'air de deux messieurs qui, sortant du théâtre, rentraient chez eux. Dans Oxford Street, nous prîmes une voiture qui nous mena à une adresse de Hampstead. Là, nous payâmes le fiacre et, avec nos manteaux boutonnés – car il faisait un froid glacial et le vent semblait nous transpercer – nous poursuivîmes notre route à pied.

– L'affaire réclame d'être menée avec délicatesse, m'exposa Holmes. Ces documents sont à l'intérieur d'un coffre, dans le bureau de notre homme ; or le bureau mène à sa chambre à coucher. En revanche, comme tous ces petits gros qui se soignent bien, c'est un dormeur pléthorique. Agathe, c'est ma fiancée, dit qu'on se moque toujours à l'office du mal qu'on a à réveiller le patron. Il a un secrétaire qui lui est tout dévoué et qui ne quitte pas le bureau de la journée. C'est pourquoi nous y allons la nuit. En outre, il a un animal de chien qui rôde dans le jardin. J'ai retrouvé Agathe tard ces deux derniers soirs, ce qui fait qu'elle boucle la bête de façon que j'aie le champ libre. Voilà la maison, la grande, là, avec son jardin. Par la grille… puis à droite, dans les lauriers. On pourrait mettre nos masques ici, je crois. Comme vous voyez, pas un brin de lumière à aucune des fenêtres, tout marche à merveille.

Avec nos deux camouflages de soie noire qui faisaient de nous deux les plus pittoresques silhouettes de Londres, nous nous glissâmes à l'intérieur de la maison silencieuse et morose. Une sorte de véranda couverte en tuiles s'étendait le long d'un des côtés, coupée de plusieurs fenêtres et de deux portes.

– Cette porte est celle de sa chambre à coucher, murmura Holmes. Cette porte-ci donne droit dans le bureau. Elle nous

conviendrait le mieux, mais elle est fermée au verrou en même temps qu'à clé et nous ferions trop de bruit pour entrer. Venez par ici. Il v a une serre qui donne dans le salon.

Elle était close, mais Holmes découpa un cercle dans la vitre et tourna la clé au-dedans. L'instant d'après il avait refermé la porte derrière nous et nous étions devenus des criminels aux yeux de la loi. L'air lourd et chaud de la serre, en même temps que l'étouffant et riche parfum des plantes exotiques, nous saisit à la gorge. Empoignant ma main, Holmes m'entraîna dans l'obscurité et me fit passer le long d'une bordure de plantes qui nous frôlaient le visage. Holmes possédait le don remarquable et minutieusement entraîné d'y voir dans l'obscurité. Toujours tenant ma main, il ouvrit une porte et j'eus vaguement conscience que nous venions d'entrer dans une pièce où on avait fumé un cigare peu auparavant. Il se dirigea à tâtons parmi les meubles et ouvrit une autre porte qu'il referma sur nous. En avançant la main, je sentis des pardessus pendus au mur et me rendis compte que c'était un couloir. Nous le suivîmes et Holmes, très doucement, ouvrit une porte sur la droite. Quelque chose se jeta dans nos jambes et j'eus l'impression que mon cœur cessait de battre, et j'aurais presque hurlé quand je m'aperçus que c'était un chat. Dans cette nouvelle pièce, un feu brûlait et, là encore, l'air était surchargé de fumée de tabac. Holmes entra sur la pointe des pieds, attendit que j'aie suivi, puis, sans bruit, referma la porte. Nous étions dans le bureau de Milverton et une portière, sur le mur d'en face, indiquait l'entrée de sa chambre à coucher.

Le feu, flambant bien, illuminait toute la pièce. Près de la porte, j'aperçus le reflet d'un commutateur électrique, mais il eût été superflu à supposer que c'eût été sans risques de le tourner. D'un côté de la cheminée, il y avait un gros rideau qui recouvrait la baie que nous avions vue du dehors. De l'autre côté se trouvait la porte qui communiquait avec la véranda. Un bureau trônait au centre, avec un fauteuil tournant en cuir rutilant. En face, une vaste bibliothèque était surmontée d'un buste d'Athéna. Dans le coin, entre ce meuble et le mur, se

voyait un haut coffre-fort vert, dont le feu taisait étinceler les boutons en cuivre poli. Holmes, d'un pas léger, alla le regarder. Puis il s'approcha de la porte de la chambre à coucher et, la tête inclinée, écouta attentivement. Pas un son ne venait du dedans. Cependant, songeant qu'il serait sage d'assurer notre retraite par la porte donnant dans la véranda, je l'examinai et, à ma grande stupéfaction, ne la trouvai ni fermée à clé, ni verrouillée. Je touchai le coude de Holmes qui tourna dans cette direction son visage masqué. Il eut un haut-le-corps, qui me révéla qu'il était aussi surpris que moi.

– Ça ne me plaît pas, chuchota-t-il en mettant ses lèvres tout contre mon oreille. Je ne vois pas bien ce que cela signifie. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de temps à perdre.

– Puis-je vous aider ?

– Oui. Tenez-vous près de la porte. Si vous entendez qu'on vient, fermez-la du dedans, et nous pourrons filer par où nous sommes venus. Si on vient de l'autre côté, nous pouvons passer par la porte si nous avons fini, ou nous cacher derrière ces rideaux de fenêtre si nous avons encore à faire. Compris ?

J'acquiesçai et me plantai près de la porte. Mon premier sentiment de crainte était parti et je vibrais maintenant de plus d'ardeur que je n'en avais jamais éprouvé lorsque nous étions les défenseurs de la loi au lieu d'être ceux qui l'enfreignaient. Le but élevé de notre mission, la conscience qu'elle était généreuse et chevaleresque, la fourberie de notre adversaire, tout venait s'ajouter à l'intérêt sportif de l'entreprise. Loin de me sentir coupable, je me réjouissais et j'exultais des dangers courus. Tout réchauffé d'admiration, je regardais Holmes déballer son étui d'instruments et choisir son outil avec la précision calme et scientifique d'un chirurgien effectuant une opération délicate. Je savais que l'ouverture des coffres-forts était l'un de ses dadas et je comprenais la joie que cela lui causait de se mesurer avec ce monstre vert et or, qui, tel un dragon, tenait en ses griffes la réputation de maintes belles dames. Retroussant les manches de son habit – il avait posé son

pardessus sur une chaise, Holmes prépara deux vrilles, une pince-monseigneur et plusieurs fausses clés. Je me tenais à la porte du milieu, mes yeux regardant à tour de rôle chacune des autres entrées, prêt à toute éventualité, bien que mes plans concernant ce que je ferais si nous étions interrompus demeurassent assez nébuleux.

Pendant une demi-heure, Holmes travailla avec une énergie concentrée, posant un outil, en prenant un autre et les manipulant tous avec l'adresse et le doigté d'un mécanicien consommé. Finalement, j'entendis un déclic, la massive porte verte s'ouvrit et, à l'intérieur, j'aperçus un certain nombre de liasses de papiers attachés, scellées et portant une inscription. Holmes en choisit une, mais il lui était difficile de lire à la lumière du feu pétillant et il sortit sa petite lanterne sourde car il était trop dangereux, avec Milverton dans la pièce à côté, d'allumer. Soudain, je le vis s'arrêter, tendre l'oreille, puis, en un clin d'œil, il repoussa la porte du coffre, prît son manteau, fourra ses outils dans ses poches et se jeta derrière les tentures de la fenêtre en me faisant signe de l'imiter.

Ce ne fut que lorsque je l'y eus rejoint que j'entendis ce qui avait alerté ses sens plus exercés. On faisait du bruit quelque part dans la maison. Une porte claqua à quelque distance. Puis un son vague et confus se mua en un bruit de pas lourds et réguliers qui s'approchaient rapidement.

Ils atteignirent le couloir devant la pièce, s'arrêtèrent devant la porte. Celle-ci s'ouvrît. Le déclic d'un commutateur, et la lumière se fit. La porte se referma et le fumet âcre d'un cigare très fort vint jusqu'à nos narines. Puis les pas reprirent, de gauche à droite et de droite à gauche, à quelques mètres de nous. Enfin, ce fut le bruit d'un siège qui craque et les pas cessèrent. Puis une clé joua dans une serrure et j'entendis un froissement de papiers. Jusqu'alors, je n'avais pas osé regarder, mais cette fois j'écartai doucement les rideaux devant moi et guettai par l'ouverture. L'épaule de Holmes, pressée contre la mienne me révéla qu'il observait aussi. Juste devant nous, et presque à notre portée, je voyais le large dos arrondi de

Milverton. Il devenait évident que nous avions fait une complète erreur de calculs à l'égard de ses actes et que bien loin de se coucher, il avait dû veiller au fumoir ou dans la salle de billard, dans l'autre aile de la maison, celle dont les fenêtres ne nous étaient pas visibles. Sa grosse tête grise, avec sa calvitie luisante, constituait le premier plan de ce que nous découvrions. Il était renversé très en arrière dans son fauteuil de cuir rouge, les jambes écartées, un long cigare noir partant en biais de sa bouche. Il portait une veste d'intérieur de coupe semi-militaire, bordeaux avec un col de velours noir.

Il tenait un grand papier d'affaires qu'il lisait avec indolence, tout en rejetant de sa bouche des volutes de fumée. Sa tranquillité et le confort de sa position ne semblaient pas promettre un départ prochain.

Holmes glissa sa main dans la mienne et me la serra d'une façon rassurante, comme pour me dire que la situation ne le dépassait pas et qu'il n'était pas inquiet. Je n'étais pas sur qu'il avait vu ce qui, de ma place, n'était que trop visible – que la porte du coffre était mal fermée et que Milverton pouvait à n'importe quel moment s'en apercevoir. En moi-même, j'avais résolu que si la fixité de son regard me donnait la certitude qu'il l'avait vu, je bondirais sur-le-champ, lui jetterais mon manteau par-dessus la tête, le garrotterais et m'en remettrais pour le reste à Holmes. Mais Milverton ne leva pas les yeux. Languissamment intéressé par les documents qu'il tenait, il tournait page après page pour y suivre les arguments que développait je ne sais quel légiste. Du moins, me disais-je, quand il aura fini sa lecture et son cigare, il ira se coucher ; mais, avant la fin des deux, la situation évolua d'une façon remarquable et qui tourna nos pensées dans une toute autre direction.

J'avais remarqué que Milverton avait, à plusieurs reprises, regardé sa montre et qu'une fois il s'était levé, puis rassis, en un geste d'impatience. L'idée, toutefois, qu'il pût avoir un rendez-vous à une heure aussi étrange ne me vint que quand j'entendis un faible bruit au-dehors, sous la véranda. Milverton laissa

tomber ses papiers et se dressa tout droit dans son fauteuil. Le bruit se répéta, puis on frappa doucement à la porte. Milverton se leva et l'ouvrit.

– Eh bien, dit-il sèchement, vous avez presque une demi-heure de retard.

C'était donc pour cela que la porte n'était pas fermée et que Milverton veillait. On entendit un frou-frou de robe. J'avais rapproché les rideaux lorsque le visage de Milverton s'était tourné de notre côté, mais maintenant je me risquai avec mille précautions à les rouvrir. Il avait repris son fauteuil et le cigare, au même angle insolent, était toujours piqué dans sa bouche. Devant lui, directement sous la lampe électrique, une femme était debout ; grande, brune et mince, elle portait une voilette et son manteau l'enveloppait jusqu'au menton. Son souffle était court et rapide et sa mince silhouette semblait trembler d'une vive émotion.

– Eh bien, dit Milverton, vous m'avez fait perdre une nuit de sommeil, ma chère. J'espère que vous en vaudrez la peine. Vous ne pouviez pas venir à n'importe quel autre moment, hein ? Non ? Eh bien, Si vous ne pouviez pas, tant pis. Si la comtesse est dure avec ceux qui la servent, voici l'occasion de vous venger d'elle. Ma pauvre fille, mais qu'est-ce qui vous fait frissonner ? Allons, remettez-vous ! Parlons de nos affaires. Il prit un billet dans le tiroir de son bureau. Vous me dites que vous avez cinq lettres co mpromettantes pour la comtesse d'Albert. Vous voulez les vendre. Moi, je veux les acheter. Jusqu'ici, ça va. Il ne reste qu'à fixer un prix. Il faudrait que j'examine les lettres, naturellement. Si ce sont vraiment de bons spécimens… Mon Dieu, c'est vous ?

La femme, sans mot dire, avait relevé sa voilette et dégagé son menton de son col. C'était une belle brune aux traits réguliers. Dans son visage au nez aquilin, les yeux étincelaient sous les sourcils noirs et la bouche mince était figée en un sourire menaçant.

– C'est moi, dit-elle, dressée devant Milverton. La femme

dont vous avez brisé la vie.

Milverton se mit à rire, mais sa voix tremblait de crainte.

– Vous avez été d'une telle obstination, dit-il. Pourquoi m'avoir réduit à de telles extrémités ? Je vous assure que de mon propre chef, je ne ferais pas de mal à une mouche, mais chacun a ses affaires et que fallait-il que je fasse ? J'avais fixé un prix tout à fait à votre portée. Vous n'avez pas voulu payer.

– Si bien que vous avez expédié les lettres à mon mari et que lui – l'homme le plus noble qui ait jamais vécu, un homme dont je n'étais pas digne de lacer les chaussures, il en est mort, son cœur magnanime brisé. Vous vous rappelez ce dernier soir où je suis venue, par cette porte, vous supplier, implorer votre pitié et que vous m'avez ri au nez, comme vous essayez de rire maintenant, n'était que votre cœur de lâche ne peut pas empêcher vos lèvres de frémir ? Oui ; vous ne pensiez jamais me revoir ici, mais c'est cette nuit-là qui m'a enseigné que je pouvais vous rencontrer face à face et seul. Eh bien, qu'en dites-vous, Charles Milverton ?

– Ne vous imaginez pas que vous pouvez m'injurier, dit-il en se levant. Je n'ai qu'à élever la voix pour appeler mes domestiques et vous faire arrêter. Mais je tiens compte de votre courroux bien naturel. Sortez immédiatement d'ici comme vous y êtes venue et ça n'ira pas plus loin.

La femme restait immobile, une main cachée dans son corsage et toujours avec le même mortel sourire sur ses lèvres minces.

– Vous ne briserez plus de vies comme vous avez brisé la mienne. Vous ne torturerez plus de cœurs comme vous avez torturé le mien, Je vais débarrasser le monde d'une bête venimeuse. Tenez, chien, voilà pour vous… et ça encore… et ça… et ça… et ça !

Elle avait sorti un petit revolver étincelant et elle en vidait tout le barillet dans le corps de Milverton dont le plastron n'était pas à un demi-mètre du canon. Il se recula, s'effondra la

face en avant sur la table en toussant furieusement et en agitant parmi les papiers ses doigts comme des griffes. Chancelant, il se redressa, reçut une balle encore et roula sur le sol. »Vous m'avez tué ! » s'écria-t-il puis il cessa de bouger. La femme le considéra avec attention et lui donna un coup de talon dans le visage. Elle regarda de nouveau, vit qu'il ne bougeait plus. J'entendis un frou-frou agité, une bouffée d'air du dehors entra dans la pièce et la justicière disparut.

Nulle intervention de notre part n'aurait pu épargner son sort à Milverton ; pourtant, quand la femme vidait son revolver dans ce corps qui se repliait sur lui-même, je fus sur le point de bondir, mais je sentis la poigne froide et ferme de Holmes sur mon poignet. Je compris tout ce que faisait valoir cette main qui me retenait – que l'affaire tout entière ne nous regardait pas, que la justice immanente avait rejoint la canaille ; que nous avions nos propres missions et objectifs qu'il ne fallait pas perdre de vue. Mais à peine la femme se fut-elle précipitée hors de la pièce que Holmes, rapidement et sans bruit, gagnait l'autre porte. Il en tourna la clé dans la serrure. Au même instant, on entendit, dans la maison, des voix et des pas précipités. Les coups de revolver avaient réveillé les domestiques. Avec un calme parfait, Holmes alla jusqu'au coffre, prit à pleine brassée les liasses de lettres et les déversa dans le feu. Il renouvela ce geste jusqu'à ce que le coffre fût vide. Quelqu'un tourna la poignée de la porte et cogna au panneau. Holmes jeta un regard rapide autour de lui. La lettre qui avait, pour Milverton, été l'annonciatrice de la mort se trouvait sur la table, toute tachetée de son sang. Holmes la jeta dans le brasier de documents. Puis, ôtant la clé de la porte qui donnait sur le dehors, il sortit derrière moi et referma la porte de l'extérieur.

– Par ici, Watson, dit-il, nous allons escalader le mur dans cette direction.

Je n'aurais pas cru qu'une alarme put se répandre aussi promptement. En regardant derrière nous, la maison entière était illuminée. La grande porte était ouverte et des gens

s'élançaient dans l'allée centrale. Tout le jardin bourdonnait de monde et un type nous repéra en braillant comme nous sortions de la véranda et s'élança à nos trousses. Holmes semblait connaître les lieux à la perfection et il se faufila à vive allure dans un plant de petits arbres, avec moi sur ses talons et le premier de nos poursuivants pantelant derrière nous. Le mur qui nous barrait le chemin faisait bien un mètre quatre-vingts, mais Holmes fut, d'un bond, dessus puis de l'autre côté. Pendant que j'en faisais autant, je sentis la main de l'homme qui me suivait m'empoigner par la cheville ; je me dégageai d'un coup de pied et me retrouvai a quatre pattes sur une crête hérissée de tessons. Je retombai sur le visage dans les buissons d'en dessous ; Holmes me remit sur pied aussitôt et ensemble nous prîmes la fuite dans les immenses étendues de la lande de Hampstead. Nous avions bien fait trois kilomètres en courant quand Holmes enfin s'arrêta et tendit l'oreille. Derrière nous, tout n'était plus que silence. Débarrassés de nos poursuivants, nous étions en sûreté.

* * * * * * * *

Nous venions de déjeuner et nous fumions notre première pipe le lendemain de l'aventure que je viens de narrer quand M. Lestrade, de Scotland Yard, fort solennel et impressionnant, fit son entrée dans notre modeste domicile.

– Bonjour, monsieur Holmes, dit-il, bonjour. Puis-je vous demander si vous êtes occupé pour le moment ?

– Pas au point que je ne puisse vous écouter.

– Je pensais que peut-être, si vous n'aviez rien en train de spécial, cela vous amuserait de venir nous aider dans une affaire fort remarquable qui s'est produite la nuit dernière seulement à Hampstead.

– Ah bah ! fit Holmes. Laquelle donc ?

– Un meurtre. Très dramatique et très remarquable. Je sais combien ces histoires-là vous passionnent et vous nous rendriez un très grand service Si vous faisiez un saut jusqu'à Appledore

Towers pour que nous profitions de vos conseils. Ce n'est pas un crime ordinaire. Nous tenions M. Milverton à l'œil depuis un certain temps, et, entre nous, il était pas mal canaille. On sait qu'il détenait des papiers dont il se servait pour des chantages. Tous ces documents ont été brûlés par les assassins. On n'a pas dérobé un seul objet de valeur, de sorte qu'il est probable que les criminels étaient des gens ayant une belle situation et dont le seul dessein était d'empêcher des révélations.

– Les criminels ! s'exclama Holmes. Au pluriel !

Oui, ils étaient deux. Ils furent, à bien peu de chose près, pris sur le fait. Nous possédons leurs empreintes de pas et leur signalement ; il y a dix chances contre une que nous les retrouverons. Le premier était un peu trop mobile, mais le second a été rattrapé par l'aide-jardinier et il ne s'est échappé qu'en se débattant. Il était de taille moyenne, solide…, la mâchoire carrée, le cou court, de la moustache et un masque sur les yeux.

C'est plutôt vague, dit Sherlock Holmes. Comment, mais ça pourrait être une description de Watson !

– C'est vrai, dit l'inspecteur, très amusé, que ça pourrait être le signalement de Watson.

– Eh bien, je regrette, mais je ne peux pas vous venir en aide, Lestrade, dit Holmes Le fait est que je connaissais ce nommé Milverton, que je le considérais comme l'un des plus dangereux criminels de Londres et que j'estime qu'il y a certains crimes contre lesquels la loi ne peut rien et qui, par conséquent, justifient dans une certaine mesure les vengeances particulières. Non, inutile d'insister, ma décision est prise : ma sympathie, en l'occurrence, va aux assassins plutôt qu'à la victime et je ne me chargerai pas de l'enquête.

Holmes ne m'avait pas dit un mot au sujet de la tragédie dont nous avions été les témoins, mais j'avais constaté, toute la matinée, qu'il était profondément absorbé et qu'il donnait l'impression, par son air distrait et ses yeux vagues, d'un homme qui s'efforce de ramener quelque chose à sa mémoire.

nous étions en train de déjeuner quand il se leva tout à coup.

– Bon sang ! Watson, j'y suis ! s'écria-t-il. Prenez votre chapeau et venez avec moi.

Il m'emmena à toute allure par Baker Street, puis Oxford Street, presque jusqu'au carrefour de Regent Street. Un peu avant celui-ci, il y a une vitrine remplie de photographies des célébrités et des beautés du moment. Les yeux de Holmes se fixèrent sur l'une d'elles, et, suivant la direction de son regard, je vis l'image en robe de cour d'une femme qui avait grande allure et dont la noble tête s'ornait d'une haute tiare de diamants. Je regardai ce nez légèrement busqué, ces sourcils accusés, cette bouche mince et, en dessous, le menton petit mais volontaire. Puis je retins mon souffle en lisant le titre séculaire et révéré du grand seigneur et homme d'État dont elle avait été l'épouse. Mes yeux croisèrent ceux de Holmes et il posa un doigt sur ses lèvres en même temps que nous nous détournions de la vitrine.

LES SIX NAPOLÉONS[8]

Il arrivait assez souvent à M. Lestrade de Scotland Yard de venir causer avec nous dans la soirée, et ces visites faisaient grand plaisir à Sherlock Holmes, car elles lui permettaient de se tenir au courant de toutes les nouvelles apprises par la police. En retour des récits que faisait Lestrade, Sherlock Holmes prêtait une grande attention aux détails des affaires dont le détective pouvait être chargé ; de temps en temps, il lui donnait des avis que justifiait sa longue expérience des affaires, des hommes et des choses.

Ce soir-là, Lestrade avait parlé du temps, des journaux, puis la conversation était tombée tandis qu'il continuait à fumer son cigare. Holmes le regarda avec attention.

– Rien d'intéressant ? dit-il.

– Non, Monsieur Holmes, rien de particulier.

– Alors… dites-le-moi.

Lestrade se mit à rire.

– Décidément, Monsieur Holmes, il n'y a rien à vous cacher. Oui, il y a bien quelque chose qui me préoccupe, et pourtant, c'est si absurde que j'hésite à vous en infliger le récit ; d'un autre côté, l'événement, tout en ne sortant pas de la banalité, paraît cependant assez bizarre. Je sais, il est vrai, que vous avez un goût marqué pour ce qui sort de l'ordinaire, mais, à mon avis, cette affaire paraît plutôt ressortir du domaine du Dr Watson que du vôtre.

– Une maladie ? demandai-je.

– En tout cas, de la folie, et une folie extraordinaire. Croiriez-vous qu'il existe, de nos jours, un homme qui nourrit

une telle haine contre Napoléon 1er qu'il brise impitoyablement toutes les statues qui le représentent ?

Holmes s'enfonça dans sa chaise.

– Cela ne me regarde pas, dit-il.

– C'est précisément ce que je viens de dire. Mais comme l'homme en question se met à pénétrer avec effraction dans les maisons en vue de briser ces statues, il cesse d'appartenir au domaine du docteur pour passer dans celui de la police.

Holmes se redressa.

– Ah ! il y a des cas d'effraction ? Cela devient plus intéressant. Donnez-moi donc des détails.

Lestrade prit son carnet de rapports, qu'il parcourut pour se rafraîchir la mémoire.

– La première affaire a eu lieu il y a quatre jours, dit-il. Elle se passa chez Mrs Hudson, qui a un magasin de vente d'objets d'art dans Kennington Road. Le commis s'était un moment absenté du magasin, quand, tout à coup, il entendit du bruit à l'intérieur. Il revint en toute hâte et trouva, brisé en mille morceaux, un buste en plâtre de Napoléon qui était placé sur le comptoir, au milieu d'autres œuvres d'art. Il se précipita dans la rue, mais, malgré l'affirmation de plusieurs personnes, qui avaient vu un individu s'enfuir du magasin, il ne put le découvrir. Il crut donc voir dans ce fait un acte de vandalisme comme il s'en produit de temps en temps, et c'est dans ce sens que fut faite la déclaration à la police. Le buste ne coûtait que quelques shillings et l'affaire semblait trop anodine pour qu'on se livrât à une enquête.

« Un second fait semblable se produisit, plus sérieux et plus étrange, la nuit dernière. Dans Kennington Road, à quelques centaines de mètres du magasin de Mrs Hudson, habite un médecin bien connu, le Dr Barnicot, qui a une clientèle très importante sur la rive gauche de la Tamise. Sa résidence, avec son cabinet de consultation, est dans Kennington Road, mais il a une clinique à Lower Brixton Road, distante d'environ deux

milles. Le docteur est un admirateur enthousiaste de Napoléon ; sa maison est remplie de livres, de tableaux et de reliques se rapportant à l'histoire de l'empereur des Français. Il a acheté, précisément chez Moïse Hudson, deux plâtres absolument pareils du buste de Napoléon, par le sculpteur français Devine. Il a placé l'un d'eux dans le vestibule de sa maison de Kennington Road, et l'autre sur la cheminée de son cabinet de Lower Brixton. Quand le docteur est descendu ce matin, il a constaté que sa maison avait été cambriolée pendant la nuit, mais que rien n'avait été volé sinon le buste en plâtre du vestibule, qui avait été emporté et lancé avec violence contre le mur du jardin, au pied duquel en ont été découverts les débris.

Holmes se frotta les mains.

– Voilà qui n'est pas banal !

– Je pensais bien que cela vous intéresserait, mais ce n'est pas tout : le Dr Barnicot s'est rendu, à midi, à sa clinique, et jugez de son étonnement, en découvrant que la fenêtre avait été ouverte pendant la nuit et que les morceaux de son second buste jonchaient le sol. Il avait été réduit en miettes sur place. Nous n'avons pu découvrir aucun indice qui pût nous mettre sur la piste du criminel ou du fou qui était l'auteur de cette mauvaise plaisanterie. Maintenant, Monsieur Holmes, vous connaissez les faits.

– Ils sont, en effet, assez bizarres, pour ne pas dire grotesques, dit Holmes. Je dois pourtant vous demander Si les deux bustes brisés chez le Dr Barnicot étaient des reproductions exactes de celui qui a été cassé dans le magasin de Morse Hudson.

– Oui, ils provenaient du même moule.

– Cette circonstance va à l'encontre de l'hypothèse que l'homme qui les a détruits, a été poussé à cet acte simplement par haine de Napoléon. Si l'on considère le nombre immense de statues de Napoléon qui existent à Londres, il est impossible de supposer que c'est par une simple coïncidence que cet homme a mis en pièces trois spécimens du même buste.

– Je suis entièrement de votre avis, dit Lestrade. D'un autre côté, Mrs Hudson est le seul marchand d'objets d'art de ce quartier de Londres, et ce sont les seuls bustes de Napoléon qu'il ait eus en magasin depuis plusieurs années. Ainsi donc, bien qu'il existe à Londres, comme vous le dites, des centaines d'autres statues du grand homme, il est à présumer que celles qui ont été brisées sont les seules dans ce quartier. Dans ces conditions, il est tout naturel qu'un fanatique habitant le quartier ait commencé par elles. Qu'en pensez-vous, docteur ?

– Il n'y a pas de limites à établir aux actes d'un fou ! répondis-je. « L'idée fixe », comme l'appellent les psychologues français, a pour effet de fausser l'intelligence sur un point, en laissant souvent toute la raison sur d'autres. Un homme qui a étudié à fond Napoléon, ou dont la famille, au cours des guerres menées contre lui, aurait subi quelque injure pourrait se trouver atteint d'une idée fixe, sous l'empire de laquelle il aura accompli un acte de folie.

– Ce n'est pas cela, mon cher Watson, dit Holmes en secouant la tête, toutes les idées fixes du monde ne lui auraient pas permis de découvrir où se trouvaient les bustes en question.

– Alors, quelle explication ?

– Je n'essaierai même pas d'en donner ; tout ce que je remarque, c'est une certaine méthode dans les procédés de cet homme excentrique. Par exemple, dans le vestibule du Dr Barnicot, où le bruit aurait pu donner l'éveil, le buste a été porté à l'extérieur avant d'être brisé, tandis qu'à sa clinique, où ce danger n'existait pas, il a été cassé sur les lieux mêmes. Cette affaire paraît bien ordinaire, mais je ne l'affirmerais pas, car, souvent, les affaires les plus difficiles que j'aie eues à élucider ont commencé de cette manière. Vous vous rappelez, Watson, comment me fut révélé le terrible drame dont fut victime la famille Abermetty : je commençai, s'il vous en souvient, par remarquer que le persil avait été enfoncé dans le beurre au lieu d'être placé tout autour. Votre histoire du bris de ces trois bustes ne me fait pas rire, Lestrade, et je vous serais très obligé

de me tenir au courant de tout nouvel incident qui se produirait.

Ces incidents, auxquels mon ami avait fait allusion, se produisirent plus rapidement et d'une manière plus tragique que nous ne l'aurions supposé. Le lendemain matin, j'étais en train de m'habiller dans ma chambre, quand on frappa à la porte. Holmes entra : il tenait à la main une dépêche qu'il me lut :

« Venez de suite. 181 Pitt Street, Kensington. LESTRADE. »

– Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

– Je ne sais pas… Peut-être n'importe quoi, mais je soupçonne fort que c'est la suite de l'histoire des bustes. Dans ce cas, notre homme a dû recommencer ses opérations dans un autre quartier de Londres. Avalez vite votre café ; un cab nous attend à la porte.

Une demi-heure après, nous arrivions à Pitt Street, petite rue bien tranquille dans un quartier des plus mouvementés de Londres. La maison portant le n° 131 était, comme ses voisines, d'aspect très ordinaire, sans aucune ornementation. En arrivant, nous trouvâmes auprès du grillage une foule de curieux. Holmes laissa entendre un petit sifflement de plaisir.

– Pardieu ! s'écria-t-il, c'est au moins un meurtre ! Il faut un événement de cette sorte pour détourner de leurs occupations les commissionnaires de Londres. Rien qu'à voir le cou allongé par la curiosité de ce gaillard, là-bas, je devine qu'il s'agit d'un acte de violence. Qu'est-ce à dire, Watson ? Les marches supérieures de l'escalier ont été lavées à grande eau, et les autres sont sèches ! Ah ! voici Lestrade à la fenêtre : nous allons savoir le fin mot de l'affaire.

Le détective nous reçut d'un air très grave, et nous fit entrer dans une pièce où se trouvait un homme d'âge moyen, en proie à la plus vive agitation, comme l'indiquait suffisamment le désordre de sa toilette. Il était vêtu d'une robe de chambre en flanelle. Il nous fut présenté comme le propriétaire de la

maison : M. Horace Harker, membre du Syndicat de la presse.

– Encore une histoire de buste de Napoléon ! dit Lestrade. Vous avez paru vous y intéresser hier au soir, et, maintenant que l'affaire prend une tournure plus grave, j'ai pensé que vous seriez content de la suivre.

– Quelle tournure ?

– Un meurtre ! Monsieur Harker, veuillez avoir l'amabilité de raconter à ces messieurs ce qui est arrivé.

L'homme à la robe de chambre tourna vers nous une figure des plus tristes.

– C'est extraordinaire ! dit-il. J'ai passé toute ma vie à commenter les affaires des autres, et maintenant qu'un drame sensationnel m'arrive pour mon propre compte, je suis si agité et si ému que je ne puis trouver mes mots. Si j'étais venu ici comme journaliste, je me serais interviewé moi-même et j'aurais trouvé le moyen de pondre deux colonnes dans les journaux du soir. Actuellement, je passe mon temps à raconter mon histoire à tout le monde et suis incapable de l'utiliser pour ma profession. J'ai entendu parler de vous, Monsieur Sherlock Holmes, et, Si vous pouvez trouver la clé de cette énigme, je me considérerai comme payé de l'ennui que j'éprouve à vous la raconter.

Holmes s'assit et écouta.

– Toute cette aventure paraît rouler sur ce buste de Napoléon que j'ai acheté, il y a quatre mois, pour orner cette pièce. Je l'ai eu à bon compte, tout près de High Street Station. Je travaille souvent très tard, et j'écris parfois jusqu'à l'aurore. C'est ce que j'ai fait cette nuit : j'étais assis dans mon cabinet, qui se trouve sur le derrière de la maison, au dernier étage, quand, vers trois heures du matin, il me sembla entendre du bruit au rez-de-chaussée. J'écoutai et n'entendis plus rien ; j'en conclus qu'il venait de l'extérieur. Cinq minutes après, j'entendis tout à coup un cri terrible – le plus épouvantable que j'aie jamais entendu, Monsieur Holmes ! et qui retentira toute

ma vie à mes oreilles. Je restai quelques instants glacé de frayeur, puis je saisis le tisonnier et je descendis. Quand j'entrai dans cette pièce, je constatai aussitôt que la fenêtre était grande ouverte et que le buste avait disparu. Je me demande encore comment un voleur a eu l'idée de s'emparer de cet objet en plâtre qui n'avait aucune valeur.

– Vous pouvez voir par vous-même que, de la fenêtre, il était facile, en faisant une longue enjambée, d'atteindre le perron extérieur. C'était, évidemment, ce que le malfaiteur avait dû faire. J'allai donc immédiatement ouvrir la porte. A peine dehors dans l'obscurité, je trébuchai contre un corps gisant à terre. Je me hâtai d'aller chercher une lumière et je trouvai un malheureux, la gorge coupée par une horrible blessure d'où le sang s'écoulait à flots. Il était couché sur le dos, les jambes pliées, la bouche démesurément ouverte… Je le reverrai toujours dans mes rêves ! Je n'eus que le temps d'alerter la police par un coup de sifflet et je perdis connaissance, je ne me rappelle plus rien, sinon que je me trouvai dans le vestibule avec un policeman à côté de moi.

– Quelle est la victime de cet assassinat ? demanda Holmes.

– Nous ne connaissons pas son identité, dit Lestrade. Vous verrez le corps à la morgue ; jusqu'à présent, nous n avons aucun indice. C'est un homme de taille élevée, au teint bronzé, paraissant d'une force peu commune, âgé d'environ trente ans. Sa mise est plutôt modeste, mais il ne ressemble pas à un chemineau. A côté de lui, dans une mare de sang, nous avons retrouvé un couteau à virole avec manche de corne ; mais est-ce l'arme dont s'est servi l'assassin, ou appartenait-elle à la victime ? Je n'en sais rien. Aucun nom n'était inscrit à l'intérieur de ses vêtements et dans ses poches nous n'avons trouvé qu'une pomme, de la ficelle, un plan de Londres et la photographie que voici.

Cette dernière avait été prise au moyen d'un Kodak. Elle représentait un homme alerte, aux traits simiesques très accentués, aux sourcils fort épais, la mâchoire inférieure

proéminente comme celle d'un babouin.

– Qu'est devenu le buste ? demanda Holmes après avoir examiné avec soin la photographie.

– Nous venions de l'apprendre au moment où vous êtes arrivés. On l'a trouvé dans le jardin d'une maison inoccupée de Campden House Road. Bien entendu, il était en morceaux. Je vais de ce pas le voir. Venez-vous avec moi ?

– Certainement, mais attendez un instant, que je jette un coup d'œil ici.

Il examina le tapis et la fenêtre.

– Le gaillard doit avoir les jambes très longues, ou c'est un homme très alerte, dit Sherlock Holmes. La maison ayant un sous-sol assez élevé, cela n'a pas dû être facile d'atteindre le rebord de la fenêtre et de l'ouvrir ; la descente a dû être plus aisée. Venez-vous avec nous pour voir ce qui reste de votre buste, Monsieur Harker ?

L'inconsolable journaliste s'était assis à son bureau.

– Il faut que j'essaie de faire le récit de tout cela, dit-il, quoique, sans aucun doute, les journaux de ce soir déjà imprimés, donnent force détails. C'est là ma veine ! Vous vous rappelez quand les tribunes des courses se sont effondrées à Doncaster ? J'étais le seul reporter à m'y trouver, et mon journal a été aussi le seul qui n'en ait pas donné le compte rendu, car j'avais éprouvé une telle émotion qu'elle m'avait rendu incapable d'écrire. Cette fois-ci, je serai le dernier à donner des détails sur un assassinat commis à ma porte.

Quand nous quittâmes la pièce, sa plume cependant courait sur le papier.

L'endroit où avaient été retrouvés les débris du buste était à une distance de quelques centaines de mètres. Pour la première fois, Holmes et moi, nous pûmes voir les restes du grand empereur, qui semblait avoir provoqué une haine si violente dans l'esprit d'un inconnu. Les morceaux gisaient sur le gazon.

Holmes en ramassa plusieurs et les examina avec soin ; à son attitude, je compris qu'il avait enfin trouvé une piste.

– Eh bien ? demanda Lestrade.

Holmes haussa les épaules. Nous avons encore du chemin à faire, dit-il. Et pourtant, pourtant, nous avons déjà un point de départ. La possession de ce buste sans valeur était certainement plus importante pour cet étrange criminel que la vie d'un homme : voilà un point démontré. Il y a pourtant une circonstance à remarquer, c'est qu'il ne l'a pas brisé dans la maison ni même dans le voisinage immédiat, si toutefois son but unique était de le briser.

– Il était peut-être inquiet de la rencontre qu'il avait faîte de sa victime… Il devait à peine savoir ce qu'il faisait.

– C'est possible, mais j'appellerai tout spécialement votre attention sur la position de cette maison, dans le jardin de laquelle il a détruit le buste en question.

Lestrade regarda autour de lui.

– C'est une maison inoccupée, où il devait savoir qu'il ne serait pas inquiété.

– Oui, mais il y en a une autre, dans les mêmes conditions, un peu plus haut dans la rue, devant laquelle il a dû passer avant d'arriver à celle-ci. Pourquoi ne l'a-t-il pas choisie, puisque chaque pas qu'il faisait en portant le buste augmentait sa chance d'être rencontré ?

– Je n'y comprends rien ! dit Lestrade. Holmes montra le bec de gaz au-dessus de nos têtes.

– C'est qu'ici il pouvait voir ce qu'il faisait, alors que plus haut cela lui était impossible. Voilà le motif certain.

– Pristi ! c'est vrai ! dit le détective. Maintenant, je me rappelle que le buste du Dr Barnîcot a été brisé tout près de sa lanterne rouge{9}. Eh bien ! Monsieur Holmes, quelle conclusion tirez-vous de cela ?

– Simplement qu'il faut se le rappeler et s'en servir au

besoin. Nous trouverons peut-être quelque chose plus tard qui nous en fournira la raison. Quelle démarche proposez-vous de faire maintenant, Lestrade ?

– A mon avis, ce qu'il y a de plus pratique, c'est d'établir l'identité du cadavre, et cela ne doit pas être très difficile. Quand nous l'aurons démontrée, quand nous aurons trouvé quelles étaient ses habitudes, ses relations, ce sera un grand pas de fait pour deviner ce qu'il faisait à Pitt Street, la nuit dernière, quel est celui qui l'a rencontré et tué sur le perron de M. Horace Harker. N'êtes-vous pas de mon avis ?

– Sans doute, mais ce n'est pas de cette façon que je prendrais l'affaire.

– Que feriez-vous alors ?

– Oh ! je ne veux pas vous influencer ! Suivez donc votre idée et je suivrai la mienne ; nous comparerons ensuite nos résultats et nous nous aiderons mutuellement.

– Très bien ! dit Lestrade.

– Si vous retournez à Pitt Street, vous pourrez revoir M. Horace Harker. Dites-lui de ma part que je suis certain que l'auteur du crime est un fou qui a pris en haine Napoléon. Cela lui sera utile pour son article.

Lestrade le regarda bien en face.

– Vous ne le pensez pas sérieusement, dit-il.

Holmes sourit.

– Peut-être ! mais je suis sûr que mon renseignement sera d'un grand intérêt pour M. Harker et pour les abonnés des journaux. Et maintenant, Watson, je pense que le travail qui nous attend aujourd'hui sera long et compliqué. Quant à vous, Lestrade, je vous donne rendez-vous à Baker Street ce soir à six heures ; laissez-moi jusque-là la photographie trouvée dans la poche de la victime. Peut-être aurai-je besoin de votre concours pour une expédition relative à ce crime, que nous aurons à faire cette nuit, Si mes raisonnements sont exacts. Allons, à ce soir, et

bonne chance !

Sherlock Holmes et moi allâmes à pied jusqu'à High Street ; là, nous nous arrêtâmes au magasin de Harding frères, où le buste avait été acheté. Un jeune employé nous fit connaître que M. Harding n'était pas là, ne reviendrait que dans le courant de l'après-midi, et que lui-même, nouvellement arrivé dans la maison, ne pouvait nous donner aucun renseignement. Je lus le désappointement sur la figure de Holmes.

– Enfin, me dit-il, on ne peut pas s'attendre à voir tout s'arranger comme on le désire, Watson. Il faudra revenir cette après-midi, puisque M. Harding est absent jusque-là. Je recherche, comme vous avez pu le deviner, l'origine exacte de ces bustes, afin de m'assurer s'il n'y aurait pas là un détail particulier, expliquant leurs aventures. Allons chez M. Morse Hudson, à Kennington Road, et nous verrons s'il peut nous éclairer sur ce point.

Après une heure de voiture, nous arrivâmes chez le marchand d'objets d'art. C'était un homme de petite taille, assez gros, au visage rubicond, aux manières vives.

– Oui, Monsieur, dit-il, sur mon comptoir ! Pourquoi nous fait-on payer des impôts puisqu'on laisse entrer le premier coquin venu chez nous pour briser nos marchandises ? C'est moi qui ai vendu au Dr Barnicot les deux statues… C'est honteux ! cela ne peut être que quelque complot seul un anarchiste a pu briser ces statues ; voilà ce que font les républicains rouges ! Vous m'avez demandé où je me les suis procurées ? Je ne vois pas en quoi ce détail peut se rapporter au crime ; cependant Si vous voulez le savoir, je les ai achetées chez Gelder et Cie, Church Street, Stepney, une maison honorablement connue depuis vingt ans. Combien j'en ai acheté ? Trois.. Deux et un font trois : deux bustes que j'ai vendus à M. Barnicot, et celui qu'on a brisé en plein jour sur mon comptoir. Si je connais cette photographie ? Non, je ne connais pas celui qu'elle représente. Si pourtant !… attendez !… Mais c'est Beppo l'Italien, un homme à tout faire que

j'employais dans le magasin, qui savait dorer, encadrer et qui me rendait quelques services. Cet individu m'a quitté la semaine dernière, et je n'en ai pas entendu parler depuis. Je ne sais ni d'où il venait, ni où il allait. Je n'ai rien eu à lui reprocher pendant tout le temps qu'il est resté à mon service. Il est parti deux jours avant l'incident arrivé à mon buste.

– C'est tout ce que nous pouvions raisonnablement attendre de Mr Morse Hudson ! dit Holmes quand nous fûmes sortis du magasin. Nous avons trouvé que Beppo avait été employé à Kennington, peut-être l'a-t-il été aussi à Kensington ; cela seul vaut bien notre course. Maintenant, il faut aller chez Gelder et Cie à Stepney, d'où viennent les bustes. Je serais bien surpris si je n'y recueillais pas un renseignement précieux.

Nous traversâmes rapidement le Londres élégant, puis le Londres des hôtels, le quartier des théâtres, des auteurs et des commerçants, et enfin, nous atteignîmes les quartiers qui forment, au bord du fleuve, comme une ville cosmopolite, où vivent des centaines de milliers d'âmes. Dans une large rue habitée jadis par les marchands les plus riches de la capitale, nous découvrîmes l'établissement que nous cherchions. Au-dehors, se trouvait une immense cour remplie de pierres de taille ; à l'intérieur, une cinquantaine d'ouvriers étaient occupés à sculpter ou à mouler. Le directeur, un Allemand au type blond, nous reçut très poliment et répondit clairement aux questions posées par Holmes. En consultant ses livres, il constata qu'il avait été fait des centaines de moulages du buste en marbre de Napoléon sculpté par Devine et que trois d'entre eux avaient été envoyés à Morse Hudson une ou deux années auparavant. La fournée s'était composée de six exemplaires ; les trois autres avaient été vendus à Harding frères de Kensîngton. Le directeur n'avait aucun motif de soupçonner que ces six statues fussent différentes des autres et qu'une raison quelconque pût décider quelqu'un à les détruire. Cette idée même le fit sourire. Leur prix de fabrique était de six shillings, mais le revendeur pouvait les vendre douze. Le buste avait été pris au moyen de deux moulages, un de chaque côté de la tête ;

les deux profils en plâtre de Paris avaient été juxtaposés pour faire le buste complet. Ce genre de travail était ordinairement fait par des Italiens. Quand les bustes étaient terminés, on les plaçait sur une table dans le corridor pour les faire sécher ; ils étaient ensuite portés à l'atelier. C'était tout ce qu'il pouvait nous faire connaître.

Mais l'exhibition de la photographie produisit un effet surprenant sur le directeur ; sa figure devint rouge de colère et ses sourcils se froncèrent sur ses yeux bleus de Teuton.

– Ah ! le gredin ! s'écria-t-il. Oui, vraiment, je le connais très bien ! Cette maison a toujours été honorable, et la seule fois que la police y mit les pieds, ce fut à propos de cet homme. Il y a de cela plus d'un an. Il avait donné, dans la rue, un coup de couteau à un autre Italien, puis il arriva, ayant la police à ses trousses, et il fut arrêté ici même. Il s'appelait Beppo, je n'ai jamais connu son nom de famille. Cela m'apprendra à engager un homme avec une pareille tête, c'était pourtant un bon ouvrier, un de nos meilleurs.

– A combien fut-il condamné ?

– La victime eut la chance de guérir ; il n'eut qu'un an de prison. Sans doute, il a fini son temps, mais il n'a pas eu l'aplomb de se montrer ici. Nous avons dans nos ateliers un de ses cousins, il pourra sans doute vous dire où il est.

– Oh ! non ! dit Holmes, pas un mot au cousin, je vous en prie. L'affaire qui nous occupe est très importante, et plus je l'étudie, plus elle me paraît grave. Quand vous regardiez dans votre livre pour chercher la date de la vente de ces statues, j'ai constaté qu'elle avait eu lieu le 13 juin de l'année dernière. Pouvez-vous me dire à quelle date Beppo a été arrêté ?

– Je puis vous le dire à peu près par notre registre de comptabilité. Oui, continua-t-il après avoir feuilleté le registre, il a été payé pour la dernière fois le 20 mai.

– Merci, dit Holmes, je ne crois pas devoir abuser plus longtemps de vos instants.

Puis, après lui avoir recommandé la plus entière discrétion, nous nous retirâmes.

L'après-midi était déjà avancée quand nous prîmes un léger repas dans un restaurant. Un journal collé dans un cadre, à l'entrée, annonçait le crime de Kensington comme un assassinat commis par un fou et la lecture du journal nous montra que M. Harker avait réussi à faire imprimer à temps son compte rendu. Deux colonnes faisaient le récit de l'événement du jour. Holmes acheta le journal et, tout en mangeant, le parcourut avidement, mais avec des sourires à certains passages.

– Ca va bien, Watson, dit-il, écoutez ceci : *« Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs que les opinions les plus autorisées sont unanimes pour établir le mobile de cette affaire, car M. Lestrade, un de nos détectives les plus expérimentés de Scotland Yard, ainsi que M. Sherlock Holmes, l'expert bien connu, estiment tous les deux que les incidents qui se sont terminés d'une manière si tragique, sont l'œuvre d'un fou et non d'un criminel avéré. C'est la seule façon dont peuvent s'expliquer des faits semblables. »*

– La presse, voyez-vous, Watson, est un instrument remarquable quand on sait s'en servir. Et maintenant, Si vous le voulez bien, allons à Kensington, voir ce que le directeur de Rarding frères pourra nous raconter.

Le fondateur du magasin était un homme de petite taille, à l'allure vive, vêtu avec le plus grand soin. Il avait les idées très nettes et la langue bien pendue.

– J'ai déjà lu le compte rendu de l'affaire dans les journaux du soir. M. Horace Harker est un de nos clients ; nous lui avons livré le buste il y a quelques mois. Nous en avions commandé trois semblables à Gelder et Cie. Ils sont tous vendus maintenant ; nous saurons facilement vous dire à quelles personnes, en consultant nos livres. Les voici, d'ailleurs. L'un a été vendu à M. Harker, vous voyez… un autre à M. Josiah Brown, villa des Acacias, Labernum Vale, Chiswick… le troisième à M. Sandford, de Lower Grove Road, Reading… Je n'ai jamais vu l'homme dont vous me montrez la photographie,

je n'aurais jamais oublié cette figure Si je l'avais vue, car on en rencontre rarement de plus remarquable par sa laideur… Nous avons plusieurs Italiens parmi nos ouvriers, oui, Monsieur ; si l'envie leur en était venue, ils auraient évidemment pu regarder dans nos livres de vente ; nous n'avons aucune raison de les tenir cachés. En tout cas, voilà une affaire étrange et si j ai pu vous être utile en quelque façon, j'espère qu'en retour vous voudrez bien m'en donner des nouvelles.

Holmes, pendant la déclaration de M. Harding, avait pris plusieurs notes et je voyais que la tournure que prenait l'affaire lui plaisait beaucoup. Il ne fit cependant aucune remarque et se borna à observer que, si nous ne nous hâtions pas, nous serions en retard au rendez-vous de Lestrade. En effet, quand nous arrivâmes à Baker Street, il était déjà là et se promenait de long en large en proie à la plus vive impatience. Je vis, à son regard, qu'il n'avait pas perdu sa journée.

– Eh bien ! demanda-t-il, quelles nouvelles, Monsieur Holmes ?

– Nous avons eu une journée très chargée et qui n'a pas été inutile. Nous avons vu le fabricant qui a moulé les bustes et les négociants qui les ont vendus. Je puis, dès maintenant, suivre la piste de chacun des bustes depuis le commencement.

– Les bustes ! les bustes !… s'écria Lestrade. Allons, vous avez vos méthodes, Monsieur Sherlock Holmes, et ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en dire du mal, mais je crois que ma journée a été encore meilleure que la vôtre. J'ai établi l'identité du cadavre.

– Pas possible !

– J'ai même découvert le mobile du crime.

– Parfait !

– Nous avons un inspecteur chargé spécialement de Saffron Hill, le quartier des Italiens. Le cadavre portait une médaille au cou, et cette circonstance, jointe à la couleur de son teint, me fit penser que c'était un méridional. L'inspecteur Hill le reconnut

aussitôt qu'il le vit. Il s'appelle Pietro Venucci, originaire de Naples, et c'est un des plus redoutables égorgeurs de Londres. Il fait partie de la Maffia, une des sociétés secrètes qui ont pour objet la propagande par le fait. Vous voyez maintenant que l'affaire commence à s'éclaircir. L'assassin est sans doute, lui aussi, un Italien affilié à la Maffia. Il en aura probablement violé les règlements d'une façon ou d'une autre, et Pietro aura été chargé de le découvrir. Sans doute, la photographie qui a été trouvée dans sa poche est-elle celle de son assassin, qu'il avait reçue pour éviter toute erreur de personne. Il a donc dû le suivre, le voir entrer dans une maison, puis la quitter, et c'est probablement au cours de la discussion qu'il a eue avec lui qu'il a été tué. Qu'en pensez-vous, Monsieur Sherlock Holmes ?

Holmes applaudit.

– Très bien, très bien, Lestrade ! s'écria-t-il, mais je n'ai pas bien suivi votre raisonnement sur la destruction des bustes.

– Les bustes ! vous ne voyez que cela. Au fond, cela n'est rien, ce sont des larcins insignifiants qui valent, tout au plus, six mois de prison. C'est sur le meurtre que porte notre enquête et je tiens, désormais, tous les fils dans ma main.

– Qu'allez-vous faire, maintenant ?

– Oh ! c'est bien simple : je vais aller avec Hill dans le quartier des Italiens, j'y trouverai l'homme dont nous avons la photographie et je l'arrêterai sous l'inculpation d'assassinat. Viendrez-vous avec nous ?

– Je ne crois pas. J'ai dans l'idée que nous arriverons au but d'une façon encore plus simple, je ne puis en être certain, tout cela dépend d'un élément qui échappe à notre contrôle ; cependant j'ai bon espoir. Je parierais même deux contre un que, si vous nous accompagnez cette nuit, je vous ferai mettre la main sur le coupable.

– Dans le quartier des Italiens ?

– Non, mais, je crois, à Chiswick. Si vous voulez venir avec nous, je vous promets que j'irai demain avec vous dans le

quartier des Italiens, et que ce retard ne gênera en rien votre enquête. Je crois, maintenant, que quelques heures de sommeil nous feront du bien. Il ne faut pas partir avant onze heures ; nous serons de retour, sans doute, avant le lever du jour. Dînez donc avec nous, Lestrade, et vous vous étendrez sur ce canapé jusqu'au moment du départ. En attendant, ayez donc l'amabilité de sonner, je vais faire venir un exprès, car j'ai une lettre à envoyer sans aucun retard.

Holmes passa la soirée à parcourir une pile de vieux journaux qui remplissaient notre grenier. Quand il descendit, ses yeux avaient une lueur de triomphe ; pourtant il ne nous fit part, ni à l'un ni à l'autre, du résultat de ses recherches. Pour ma part, j'avais suivi pas à pas la marche de cette affaire si compliquée et, tout en ne pouvant deviner le but que nous allions atteindre, j'entrevoyais clairement que, dans la pensée de Holmes, l'individu recherché ne manquerait pas de se livrer à un nouvel attentat sur l'un des deux bustes qui restaient et dont l'un, je me le rappelais, se trouvait à Chiswick. Le but de notre expédition était, sans doute, de le surprendre en flagrant délit et je ne pouvais qu'admirer l'astuce de mon ami qui avait lancé les journaux sur une fausse piste afin de donner à cet individu l'idée qu'il pouvait continuer ses exploits avec impunité. Je ne fus donc pas surpris quand Holmes m'invita à prendre mon revolver. Lui-même emporta son casse-tête, son arme favorite.

Une voiture fermée nous attendait à la porte et nous conduisit jusqu'au-delà du pont de Hammersmith. Là, le cocher reçut l'ordre de nous attendre. Nous gagnâmes à pied une rue assez isolée, bordée, de chaque côté, de maisons élégantes, entourées chacune d'un jardin. A la lueur du bec de gaz, nous pûmes apercevoir le nom Villa des Acacias, inscrit sur la barrière. Le propriétaire devait être déjà couché, car on ne voyait aucune lumière – excepté au-dessus de l'imposte de la porte d'entrée, d'où une lueur éclairait vaguement l'allée du jardin. La barrière en bois qui séparait la propriété de la route rendait l'endroit plus obscur, et c'est là que Holmes nous fit

cacher.

– Nous aurons, je le crains, longtemps à attendre, dit Holmes ; nous avons, au moins, la chance qu'il ne pleuve pas. Il est plus prudent de ne pas fumer, ce qui nous ferait passer le temps. Enfin nous avons deux chances contre une de réussir, ce qui compensera notre peine.

Cependant notre attente ne fut pas aussi longue que Holmes l'avait craint, et elle se termina de la façon la plus soudaine et la plus inattendue. Tout à coup, sans bruit qui eût pu éveiller notre attention, la barrière du jardin s'ouvrit et un individu, alerte comme un singe, s'avança rapidement dans l'allée. Nous le vîmes passer dans la traînée de lumière venant de la porte et disparaître derrière la maison ; puis il se fit un long silence pendant lequel nous eûmes soin de retenir notre respiration. Nous entendîmes bientôt un grincement ; on ouvrait une fenêtre. Le bruit cessa ; l'individu avait pénétré dans la maison. Nous vîmes le rayon d'une lanterne sourde dans une pièce ; ce qu'il cherchait ne s'y trouvait pas, il passa dans une autre, puis dans une troisième.

– Allons à la fenêtre ouverte, dit Lestrade, nous le prendrons au moment où il sortira !

Avant que nous eussions fait un pas, l'homme était sorti. Nous pûmes constater qu'il portait, sous le bras, quelque chose de blanc. Il regarda tout autour de lui, le silence de la rue déserte le rassura. Il nous tournait le dos pour déposer son butin. Un instant après, nous perçûmes un bruit sec. L'homme était Si absorbé qu'il ne nous entendit pas traverser la pelouse. Holmes bondit comme un tigre et le saisit. En un instant, Lestrade et moi le prenions par le bras et lui passions les menottes. Je n'ai jamais rencontré une figure plus hideuse. Il nous contemplait, les traits convulsés… C'était l'homme de la photographie !

Holmes, cependant, ne parut pas s'occuper de notre prisonnier. Assis sur les marches du perron, il examina avec le plus grand soin les débris de l'objet que l'homme avait emporté

à la maison. C'était un buste de Napoléon, semblable à celui que nous avions vu le matin même, et brisé de la même façon. Holmes regarda chacun des morceaux de plâtre à la lumière, mais ils étaient tous pareils. Il venait de terminer cet examen quand le vestibule s'éclaira et la porte s'ouvrit. Le propriétaire de la maison, un homme obèse, à l'air jovial, se présenta en bras de chemise.

– M. Josiah Brown, je pense ? dit Holmes.

– Lui-même, Monsieur, et vous êtes, sans doute, M. Sherlock Holmes. J'ai reçu votre lettre que m'a apportée l'exprès et j'ai suivi ponctuellement les instructions que vous m'aviez envoyées. Nous avons fermé toutes les portes à clé à l'intérieur et nous avons attendu les événements. Je suis très heureux de voir que vous avez pris ce bandit. Veuillez entrer maintenant, Messieurs, pour vous rafraîchir. Mais il tardait à Lestrade de mettre son prisonnier dans un lieu sûr ; on envoya donc chercher notre fiacre et nous repartîmes pour Londres. Notre homme n'ouvrit pas la bouche pendant le trajet et se borna à nous regarder d'un air furieux. Profitant même d'un moment où ma main était à sa portée, il la saisit et essaya de la mordre comme un loup affamé. Nous attendîmes au bureau de police pendant qu'on le fouillait ; on ne trouva sur lui que quelques shillings et un long couteau, sur le manche duquel se voyaient des traces de sang.

– Ça va bien, dit Lestrade en nous quittant. Hill connaît toute la bande et il nous dira son nom. Vous verrez que mon hypothèse de la Maffia se trouvera justifiée, mais je vous suis très reconnaissant, Monsieur Holmes, de m'avoir si bien secondé dans cette arrestation, quoique je ne comprenne pas encore très bien comment vous avez pu opérer.

– Il est trop tard pour vous expliquer, dit Holmes, et il y a un ou deux détails qui manquent encore à l'heure actuelle. C'est, croyez-le, une de ces affaires qui méritent d'être suivies jusqu'au bout. Si vous le voulez bien, trouvez-vous demain soir, à six heures, à mon appartement et je pourrai sans doute vous

démontrer que vous n'avez pas encore compris ce mystère, absolument unique dans les annales du crime. Si jamais je vous permets, Watson, de raconter au public quelques-uns de mes problèmes, je prévois que vous ne manquerez pas de raconter celui des bustes de Napoléon.

Quand nous nous retrouvâmes dans la soirée, Lestrade nous donna de nombreux détails sur notre prisonnier. Il s'appelait Beppo, nous dit-il, son autre nom était resté inconnu. Sa réputation était détestable dans la colonie italienne. Il avait été jadis connu comme un sculpteur remarquable et avait gagné honnêtement sa vie ; mais il n'avait pas tardé à entrer dans la mauvaise voie et il avait subi deux condamnations, l'une pour vol, l'autre pour tentative de meurtre sur l'un de ses compatriotes. Il parlait parfaitement l'anglais. On n'avait pu démontrer les motifs qui avaient pu le pousser à détruire les bustes, et il refusait de répondre à toute question posée sur ce sujet ; mais la police avait découvert que ceux-ci avaient probablement été faits par lui, car il avait été employé à ce genre de travail chez Gelder et Cie. Holmes écouta poliment ces détails qui n'avaient rien de nouveau pour nous, mais moi, qui le connaissais si bien, je voyais que sa pensée était ailleurs, je sentais dans son attitude un mélange d'inquiétude et d'impatience. Enfin, il fit un mouvement sur sa chaise et ses yeux étincelèrent ; on venait de sonner. Un instant après, nous entendîmes des pas dans l'escalier, et la domestique fît entrer un homme d'un âge mur, au teint coloré, aux favoris grisonnants. Il tenait à la main un sac de voyage en tapisserie qu'il posa sur la table.

– M. Sherlock Holmes est-il ici ?

Mon ami salua et sourît.

– Vous êtes M. Sandford, de Reading ? dit-il.

– Oui, Monsieur, et je crains d'être légèrement en retard, mais les trains sont si incommodes ! Vous m'avez écrit au sujet d'un buste que j'ai en ma possession. J'ai votre lettre sur moi, dans laquelle vous me dites que vous désirez avoir une

reproduction du buste de Napoléon de Devine, et que vous êtes disposé à m'acheter dix livres celle que je possède.

– Parfaitement.

– Votre lettre m'a vivement surpris, et je me suis demandé comment vous aviez su que cet objet se trouvait en ma possession.

– Votre surprise ne m'étonne pas. M. Harding, de la maison Harding frères, m'a affirmé vous avoir vendu le dernier et m'a donné votre adresse.

– Ah ! c'est cela ! Vous a-t-il dit combien je l'avais payé ?

– Non.

– Bien que je ne sois pas riche, je suis un honnête homme, et je tiens à vous dire que ce buste ne m'a coûté que quinze shillings ; je trouve qu'il est de mon devoir de vous en avertir avant d'accepter vos dix livres.

– Ce scrupule vous fait honneur, Monsieur, mais j'ai fixé mon prix et j'y tiens.

– Vous êtes très généreux, Monsieur Holmes ; j'ai apporté avec moi le buste, ainsi que vous me l'aviez demandé. Le voici ! Il ouvrit son sac, et enfin nous pûmes apercevoir sur notre table le buste entier que nous avions Si souvent vu en morceaux.

Holmes tira de sa poche une feuille de papier et posa sur la table une bank-note de dix livres.

– Voulez-vous avoir l'amabilité de signer en présence de ces témoins ce reçu qui me délègue tous droits sur ce buste ? Je suis un homme très méticuleux, voyez-vous, et on ne sait jamais la tournure que peut prendre une affaire… Allons, merci, Monsieur Sandford. Voici votre argent, je vous souhaite le bonsoir.

Quand notre visiteur eut disparu, les mouvements de Sherlock Holmes attirèrent notre attention. Il commença par prendre dans un tiroir une nappe qu'il étendit sur la table, puis il plaça au centre le buste qu'il venait d'acheter ; enfin,

saisissant un casse-tête, il frappa un violent coup sur la tête de Napoléon. Le buste se brisa en morceaux et Holmes se pencha avec intérêt sur ces débris. Tout à coup, il poussa un cri de triomphe et nous montra un des morceaux dans lequel nous aperçûmes encastré un petit objet sombre ; on eût dît un raisin dans un pudding.

– Messieurs, s'écria-t-il, laissez-moi vous présenter la fameuse perle noire des Borgia !

Lestrade et moi, nous restâmes tous les deux stupéfaits, puis nous applaudîmes, comme au théâtre, au dénouement d'une scène palpitante. Une vive rougeur envahit les joues pâles de Holmes, et il nous salua comme un acteur qui reçoit les applaudissements de son auditoire. Il cessait d'être une machine à raisonner et montrait combien il était sensible à l'admiration. Cette même nature froide, qui ne se préoccupait pas de la gloriole aux yeux du vulgaire, était touchée par les louanges d'un ami.

– Oui, Messieurs, dit-il, c'est une perle unique au monde, et j'ai en la bonne fortune, par une chaîne ininterrompue de déductions, de la suivre depuis la chambre à coucher de l'hôtel Dacre, où était descendu le prince Colonna et où il l'avait perdue, jusque dans l'intérieur de ce buste, le dernier des six qui avaient été moulés à Stepney par Gelder et Cie. Rappelez-vous, Lestrade, le bruit que fit la disparition de ce bijou de valeur et les efforts inutiles de la police métropolitaine pour le retrouver. Je fus jadis consulté à ce sujet et je ne pus trouver l'énigme. Les soupçons s'étaient portés sur la femme de chambre de la princesse, une Italienne ; il fut établi qu'elle avait un frère à Londres, mais on ne put trouver entre eux aucune trace de relations. La femme de chambre s'appelait Lucrezia Venucci et, sans nul doute, Pietro, qui a été assassiné l'autre nuit, devait être son frère. J'ai recherché les dates dans les journaux de l'époque, et j'ai découvert que la perle avait disparu deux jours avant l'arrestation de Beppo dans l'établissement de Gelder et Cie, au moment même où l'on moulait ces bustes. Vous vous rendez compte ensuite, bien que

dans l'ordre inverse, de la marche des événements. Beppo a eu la perle en sa possession ; peut-être est-ce lui qui l'a volée à Pietro, peut-être était-il son complice, peut-être enfin a-t-il servi d'intermédiaire entre Pietro et sa sœur ? Peu importe !

« Le fait certain est qu'il avait la perle par-devers lui, et qu'à ce moment, il était poursuivi par la police. Il courut donc à l'atelier où il travaillait, car il se rendait compte qu'il ne lui restait qu'un instant pour cacher ce joyau inestimable qu'on n'eût pas manqué de trouver sur lui quand on l'aurait fouillé ; six bustes de Napoléon étaient en train de sécher ; l'un d'entre eux était encore mou. En un instant, Beppo, qui était un ouvrier très habile, fit un trou dans le plâtre humide, y cacha la perle, et, avec quelques retouches, parvint à recouvrir l'ouverture. C'était une cachette admirable que personne ne pouvait soupçonner. Il fut condamné à un an de prison. Et pendant ce temps, ces six bustes furent vendus. Il lui était impossible de savoir lequel contenait son trésor, et c'est seulement en le brisant qu'il pouvait y parvenir. Il n'eût obtenu aucun résultat en se bornant à le secouer, car la perle devait adhérer au plâtre encore humide, ce qui d'ailleurs s'est produit. Beppo n'a pas perdu courage, et il a pratiqué ses recherches avec habileté et persévérance. Par son cousin qui travaille chez Gelder, il a réussi à se procurer les noms des marchands qui avaient acheté les bustes ; il a pu obtenir une place chez Morse Hudson et trouver aussi la trace de trois d'entre eux ; mais la perle ne se trouvait dans aucun. Avec l'aide, sans doute, de quelques employés de sa nationalité, il a su découvrir qui avait acheté les autres. Le premier était en la possession de Harker, chez qui Beppo, sans nul doute, fut suivi par son complice Pietro, qui le considérait comme responsable de la disparition de la perle. Une lutte eut lieu, au cours de laquelle Pietro trouva la mort.

– Si c'était son complice, pourquoi portait-il sur lui sa photographie ? demandai-je.

– Pour faciliter les recherches, dans le cas où il aurait à la montrer à quelqu'un pour le faire reconnaître ; voilà évidemment la raison. ! A la suite du meurtre, j'ai pensé que

Beppo presserait le mouvement, car il devait craindre que la police ne réussît à pénétrer son secret, et tenait à ne pas être devancé par elle. Il m'était impossible d'être certain que la perle ne se trouvait pas dans le buste de Harker ; je ne pouvais même pas affirmer que c'était elle qu'il cherchait ; tout ce que je savais, c'est qu'il cherchait quelque chose, sans quoi il n'aurait pas eu de motif de briser le buste dans le jardin éclairé par le bec de gaz, surtout ayant en l'occasion de passer devant des maisons inoccupées plus rapprochées du lieu du crime. Néanmoins ce buste faisait partie des trois derniers, il y avait donc – ainsi que je vous l'ai dit alors – exactement deux chances contre une pour que la perle ne s'y trouvât pas. Restaient les deux autres bustes ; il était évident que Beppo s'occuperait d'abord de celui qui se trouvait à Londres. Je prévins alors les habitants de la maison, afin d'éviter un nouveau drame, et nous avons obtenu le résultat désiré. A ce moment, j'étais sûr que c'était à la recherche de la perle des Borgia que nous nous étions attachés. Le nom de la victime avait été le trait d'union. Il ne restait plus enfin qu'un seul buste, celui de Reading, dans lequel devait se trouver la perle. Je l'ai acheté en votre présence à son propriétaire… et la voici ! » Nous gardâmes le silence pendant quelques instants.

– Eh bien ! dit Lestrade, je vous ai vu entreprendre bien des affaires, Monsieur Holmes, mais je n'en ai jamais vu de mieux conduite. Nous ne sommes pas jaloux de vous à Scotland Yard… Non, Monsieur, nous sommes au contraire très fiers de vous, et si vous y veniez demain, il n'y aurait pas un de nous, depuis le doyen des inspecteurs jusqu'au plus jeune de nos agents, qui ne serait heureux de vous serrer la main.

– Merci, dit Holmes, merci ! – et tandis qu'il détournait la tête, il me parut plus ému que je ne l'avais jamais vu. Un instant après, il était redevenu le penseur froid et pratique que je connaissais.

– Mettez la perle dans le coffre-fort, dit-il, et examinons maintenant cette affaire de faux de Cork-Singleton ! Au revoir, Lestrade, et n'oubliez pas que, si vous avez d'autres affaires

délicates en main, je serai toujours très heureux de vous prêter mon concours.

LES TROIS ÉTUDIANTS[{10}]

Ce fut au cours de l'année 1895 qu'un concours de circonstances, sur lesquelles je n'ai pas lieu de revenir, poussa Mr. Sherlock Holmes et moi-même à passer quelques semaines dans une de nos grandes villes universitaires. Ce fut au cours de cette période que la brève mais instructive aventure que je me propose de relater nous arriva. Il va sans dire que tout détail qui pourrait aider le lecteur à identifier précisément l'université ou le criminel serait aussi inconsidéré qu'offensant. Un scandale aussi pénible a droit à l'oubli. Avec toute la discrétion nécessaire, l'incident lui-même peut cependant être raconté tant il illustre certaines des capacités qui font de mon ami un homme remarquable. Je m'efforcerai, au cours de mon récit, d'éviter tous les termes qui contribueraient à situer les événements ou à donner une indication quant aux personnes concernées.

Nous résidions alors dans un logement meublé à proximité d'une bibliothèque où Sherlock Holmes poursuivait des recherches laborieuses sur les premières chartes anglaises – recherches qui aboutirent à des résultats si frappants qu'elles pourraient faire l'objet d'une de mes futures narrations. Voici qu'un soir nous reçûmes la visite d'une de nos connaissances, Mr. Hilton Soames, directeur d'études et professeur à l'université de St. Luke. Mr. Soames était un homme grand, maigre et de tempérament nerveux. Je l'ai toujours connu remuant. Mais en cette occasion précise, il se trouvait dans un tel état d'agitation que je compris immédiatement la survenue d'un fait inhabituel.

– J'espère, Mr. Holmes, que vous pourrez me consacrer quelques heures de votre précieux temps. Un incident très

pénible s'est produit à St. Luke et, en toute vérité, n'eût été votre présence providentielle en ville, j'aurais été incapable de savoir comment agir

– Je suis actuellement très occupé et ne souhaite aucune distraction, répondit mon ami. Je préférerais de beaucoup que vous fassiez appel à la police.

– Non, non, mon cher monsieur, une telle éventualité est absolument impossible. Une fois qu'on fait appel à la loi, on ne peut s'y soustraire et il s'agit justement d'une de ces affaires pour lesquelles il est essentiel d'éviter tout esclandre. Il en va de l'honneur de l'université. Votre discrétion est aussi célèbre que vos facultés et vous êtes le seul homme au monde capable de m'aider. Je vous supplie, Mr. Holmes, de faire ce que vous pouvez.

Depuis qu'il était séparé du cadre agréable de Baker Street, l'humeur de mon ami ne s'était pas améliorée. Privé de ses albums de coupures de journaux, de ses ustensiles de chimie et de son désordre confortable, il avait perdu de son caractère affable. Il haussa les épaules en un geste d'assentiment peu aimable tandis que notre visiteur avec un flot de paroles précipitées et une gesticulation nerveuse, nous racontait son histoire.

– Je dois vous expliquer, Mr. Holmes, que demain débutent les examens pour la bourse Fortescue. Je fais partie des examinateurs. Ma discipline est le grec ancien et la première épreuve est une traduction d'un texte que les candidats ne connaissent pas. Cet extrait est imprimé sur du papier d'examen et le candidat qui pourrait le préparer à l'avance bénéficierait bien entendu d'un immense avantage. C'est pourquoi nous veillons tout particulièrement à tenir le sujet secret.

« Aujourd'hui, vers trois heures, les épreuves sont arrivées de chez l'imprimeur. L'exercice consiste en la moitié d'un chapitre de Thucydide. Je dois le relire avec attention car le texte doit être rigoureusement correct. À quatre heures trente, ma tâche n'était pas achevée. J'avais, cependant, promis à un

ami de prendre le thé avec lui, j'ai donc laissé les épreuves sur mon bureau. Je me suis absenté à peine plus d'une heure.

« Vous savez, Mr. Holmes, que les portes de notre université sont doubles : une matelassée à l'intérieur et une lourde porte en chêne à l'extérieur. De retour, en approchant de ma porte extérieure, je m'étonnai de voir une clef dans la serrure. J'ai pensé une seconde que c'était la mienne que j'avais oubliée là. Mais en tâtant ma poche, je constatai que ça n'était pas le cas. Le seul double existant, pour autant que je sache, est celui de mon domestique, Bannister – un homme qui s'occupe de mon domicile depuis dix ans et dont l'honnêteté est absolument hors de soupçon. Je découvris que la clef était cependant la sienne, qu'il était entré dans mon bureau pour savoir si je voulais du thé et qu'avec la plus grande négligence il avait laissé sa clef sur la porte en partant. Sa visite a dû suivre de très près mon départ. Son étourderie à propos de la clef n'aurait pas été très grave en n'importe quelle autre occasion mais, ce jour-là, elle a eu les plus déplorables conséquences.

« À l'instant où je posai les yeux sur mon bureau, je compris que quelqu'un avait fouillé dans mes papiers. Les épreuves tenaient sur trois grands feuillets. Je les avais laissés tous ensemble. L'un d'entre eux était à présent sur le sol, l'autre sur la desserte près de la fenêtre et le troisième là où je l'avais laissé.

Holmes réagit pour la première fois.

– La première page sur le sol, la deuxième devant la fenêtre, la troisième où vous l'aviez laissée, fit-il.

– Exactement, Mr Holmes. Vous me stupéfiez. Comment pouvez-vous le savoir ?

– Je vous en prie, poursuivez votre passionnant récit.

– J'ai pensé une seconde que Bannister avait pris l'impardonnable liberté de fouiller mes papiers. Mais il a nié avec la plus grande vigueur et je suis convaincu qu'il dit la vérité. L'autre possibilité est que quelqu'un passant par là,

voyant la clef sur la porte et sachant que j'étais sorti, est entré pour lire les épreuves. Une grosse somme d'argent est en jeu. La bourse d'étude est très élevée, et un homme peu scrupuleux pourrait très bien prendre des risques dans le but de posséder un avantage sur ses camarades.

« L'incident a profondément bouleversé Bannister. Il s'est presque évanoui en découvrant que les épreuves avaient de toute évidence été touchées. Je lui ai servi un petit verre d'alcool et je l'ai laissé effondré dans un fauteuil tandis que j'inspectais très attentivement la pièce. Je découvris rapidement qu'en dehors des feuillets froissés, l'intrus avait laissé d'autres traces de sa présence. Sur la table près de la fenêtre, se trouvaient plusieurs copeaux de crayon qu'on avait taillé ainsi qu'un morceau de mine de plomb. De toute évidence, le vaurien, copiant l'épreuve en toute hâte, avait cassé son crayon et avait été obligé de retailler la mine.

– Parfait ! s'exclama Holmes.

Son intérêt croissant pour l'affaire, mon ami recouvrait sa bonne humeur.

– La chance vous a souri.

– Ça n'est pas tout. J'ai un nouveau bureau recouvert d'une fine épaisseur de cuir rouge. Je suis prêt à jurer, comme Bannister, qu'elle était lisse et sans tache. J'y ai découvert une entaille nette de sept à huit centimètres de long. Pas une simple égratignure, mais une coupure nette. Ça n'est pas tout. Sur la table, j'ai découvert une petite boule de pâte ou de terre noire, avec des grains qui ressemblent à de la sciure. Je suis sûr que ces traces ont été laissées par l'homme qui a lu les documents. Il n'y avait pas d'empreinte et aucun autre indice sur son identité. Je ne savais plus que faire quand brusquement je me suis souvenu de votre présence en ville et je suis venu aussitôt déposer cette affaire entre vos mains. Aidez-moi, Mr. Holmes. Vous voyez mon dilemme. Ou je découvre l'identité de cet homme ou l'examen sera repoussé, le temps de préparer un nouveau sujet, et comme cela ne peut être fait sans explication,

il s'ensuivra un affreux scandale qui jettera une ombre non seulement sur le département mais sur l'université tout entière. Je désire par-dessus tout régler l'affaire dans la plus grande discrétion.

– Je serai heureux de m'y pencher et de vous donner tous les conseils que je pourrai, assura Holmes en se levant pour mettre son manteau. L'affaire n'est pas totalement dénuée d'intérêt. Quelqu'un est-il venu vous rendre visite après que les épreuves vous ont été envoyées ?

– Oui, le jeune Daulat Ras, un étudiant indien qui habite le même bâtiment. Il est venu me demander des précisions sur l'examen.

– Pour lesquelles il est entré ?

– Oui.

– Et les épreuves étaient sur votre bureau ?

– Pour autant que je m'en souviens, elles étaient roulées.

– Mais pouvaient être identifiées comme étant le sujet ?

– Peut-être.

– Personne d'autre dans votre bureau ?

– Non.

– Quelqu'un savait-il que les épreuves s'y trouveraient ?

– Personne à l'exception de l'imprimeur.

– Ce Bannister était-il au courant ?

– Non, certainement pas. Personne n'était au courant.

– Où est Bannister en ce moment ?

– Il se sentait très mal, le pauvre. Je l'ai laissé dans un fauteuil. J'avais hâte de venir vous voir.

– Vous avez laissé votre porte ouverte ?

– J'ai d'abord mis les épreuves sous clef.

– Alors cela revient à dire, Mr. Soames que, à moins que

l'étudiant indien n'ait reconnu le rouleau comme étant les épreuves de l'examen, l'homme qui les a touchées est tombé dessus par hasard, sans savoir qu'elles étaient là.

– C'est également ce qu'il me semble.

Holmes eut un sourire énigmatique.

– Bien, fit-il, allons-y. Ça n'est pas une de vos affaires, Watson : intellectuelle, pas physique. Bon, venez si vous le voulez. À présent, Mr. Soames, nous sommes à votre disposition !

Le salon de notre client était doté d'une large fenêtre, basse et treillissée, qui donnait sur l'ancienne cour de l'établissement recouverte de lichen. Une porte voûtée de style gothique conduisait à un escalier de pierre usé. Au rez-de-chaussée, se trouvaient les appartements du directeur d'études. Au-dessus habitaient trois étudiants, un à chaque étage. Le crépuscule était presque tombé lorsque nous arrivâmes sur les lieux de notre problème. Holmes s'arrêta, observa la fenêtre avec un grand intérêt puis s'en approcha et, sur la pointe des pieds et le cou tendu, il jeta un coup d'œil dans la pièce.

– Il a dû entrer par la porte. Il n'y a pas d'autre ouverture à part la vitre, nous confia notre guide érudit.

– Vraiment ! répondit Holmes avec un sourire curieux à l'adresse de notre compagnon. Bien, s'il n'y a rien à apprendre ici, nous ferions mieux d'entrer.

Le professeur ouvrit la porte extérieure et nous fit pénétrer chez lui. Nous restâmes dans l'entrée le temps que Holmes examine le tapis.

– J'ai peur qu'il n'y ait aucun indice ici, fit-il. On peut difficilement y compter par une aussi sèche journée. Votre domestique semble avoir récupéré. Vous l'avez laissé dans un fauteuil, dites-vous. Lequel ?

– Près de la fenêtre.

– Je vois. Près de cette petite table. Vous pouvez entrer à

présent. J'en ai fini avec le tapis. Voyons tout d'abord cette desserte. Naturellement, ce qui s'est passé est très clair. L'homme est entré et a pris les papiers, feuille à feuille, sur le bureau principal. Il les a apportés sur la table de la fenêtre parce que, de là, il pouvait vous voir traverser la cour et donc s'enfuir.

– En fait, il n'a pas pu, rectifia Soames, parce que je suis rentré par la porte latérale.

– Ah, très bien ! C'est, en tout cas, ce qu'il avait en tête. Voyons ces trois feuilles. Pas d'empreintes digitales, non. Bien, il a d'abord pris celle-ci et l'a copiée. Combien de temps lui a-t-il fallu en utilisant toutes les abréviations possibles ? Un quart d'heure, pas moins. Puis il l'a jetée et s'est emparé de la suivante. Il était concentré sur cette tâche lorsque votre retour l'a obligé à une retraite précipitée – *très* précipitée, parce qu'il n'a pas eu le temps de remettre les feuillets en place, bien qu'ils témoignent de sa présence. Vous n'avez pas entendu des pas précipités dans les escaliers en franchissant la porte extérieure ?

– Non.

– Bon, il a écrit à une telle allure qu'il a cassé son crayon et a dû, comme vous l'avez observé, le retailler. C'est ce qui est intéressant, Watson. Ce crayon n'est pas quelconque. Il est de taille courante, doté d'une mine tendre, sa couleur extérieure est bleue, le nom du fabricant est imprimé en lettres d'argent et le morceau qui reste ne doit mesurer que quatre centimètres de long. Cherchez un crayon qui corresponde, Mr. Soames, et vous aurez votre homme. Quand je vous aurai dit qu'il possède un grand couteau très peu tranchant, vous aurez un indice supplémentaire.

Mr. Soames était quelque peu dépassé par ce flot d'informations.

– Je peux suivre les autres points, fit-il, mais vraiment, en ce qui concerne la longueur…

Holmes lui présenta un petit copeau avec les lettres NN

suivies d'un espace de bois clair.

– Vous voyez ?

– Non, je crains que même avec ça…

– Watson, je me suis toujours montré injuste envers vous. Je vais continuer. Que peuvent signifier ces NN ? Ces lettres sont à la fin d'un mot. Vous savez que Johann Faber est le nom du fabricant le plus courant. N'est-il pas clair qu'il reste juste assez de crayon pour ce qui suit généralement le Johann ?

Il poussa la desserte jusqu'à la lumière électrique.

– J'espérais, si le papier sur lequel il a écrit était assez fin, que des traces seraient restées sur cette surface polie. Non, je ne vois rien. Je ne crois pas en apprendre davantage ici. Passons au bureau. Cette petite boulette est, je présume, la masse terreuse noire dont vous nous avez parlé. De forme grossièrement pyramidale et creuse à ce que je constate. Comme vous le disiez, il semble y avoir des grains de sciure. Vraiment très intéressant. Et l'entaille : une indéniable déchirure, à ce que je vois. Elle commence avec une légère éraflure et finit par un trou déchiré. Je vous suis très reconnaissant d'avoir attiré mon attention sur cette affaire, Mr. Soames. Où conduit cette porte ?

– À ma chambre.

– Y êtes-vous entré depuis votre aventure ?

– Non, je suis directement venu vous voir.

– J'aimerais y jeter un œil. Quelle pièce agréable avec son charme suranné ! Voudriez-vous avoir l'amabilité d'attendre une minute, le temps que j'examine le sol. Non, je ne vois rien. À quoi sert ce rideau ? Vous suspendez vos vêtements derrière. Le lit étant trop bas et la penderie pas assez profonde, si quelqu'un était forcé de se dissimuler dans cette pièce, il devrait le faire ici. Il n'y a personne, je suppose ?

Tandis que Holmes soulevait le rideau, j'avais conscience, à la raideur de son attitude, qu'il était prêt à toute éventualité. En

fait, le rideau tiré ne dévoila rien d'autre que trois ou quatre costumes suspendus à une rangée de patères. Holmes se retourna et s'arrêta brusquement.

– Oh là ! Qu'est-ce que c'est ? s'exclama-t-il.

C'était une petite pyramide d'un genre de glaise noire, exactement semblable à celle trouvée sur le bureau. Holmes l'exposa dans sa paume ouverte à la lumière de la lampe électrique.

– Votre visiteur semble avoir laissé des traces dans votre chambre autant que dans votre salon, Mr. Soames.

– Qu'est-ce qu'il a bien pu venir chercher ici ?

– Cela me semble assez clair. Vous êtes rentré par un chemin imprévu. Rien ne l'a donc prévenu de votre arrivée avant que vous ne soyez à la porte même. Que pouvait-il faire ? Il a ramassé tout ce qui pouvait trahir sa présence et s'est précipité dans votre chambre pour se cacher.

– Juste ciel, Mr. Holmes, vous voulez dire que, durant tout le temps où je parlais à Bannister, l'homme était notre prisonnier si seulement nous l'avions su ?

– C'est ainsi que je vois les choses.

– Il y a certainement une autre explication, Mr. Holmes. Avez-vous observé la fenêtre de ma chambre ?

– Fenêtre treillissée, châssis de plomb, trois vitres séparées dont une sur gonds et assez large pour qu'un homme puisse y passer.

– Exactement. Et l'angle selon lequel elle donne sur un coin de la cour la rend partiellement invisible. L'homme a pu entrer par ici, laisser des traces en passant et, finalement, la porte étant ouverte, s'être enfui par là.

Holmes secoua la tête avec impatience.

– Soyons pratique, fit-il. Je vous ai entendu dire que trois étudiants utilisent cet escalier et ont l'habitude de passer devant

votre porte.

– Oui, c’est exact.

– Et ils vont tous passer l’examen ?

– Oui.

– Avez-vous une raison de soupçonner l’un d’entre eux plus que les autres ?

Soames hésita.

– C’est une question délicate, commença-t-il. Personne n’aime semer le doute quand il n’y a aucune preuve.

– Exprimez vos doutes, je me charge des preuves.

– Alors je vais vous dépeindre en quelques mots le caractère des trois jeunes hommes qui habitent ces chambres. À l’étage le moins élevé, demeure Gilchrist, excellent étudiant et athlète. Il fait partie des équipes de rugby et de cricket de l’université et il a défendu nos couleurs dans la course de haies et le saut en longueur. C’est un brave et vigoureux garçon. Son père était le célèbre sir Jabez Gilchrist qui s’est ruiné au turf. Mon étudiant s’est retrouvé dans une grande pauvreté mais il est travailleur et appliqué. Il s’en sortira.

« Le second étage est occupé par Daulat Ras, l’Indien. C’est un garçon paisible et impénétrable, comme le sont la plupart des Indiens. Il se débrouille bien dans son travail. Le grec est cependant son point faible. Il est sérieux et méthodique.

Le dernier étage appartient à Miles McLaren. C’est un garçon brillant quand il décide de travailler – un des esprits les plus brillants de l’université ; mais il n’en fait qu’à sa tête, il est dissipé et sans scrupules. Il a failli être renvoyé suite à un scandale aux cartes au cours de sa première année. Il s’est montré très paresseux durant tout le trimestre et il doit redouter très sérieusement les examens.

– C’est donc lui que vous suspectez ?

– Je n’irais pas jusque-là. Mais il est le moins improbable des

trois.

– Précisément. À présent, Mr. Soames, voyons votre domestique, Bannister.

C'était un petit homme blême, aux cheveux grisonnants, rasé de près et d'environ cinquante ans. Il souffrait encore de ce brusque désordre dans la tranquille routine de son existence. Son visage rebondi était contracté par la nervosité et ses doigts ne tenaient pas en place.

– Nous enquêtons sur cette triste affaire, Bannister, expliqua son maître.

– Oui, monsieur.

– J'ai cru comprendre, fit Holmes, que vous aviez laissé votre clef sur la porte ?

– Oui, monsieur.

– N'est-ce pas tout à fait extraordinaire que cela se produise le jour précis où les épreuves sont livrées ?

– C'est très regrettable, monsieur. Mais cela s'est déjà produit en d'autres occasions.

– Quand êtes-vous entré dans la pièce ?

– Il était aux alentours de quatre heures et demie. C'est l'heure du thé de Mr. Soames.

– Combien de temps êtes-vous resté ?

– Quand j'ai vu qu'il n'était pas là, je me suis aussitôt retiré.

– Avez-vous regardé ces papiers sur le bureau ?

– Non, monsieur, certainement pas.

– Comment se fait-il que vous ayez oublié la clef sur la porte ?

– Je portais le plateau du thé. Je me suis dit que je reviendrais chercher ma clef et puis j'ai oublié.

– La porte extérieure est-elle équipée d'une serrure à pompe ?

– Non, monsieur.

– Elle est donc restée tout le temps ouverte ?

– Oui, monsieur.

– N'importe qui dans la pièce aurait pu sortir ?

– Oui, monsieur.

– Lorsque Mr. Soames est revenu et vous a appelé, vous étiez très perturbé ?

– Oui, monsieur. Durant mes nombreuses années de service ici, une chose pareille ne s'est jamais produite. Je me suis presque évanoui, monsieur.

– Je le comprends. Où vous trouviez-vous quand vous avez commencé à vous sentir mal ?

– Où me trouvais-je, monsieur ? Eh bien, là, près de la porte.

– C'est étrange parce que vous vous êtes assis dans ce fauteuil là-bas dans le coin. Pourquoi avoir passé ces autres sièges ?

– Je ne sais pas, monsieur, je n'ai pas fait attention à l'endroit où je m'asseyais.

– Je ne pense vraiment pas qu'il ait eu conscience de ça, Mr. Holmes. Il avait l'air très mal en point, une mine épouvantable.

– Vous êtes resté ici après le départ de votre maître ?

– Seulement une minute. Puis j'ai fermé la porte et je suis retourné dans ma chambre.

– Qui soupçonnez-vous ?

– Oh, je ne me hasarderais pas à répondre, monsieur. Je ne crois pas qu'il y ait un seul gentleman dans l'université capable de profiter d'une telle action. Non, monsieur, je n'en crois rien.

– Merci, ça ira, fit Holmes. Oh, encore un mot. Vous n'avez pas fait mention d'un problème quelconque à l'un des trois gentlemen que vous servez ?

– Non, monsieur, je n'ai rien dit.

– Vous n’en avez vu aucun ?

– Non, monsieur.

– Très bien. À présent, Mr. Soames, si vous le voulez bien, allons nous promener dans la cour.

Trois carrés jaunes de lumière brillaient au-dessus de nous dans l’obscurité croissante.

– Vos trois oiseaux sont au nid, constata Holmes en levant les yeux. Oh là ! Qu’est-ce que c’est ? L’un d’entre eux semble assez agité.

Il s’agissait de l’Indien dont la sombre silhouette était brusquement apparue derrière son store. Il arpentait rapidement sa chambre.

– J’aimerais leur rendre une petite visite, fit Holmes. Est-ce possible ?

– Pas la moindre difficulté, répondit Soames. Cette série d’appartements est la plus ancienne de l’université et des visiteurs viennent fréquemment les voir. Venez, je vais vous conduire personnellement.

– Pas de nom, je vous en prie ! souffla Holmes alors que nous frappions à la porte de Gilchrist.

Un jeune homme grand, blond et svelte, l’ouvrit et nous fit gracieusement entrer quand il comprit l’objet de notre visite. Il y avait quelques pièces d’architecture médiévale intérieure réellement très intéressantes. Holmes fut tellement séduit par l’une d’entre elles qu’il insista pour en faire un croquis dans son calepin, cassa son crayon, dut en emprunter un à notre hôte et emprunta finalement un couteau pour tailler le sien. Le même curieux incident se produisit dans les appartements de l’Indien – un garçon taciturne, petit et doté d’un nez crochu, qui nous regarda d’un œil soupçonneux. Il se montra de toute évidence soulagé quand les observations architecturales de Holmes prirent fin. Dans les deux cas, je ne pus savoir si Holmes avait trouvé l’indice qu’il cherchait. Mais à la troisième visite, nous

échouâmes. La porte extérieure ne s'ouvrit pas à notre appel et rien de concluant ne nous parvint de l'autre côté, qu'un torrent d'injures.

– Je me fiche de savoir qui vous êtes. Vous pouvez aller vous faire voir ! rugit une voix coléreuse. J'ai un examen demain et je ne veux pas qu'on me dérange.

– Un garçon mal élevé, fit notre guide, rouge de colère, alors que nous descendions l'escalier. Il n'a naturellement pas réalisé que c'était moi qui avais frappé mais sa conduite est néanmoins des plus impolies et vraiment, étant donné les circonstances, des plus douteuses.

La réaction de Holmes fut étrange.

– Pouvez-vous me donner sa taille exacte ? demanda-t-il.

– Réellement, Mr. Holmes, je ne saurais dire. Il est plus grand que l'indien mais pas aussi grand que Gilchrist. Je suppose dans les un mètre soixante-dix.

– C'est très important, fit Holmes. Et maintenant, Mr. Soames, je vous souhaite une bonne nuit.

Notre guide exprima bruyamment son étonnement et sa consternation.

– Juste ciel, Mr. Holmes, vous n'allez tout de même pas m'abandonner aussi brutalement ! Vous n'avez pas l'air de comprendre la situation. Les examens débutent demain. Je dois prendre une décision ce soir. Je ne peux pas autoriser la session si un des sujets a été éventé, Il faut agir.

– Ne faites rien. Je viendrai tôt demain matin et nous discuterons de tout ça. Il est possible que je sois alors en mesure d'agir. En attendant, ne changez rien. Rien du tout.

– Très bien, Mr. Holmes.

– Vous pouvez être parfaitement tranquille. Nous devrions sans aucun doute trouver le moyen de vous tirer d'embarras. Je vais emporter la glaise noire avec moi ainsi que les copeaux de crayon. Au revoir.

Lorsque nous fûmes dans l'obscurité de la cour, nous levâmes une nouvelle fois les yeux sur les fenêtres. L'Indien arpentait toujours sa chambre. Les autres étaient invisibles.

– Watson, qu'en pensez-vous ? me demanda Holmes alors que nous rejoignions la route principale. Un petit jeu de salon, un genre de tour à trois cartes, n'est-ce pas ? Vous avez trois jeunes hommes. Le coupable doit être l'un d'entre eux. Faites votre choix. Pour lequel optez-vous ?

– Le grossier personnage du dernier étage. C'est lui qui a le pire casier judiciaire. Mais cet Indien est également sournois. Pourquoi arpente-t-il sa chambre sans cesse ?

– Cela ne signifie rien. Beaucoup d'hommes agissent ainsi quand ils essayent d'apprendre quelque chose par cœur.

– Il nous a regardés d'une drôle de façon.

– Vous en auriez fait autant si une flopée d'étrangers venaient vous déranger alors que vous préparez un examen pour le lendemain et que chaque instant comptait. Non, je ne vois rien là-dedans. Les crayons aussi et les couteaux, tout était satisfaisant. Mais ce type me laisse perplexe.

– Qui ?

– Mais Bannister, le domestique. Quel est son rôle dans cette affaire ?

– Il m'a fait l'impression d'être un homme parfaitement honnête.

– Moi aussi. C'est ça, le plus étrange. Pourquoi un parfait honnête homme… Enfin, voici une grande papeterie. Nous devrions commencer nos recherches ici.

Il n'y avait que quatre papeteries de quelque importance en ville et, dans chacune d'entre elles, Holmes exhiba ses copeaux de crayon et réclama le modèle correspondant. Tous reconnurent qu'ils pouvaient le commander mais qu'il ne s'agissait pas d'un modèle courant et qu'ils en avaient rarement en stock. Mon ami ne sembla pas affecté par ces échecs et se

contenta de hausser les épaules en un geste de résignation presque comique.

– Tant pis, mon cher Watson. Ceci, le meilleur et décisif indice, n'a rien donné. Mais en fait, je ne doute pas que nous puissions éclaircir l'affaire sans lui. Par Jupiter, mon cher camarade, il est presque neuf heures et la patronne avait parlé de petits pois à sept heures trente. Ce qui, j'imagine, en plus de votre éternel tabac, Watson, et de votre irrégularité à table, va vous valoir votre congé et je vais devoir partager votre déchéance. Mais pas avant que nous ayons résolu le problème du directeur d'études nerveux, du domestique négligent et des trois étudiants audacieux.

Holmes ne fit pas d'autre allusion à l'affaire ce jour-là bien qu'il restât perdu dans ses pensées longtemps après notre dîner tardif. À huit heures du matin, il entra dans ma chambre juste au moment où j'achevais ma toilette.

– Bien, Watson, fit-il, il est temps d'aller à St. Luke. Pouvez-vous le faire sans petit-déjeuner ?

– Certainement.

– Soames sera dans cet épouvantable état de nerfs tant que nous ne lui aurons rien dit de concret.

– Vous avez quelque chose de concret à lui dire ?

– Je crois.

– Vous avez une conclusion ?

– Oui, mon cher Watson, j'ai résolu le mystère.

– Mais quel nouvel indice avez-vous pu dénicher ?

– Ah ! ça n'est pas en vain que je me suis levé à six heures du matin. À cette heure matinale, j'en ai fourni deux de dur labeur et parcouru au moins huit kilomètres avec le résultat que voici. Regardez !

Il tendit la main. Dans sa paume se trouvaient trois petites pyramides de glaise noire.

– Mais enfin, Holmes, vous n'en aviez que deux hier.

– Et une de plus ce matin. C'est un argument des plus convaincants pour affirmer que, quelle que soit la provenance du nº 3, elle est la même pour les nºs 1 et 2. Hein, Watson ? Venez, allons sortir notre ami Soames de ses difficultés.

Lorsque nous arrivâmes chez lui, l'infortuné directeur d'études était dans un état patent de pitoyable agitation. L'examen débutait dans quelques heures et il était toujours déchiré par le même dilemme : rendre les faits publics ou laisser le coupable concourir pour une bourse très élevée. Son excitation mentale était telle qu'il parvenait péniblement à se contenir. Il se précipita sur Holmes, deux mains avides tendues vers lui.

– Dieu merci, vous êtes venu ! J'avais peur que vous n'ayez abandonné de désespoir Que vais-je faire ? Dois-je maintenir l'épreuve ?

– Mais bien sûr.

– Et ce vaurien ?

– Il n'y participera pas.

– Vous le connaissez ?

– Je pense que oui. Si cette affaire ne doit pas être rendue publique, nous devons nous octroyer certains pouvoirs et nous constituer en petite cour martiale privée. Si vous voulez bien vous installer ici, Soames, Watson, là ! Je prendrai le fauteuil du milieu. Je pense à présent que nous sommes suffisamment impressionnants pour emplir de terreur un esprit coupable. Je vous en prie, sonnez !

Bannister pénétra dans la pièce et recula de surprise et de peur face à notre apparence impartiale.

– Voulez-vous fermer la porte ? fit Holmes. À présent, Bannister, voulez-vous nous dire la vérité à propos de l'incident d'hier ?

L'homme pâlit jusqu'à la racine de ses cheveux.

– Je vous ai tout dit, monsieur.

– Vous n'avez rien à ajouter ?

– Rien du tout, monsieur.

– Alors laissez-moi vous faire quelques suggestions. Lorsque vous vous êtes assis sur ce fauteuil hier, l'avez-vous fait dans le but de dissimuler quelque objet qui aurait trahi celui qui avait pénétré dans la pièce ?

Le visage de Bannister était livide.

– Non, absolument pas.

– Ça n'est qu'une suggestion, poursuivit Holmes d'une voix doucereuse. J'avoue franchement être incapable de le prouver. Mais cela semble suffisamment probable parce que, dès que Mr. Soames eut tourné le dos, vous avez relâché l'homme qui se cachait dans cette chambre.

Bannister passa la langue sur ses lèvres desséchées.

– Il n'y avait personne, monsieur.

– Ah, quel dommage, Bannister. Jusqu'à présent, vous avez pu dire la vérité mais, maintenant, je sais que vous mentez.

Le visage de l'homme afficha un air de bravade renfrognée.

– Il n'y avait personne, monsieur.

– Allons, allons, Bannister !

– Non, monsieur, il n'y avait personne.

– Dans ce cas, vous ne pouvez nous fournir d'autres informations. Voulez-vous rester dans la pièce ? Mettez-vous là, près de la porte de la chambre. Maintenant, Soames, je vais vous demander d'avoir l'extrême amabilité de monter chez le jeune Gilchrist et de lui demander de descendre chez vous.

Un instant plus tard, le directeur d'études revenait en compagnie de l'étudiant. C'était la silhouette élancée d'un homme grand, souple et agile, à la démarche élastique et au visage ouvert. Ses yeux bleus inquiets se posèrent sur chacun

d'entre nous avant de s'arrêter avec consternation sur Bannister dans le coin le plus éloigné.

– Fermez la porte, commanda Holmes. Bien, Mr. Gilchrist, nous sommes pratiquement seuls dans cette pièce et personne ne saura jamais un seul mot de ce qui va se passer entre nous. Nous pouvons être parfaitement francs les uns envers les autres. Nous voulons savoir, Mr. Gilchrist, comment vous, un homme d'honneur, en êtes venu à commettre une action telle que celle d'hier ?

L'infortuné jeune homme recula en lançant un regard horrifié et lourd de reproches à Bannister.

– Non, non, Mr. Gilchrist, monsieur, je n'ai pas dit un mot, pas un mot ! s'écria le domestique.

– Non, mais vous venez de le faire, lança Holmes. Monsieur, après les propos de Bannister, nous pouvons considérer que votre position est sans espoir et que votre seule chance réside dans une franche confession.

Durant un court instant, Gilchrist, les mains levées, s'efforça de contrôler ses traits déchirés. La seconde d'après, il s'écroulait à genoux à côté du bureau. Enfouissant sa tête entre ses mains, il éclata en de violents sanglots.

– Allons, allons, l'encouragea gentiment Holmes, l'erreur est humaine. Au moins, personne ne peut vous accuser d'être un criminel dénué de pitié. Il serait peut-être plus facile pour vous que je raconte à Mr. Soames ce qui s'est passé. Vous m'arrêterez si je me trompe. Vous êtes d'accord ? Bon, bon, ne prenez pas la peine de répondre. Écoutez et veillez à ce que je ne vous fasse pas d'injustice.

« À l'instant où vous m'avez dit, Mr. Soames, que personne, pas même Bannister, ne savait que les épreuves étaient dans votre bureau, l'affaire prit pour moi une tournure précise. L'imprimeur pouvait, naturellement, être écarté. Il pouvait consulter les documents dans son propre bureau. Je ne pensais rien non plus de l'Indien. Si les feuillets étaient roulés, il n'avait

aucun moyen de savoir de quoi il s'agissait. Que par ailleurs, un homme s'aventurât à pénétrer dans le bureau le jour où précisément les papiers s'y trouvaient me paraissait une coïncidence inconcevable. J'écartai donc cette possibilité. L'homme qui était entré savait que les papiers s'y trouvaient. Comment le savait-il ?

« Lorsque j'approchai de votre bureau, j'examinai la fenêtre. Vous m'avez amusé en supposant que j'envisageais la possibilité pour quelqu'un de l'avoir franchie en plein jour, au vu de tous les autres appartements. Une telle idée était absurde. Je mesurais en fait la taille que devait avoir un homme pour voir, en passant, quels papiers étaient sur le grand bureau. Je mesure un mètre quatre-vingt-trois et je pouvais le voir sans effort. Personne de plus petit n'en avait la possibilité. Comme vous le voyez, j'avais déjà une raison de penser que, si l'un de vos trois étudiants était d'une hauteur peu courante, il était le suspect le plus valable des trois.

« J'entrai et je vous fis part de mes déductions quant à la petite table. Le bureau principal ne m'apprit rien jusqu'à ce que vous mentionniez le fait que Gilchrist pratiquait le saut en longueur. Tout se clarifia alors en une seconde, il ne me manquait plus que certaines preuves corroborant les faits, preuves que j'obtins rapidement.

« Les choses se sont déroulées ainsi : ce jeune homme a passé son après-midi sur le terrain de sport où il a fait du saut. Il est revenu, ses chaussures de sport à la main, qui sont, comme vous le savez, munies de crampons pointus. En passant devant votre fenêtre, il vit, en raison de sa haute taille, les épreuves sur votre bureau et se douta de quoi il s'agissait. Rien ne serait arrivé si, en passant devant votre porte, il n'avait vu la clef oubliée par votre serviteur négligent. Une brusque impulsion le poussa à entrer pour voir s'il s'agissait bien des épreuves de l'examen. Ça n'était pas un exploit très risqué car il pouvait toujours prétendre être entré pour vous poser une question.

« Ce ne fut qu'en constatant qu'il s'agissait effectivement des épreuves, qu'il céda à la tentation. Il posa ses chaussures sur le bureau. Qu'avez-vous déposé sur le fauteuil près de la fenêtre ?

– Mes gants, fit le jeune homme.

Holmes posa un regard triomphant sur Bannister.

– Il posa ses gants sur le fauteuil et il prit les feuillets, un par un, pour les copier Il pensait que le directeur d'études rentrerait par l'entrée principale et qu'il le verrait. Comme nous le savons, il revint par la porte latérale. Il l'entendit brusquement à la porte d'entrée. Il n'y avait aucune issue possible. Oubliant ses gants, il attrapa ses chaussures et se précipita dans la chambre. Vous constaterez que la déchirure sur le bureau, légère d'un côté, s'approfondit en direction de la chambre. Cela suffit à nous prouver que la chaussure a été traînée dans cette direction et que c'est là que le coupable a trouvé refuge. La terre autour des crampons est restée sur le bureau et un second échantillon est tombé dans la chambre. Je dois ajouter que je suis allé sur le terrain de sport ce matin. J'y ai constaté que cette terre glaise et collante provenait de l'aire de saut et j'en ai prélevé un spécimen mêlé à la fine sciure qu'on y répand pour éviter aux athlètes de déraper. Ai-je dit la vérité, Mr. Gilchrist ?

L'étudiant s'était relevé.

– Oui, monsieur, c'est la vérité, confirma-t-il.

– Seigneur ! Vous n'avez rien à ajouter ? s'écria Soames.

– Si, monsieur, mais le choc de cette révélation déshonorante m'a assommé. J'ai une lettre avec moi, Mr. Soames, que je vous ai écrite très tôt ce matin, après une nuit sans repos. Avant que je sache que mon péché avait été découvert. La voici, monsieur. Vous lirez que « j'ai pris la décision ne pas participer à l'examen. On m'a proposé une mission dans la police rhodésienne et je pars sur-le-champ pour l'Afrique du Sud ».

– Je suis extrêmement heureux d'apprendre que vous n'aviez pas l'intention de profiter de votre avantage déloyal, fit Soames.

Mais pourquoi avoir changé d'avis ?

Gilchrist désigna Bannister.

– Voici l'homme qui m'a remis dans le droit chemin, dit-il.

– Approchez, Bannister, demanda Holmes. Vous comprendrez, après ce que j'ai dit, que vous étiez le seul à pouvoir faire sortir ce garçon. Parce que vous étiez seul dans la pièce et que vous avez refermé la porte à clef en sortant. Sa fuite par la fenêtre était invraisemblable. Ne pourriez-vous éclairer le dernier point de ce mystère et nous dire les raisons de votre intervention ?

– Vous l'auriez immédiatement compris, monsieur, si vous aviez su, mais malgré toute votre intelligence, vous ne pouviez pas être au courant. Il fut un temps, monsieur, où j'étais maître d'hôtel du vieux Sir Jabez Gilchrist, le père de ce jeune homme. Lorsqu'il fut ruiné, j'entrai à l'université comme domestique mais, oublié du monde, je n'en abandonnai pas pour autant mon ancien employeur. À cause des jours anciens, je veillais comme je pouvais sur son fils. Monsieur, quand je suis entré dans le bureau hier, l'alerte avait été donnée, la première chose que je vis, ce furent les gants de Mr. Gilchrist abandonnés sur ce fauteuil. Je les connaissais bien et j'ai compris ce qu'ils signifiaient. Si Mr. Soames les voyait, tout était fini. Je me suis effondré dans le fauteuil et rien ne m'en aurait délogé jusqu'au départ de Mr. Soames pour vous voir. Puis mon pauvre jeune maître, que j'avais tenu sur mes genoux, est sorti et m'a tout avoué. N'était-il pas naturel, monsieur, que je veuille le sauver et n'était-il pas naturel que j'essaie de lui parler comme son père l'aurait fait pour lui faire comprendre qu'il ne pouvait profiter d'un tel geste ? Peut-on me blâmer, monsieur ?

– Certainement pas ! s'exclama Holmes avec chaleur en sautant sur ses pieds. Bien, Soames, je crois que nous avons éclairci notre problème et notre petit déjeuner nous attend chez nous. Venez, Watson ! Quant à vous, monsieur je suis sûr qu'un brillant avenir vous attend en Rhodésie. Vous êtes tombé une fois. Montrez-nous, à l'avenir quelles cimes vous pouvez

atteindre.

LE PINCE-NEZ EN OR[{11}]

Quand je considère les trois épais volumes manuscrits qui rassemblent notre travail de l'année 1894, j'avoue qu'il m'est très difficile, dans une telle abondance, de sélectionner les affaires les plus intéressantes et les plus susceptibles d'illustrer les remarquables facultés qui ont fait la célébrité de mon ami. En tournant les pages, je retrouve mes notes sur la répugnante histoire de la sangsue rouge et l'effroyable mort de Crosby, le banquier. Là encore, je découvre le récit de la tragédie d'Addleton et l'étrange contenu de l'ancien cairn britannique. L'affaire de la célèbre succession Smith-Mortimer fait également partie de cette période, comme la traque et l'arrestation de Huret, l'assassin du Boulevard – une prouesse qui valut à Holmes une lettre autographe de remerciement du Président français et la Légion d'honneur. Toutes pourraient faire l'objet d'un récit. Mais dans l'ensemble, je suis d'avis qu'aucune n'offre autant de détails singuliers que l'épisode de Yoxley Old Place. Lequel ne comporte pas seulement la mort déplorable du jeune Willoughby Smith mais aussi ces développements consécutifs qui jettent une si étrange lumière sur les mobiles d'un crime.

Le vent et la tempête faisaient rage cette nuit de la fin novembre. Holmes et moi étions restés silencieux toute la soirée. Lui, occupé avec une lentille puissante à déchiffrer les restes d'une inscription d'origine sur un palimpseste. Moi, plongé dans un récent traité de chirurgie. Dehors, le vent hurlait dans Baker Street tandis que la pluie frappait violemment les fenêtres. Il était étrange, ici, au cœur même de la ville, entouré de tous côtés par quinze kilomètres d'ouvrages bâtis de la main de l'homme, de sentir la poigne de la Nature. Face à la puissance des éléments déchaînés, tout Londres n'était

rien de plus qu'une de ces taupinières qui parsèment les champs. Je me dirigeai vers la fenêtre et regardai la rue déserte. Les lampadaires espacés éclairaient la rue boueuse et le trottoir luisant. Un fiacre isolé débouchait d'Oxford Street dans les éclaboussures.

– Eh bien, Watson, félicitons-nous de ne pas avoir à sortir ce soir, fit Holmes en reposant sa lentille avant de rouler le palimpseste. J'en ai fait assez pour une séance. C'est un travail pénible pour les yeux. D'après ce que j'ai pu déchiffrer, rien n'est plus passionnant que les comptes d'une abbaye de la seconde moitié du XVe siècle. Ho là ! Ho là ! Ho là ! De quoi s'agit-il ?

Au milieu des rugissements du vent, nous parvinrent des trépignements de sabots de cheval et un long crissement de roues qui frottaient le trottoir. Le fiacre que j'avais vu s'était arrêté à notre porte.

– Que peut-il vouloir ! m'exclamai-je tandis qu'un homme en descendait.

– Vouloir ? C'est nous qu'il veut. Et nous, mon pauvre Watson, allons vouloir manteaux, foulards, caoutchoucs et tous les secours que les hommes ont inventés pour lutter contre les éléments. Mais attendez un peu ! Le fiacre s'en va ! Il y a encore de l'espoir. Il l'aurait gardé s'il avait voulu que nous l'accompagnions. Descendez vite, mon cher camarade, et ouvrez la porte car les gens de bien sont au lit depuis longtemps.

Quand la lumière de la lampe de l'entrée tomba sur notre visiteur de minuit, je n'eus aucun mal à le reconnaître. Il s'agissait du jeune Stanley Hopkins, un inspecteur prometteur, pour la carrière duquel Holmes avait à plusieurs reprises témoigné un intérêt très pratique.

– Est-il là ? me demanda-t-il avec empressement.

– Montez, mon cher monsieur, fit la voix de Holmes au-dessus. J'espère que vous n'avez pas de desseins nous

concernant par une nuit pareille.

L'inspecteur grimpa les marches et notre lampe fit briller son imperméable. Je l'aidai à s'en débarrasser tandis que Holmes faisait renaître le feu d'un coup de pied dans les bûches de l'âtre.

– A présent, mon cher Hopkins, approchez une chaise et réchauffez vos orteils, fit-il. Voici un cigare et le docteur a une ordonnance concernant de l'eau chaude et du citron, un excellent remède par une nuit pareille. Ce doit être une affaire d'importance qui vous a jeté dehors par une telle tempête.

– En effet, Mr. Holmes. J'ai eu un après-midi très chargé, croyez-moi. Avez-vous lu quoi que ce soit concernant l'affaire Yoxley dans les éditions du soir ?

– Je n'ai rien vu de plus récent que le XVe siècle aujourd'hui.

– Il n'y avait qu'un entrefilet, et inexact qui plus est. Vous n'avez donc pas perdu grand-chose. Je n'ai pas traîné. C'est dans le Kent, à onze kilomètres de Chatham et cinq de la ligne de chemin de fer. Un télégramme m'est parvenu pour aller sur place à quinze heures quinze ; je suis arrivé à Yoxley Old Place à dix-sept heures, j'ai mené mon enquête et j'étais de retour à Charing Cross par le dernier train. J'ai pris un fiacre et je suis venu vous voir directement.

– Ce qui signifie, je suppose, que vous n'êtes pas tout à fait déterminé quant à votre affaire ?

– Cela veut dire qu'elle n'a ni queue ni tête., D'après ce que j'ai vu, c'est l'affaire la plus embrouillée que j'aie jamais eue en main. Et pourtant, elle semblait de prime abord si simple qu'on ne pouvait se tromper. Il n'y a pas de mobile, Mr. Holmes. C'est ce qui m'ennuie. Je ne peux pas mettre la main sur un mobile. Un homme est mort – il n'y a pas à revenir là-dessus – mais pour autant que je sache, il n'existe aucune raison pour que quiconque ait souhaité sa mort. Holmes alluma son cigare et s'adossa à son siège.

– Racontez-nous ça, fit-il.

– Les faits sont transparents, reprit Stanley Hopkins. Tout ce que je désire, c'est savoir ce qu'ils signifient. L'histoire, telle que je peux vous la raconter, est la suivante. Il y a quelques années, cette maison de campagne, Yoxley Old Place, a été achetée par un homme assez âgé, le professeur Coram. C'est un invalide, gardant la chambre la moitié du temps, passant l'autre à clopiner dans la maison à l'aide d'une canne ou à se faire pousser dans le domaine par le jardinier dans un fauteuil roulant. Il est apprécié des quelques voisins qui le connaissent et il a là-bas la réputation d'être un homme très érudit. Sa maisonnée se résume à une vieille gouvernante, Mrs. Marker, et à une femme de chambre, Suzan Tarlton. Elles sont toutes les deux à son service depuis son installation et elles semblent d'excellent caractère. Le professeur rédige un livre important et il a estimé nécessaire, il y a environ un an, d'engager un secrétaire. Les deux premiers ne sont pas restés mais le troisième, Mr. Willoughby Smith, un très jeune homme sorti tout droit de l'université, semble avoir été tout ce que son employeur désirait. Son travail consistait à écrire chaque matin sous la dictée du professeur. Il passait généralement ses après-midi à rechercher des références et des extraits portant sur le travail, du lendemain. En tant qu'élève à Uppingham ou étudiant à Cambridge, ce Willoughby n'a rien contre lui. J'ai vu ses certificats et, depuis le premier, il est honnête, tranquille, travailleur, aucune faiblesse n'a été relevée contre lui. C'est pourtant le jeune homme qui a trouvé la mort ce matin dans le bureau du professeur, dans des circonstances qui ne peuvent que dénoncer un meurtre.

Le vent mugissait aux fenêtres. Holmes et moi nous rapprochâmes du feu tandis que le jeune inspecteur, lentement et point par point, développait son étrange récit.

– Vous pourriez fouiller toute l'Angleterre, commença-t-il, je ne crois pas que vous trouviez d'habitation plus isolée ou détachée de toute influence extérieure. Des semaines entières peuvent se passer sans qu'aucun des habitants ne franchisse les

portes du domaine. Le professeur est plongé dans son travail et n'existe que pour lui. Le jeune Smith ne connaissait personne dans les environs et vivait presque comme son employeur. Les deux femmes n'ont rien qui les entraîne hors de la maison. Mortimer, le jardinier qui pousse le fauteuil roulant, est un militaire à la retraite – un ancien de Crimée d'excellente composition. Il n'habite pas dans la maison mais dans un cottage de trois pièces à l'autre bout du domaine. Voilà les seules personnes que vous trouverez sur les terres de Yoxley Old Place. Par ailleurs, les grilles de la propriété se trouvent à une centaine de mètres de la route principale qui va de Londres à Chatham. Elles se ferment par un simple loquet et il n'existe rien pour empêcher quiconque d'entrer.

« Je vais maintenant vous faire part de la déposition de Suzan Tarlton, la seule personne à pouvoir dire quelque chose de précis sur l'affaire. Cela se passait dans la matinée, entre onze heures et midi. Elle était alors occupée à accrocher des rideaux dans la chambre de façade à l'étage. Le professeur Coram se trouvait encore au lit. Quand le temps est mauvais, il se lève rarement avant midi. La gouvernante vaquait à quelque tâche à l'arrière de la maison. Willoughby Smith était resté dans sa chambre, qui lui sert aussi de salon, mais la bonne l'a entendu passer dans le couloir et descendre au bureau juste en dessous d'elle. Elle ne l'a pas vu mais elle dit qu'elle ne peut se tromper sur sa démarche rapide et assurée. Elle n'a pas entendu la porte du bureau se fermer mais, à peu près une minute plus tard, elle a entendu un cri affreux dans la pièce en dessous. C'était un hurlement violent et rauque si bizarre et peu naturel qu'il pouvait aussi bien provenir d'un homme que d'une femme. Au même instant, il y eut un bruit sourd qui secoua la vieille maison puis tout retomba dans le silence. La femme de chambre resta un instant pétrifiée puis, retrouvant son courage, elle se précipita en bas. La porte du bureau était fermée et elle l'ouvrit. À l'intérieur, le jeune Mr. Willoughby Smith était étendu sur le sol. Elle ne vit tout d'abord aucune trace de blessure mais, en essayant de le soulever, elle remarqua que du sang s'écoulait de

l'arrière de son cou. Il avait été transpercé par une minuscule mais profonde blessure qui avait coupé l'artère carotide. L'instrument qui avait causé la blessure était sur le tapis à côté de lui. C'était un de ces petits couteaux de cire à cacheter qu'on trouvait autrefois sur les bureaux, avec un manche d'ivoire et une lame dure. Il fait partie du propre attirail de bureau du professeur.

« La bonne a d'abord pensé que le jeune Smith était déjà mort mais, en versant un peu d'eau d'une carafe sur son front, il ouvrit un instant les yeux. "Le professeur, murmura-t-il, c'était elle." La femme de chambre est prête à jurer que ce sont ses paroles exactes. Il a désespérément tenté de dire autre chose et il a levé la main droite. Puis il est retombé mort.

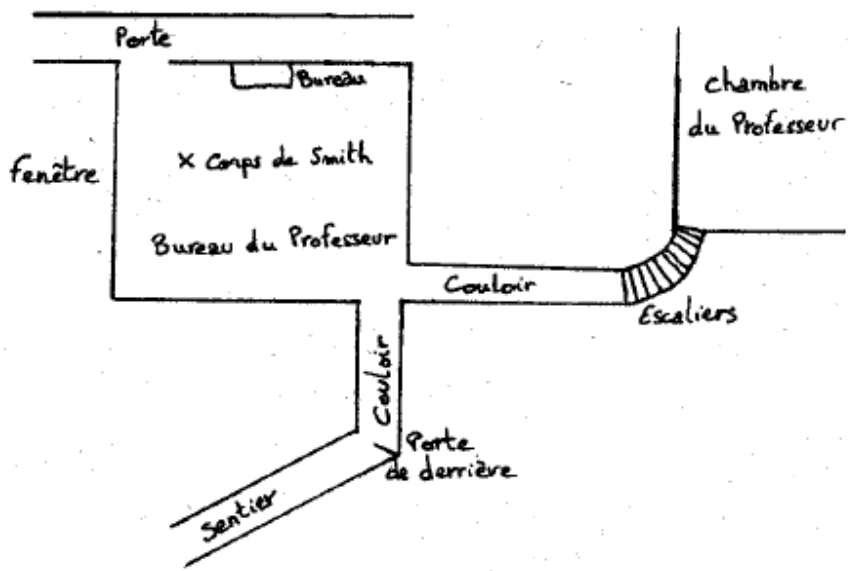
« Entre-temps, la gouvernante était arrivée sur les lieux, hélas trop tard pour entendre les derniers mots du jeune homme. Laissant Suzan avec le corps, elle s'est précipitée dans la chambre du professeur. Il était assis sur son lit, affreusement agité car ce qu'il avait entendu avait suffi à le convaincre que quelque chose de grave s'était produit. Mrs. Marker est prête à jurer que le professeur était encore en pyjama et, en effet, il lui est impossible de s'habiller sans l'aide de Mortimer qui avait reçu l'ordre de venir à midi. Le professeur déclare avoir entendu le cri lointain mais ne pas en savoir davantage. Il ne peut fournir aucun éclaircissement sur les derniers mots du jeune homme : "Le professeur, c'était elle", mais pense qu'il s'agit d'un délire. Il est convaincu que Willoughby Smith n'avait aucun ennemi au monde et il ne peut donner aucune explication au crime. Sa première réaction a été d'envoyer Mortimer, le jardinier, chercher la police locale. Un peu plus tard, le chef de la police me faisait prévenir. Rien n'a été touché avant mon arrivée et des ordres stricts ont été donnés pour que personne ne marche sur l'allée qui mène à la maison. C'était une superbe occasion de mettre vos théories en pratique, Mr. Sherlock Holmes. Il ne manquait vraiment rien.

– A l'exception de Sherlock Holmes, corrigea mon compagnon avec un sourire quelque peu sarcastique. Dites-nous

un peu comment vous vous en êtes tiré.

– Je dois d'abord vous demander, Mr. Holmes, de jeter un coup d'œil à ce plan grossier. Il vous donnera une idée générale de la situation du bureau du professeur et des divers aspects du problème. Il vous aidera à suivre les étapes de mon enquête.

Il déplia un dessin rapide, que je reproduis ici, qu'il étendit sur les genoux de Holmes.



Je me levai et, derrière Holmes, l'étudiai par-dessus son épaule.

– Il est très approximatif, bien sûr, et ne concerne que les points qui me paraissent essentiels. Vous verrez le reste plus tard par vous-même. Bon, tout d'abord, supposant que l'assassin se soit introduit dans la maison, comment est-il, ou est-elle, entré ? Indubitablement par le sentier du jardin et la porte de derrière, qui offre un accès direct au bureau. N'importe quel autre chemin aurait été extrêmement compliqué. La fuite a également dû se produire par le même chemin car des deux issues de la pièce, l'une était bloquée par Suzan qui descendait les escaliers et l'autre conduit directement à la chambre du

professeur. J'ai donc immédiatement porté mon attention sur le sentier, détrempé par la pluie récente, qui me fournirait certainement des empreintes.

« Mon inspection me montrait que j'avais affaire à un criminel prudent et avisé. Aucune empreinte ne fut relevée sur le sentier. On ne pouvait cependant douter que quelqu'un était passé sur la bordure d'herbe qui longe le chemin et qu'il l'avait fait pour éviter de laisser des traces. Je n'ai rien découvert qui soit de nature à me donner une indication précise mais l'herbe avait été piétinée et quelqu'un était de toute évidence passé par là. Cela ne pouvait être que le meurtrier car ni le jardinier ni personne d'autre n'était là ce matin et la pluie n'avait commencé que durant la nuit.

– Un instant, l'interrompit Holmes, où mène ce chemin ?

– A la route.

– Qui se trouve à quelle distance ?

– Une centaine de mètres environ.

– A l'endroit où le chemin franchit les grilles, vous pouvez certainement relever des traces ?

– Le chemin est malheureusement dallé à cet endroit.

– Bon, et sur la route ?

– Non, elle était toute boueuse.

– Tss-tss ! Bon, alors ces traces sur l'herbe, étaient-elles dans le sens de l'aller ou du retour ?

– Impossible à dire. Il n'y avait aucun contour net.

– Un grand ou un petit pied ?

– Vous n'auriez pu le distinguer.

Holmes lâcha un cri d'impatience.

– Il a plu des cordes et il y a eu un véritable ouragan depuis, fit-il. Et ce sera plus difficile à déchiffrer que ce palimpseste. Bon, bon, on n'y peut rien. Qu'avez-vous fait, Hopkins, après

vous être assuré que vous ne pouviez être sûr de rien ?

– Je crois m'être assuré d'un certain nombre de choses, Mr. Holmes. Je sais que quelqu'un est prudemment entré dans la maison de l'extérieur. J'ai ensuite examiné le couloir. Il est recouvert d'un tapis de coco et n'a conservé aucune trace d'aucune sorte. Cela m'a conduit au bureau lui-même. C'est une pièce meublée au strict minimum. Le meuble principal est un imposant bureau doté d'une commode fixe. Cette commode consiste en deux colonnes de tiroirs séparées par un petit placard central. Les tiroirs étaient ouverts, le placard fermé. Les tiroirs, à ce qu'il semble, sont toujours ouverts. Ils ne contiennent rien de valeur. Il y avait des papiers de quelque importance dans le placard mais rien n'indique qu'ils ont été touchés et le professeur m'assure que rien ne manque. On peut affirmer qu'aucun vol n'a été commis.

« J'en viens à présent à la dépouille du jeune homme. On l'a trouvé près du bureau, juste à sa gauche, comme indiqué sur ce plan. Le coup a été porté sur le côté droit du cou et d'arrière en avant, de sorte qu'il est presque impossible qu'il se le soit infligé lui-même.

– A moins qu'il ne soit tombé sur le couteau, intervint Holmes.

– Parfaitement. L'idée m'a effleuré. Mais nous avons découvert le couteau à quelque distance du corps, cela semble donc impossible. Et puis, naturellement, il y a les dernières paroles de la victime. Et enfin, il y a cette pièce à conviction très importante découverte serrée dans la main droite du mort.

De sa poche, Stanley Hopkins sortit un petit paquet. Il déplia le papier et découvrit un pince-nez en or avec deux bouts de cordons de soie noire cassés.

– Willoughby Smith avait une excellente vue, ajouta-t-il. Il ne fait aucun doute que cela a été arraché du visage ou de la personne de l'assassin.

Sherlock Holmes prit les verres entre ses mains et les

examina avec le plus grand intérêt. Il les posa sur son nez, s'efforça de lire avec, se dirigea ensuite vers la fenêtre et regarda dans la rue, les étudia le plus minutieusement à la lumière de la lampe et, finalement, avec un petit gloussement de rire, s'installa à son bureau et écrivit quelques lignes sur un morceau de papier qu'il tendit ensuite à Stanley Hopkins.

– Voilà le mieux que je puisse faire pour vous, fit-il. Cela devrait s'avérer de quelque utilité.

L'inspecteur ébahi lut la note à voix haute. Elle disait ceci :

Recherche femme de bonne présentation, vêtue comme une dame. Elle possède un nez d'une longueur remarquable, avec des yeux très rapprochés. Elle a le front plissé, un regard de myope et des épaules probablement voûtées. Des indices laissent à penser qu'elle a eu recours aux services d'un opticien au moins à deux reprises au cours des derniers mois. Comme ses verres sont d'une puissance remarquable et étant donné que les opticiens ne sont pas si nombreux, retrouver sa trace ne devrait présenter aucune difficulté.

Holmes sourit de la stupéfaction de Hopkins qui devait se refléter sur mes traits.

– Mes déductions sont la simplicité même, fit-il. Il est difficile de nommer un objet fournissant un champ de déductions aussi vaste qu'une paire de lunettes, et particulièrement une paire aussi remarquable que celle-ci. Qu'elles appartiennent à une femme, je le déduis de leur finesse et aussi, bien sûr, des derniers mots du mourant. Quant à savoir qu'il s'agit d'une personne raffinée et bien habillée, les verres, comme vous le voyez, sont élégamment montés sur une monture en or massif et il est inconcevable qu'une personne portant de telles lunettes soit peu soignée à d'autres égards. Vous verrez que les clips sont trop larges pour votre nez, ce qui prouve que le nez de la dame est très large à la base. Ce genre de nez est généralement court et épais, mais il y a suffisamment d'exceptions pour m'éviter d'être dogmatique ou intransigeant sur ce point de ma description. Mon propre visage est étroit et

je constate pourtant que mes yeux ne sont au centre, ni près du centre, de ces verres. C'est la raison pour laquelle les yeux de cette dame sont très rapprochés de la racine du nez. Vous remarquerez, Watson, que ces verres sont concaves et d'une puissance peu commune. Une femme dont la vision a été aussi extrêmement contrainte toute sa vie est certaine d'avoir les caractéristiques physiques d'une telle vision qui s'expriment sur le front, les paupières et les épaules.

– Oui, acquiesçai-je, je suis tous vos arguments. Mais j'avoue être incapable de comprendre comment vous en venez à la double visite chez l'opticien.

Holmes prit les verres entre ses mains.

– Vous remarquerez, reprit-il, que les clips sont doublés de fins morceaux de liège pour adoucir leur pression sur le nez. L'un d'entre eux est décoloré et usé sur une petite superficie tandis que l'autre est neuf. Il est évident que l'un a été remplacé après être tombé. J'estime que le plus ancien n'a pas été posé depuis plus de quelques mois. Ils sont exactement semblables, d'où je déduis que la dame est retournée dans le même établissement pour le second.

– Mon Dieu, c'est prodigieux ! s'exclama Hopkins, au comble de l'admiration. Penser que j'avais tous ces indices en main sans le savoir ! J'avais toutefois l'intention de faire le tour des opticiens londoniens.

– Naturellement. En attendant, avez-vous autre chose à nous dire sur l'affaire ?

– Rien, Mr. Holmes. Je crois que vous en savez maintenant autant que moi, probablement plus. Nous avons enquêté sur tous les étrangers aperçus sur les routes du comté ou dans les gares. Il n'y en a aucun. Ce qui me dépasse, c'est le manque total de mobile. Personne n'a pu me suggérer l'ombre d'un mobile.

– Ah ! là, je ne suis pas en mesure de vous aider. Mais je suppose que vous voulez que nous vous accompagnions

demain ?

– Si ça n’est pas trop vous demander, Mr. Holmes. Il y a un train de Charing Cross à Chatham à six heures du matin, nous devrions arriver à Yoxley Old Place entre huit et neuf heures.

– Nous le prendrons. Votre affaire présente quelques aspects fort intéressants et je serais ravi d’y jeter un œil. Bon, il est presque une heure et nous ferions mieux de prendre quelques heures de sommeil. Vous serez très bien sur le sofa devant le feu. J’allumerai ma lampe à alcool et vous préparerai une tasse de café avant de partir.

Le lendemain, la tempête s’était calmée mais au moment de partir, la matinée était glaciale. Nous vîmes le froid soleil d’hiver se lever sur les sinistres marécages de la Tamise et le long des mornes rives de la rivière, que j’associerai toujours à notre poursuite de l’habitant de l’île d’Andaman aux premiers temps de notre carrière. Après un long et ennuyeux voyage, nous descendîmes à une petite gare à quelques miles de Chatham. Alors qu’on attelait un cheval à l’auberge locale, nous avalâmes un rapide petit déjeuner de sorte que, en arrivant enfin à Yoxley Old, nous étions prêts à travailler. Un agent nous accueillit à l’entrée du domaine.

– Alors, Wilson, du nouveau ?

– Non, monsieur, rien.

– On ne vous a signalé aucun étranger dans les parages ?

– Non, monsieur. A la gare, ils sont certains qu’aucun étranger n’est venu ou reparti hier.

– Avez-vous enquêté dans les auberges et les pensions ?

– Oui, monsieur : aucun inconnu.

– Chatham n’est pas loin à pied. N’importe qui peut y descendre et prendre le train sans être remarqué. Voici le sentier dont je vous ai parlé, Mr. Holmes. Je vous donne ma parole qu’il n’y avait pas d’empreintes hier.

– De quel côté se trouvaient les traces sur l’herbe ?

De ce côté, monsieur. Cette étroite bande d'herbe entre le chemin et les plates-bandes.

On ne les voit plus mais elles étaient très nettes hier.

– Oui, oui, quelqu'un est passé par là, fit Holmes en s'arrêtant au-dessus de la bordure herbeuse. Notre dame a dû avancer avec précaution, sinon n'aurait-elle pas d'un côté laissé une empreinte sur le chemin ou de l'autre une encore plus nette sur le parterre meuble ?

– Oui, monsieur, elle doit avoir une grande maîtrise d'elle-même.

Je vis un air absorbé traverser le visage de Holmes.

– Vous dites qu'elle a dû repartir par ici ?

– Oui, monsieur, il n'y avait pas d'autre issue.

– Sur cette bande d'herbe ?

– Certainement, Mr. Holmes.

– Hum, c'est une performance remarquable, tout à fait remarquable. Bon, je crois que nous avons épuisé le chemin. Poursuivons. Cette porte est généralement ouverte, j'imagine ? Alors la visiteuse n'a eu qu'à la pousser pour entrer. Elle ne pensait pas à commettre un meurtre ou bien elle aurait prévu une arme plutôt que d'avoir recours à ce couteau sur le bureau. Elle a avancé le long du couloir sans laisser de trace sur le tapis de coco. Puis elle s'est retrouvée dans le bureau. Depuis combien de temps y était-elle ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir.

Pas plus de quelques minutes, monsieur. J'ai oublié de vous dire que Mrs. Marker, la gouvernante est venue mettre de l'ordre peu de temps avant. A peu près un quart d'heure, dit-elle.

– Bien, cela nous donne une limite. Notre dame est entrée dans cette pièce et que fait-elle ? Elle se dirige vers le bureau. Pour quoi ? Pas pour le contenu des tiroirs. S'il y avait eu quelque chose qui vaille la peine qu'elle s'en empare, ils

auraient certainement été fermés à clef. Non, c'était quelque chose qui se trouvait dans ce petit placard de bois. Ho là ! Qu'est-ce que cette égratignure sur le devant ? Grattez une allumette, Watson. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de ça, Hopkins ?

La trace qu'il était en train d'examiner commençait sur le côté droit du tour de cuivre de la serrure et rayait sur dix centimètres le vernis de la surface.

– Je l'avais remarqué, Mr. Holmes, mais on trouve toujours des rayures autour des serrures.

– Celle-ci est récente, tout à fait récente. Voyez comme le cuivre brille là où il est entaillé. Une ancienne rayure aurait la même teinte que le reste. Observez-la à travers ma loupe. Regardez aussi le vernis, comme de la terre de chaque côté d'un sillon. Mrs. Marker est-elle là ?

Une femme d'un certain âge au visage triste pénétra dans la pièce.

– Avez-vous fait la poussière sur ce bureau hier matin ?

– Oui, monsieur.

– Avez-vous remarqué cette rayure ?

– Non, monsieur, je n'ai rien remarqué.

– J'en suis sûr parce qu'un chiffon à poussière aurait balayé ces minuscules copeaux de vernis. Qui a la clef de ce placard ?

– Le professeur la porte sur sa chaîne de montre.

– C'est une clef simple ?

– Non, monsieur, c'est une clef de Chubb{12}.

– Très bien. Vous pouvez disposer, Mrs. Marker. Bon, nous faisons quelques progrès. Notre dame entre dans la pièce, s'avance jusqu'au bureau et ouvre ou tente d'ouvrir le placard. Alors qu'elle est ainsi absorbée, le jeune Willoughby Smith entre à son tour. Dans sa précipitation à retirer la clef, elle laisse cette rayure sur la porte. Il s'empare d'elle et elle,

ramassant vivement le premier objet qui lui tombe sous la main, qui se trouve être ce couteau, le frappe dans le but de lui faire lâcher prise. Le coup est fatal. Il tombe et elle s'enfuit, avec ou sans ce qu'elle était venue chercher. Est-ce que Suzan, la femme de chambre, est là ? Quelqu'un aurait-il pu s'échapper par cette porte après que vous avez entendu le cri, Suzan ?

– Non, monsieur, c'est impossible. Avant de descendre les escaliers, je n'ai vu personne dans le couloir. D'ailleurs, la porte n'a pas été ouverte, je l'aurais entendu.

– Voilà qui condamne cette issue. Alors il ne fait aucun doute que la femme soit partie par là où elle est entrée. J'ai compris que cet autre couloir ne conduit qu'à la chambre du professeur. Il n'y a pas d'issue de ce côté ?

– Non, monsieur.

– Nous allons l'emprunter et faire la connaissance du professeur. Ho là, Hopkins ! Voilà qui est très important, de la plus grande importance même. Le couloir du professeur est également recouvert de coco.

– Et alors, monsieur ?

– Vous ne voyez pas le lien avec notre affaire ? Bon, bon. Je n'insisterai pas là-dessus. Nul doute que je me trompe. Et pourtant, cela me paraît troublant. Venez et présentez-moi.

Nous franchîmes le couloir qui était de la même longueur que celui qui conduisait à la porte du jardin. A l'autre extrémité, se trouvait une courte volée de marches aboutissant à une porte. Notre guide frappa puis nous fit entrer dans la chambre du professeur.

C'était une pièce très vaste, tapissée de livres innombrables qui, débordant des étagères, étaient entassés en piles dans les coins ou au pied des rayons. Le lit occupait le centre de la pièce et, soutenu par des oreillers, s'y trouvait le propriétaire des lieux. J'ai rarement vu une personne d'allure aussi remarquable. C'était un visage émacié, aquilin qui se tournait vers nous, avec des yeux sombres et perçants tapis au fond de

profondes orbites sous des sourcils touffus et proéminents. Ses cheveux et sa barbe étaient blancs, cette dernière étant néanmoins curieusement teintée de jaune autour de sa bouche. Une cigarette luisait au milieu de cet enchevêtrement de poils blancs et l'air de la pièce était saturé d'une odeur fétide de tabac froid. Comme il tendait la main à Holmes, je remarquai qu'elle était également jaune de nicotine.

– Fumeur, Mr. Holmes ? demanda-t-il dans un anglais choisi teinté d'un accent légèrement maniéré. Je vous en prie, prenez une cigarette. Et vous, monsieur ? Je peux vous les recommander car je les fais préparer spécialement pour moi par Ionides d'Alexandrie. Il m'en envoie un millier par commande et je suis désolé d'avouer que je dois organiser une nouvelle livraison chaque quinzaine. C'est mauvais, messieurs, très mauvais, mais un vieil homme n'a que peu de plaisirs. Le tabac et mon travail, c'est tout ce qui me reste.

Holmes avait allumé une cigarette et décochait de petits coups d'œil partout dans la pièce.

– Le tabac et mon travail, mais pas uniquement le tabac ! s'exclama le vieil homme. Hélas ! Quelle interruption fatale ! Qui aurait pu prévoir une telle catastrophe ? Un jeune homme si estimable ! Je vous assure qu'après quelques mois d'exercice, c'était un assistant admirable. Que pensez-vous de l'affaire, Mr. Holmes ?

– Je n'ai pas encore d'opinion.

– Je vous serais très reconnaissant de jeter quelque lumière là où tout nous semble si sombre. Pour un pauvre rat de bibliothèque invalide comme moi, un tel coup est paralysant. J'ai l'impression d'avoir perdu la faculté de réfléchir. Mais vous êtes un homme d'action, vous êtes l'homme de la situation. Cela fait partie de la routine quotidienne de votre existence. Vous gardez l'équilibre en toutes circonstances. C'est vraiment une chance pour nous que de vous avoir à nos côtés.

Tandis que le vieux professeur parlait, Holmes arpentait un côté de la chambre. Je remarquai qu'il fumait avec une

extraordinaire rapidité. Il partageait de toute évidence le même penchant pour les cigarettes alexandrines que notre hôte.

– Oui, monsieur, c'est un coup accablant, poursuivait le vieil homme. C'est mon magnum opus – cette pile de papiers sur cette petite table là-bas. Mon analyse des documents découverts dans les monastères coptes de Syrie et d'Égypte, un travail qui va bouleverser les fondements mêmes de la religion révélée. Avec ma santé affaiblie, je ne sais pas si je pourrais jamais l'achever, maintenant que mon assistant m'a été arraché. Mon Dieu, Mr Holmes, vous êtes un fumeur encore plus fanatique que moi !

Holmes sourit.

– Je suis connaisseur, fit-il en prenant une autre cigarette de l'étui – sa quatrième – et l'allumant au mégot de celle qu'il venait de finir. Je ne vais pas vous ennuyer avec un contre-interrogatoire, professeur Coram, étant donné que vous étiez au lit à l'heure du crime et que je ne peux rien savoir de plus. Je ne vous demanderai que ceci : que pensez-vous que ce pauvre garçon voulait dire par ses derniers mots : « Le professeur, c'était elle » ?

Le professeur hocha la tête.

– Suzan est une fille de la campagne, fit-il, et vous connaissez l'incroyable stupidité de cette classe. J'imagine que le pauvre garçon a murmuré quelques paroles délirantes sans aucun sens et qu'elle les a transformées en ce message incohérent.

– Je vois. Vous-même n'avez aucune explication pour cette tragédie.

– Peut-être un accident, peut-être je n'effleure cette possibilité qu'entre nous – un suicide. Les jeunes hommes ont leurs souffrances cachées – quelque affaire de cœur, peut-être, que nous ne saurons jamais. C'est une supposition plus probable que le meurtre.

– Mais les lunettes ?

– Ah ! Je ne suis qu'un chercheur, un rêveur Je ne suis pas capable d'expliquer les choses pratiques de l'existence. Mais nous savons, mon ami, que les gages d'amour peuvent prendre des formes surprenantes. Je vous en prie, prenez une autre cigarette. C'est un plaisir de voir quelqu'un les apprécier autant. Un éventail, un gant, des lunettes qui sait quel objet chéri ou gage d'amour peut être emporté par un jeune homme qui a décidé de mettre fin à ses jours ? Ce gentleman parle d'empreintes dans l'herbe mais, après tout ; dans ce domaine, il est facile de se tromper. Comme pour le couteau, il a très bien pu être rejeté loin de l'infortuné jeune homme en tombant. Il se peut que je parle comme un enfant mais, en ce qui me concerne, Willoughby Smith est mort de sa propre main.

Holmes parut frappé par l'avancée de cette théorie et il continua à marcher de long en large quelque temps, perdu dans ses pensées et fumant cigarette sur cigarette.

– Dites-moi, professeur Coram, fit-il enfin, qu'y avait-il dans le coffre du bureau ?

– Rien qui puisse intéresser un voleur. Des papiers de famille, des lettres de ma pauvre femme, des diplômes universitaires. Voici la clef. Vous pouvez vérifier par vous-même.

Holmes prit la clef, l'observa quelques instants puis la rendit.

– Non, je ne crois pas que cela me soit de quelque utilité, fit-il. Je préfère descendre tranquillement au jardin-et réfléchir à tout ça. Il y a quelque chose à tirer de la théorie du suicide que vous avez soulevée. Excusez-nous de vous avoir dérangé, professeur Coram, je vous promets que nous ne viendrons pas vous importuner avant l'heure du déjeuner. Nous reviendrons à deux heures et vous rendrons compte de tout ce qui pourrait s'être passé dans l'intervalle. Holmes était curieusement distrait et nous déambulâmes quelque temps en silence dans le jardin.

– Avez-vous une piste ? lui demandai-je enfin.

– Cela dépend des cigarettes que j'ai fumées, me répondit-il. Il se peut que je me fourvoie complètement. Les cigarettes me le diront.

– Mon cher Holmes, m'exclamai-je, comment diable…

– Vous verrez vous-même. Sinon, aucun mal n'aura été fait. Nous pouvons toujours, naturellement, nous rabattre sur la piste de l'opticien mais, quand je le peux, je préfère prendre les raccourcis. Ah, voici la bonne Mrs. Marker ! Accordons-nous cinq minutes de bavardage instructif avec elle. J'ai déjà dû souligner que Holmes pouvait, quand il le voulait, se montrer très affable avec les femmes et qu'il établissait très facilement des liens de confiance avec elles. En la moitié du temps qu'il avait avancé, il avait gagné la bienveillance de la gouvernante et discutait avec elle comme s'il la connaissait de longue date.

– Oui, Mr. Holmes, c'est comme vous dites, monsieur. Il fume quelque chose de terrible. Toute la journée et parfois toute la nuit, monsieur. Certains matins, sa chambre – eh bien, monsieur, vous diriez le brouillard londonien. Pauvre petit Mr. Smith, il était fumeur aussi mais pas aussi acharné que le professeur. Sa santé – eh bien, je ne sais pas si le tabagisme, c'est mieux ou pire.

– Ah ! s'exclama Holmes, mais ça tue l'appétit.

– Eh bien, je n'en sais rien, monsieur.

– J'imagine que le professeur ne mange presque rien ?

– Eh bien, ça dépend. Voilà ce que je dirais.

– Je parie qu'il n'a pas pris de petit déjeuner ce matin et qu'il ne s'attaquera pas à son déjeuner après toutes les cigarettes que je l'ai vu fumer.

– Eh bien, là, vous vous trompez, monsieur. Parce qu'il a avalé un petit déjeuner remarquablement copieux ce matin. Je ne me souviens pas qu'il en ait jamais pris de plus copieux et il a commandé un grand plat de côtelettes pour le déjeuner. Je suis moi-même étonnée parce que, depuis que je suis entrée

dans cette pièce hier et que j'ai vu le jeune Mr. Smith étendu sur le sol, je ne supporte même pas la vue de la nourriture. Mais il faut de tout pour faire un monde et le professeur n'en a pas perdu l'appétit.

Nous traînâmes dans le jardin toute la matinée. Stanley Hopkins était descendu au village pour enquêter sur les rumeurs d'une femme inconnue vue par des enfants sur la route de Chatham le matin précédent. En ce qui concernait mon ami, son énergie coutumière semblait l'avoir abandonné. Je ne l'avais jamais vu diriger une affaire avec aussi peu d'enthousiasme. Même les nouvelles rapportées par Hopkins, qui avait trouvé les enfants qui avaient indubitablement vu une femme correspondant exactement à la description de Holmes et portant des lunettes ou un pince-nez, ne parvint à lui arracher le moindre signe du plus petit intérêt. Il se montra plus attentif lorsque Suzan, qui nous servit le déjeuner, nous informa spontanément qu'elle se souvenait que Mr. Smith était sorti se promener la veille au matin et qu'il n'était revenu qu'une demi-heure avant la tragédie. Je ne pouvais comprendre moi-même les implications de cet incident mais je m'aperçus clairement que Holmes l'intégrait dans le plan d'ensemble que son cerveau avait conçu. II bondit brusquement de sa chaise et jeta un coup d'œil à sa montre.

– Deux heures, messieurs, déclara-t-il. Nous devons monter et nous expliquer avec notre ami, le professeur.

Le vieil homme venait juste d'achever son déjeuner et le plat vide témoignait sans aucun doute du solide appétit dont sa gouvernante l'avait crédité. Quand il tourna vers nous sa crinière blanche et ses yeux brillants, il avait, en fait, une curieuse expression. L'éternelle cigarette fumait entre ses lèvres. Il avait été habillé et se trouvait installé dans un fauteuil près de la cheminée.

– Eh bien, Mr. Holmes, avez-vous résolu ce mystère ?

Il poussa la grande boîte à cigarettes posée sur la desserte à ses côtés vers mon camarade. Holmes tendit la main au même

instant et, entre eux deux, la boîte bascula sur le sol. Nous passâmes tous une minute ou deux à genoux à ramasser des cigarettes égarées dans des endroits impossibles. En nous relevant, je remarquai que Holmes avait les yeux brillants et que ses joues s'étaient légèrement colorées. Ce n'était qu'aux moments critiques que j'avais vu ces signes annonciateurs d'attaque.

– Oui, répondit-il, je l'ai résolu.

Stanley Hopkins et moi le dévisageâmes avec stupeur. Quelque chose comme un air moqueur frémit sur les traits émaciés du vieux professeur.

– Vraiment ! Dans le jardin ?

– Non, ici.

– Ici, quand ?

– A l'instant.

– Vous plaisantez certainement, Mr. Holmes. Vous m'obligez à vous rappeler qu'il s'agit d'un sujet trop grave pour être traité de cette façon.

– J'ai forgé et éprouvé chaque maillon de ma chaîne, professeur Coram et je suis sûr de sa solidité. Quels sont vos mobiles ou quel rôle exact vous avez joué dans cette étrange affaire, je ne suis pas encore capable de le dire. Je l'entendrai probablement de votre bouche dans quelques minutes. En attendant, je vais reconstituer pour vous ce qui s'est passé de sorte que vous sachiez les renseignements qui me manquent.

« Une femme hier est entrée dans votre bureau. Elle est venue avec l'intention de s'emparer de certains documents qui se trouvaient dans le placard de bois entre les tiroirs. Elle avait sa propre clef. J'ai eu l'occasion d'examiner la vôtre et je n'y ai pas vu cette légère décoloration que l'égratignure sur le vernis aurait produite. Vous n'étiez donc pas complice et elle est venue, d'après ma lecture des faits, sans que vous le sachiez, pour vous voler.

Le professeur lâcha un nuage de fumée entre ses lèvres.

– Cela est fort intéressant et instructif, fit-il. Vous avez autre chose à ajouter ? Après avoir pisté cette dame jusqu'ici, vous pouvez certainement nous dire ce qu'elle est devenue.

– Je vais m'efforcer de le faire. Tout d'abord, elle fut attrapée par votre secrétaire et l'a poignardé pour s'échapper. Une catastrophe que je suis enclin à considérer comme un malheureux accident puisque je suis convaincu, que la dame n'avait aucune intention d'infliger une blessure aussi grave. Un assassin ne vient pas sans arme. Horrifiée par ce qu'elle avait fait, elle a fui précipitamment la scène du drame. Malheureusement pour elle, elle avait perdu ses verres dans la bagarre et, comme elle est extrêmement myope, elle était complètement handicapée sans eux. Elle s'est précipitée dans un couloir, qu'elle croyait être celui qu'elle avait emprunté pour venir – les deux sont recouverts d'un tapis de coco – et ce ne fut que trop tard qu'elle comprit avoir pris le mauvais passage et que toute retraite était désormais coupée derrière elle. Que pouvait-elle faire ? Elle ne pouvait revenir en arrière. Elle ne pouvait rester où elle était. Elle ne pouvait qu'avancer. Elle poursuivit. Elle gravit un escalier, ouvrit une porte et se retrouva dans votre chambre.

Le vieil homme, la bouche ouverte, dévisageait Holmes, les yeux écarquillés. La stupéfaction et la peur étaient gravées sur son visage éloquent. Puis, avec effort, il haussa les épaules et partit d'un rire faux.

– Tout cela est très bien, Mr. Holmes, articula-t-il. Mais il y a un petit défaut dans votre excellente démonstration. Je me trouvais moi-même dans ma chambre et je ne l'ai pas quittée de là journée.

– Je le sais, Mr. Coram.

– Et vous voulez dire que je pouvais être étendu sur mon lit et ignorer qu'une femme était entrée dans ma chambre ?

– Je n'ai jamais dit ça. Vous le saviez. Vous avez parlé avec

elle. Vous l'avez reconnue. Vous l'avez aidée à s'enfuir

Le professeur partit d'un nouveau rire aigu. Il s'était levé et ses yeux luisaient comme des charbons ardents.

– Vous êtes fou ! cria-t-il. C'est complètement insensé. Je l'ai aidée à s'enfuir ? Où est-elle à présent ?

– Elle est là, répondit Holmes en désignant une haute étagère dans le coin de la pièce.

Je vis le vieil homme lever les bras, une affreuse convulsion tirer les traits de son visage sévère et il s'effondra dans son fauteuil. Au même instant, l'étagère que Holmes avait désignée pivota sur ses gonds et une femme en sortit.

– Vous avez raison ! s'écria-t-elle avec un drôle d'accent étranger. Vous avez raison ! Je suis là.

Elle était couverte de poussière et de toiles d'araignée ramassées sur les murs de sa cachette. Son visage aussi était strié de saleté mais, dans le meilleur des cas, elle n'aurait jamais pu paraître belle car elle possédait les caractéristiques physiques exactes que Holmes avait devinées et, en plus, un long menton obstiné. De sa cécité naturelle ou du passage de l'ombre à la lumière, elle était étourdie, clignant des yeux pour voir où et qui nous étions. Et pourtant, en dépit de tous ces désavantages, une certaine noblesse se dégageait de son attitude – une résolution dans le menton provocant et dans la tête dressée qui commandait le respect et l'admiration.

Stanley Hopkins avait posé la main sur son bras et lui déclarait qu'elle était sa prisonnière mais elle le repoussa doucement et avec une dignité et une maîtrise imposant l'obéissance. Le vieil homme, le visage contracté et le regard inquiet, s'enfonça dans son fauteuil.

– Oui, monsieur, je suis votre prisonnière. De l'endroit où j'étais, j'ai tout entendu. Je sais que vous avez appris la vérité. J'avoue tout. C'est moi qui ai tué le jeune homme. Mais vous avez raison, vous qui avez dit que c'était un accident. Je ne savais même pas que c'était un couteau que j'avais en main car,

dans mon désespoir, j'ai ramassé n'importe quoi sur le bureau et je l'ai frappé avec pour qu'il me lâche. Je vous dis la vérité.

– Madame, fit Holmes, je suis sûr qu'il s'agit de la vérité. Je crains que vous ne vous sentiez mal.

Son visage était d'une couleur épouvantable, encore plus livide sous les rayures noires de poussière. Elle s'assit sur le bord du lit puis se ressaisit.

– Il ne me reste que peu de temps, reprit-elle, mais je veux que vous sachiez toute la vérité. Je suis la femme de cet homme. Il n'est pas anglais. Il est russe. Je ne vous dirai pas son nom.

Le vieil homme réagit pour la première fois.

– Dieu te bénisse, Anna ! s'écria-t-il. Dieu te bénisse !

Elle jeta un regard lourd d'un profond mépris dans sa direction.

– Pourquoi t'accrocher aussi fort à ta misérable existence, Sergius ? Elle a fait du mal à beaucoup et du bien à personne – pas même à toi. Ça n'est pourtant pas à moi d'en rompre le fil ténu avant l'heure décidée par Dieu. Mon âme est assez chargée depuis que j'ai franchi le seuil de cette maudite maison. Mais je dois parler tant que j'en ai le temps.

« Je vous ai dit, messieurs, que j'étais la femme de cet homme. Il avait cinquante ans et j'étais une jeune écervelée de vingt ans quand nous nous sommes mariés. C'était dans une ville de Russie, une ville universitaire dont je tairai le nom.

– Dieu te bénisse, Anna ! murmura de nouveau le vieillard.

– Nous étions réformateurs – révolutionnaires – nihilistes, vous comprenez. Lui, moi et beaucoup d'autres. Puis vinrent des temps difficiles, un officier de police fut tué, beaucoup d'entre nous furent arrêtés, les preuves manquaient et, dans le but de sauver sa vie et de gagner une forte récompense, mon mari trahit sa propre femme et ses camarades. Oui, nous fûmes tous arrêtés sur ses aveux. Certains d'entre nous furent pendus,

d'autres envoyés en Sibérie. Je faisais partie de ces derniers mais ma peine n'était pas à perpétuité. Mon mari s'installa en Angleterre avec ses gains mal acquis. Il y a vécu dans la plus grande discrétion, sachant très bien que si la Confrérie découvrait sa retraite, il ne se passerait pas une semaine avant que justice ne soit rendue.

Le vieil homme tendit une main tremblante vers une cigarette.

– Je suis entre tes mains, Anna, fit-il. Tu as toujours été bonne avec moi.

– Je ne vous ai pas encore dit toute l'ampleur de son infamie, poursuivit-elle. Parmi nos camarades de l'Ordre, se trouvait un homme que j'aimais profondément. Il était noble, généreux, aimant – tout ce que mon mari n'était pas. Il haïssait la violence. Nous étions tous coupables – si tant est qu'il s'agisse de culpabilité – sauf lui. Il nous écrivait toujours pour nous détourner de nos voies. Ces lettres l'auraient sauvé. Comme mon journal, dans lequel, jour après jour, je consignais mes sentiments envers lui et les vues que chacun de nous défendait. Mon mari découvrit et garda lettres et journal. Il les cacha et il fit tout son possible pour briser la vie de ce jeune homme. En quoi il échoua mais Alexis fut condamné et envoyé en Sibérie où aujourd'hui, à cet instant, il travaille dans les mines de sel. Songe à ça, traître, traître ! – maintenant, maintenant, en ce moment même, Alexis, un homme dont tu ne mérites même pas de prononcer le nom, travaille et vit comme un esclave et j'ai ta vie entre les mains et pourtant je te la laisse.

– Tu as toujours été une noble femme, Anna, fit le vieillard en tirant sur sa cigarette.

Elle s'était levée mais retomba avec un faible cri de douleur.

– Je dois finir, reprit-elle. Ma peine achevée, je me mis à la recherche des lettres et du journal qui, s'ils étaient envoyés au gouvernement russe, feraient relâcher mon ami. Je savais que mon mari était en Angleterre. Après des mois de recherche, j'ai

découvert sa retraite. Je savais qu'il avait toujours mon journal car, quand j'étais en Sibérie, il m'avait envoyé une lettre me reprochant et citant certains extraits. Mais j'étais sûre qu'avec sa nature vengeresse, il ne me le donnerait jamais de son plein gré. Je devais l'obtenir par mes propres moyens. Dans ce but, j'engageai un détective privé dans une agence qui est entré chez mon mari comme secrétaire – ton second secrétaire, Sergius, celui qui t'a quitté si précipitamment. Il découvrit que les papiers étaient conservés dans le placard du bureau et fit un double de la clef. Il n'irait pas plus loin. Il me fournit un plan de la maison et m'informa que dans la matinée le bureau était toujours désert car le secrétaire travaillait ici. J'ai enfin pris mon courage à deux mains et je suis venue chercher les papiers moi-même. J'y parvins mais à quel prix !

« Je venais juste de les prendre et je fermais le placard quand le jeune homme m'attrapa. Je l'avais déjà vu dans la matinée. Il m'avait croisée sur la route et je lui avais demandé où habitait le professeur Coram sans savoir qu'il était à son service.

– Parfaitement ! Parfaitement ! répéta Holmes. Le secrétaire est revenu et a parlé à son employeur de la femme qu'il avait rencontrée. Puis, dans son dernier souffle, il a tenté d'envoyer le message que c'était elle – elle dont il venait juste de discuter avec lui.

– Laissez-moi terminer, intervint la femme d'une voix impérieuse tandis que son visage se contractait comme sous l'effet d'une souffrance. Quand il est tombé, je me suis précipitée hors de la pièce, choisissant la mauvaise porte et je me suis retrouvée dans la chambre de mon mari. Il prétendit me dénoncer. Je lui démontrai que, dans ce cas, sa vie était entre mes mains. S'il me livrait à la justice, je le livrais à la Confrérie. Non que je veuille sauver ma vie mais je désirais accomplir ma mission. Il savait que je ferais ce que j'avais dit – que son sort dépendait du mien. C'est pour cette raison, et pour aucune autre, qu'il m'a couverte. Il m'a jetée dans cette cachette sombre – un vestige du passé, connu de lui seul. Il a

pris ses repas dans sa chambre pour m'en donner une partie. Nous étions convenus, que, lorsque la police quitterait les lieux, je m'échapperais de nuit pour ne jamais revenir Mais vous avez déjoué nos plans. Elle sortit un petit paquet de son corsage.

– Ce sont mes derniers mots, déclara-t-elle, voici le paquet qui sauvera la vie d'Alexis. Je le confie à votre sens de l'honneur et votre amour de la justice. Prenez-le ! Vous le déposerez à l'ambassade de Russie. A présent, j'ai fait mon devoir et…

– Arrêtez-la ! s'écria Holmes.

Traversant la pièce d'un bond, il lui arracha une petite fiole des mains.

– Trop tard ! fit-elle en s'effondrant sur le lit. Trop tard ! J'ai avalé le poison avant de sortir de ma cachette. La tête me tourne ! Je m'en vais ! Je vous demande, monsieur, de vous souvenir de ce paquet.

– Une affaire élémentaire mais, sous certains aspects, enrichissante, commenta Holmes durant notre voyage de retour. Entièrement basée sur ce pince-nez. Si l'homme ne l'avait par un heureux hasard attrapé en mourant, je doute que nous eussions jamais découvert la vérité. A la puissance des verres, il ne faisait pour moi aucun doute que, sans eux, leur propriétaire devait être aveugle et démunie. Lorsque vous m'avez demandé de croire qu'elle avait marché sur une étroite bande d'herbe sans faire un seul faux pas, j'ai souligné, comme vous devez vous en souvenir, qu'il s'agissait là d'une remarquable performance. En mon for intérieur, je la jugeais impossible, à moins qu'elle ne possédât – éventualité des plus improbables – une seconde paire de lunettes. J'étais donc contraint de considérer sérieusement l'hypothèse selon laquelle elle se trouvait encore dans la maison. Remarquant la similitude des deux couloirs, il devint clair qu'elle avait très facilement pu les confondre et, dans ce cas, il était évident qu'elle avait dû pénétrer dans la chambre du professeur. J'étais donc très attentif à tout ce qui pourrait corroborer cette

supposition et j'étudiai minutieusement la pièce, à la recherche de tout ce qui pouvait ressembler à une cachette. La moquette semblait continue et bien clouée, j'écartai donc l'idée d'une trappe. Il pouvait très bien y avoir un recoin derrière les livres. Comme vous le savez, de tels mécanismes sont courants dans les anciennes bibliothèques. Je remarquai que des livres étaient empilés un peu partout sur le sol mais qu'une seule étagère était dégagée. II devait donc s'agir de la porte. Il n'y avait aucune trace pour me guider mais la moquette était d'une couleur brun grisâtre se prêtant très facilement à l'inspection. Je fumai en conséquence une grande quantité de ces excellentes cigarettes et je jetai les cendres un peu partout devant l'étagère suspecte. C'était une ruse élémentaire mais extrêmement efficace. Puis je suis descendu et j'ai vérifié, en votre présence, Watson, sans que vous compreniez la portée de mes remarques, que la consommation de nourriture du professeur Coram s'était accrue – comme on peut s'y attendre de quelqu'un qui nourrit une personne supplémentaire. Nous sommes remontés dans la chambre où, en renversant cette boîte à cigarettes, j'obtenais une excellente vue du sol et fus capable de voir clairement aux traces laissées sur les cendres de cigarettes que la prisonnière était en notre absence sortie de sa cachette. Eh bien, Hopkins, nous voici à Charing Cross et je vous félicite du succès avec lequel vous avez mené cette affaire à terme. Vous rentrez au quartier général, sans doute. Je crois, Watson, que vous et moi allons pousser jusqu'à l'ambassade de Russie.

UN TROIS-QUARTS A ÉTÉ PERDU[13]

Nous étions assez habitués à recevoir à Baker Street des télégrammes étranges, mais j'ai gardé le souvenir en particulier d'un qui nous parvint par une morose matinée de février, il y a sept ou huit ans de cela et qui causa à M. Sherlock Holmes un quart d'heure de perplexité. Il lui était adressé et se lisait comme suit :

« Prière m'attendre. Terrible désastre. Trois-quarts aile droit manquant ; indispensable demain.

OVERTON. »

– Cachet de la poste du Strand et expédié à dix heures trente-six, dit Holmes après l'avoir lu et relu. M. Overton était de toute évidence surexcité à l'extrême quand il l'a envoyé, de sorte qu'il s'est trouvé incohérent en proportion. Allons, allons, il sera là, je pense, d'ici que j'aie fini de jeter un coup d'œil au Times et nous serons fixés. Même le plus insignifiant problème sera le bienvenu en ces jours de stagnation.

Le fait est qu'il n'y avait pas eu, dans nos parages, beaucoup de mouvement et j'avais appris à redouter ces périodes d'inaction, car je savais par expérience que le cerveau de mon compagnon était d'une activité si exceptionnelle qu'il devenait dangereux de le laisser sans un thème sur lequel l'exercer. Au cours des années, j'étais parvenu à le guérir progressivement de cette toxicomanie qui avait à une certaine époque menacé d'entraver sa remarquable carrière. Je savais maintenant que dans des conditions normales il n'éprouvait plus le besoin de stimulants artificiels ; toutefois je me rendais bien compte que le démon n'était pas mort, mais seulement assoupi et j'avais appris que son sommeil était bien léger et son réveil bien

proche en voyant, dans certaines périodes de loisirs, les traits ascétiques de Holmes se tirer et ses yeux insondables et profondément enfoncés dans les orbites se faire de plus en plus méditatifs. Ce pourquoi je bénissais ce M. Overton, quel qu'il fût, d'être venu, avec son message énigmatique, rompre le calme qui amenait à mon ami plus de périls que toutes les tempêtes dont s'animait sa vie tumultueuse.

Comme nous l'escomptions, le télégramme fut bientôt suivi par son expéditeur et la carte de visite de M. Cyril Overton, étudiant au Collège de la Trinité, à Cambridge, nous annonça la présence d'un énorme jeune homme, dont les cent kilos, tout en os et muscles, bloquaient d'un montant à l'autre à hauteur des épaules notre porte d'entrée. Il nous regarda tour à tour et son visage régulier nous parut égaré d'anxiété.

– Monsieur Sherlock Holmes ?

Mon compagnon s'inclina.

– Je suis allé à Scotland Yard, monsieur Holmes. J'ai vu l'inspecteur Stanley Hopkins. Il m'a conseillé de m'adresser à vous. Il m'a assuré que l'affaire, autant qu'il en pouvait juger, était plus de votre ressort que de celui de la police régulière.

– Asseyez-vous, je vous en prie, et dites-moi de quoi il s'agit.

– C'est affreux, monsieur Holmes, tout simplement affreux ! Je me demande pourquoi je n'en ai pas les cheveux gris. Godfrey Staunton – naturellement, vous avez entendu parler de lui ? Il est le pivot de notre équipe. J'aimerais mieux me passer de deux hommes dans la mêlée et avoir Godfrey en trois-quarts. Qu'il s'agisse de passe, de plaquage ou de dribbling, il n'y en a pas un pour l'approcher ; en outre, il a de la tête et il sait nous tenir, tous. Alors que faire ? Je vous le demande, monsieur Holmes ! Il y a bien Moorhouse, notre premier remplaçant, mais il s'est entraîné comme demi et il est toujours collé à la mêlée au lieu de garder son couloir à la touche. C'est un excellent botteur, d'accord, mais il n'a aucun coup d'œil et son sprint ne vaut pas tripette. Allons donc, mais Morton ou Johnson, les deux lévriers d'Oxford, lui mettraient, je ne sais

combien dans la vue. Stevenson l'a, lui, la vitesse, mais il ne faut pas lui demander un drop des vingt-deux ; or un trois-quarts qui ne sait ni trouver la touche ni passer un drop ne mérite pas sa place uniquement à cause de son déboulé. Non, monsieur Holmes, nous sommes fichus si vous ne pouvez pas nous aider à retrouver Godfrey Staunton.

Mon ami avait écouté avec une surprise amusée ce long discours prononcé avec une vigueur et une intensité extraordinaires, chaque point important se trouvant souligné par une claque que l'orateur, d'une main bronzée, administrait à son genou. Quand notre visiteur se tut, Holmes étendit le bras et prit la lettre S de son répertoire courant. Pour une fois, il fouilla en vain cette mine d'informations variées.

– Il y a Arthur H. Staunton, un jeune faussaire qui monte, dit-il, et il y a eu Henry Staunton, que j'ai contribué à faire pendre, mais le nom de Godfrey Staunton est nouveau pour moi.

Ce fut au tour de notre visiteur de paraître surpris.

– Comment, monsieur Holmes, je vous croyais renseigné ? dit-il. Je suppose, alors, si vous n'avez jamais entendu parler de Godfrey Staunton, que vous ne connaissez pas non plus Cyril Overton ?

Holmes fit non de la tête avec beaucoup de bonne humeur.

– Mille bombardes ! s'écria l'athlète. Comment ? mais j'ai été premier remplaçant de l'équipe d'Angleterre contre le pays de Galles et toute cette saison j'ai commandé l'équipe de l'université. Mais ça n'est rien. Je n'aurais pas cru qu'il y avait une seule personne en Angleterre qui ne connaissait pas Godfrey Staunton, le trois-quarts vedette de Cambridge et de Blackheath, cinq fois international. Seigneur, monsieur Holmes, mais où donc avez-vous vécu ?

Holmes se mit à rire du candide étonnement de ce jeune colosse.

– Vous vivez dans un univers très différent du mien,

monsieur Overton, plus paisible et plus propre. Mes ramifications s'étendent dans de nombreux secteurs de la société, mais jamais, je suis heureux de le dire, à ce sport amateur qui est ce qu'il y a de meilleur et de plus sain en Angleterre. Toutefois, votre visite de ce matin me montre que même dans le monde de l'air pur et du franc-jeu il se peut que je trouve du travail ; alors, cher monsieur, je vous en prie, asseyez-vous et dites-moi sans hâte et tout tranquillement ce qui s'est passé et en quoi vous désirez que je vous vienne en aide.

Le visage du jeune Overton revêtit l'air désorienté de l'homme qui a plus l'habitude de se servir de ses muscles que de son intellect, mais peu à peu, avec maintes redites et obscurités que je puis sans inconvénient omettre, il nous exposa son étrange histoire.

– Voici ce qu'il en est, monsieur Holmes. Comme je vous l'ai dit, je suis le capitaine de l'équipe de rugby de l'université de Cambridge et Godfrey Staunton est notre meilleur joueur. Demain nous jouons contre Oxford, ici, à Londres. Hier nous sommes tous venus à Londres et nous sommes descendus au Bentley. A dix heures du soir, je fis ma tournée pour m'assurer que tous mes gars étaient couchés, parce que je suis d'avis que, pour tenir une équipe en forme, il faut un entraînement sévère et beaucoup de sommeil. J'ai parlé un peu à Godfrey avant qu'il ne rentre dans sa chambre. Il m'avait l'air pâle et ennuyé. Je lui ai demandé ce qu'il y avait. Il m'a dit qu'il allait bien – juste un peu mal à la tête. Je lui ai dit bonsoir et je l'ai quitté. Une demi-heure plus tard, le portier me dit qu'un barbu de mauvaise mine est venu apporter un mot pour Godfrey. Il n'était pas couché et on lui a porté le mot dans sa chambre. Godfrey l'a lu, et il est tombé à la renverse dans un fauteuil, comme assommé. Le portier en a été tellement effrayé qu'il allait venir me chercher, mais Godfrey l'a retenu, a bu un verre d'eau et s'est remis. Là-dessus, il est descendu, a dit quelques mots au type qui attendait en bas et ils sont partis ensemble. Quand le portier les a vus pour la dernière fois, ils couraient

presque en suivant la rue qui va vers le Strand. Ce matin, la chambre de Godfrey était vide, son lit pas défait et ses affaires étaient dans l'état où je les avais vues la veille. Il était parti illico avec cet inconnu et pas un mot de lui depuis. Je ne crois pas qu'il revienne jamais. C'était un sportif, Godfrey, jusqu'à la moelle, et il n'aurait pas lâché l'entraînement et laissé son capitaine dans le pétrin si ce n'était pas pour un motif au-delà de ses forces. Non, j'ai comme l'impression qu'il est parti pour de bon et que nous ne le reverrons plus jamais.

Sherlock Holmes écouta ce singulier récit avec la plus profonde attention.

– Qu'avez-vous fait ? demanda-t-il.

– J'ai télégraphié à Cambridge pour savoir si on avait de ses nouvelles là-bas. J'ai reçu la réponse. Personne ne l'a vu.

– Aurait-il pu retourner à Cambridge ?

– Oui. Il y a un train à onze heures et quart du soir.

– Mais, autant que vous puissiez vous en assurer, il ne l'a pas pris ?

– Non, on ne l'a pas vu.

– Qu'avez-vous fait ensuite ?

– J'ai télégraphié à lord Mount-James.

– Pourquoi à ce lord Mount-James ?

– Godfrey est orphelin et lord Mount-James est son plus proche parent – son oncle, je crois.

– Bah ! Voilà qui éclaire la question d'un jour nouveau. Lord Mount-James est l'un des hommes les plus riches d'Angleterre.

– C'est ce que j'ai entendu dire par Godfrey.

– Et votre ami était de ses proches ?

– Oui, il était son héritier, et le vieux a près de quatre-vingts ans – pourri de goutte, qui plus est. Il a les jointures tellement calcifiées que ça talque l'intérieur de ses gants. Il n'a jamais de

sa vie accordé un radis à Godfrey, car c'est un avare induré, mais Godfrey n'en héritera pas moins.

– Lord Mount-James vous a-t-il répondu ?

– Non.

– Quel motif votre ami pourrait-il avoir d'aller chez lord Mount-James ?

– Eh bien, comme quelque chose l'agaçait le soir, et s'il s'agissait d'une question d'argent, il se pourrait qu'il soit allé chez son plus proche parent qui en a tellement, quoique, d'après ce que j'en sais, il n'aurait guère de chances d'en obtenir. Godfrey n'avait aucune affection pour le vieux. Il ne s'adresserait pas à lui s'il pouvait faire autrement.

– C'est une chose que nous aurons vite fait de déterminer. Si c'était chez son parent lord Mount-James qu'allait votre ami, il faut alors que vous expliquiez la visite à une heure aussi tardive de ce bonhomme de mauvaise mine et l'agitation qu'a causée sa venue.

– Je n'y comprends rien ! dit Cyril Overton en se prenant la tête à deux mains.

– Allons, j'ai devant moi une journée entière et je serai heureux d'approfondir la question, dit Holmes. Je vous conseillerais vivement de vous préparer au match sans tenir compte de ce jeune homme. Comme vous le disiez, il a dû falloir une nécessité qui le dépasse pour l'arracher ainsi à ses occupations et il y a toutes chances que la même nécessité le retienne. Descendons ensemble jusqu'à l'hôtel, pour voir si le portier peut nous apporter des lumières nouvelles.

Sherlock Holmes excellait dans l'art de mettre un humble témoin à son aise et, très vite, dans la tranquillité de la chambre abandonnée par Godfrey Staunton, il tira du portier tout ce qu'il avait à dire. Le visiteur de la veille n'était pas un monsieur, et pas davantage un travailleur. C'était simplement ce que le portier décrivit comme « un type d'aspect moyen » : la cinquantaine, la barbe grisonnante, le visage pâle, et sans rien

de particulier dans son costume. Le portier, en prenant le billet, avait remarqué que sa main tremblait. Godfrey Staunton avait fourré ce mot dans sa poche. Il n'avait pas serré la main de l'homme dans le vestibule. Ils avaient échangé quelques phrases, dont le portier n'avait distingué qu'un seul mot : « temps ». Là-dessus, ils étaient partis en hâte, de la façon déjà décrite. L'horloge du hall marquait dix heures et demie.

– Voyons, dit Holmes en s'asseyant sur le lit de Staunton. Vous êtes le portier de jour, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur. Je quitte mes fonctions à onze heures.

– Le portier de nuit n'a rien vu, j'imagine ?

– Non, monsieur. Des gens qui étaient allés au théâtre sont rentrés tard ; mais personne d'autre.

– Vous avez été de service toute la journée d'hier ?

– Oui, monsieur.

– Avez-vous reçu un message quelconque pour M. Staunton ?

– Oui, monsieur ; un télégramme.

– Ah ! voilà qui est intéressant. Quelle heure était-il ?

– A peu près six heures.

– Où se trouvait M. Staunton quand il l'a reçu ?

– Ici dans sa chambre.

– Étiez-vous là quand il l'a ouvert ?

– Oui, monsieur. J'ai attendu pour voir s'il y avait une réponse.

– Et y en avait-il une ?

– Oui, monsieur. Il l'a écrite.

– C'est vous qui l'avez portée ?

– Non. Il l'a portée lui-même.

– Mais il l'a écrite devant vous ?

– Oui. J'étais debout près de la porte et lui me tournait le dos, à cette table. Quand il l'a eu écrite, il m'a dit : « Ça ira, portier, je vais la porter moi-même. »

– Avec quoi l'a-t-il écrite ?

– Une plume, monsieur.

– La formule de télégramme était de celles qui sont sur cette table ?

– Oui, monsieur. Il a pris celle du dessus.

Holmes se leva. Prenant le paquet de formules, il les porta jusqu'à la fenêtre et examina minutieusement celle qui se trouvait sur le dessus.

– Dommage qu'il ne l'ait pas écrite au crayon, dit-il en les reposant avec un geste de déception. Comme vous avez sans doute eu de fréquentes occasions de l'observer, Watson, l'impression traverse en général le papier – un fait qui a rompu nombre d'heureuses unions. Quoi qu'il en soit, je ne trouve aucune trace. Je suis heureux de constater toutefois qu'il a écrit avec cette plume à gros bec, et je ne doute pas que nous trouvions quelque chose d'imprimé sur le buvard. Mais oui : voici ce que je cherche.

Il déchira la feuille et nous montra une bande sur laquelle se trouvaient d'illisibles hiéroglyphes.

Très surexcité, Cyril Overton suggéra :

– Regardez-le dans la glace !

– Ce n'est pas nécessaire, dit Holmes. La feuille est mince et nous lirons le message en transparence. Voyez :

Il le retourna et nous lûmes :

« Ne nous lâchez pas, pour l'amour de Dieu ! »

– Voilà donc la fin du télégramme que Godfrey Staunton a expédié quelques heures avant sa disparition. Les premiers mots du message nous échappent, mais ce qu'il reste : « Ne nous lâchez pas, pour l'amour de Dieu ! » prouve que le jeune

homme voyait s'approcher de lui un formidable danger dont quelqu'un d'autre pouvait le protéger. « Nous », notez bien ! Une autre personne est dans l'affaire. Qui serait-ce, sinon le barbu pâle qui paraissait lui-même tellement nerveux ? Quel est, alors, le lien qui unit Godfrey Staunton à ce monsieur ? Et quelle est la troisième source dont l'un et l'autre sollicitaient l'aide contre le danger qui les pressait ? Notre enquête s'est déjà réduite à cela.

– Il ne nous reste qu'à trouver à qui est adressé ce télégramme, suggérai-je.

– Exactement, mon cher Watson. Votre réflexion, toute profonde qu'elle est, m'était déjà passée par l'esprit. Mais j'ose dire que vous avez dû remarquer que si vous entrez dans un bureau de poste pour demander à voir le double du message d'une autre personne, vous risquez de vous heurter à une certaine réticence de la part des fonctionnaires. Ils sont d'un pointilleux, sur ces questions ! Cependant, je ne doute pas qu'avec un peu de délicatesse et de finesse nous ne parvenions à nos fins. En attendant, j'aimerais, en votre présence, monsieur Overton, jeter un coup d'œil aux papiers qui sont restés sur la table.

C'était un certain nombre de lettres, de notes et de calepins que Holmes retourna et examina de ses doigts nerveux et de ses regards acérés et pénétrants.

– Rien là-dedans, dit-il enfin. Au fait, je suppose que votre ami était un jeune homme en pleine santé – il n'avait rien qui clochait ?

– Solide comme un chêne.

– A-t-il été malade, à votre connaissance ?

– Pas un seul jour. Il a été immobilisé par un coup de pied sur le tibia et une fois il s'est démis la rotule, mais rien d'autre.

– Il n'était peut-être pas aussi fort que vous le supposez. Je croirais qu'il avait quelque ennui secret. Avec votre permission, je vais mettre dans ma poche un ou deux de ces papiers, pour le

cas où ils auraient quelque chose à voir avec notre enquête.

– Un instant, un instant ! s'écria une voix bougonne, et nous aperçûmes, dans l'entrée, un étrange petit vieillard qui gesticulait en se trémoussant.

Vêtu d'un costume noir rougeâtre, il portait un haut-de-forme à très large bord et une cravate blanche fort lâche, l'ensemble produisant l'effet d'un pasteur des plus paysans ou d'un croque-mort fantaisiste. En dépit pourtant de son aspect négligé et même absurde, l'homme avait dans sa voix un grésillement autoritaire et dans ses manières une sorte d'intensité hâtive qui commandait l'attention.

– Qui donc êtes-vous, monsieur ? et de quel droit touchez-vous aux papiers de ce monsieur ? demanda-t-il.

– Je suis un détective privé et je m'efforce d'expliquer sa disparition.

– Ah ! oui, vraiment ? Et qui vous en a donné l'ordre, hein ?

– Ce monsieur, qui est l'ami de M. Staunton et qui m'a été adressé par Scotland Yard.

– Et vous, monsieur, qui êtes-vous ?

– Cyril Overton.

– Alors c'est vous qui m'avez télégraphié. Je suis lord Mount-James. Je suis venu aussi vite qu'a pu m'amener l'omnibus de Bayswater. Alors, vous avez commis un détective ?

– Oui, monsieur.

– Et vous êtes prêt à en payer les frais ?

– Je ne doute pas, monsieur, que mon ami Godfrey, quand nous le trouverons, ne soit prêt à le faire.

– Et si on ne le retrouvait jamais, hein ? Qu'est-ce que vous avez à répondre à ça ?

– En ce cas, sans doute sa famille…

– Jamais de la vie ! hurla le petit bonhomme. N'attendez pas un sou de moi ! Pas un sou ! vous avez bien compris, monsieur le détective ! Ce jeune homme n'a pas d'autre famille que moi et je vous avertis que je ne m'en tiens pas responsable. S'il a des espérances, il les doit à ce que jamais je n'ai gaspillé l'argent et je n'ai pas l'intention de commencer maintenant. Quant à ces papiers avec lesquels vous prenez tant de libertés, je peux vous dire que s'il se trouvait dedans quelque chose qui eût une valeur quelconque, vous serez responsable de tout ce que vous pourriez en faire.

– Parfait, monsieur, dit Sherlock Holmes. Puis-je vous demander en attendant si vous avez vous-même une théorie qui explique la disparition de ce jeune homme ?

– Non, monsieur, aucune. Il est assez grand et assez âgé pour savoir ce qu'il fait, et s'il est assez serin pour se perdre, je refuse absolument d'endosser la responsabilité de financer ses recherches.

– Je comprends à merveille votre position, dit Holmes, avec, dans les yeux, un éclair de rosserie. Peut-être ne saisissez-vous pas tout à fait la mienne. Il semble que Godfrey Staunton était pauvre. Si on l'a enlevé, ce n'est pas pour ce qu'il possède lui-même. Mais la renommée de votre opulence s'est répandue, lord Mount-James, et il est parfaitement possible qu'une bande de voleurs se soit assurée de la personne de votre neveu pour obtenir de lui des renseignements sur votre domicile, vos habitudes et vos trésors.

Le visage du désagréable petit visiteur devint aussi blanc que sa cravate.

– Ciel ! en voilà une idée ! Allez donc imaginer pareille fourberie ! Quelles hideuses canailles il y a au monde ! Mais Godfrey est un chic garçon – un garçon solide. Rien ne pourrait l'amener à trahir son vieil oncle. Je ferai porter dès ce soir la vaisselle plate à la banque. Dans l'intervalle, faites tout le nécessaire, monsieur le détective. Remuez ciel et terre, c'est moi qui vous en prie, pour nous le ramener sain et sauf. Quant

à l'argent, jusqu'à concurrence de cinq livres, et même de dix, vous pouvez toujours compter sur moi.

Même dans cet état de repentir, le noble avare ne put nous fournir aucune information de nature à nous aider ; la vie privée de son neveu ne lui était guère connue. Notre seule piste résidait en ce télégramme tronqué et ce fut avec une copie de celui-ci à la main que Holmes se mit en route pour trouver le second maillon de la chaîne. Nous nous étions débarrassés de lord Mount-James et Overton était parti conférer avec ses équipiers au sujet de la catastrophe qui les frappait. Il y avait un bureau de télégraphe à peu de distance de l'hôtel. Nous nous arrêtâmes devant.

– Ça vaut la peine d'essayer, Watson, dit Holmes. Naturellement, avec un mandat du juge, on pourrait demander à voir les souches, mais nous n'en sommes pas encore à ce stade. Je ne pense pas que dans un endroit où ils ont tant à faire, ils se rappellent les physionomies. Nous allons risquer le coup.

« Désolé de vous déranger, dit-il de son ton le plus suave à la jeune femme derrière le grillage. Il y a eu une petite erreur commise hier dans un télégramme que j'ai expédié. Je n'ai pas eu de réponse et j'ai grand-peur d'avoir oublié de mettre mon nom au bout. Pourriez-vous me dire si c'est le cas ?

La jeune personne feuilleta un paquet de doubles.

– Quelle heure était-il ? demanda-t-elle.

– Un peu plus de six heures.

– A qui était-ce adressé ?

Holmes posa un doigt sur ses lèvres et m'indiqua du coin de l'œil, comme si je ne devais pas le savoir.

– Les derniers mots étaient : « pour l'amour de Dieu », chuchota-t-il d'un air de confidence. Je suis très inquiet de ne pas recevoir de réponse.

La jeune femme prit l'une des formules.

– Le voici. Il ne porte pas de signature, dit-elle en le défroissant sur le comptoir.

– Alors cela explique, bien entendu, pourquoi je ne reçois pas de réponse ! dit Holmes. Que c'est bête de ma part ! Au revoir, mademoiselle, et merci beaucoup de m'avoir rassuré.

Il gloussait de satisfaction et se frottait les mains quand nous nous retrouvâmes dans la rue.

– Alors ? demandai-je.

– Nous progressons, Watson, nous progressons. J'avais sept petits plans différents pour obtenir la possibilité de jeter un coup d'œil à ce télégramme, mais je n'espérais guère réussir du premier coup.

– Et qu'y avez-vous gagné ?

– Un point de départ pour nos investigations – et en appelant un fiacre, il lui ordonna : Gare de King's Cross.

– Nous partons en voyage, alors ?

– Oui, il faut que nous fassions un saut jusqu'à Cambridge. Toutes les indications ont l'air de nous aiguiller dans cette direction.

– Dites-moi, lui demandai-je, pendant que la voiture parcourait Gray's Inn Road, vous n'avez pas encore de soupçon concernant le motif de la disparition ? Je ne crois pas que dans toutes nos enquêtes j'en aie vu une dont les mobiles soient aussi imprécis. Vous n'imaginez naturellement pas qu'il a été enlevé pour lui soutirer des renseignements concernant son richissime parent ?

– Je reconnais, Watson, que cette explication ne me paraît que très improbable. Elle m'a frappé, toutefois, comme celle qui avait le plus de chances d'intéresser ce vieillard déplaisant à l'excès.

– Elle a certes réussi. Mais quelles autres explications voyez-vous ?

– Je pourrais en citer plusieurs. Il faut admettre qu'il est curieux et suggestif que cet incident se produise à la veille d'un match capital et qu'il porte sur le seul homme dont la présence paraisse essentielle pour le succès de son équipe. Il se peut que ce ne soit qu'une coïncidence, mais c'est intéressant. Le sport amateur n'est pas soumis à la sujétion des paris, mais le public à côté parie tout de même pas mal, et on peut concevoir que cela vaille la peine pour quelqu'un d'empêcher un athlète de jouer comme les nervis du turf empêchent un cheval de courir. Voilà déjà une explication. Une seconde, qui va de soi, c'est que ce jeune homme est en fait l'héritier d'une grosse fortune, bien que ses moyens actuels soient modestes ; il n'est donc pas impossible qu'on ait ourdi un complot pour s'emparer de lui et ne le libérer que moyennant rançon.

– Ces théories ne tiennent pas compte de la dépêche.

– En effet, Watson. Le télégramme demeure la seule chose solide sur laquelle nous puissions tabler et il ne faut pas le perdre de vue. C'est pour obtenir des lumières sur le but de ce télégramme que nous nous rendons à Cambridge. La voie de nos investigations est pour l'instant obscure, mais je serais fort surpris si, d'ici ce soir, nous ne l'avions pas déblayée et si nous n'avions pas fait de chemin.

Il faisait sombre déjà quand nous arrivâmes dans la vieille ville universitaire. Holmes prit un fiacre à la gare et ordonna au cocher de le conduire à la maison du docteur Leslie Armstrong. Quelques instants plus tard, nous nous arrêtions devant une vaste habitation du quartier le plus animé. On nous fit entrer et, après une longue attente, nous fûmes admis dans le cabinet de consultation où nous trouvâmes le docteur assis à son bureau.

Le fait que le nom de Leslie Armstrong m'était inconnu montre à quel point j'avais perdu contact avec ma profession. Maintenant, je sais qu'il est non seulement l'un des maîtres de l'École de médecine de l'université, mais aussi un penseur dont la réputation est européenne dans plusieurs sciences. Cependant, même sans être au courant de sa brillante carrière,

on ne pouvait pas ne pas être impressionné au premier coup d'œil qu'on portait sur cet homme – sur son visage massif et carré ; sur les yeux, songeurs sous d'épais sourcils ; sur le modelé inflexible de sa mâchoire de granit. Un homme au caractère profond, à l'esprit alerte, farouche, ascétique, concentré et redoutable – voilà comment je vis le docteur Leslie Armstrong. Il tenait à la main la carte de mon ami et ce fut avec une expression de déplaisir sur son visage austère qu'il nous considéra.

– J'ai entendu parler de vous, monsieur Sherlock Holmes, et je n'ignore pas votre profession, qui est de celles que je n'approuve pas.

– Sous ce rapport, docteur, vous vous trouverez d'accord avec tous les criminels du pays, dit tranquillement mon compagnon.

– Tant que vos efforts ont pour objet de supprimer le crime, ils doivent forcément, monsieur, avoir l'approbation de tous les membres sensés de la communauté, bien que je ne doute pas qu'à cet effet l'organisme officiel ne soit amplement suffisant. Où votre état donne prise à la critique, c'est quand vous fouillez les secrets des particuliers ; quand vous déterrez des affaires de famille qu'il vaut mieux cacher et quand, incidemment, vous gaspillez le temps de personnes plus occupées que vous. A l'heure qu'il est, par exemple, je devrais être en train de rédiger un traité au lieu de converser avec vous.

– Sans doute, docteur ; et malgré cela, la conversation se révélera peut-être plus importante que le traité. En passant, permettez-moi de vous dire que nous faisons exactement l'inverse de ce que vous blâmez à juste titre, et que nous nous efforçons d'empêcher que soit livrées au public des affaires privées dont la révélation devient inévitable dès que la police officielle s'empare carrément d'une enquête. Vous pouvez me considérer comme un franc-tireur, un pionnier qui marche en avant des forces régulières du pays. Je suis venu vous parler de M. Godfrey Staunton.

– Qu’est-ce qu’il a fait ?

– Vous le connaissez, n’est-ce pas ?

– C’est un de mes amis intimes.

– Vous savez qu’il a disparu ?

Les traits accusés du docteur ne laissèrent paraître aucun changement d’expression.

– Ah bah ! fit-il.

– Il est parti de l’hôtel hier soir. On n’a pas de ses nouvelles.

– Il reviendra probablement.

– Demain a lieu le match contre Oxford.

– Je n’ai aucune sympathie pour ces enfantillages. Le sort du jeune homme m’intéresse profondément, parce que je le connais et l’apprécie. Mais le match de rugby sort totalement de mon horizon.

– J’invoquerai donc l’intérêt que vous lui portez pour que vous m’aidiez à savoir ce qu’il est devenu. Savez-vous où il est ?

– Certainement pas.

– Vous ne l’avez pas vu depuis hier ?

– En aucune façon.

– Monsieur Staunton était-il en bonne santé ?

– Absolument.

– A-t-il été malade à votre connaissance ?

– Jamais.

Holmes produisit une feuille de papier qu’il fourra sous les yeux du médecin.

– Peut-être voudrez-vous alors m’expliquer cette note d’honoraires de treize guinées, payée par M. Godfrey Staunton au docteur Leslie Armstrong, de Cambridge ? Je l’ai trouvée parmi les papiers qui étaient sur sa table.

Le docteur rougit de colère.

– Je ne vois aucune raison de vous fournir une explication, monsieur Holmes.

Holmes remit la note dans son portefeuille.

– Si vous préférez une explication publique, elle viendra forcément tôt ou tard, dit-il. Je vous exposais tout à l'heure que je suis à même de faire le silence sur ce que d'autres sont contraints de publier, et que ce serait plus sage de votre part de me faire entière confiance.

– Je ne sais pas ce que cela signifie.

– M. Staunton a-t-il communiqué avec vous, de Londres ?

– Certainement pas.

– Aïe, aïe, aïe ! encore les services postaux ! soupira Holmes avec lassitude. Une dépêche des plus urgentes vous a été expédiée de Londres par Godfrey Staunton à six heures quinze hier soir – un télégramme qui est sans aucun doute lié à sa disparition – et voilà que vous ne l'avez pas reçue ! C'est très fautif. J'irai certainement déposer une plainte écrite au bureau en question.

Derrière son bureau, le docteur Leslie Armstrong bondit, le visage cramoisi de fureur.

– Je vous prierai de sortir d'ici, monsieur, dit-il. Dites à celui qui vous emploie, à lord Mount-James, que je ne veux avoir affaire ni à lui ni à ses émissaires. Non, monsieur, pas un mot de plus !

Il sonnait avec frénésie.

– John, reconduisez ces messieurs ! ordonna-t-il à un domestique pompeux qui, l'air sévère, nous accompagna jusqu'à la porte.

Dans la rue, Holmes éclata de rire.

– Le docteur Armstrong possède certainement de l'énergie et du caractère, dit-il. Je n'ai jamais vu un homme qui, s'il voulait bien y appliquer ses talents, serait plus apte à faire une carrière

criminelle. Et maintenant, mon pauvre Watson, nous voilà, coupés de tout, sans amis, dans cette cité inhospitalière qu'il ne nous est pas possible de quitter sans abandonner notre enquête. La petite auberge que voici, juste en face de la maison d'Armstrong, convient singulièrement à nos besoins. Si vous vouliez y retenir une chambre sur le devant et acheter les quelques objets qui nous sont nécessaires pour ce soir, j'aurais peut-être le temps de faire quelques investigations.

Ces quelques investigations, toutefois, se révélèrent plus laborieuses que Holmes ne l'avait imaginé, car il ne revint à l'auberge qu'à presque neuf heures du soir. Pâle et déconfit, il était couvert de poussière, en même temps qu'affamé et harassé. Un souper froid était prêt sur la table et quand sa faim fut apaisée et sa pipe allumée, Holmes se retrouva à même de prendre les événements sous cet angle mi-humoristique, mi-philosophique qui lui était naturel quand ses recherches allaient de travers. Un bruit de roues de voiture le fit se lever et aller regarder à la fenêtre : un coupé attelé de deux chevaux gris s'arrêtait sous le bec de gaz en face de la porte du docteur.

– Il a été parti trois heures, dit Holmes. Sorti à six heures et demie, le voilà de retour. Cela lui donne un rayon de trois ou quatre lieues et il le fait une fois, parfois deux, dans la journée.

– C'est assez courant pour un médecin qui fait la clientèle.

– Seulement Armstrong n'exerce pas vraiment. Il fait des cours et donne des consultations, mais ne se soucie pas de médecine générale qui le distrairait de son travail littéraire. Pourquoi, alors, entreprend-il ces longues courses, qui doivent lui sembler ennuyeuses au possible, et qui va-t-il voir ?

– Son cocher…

– Mon cher Watson, pouvez-vous douter un seul instant que ce n'est pas à lui que je me suis adressé tout d'abord ? Je ne sais si c'est venu de sa propre perversité naturelle ou si son maître lui avait fait le mot, mais il a été assez impoli pour lancer un chien contre moi. Ni l'homme ni le chien, toutefois, n'ont vu ma canne d'un bon œil et l'affaire n'a pas eu de suites. Mais, après,

les relations étaient tendues et toute autre demande de renseignements devenait hors de question. Tout ce que j'ai appris, je l'ai su par un naturel complaisant que j'ai rencontré dans la cour même de notre auberge. C'est lui qui m'a parlé des habitudes du docteur et de son expédition quotidienne. C'est à ce moment que, comme pour illustrer ses dires, la voiture est venue se ranger devant la porte.

– Vous n'auriez pas pu la suivre ?

– Excellent, Watson ! Vous êtes éblouissant, ce soir. L'idée m'est effectivement venue. Il y a, comme vous avez pu le remarquer, un magasin de bicyclettes à côté. Je m'y suis rué, j'ai loué une machine et j'ai pu me mettre en route avant que la voiture n'ait disparu. Je l'ai promptement rejointe, puis, restant à discrète distance d'une centaine de mètres environ, j'ai suivi ses lanternes jusqu'à ce que nous soyons sortis de la ville. On était bien engagés sur une route de campagne quand un incident quelque peu mortifiant s'est produit… La voiture s'est arrêtée, le docteur en est descendu, il est revenu d'un bon pas jusqu'au point où j'avais moi-même fait halte et il m'a dit, excellemment, mais sur le mode sardonique, qu'il craignait que la route ne fût un peu étroite et qu'il espérait que sa voiture ne gênerait pas le passage de ma bicyclette. Rien de plus admirable que sa façon d'exprimer cela. Je dépassai aussitôt le coupé, et, me tenant sur la route principale, poursuivis pendant quelque distance avant de m'arrêter à un endroit propice pour voir si la voiture passait. Elle ne vint pas, toutefois, de sorte qu'il me fallut admettre qu'elle avait dû prendre une des assez nombreuses voies latérales que j'avais remarquées. Je fis demi-tour, sans revoir davantage la voiture, et maintenant, comme vous le constatez, elle est revenue derrière moi. Certes, je n'avais, à l'origine, aucune raison particulière de voir une corrélation entre la disparition de Godfrey Staunton et ces courses et j'étais enclin à ne les étudier que parce que tout ce qui concerne le docteur Armstrong prend de l'intérêt pour nous. Mais maintenant que je découvre qu'il regarde si attentivement si on le suit durant ces excursions, l'affaire prend de

l'importance et je ne serai satisfait que quand je l'aurai tirée au clair.

– Nous pourrons le suivre demain.

– Ah oui ? C'est moins facile que vous n'avez l'air de le croire. Vous ne connaissez pas le paysage de la région de Cambridge, hein ? Il ne se prête guère à la dissimulation. Toute la campagne où j'ai roulé ce soir est aussi plate et nue que la paume de votre main et l'homme que nous suivons n'est pas bête, ainsi qu'il l'a montré fort nettement ce soir. J'ai télégraphié à Overton pour qu'il nous avise, à cette adresse-ci, de ce qu'il arriverait à Londres et, dans l'intervalle, nous ne pouvons que nous consacrer au docteur Armstrong dont je dois le nom à l'obligeance de la jeune personne du télégraphe qui m'a permis de lire le double du message urgent de Staunton. Il sait où est Staunton – cela, j'en jurerais – et s'il le sait, alors ce sera bien notre faute si nous n'arrivons pas à le savoir aussi. Pour l'instant, il faut bien reconnaître qu'il a fait le pli, mais, comme vous ne l'ignorez pas, Watson, il n'est pas dans mes habitudes d'abandonner la partie dans ces conditions.

Malgré cela, le lendemain ne nous vit pas plus proches de la solution du mystère. On nous remit après le déjeuner un mot que Holmes me passa avec un sourire :

« Monsieur, je puis vous assurer que vous perdez votre temps à filer mes déplacements. Il y a, comme vous avez pu le constater hier soir, une vitre à l'arrière de ma voiture et si vous désirez faire huit ou dix lieues dans la campagne et revenir à votre point de départ, vous n'avez qu'à me suivre. Cependant, je puis vous informer que le fait de m'espionner ne peut être d'aucun secours à Godfrey Staunton, et je suis convaincu que le meilleur service que vous puissiez rendre à celui-ci est de retourner tout de suite à Londres et notifier à la personne qui vous emploie que vous ne parvenez pas à le retrouver. Vous perdez certainement votre temps à Cambridge. Bien vôtre,

Leslie ARMSTRONG. »

– Un adversaire honnête et qui ne mâche pas ses mots, ce

docteur, dit Holmes. Eh, eh ! il pique ma curiosité et il faut absolument que j'en sache davantage avant de le lâcher.

– Sa voiture est devant chez lui, dis-je. Il y monte. Je l'ai vu qui, en même temps, regardait notre fenêtre. Si je tâtais de la bicyclette, à mon tour ?

– Non, non, mon cher Watson ! Malgré tout le respect que je porte à votre perspicacité naturelle, je ne crois pas que vous soyez tout à fait de la force du digne docteur. Je crois que je pourrai peut-être arriver à nos fins par une exploration indépendante effectuée de mon côté. Je suis, hélas, obligé de vous laisser à vos propres desseins, car l'apparition de deux étrangers enquêtant dans une campagne assoupie pourrait faire jaser plus que je ne le désire. Vous trouverez sûrement dans cette vénérable cité des curiosités qui vous distrairont et j'espère vous rapporter avant ce soir un rapport plus favorable.

Une fois de plus, toutefois, mon ami devait rentrer déçu. Il revint à la nuit, très las et sans avoir obtenu de résultat.

– Un jour pour rien, Watson. Ayant pris note de l'orientation générale des sorties du docteur, j'ai passé la journée à visiter tous les villages situés de ce côté-là de Cambridge et à échanger des impressions avec les cabaretiers et autres diffuseurs des nouvelles locales. J'ai fait pas mal de chemin : Chesterton, Histon, Waterbeach, Oakington ont tous été explorés et se sont tous révélés décevants. Dans des trous aussi ensommeillés, l'apparition quotidienne d'une voiture à deux chevaux n'aurait jamais pu passer inaperçue. Encore un point à l'actif du docteur. Y a-t-il un télégramme pour moi ?

– Oui, je l'ai ouvert. Le voici : « Demandez Pompée à Jérémie Dixon, Collège de la Trinité. » Je ne le comprends pas.

– Oh ! il est assez clair. Il vient de notre ami Overton et répond à une question que je lui ai posée. Je vais tout bonnement envoyer un mot à M. Jérémie Dixon et je ne doute pas que la chance ne tourne en notre faveur. Au fait, a-t-on des nouvelles du match ?

– Oui, le journal d'ici en donne un excellent compte rendu dans sa dernière édition. Oxford a gagné par deux essais et un but. La dernière phrase commente ainsi le résultat : « La défaite des Bleus Clairs peut être intégralement imputée à la malencontreuse absence du fameux international Godfrey Staunton qu'on ne cessa de déplorer d'un bout à l'autre de la partie. Le manque de combinaisons chez les trois-quarts, et leur faiblesse en attaque aussi bien qu'en défense firent plus que neutraliser les efforts d'une ligne d'avants puissante et courageuse. »

– Alors, les pressentiments de notre ami Overton se vérifient, dit Holmes. Personnellement, je suis de l'avis du docteur Armstrong, le rugby sort totalement de mon horizon. Coucher de bonne heure, ce soir, Watson, car je prévois que demain pourrait être bourré d'événements.

Quand je vis Holmes pour la première fois, le lendemain matin, j'en fus épouvanté car il était assis près du feu avec une petite seringue hypodermique à la main. J'associai le fait avec la seule faiblesse naturelle que je lui connaissais et je me mis à craindre le pire quand je vis briller l'objet entre ses doigts. Mon expression de détresse le fit rire et il posa la seringue sur la table.

– Non, non, mon vieux, il n'y a pas de quoi vous alarmer. Ce n'est pas, en l'occurrence, un engin maléfique, mais j'espère plutôt qu'elle va se révéler comme la clé qui forcera ce mystère. Dans cette seringue reposent tous mes espoirs. Je viens de rentrer d'une expédition en éclaireur et tout se présente bien. Déjeunez bien, Watson, car je me propose de me lancer sur la piste du docteur Armstrong aujourd'hui et une fois que nous serons en route, il n'y aura ni repos ni aliments tant que nous ne l'aurons pas traqué dans son repaire.

– En ce cas, dis-je, nous ferons bien de prendre notre petit déjeuner dans notre poche car le voilà qui s'en va de bonne heure. La voiture est à sa porte.

– Peu importe. Qu'il parte. Il sera malin s'il trouve moyen

d'aller à un endroit où je ne puisse pas le suivre. Quand vous aurez terminé, nous descendrons ensemble et je vous présenterai un détective qui est un très éminent spécialiste du travail qui nous attend.

Une fois en bas, je suivis Holmes dans la cour de l'écurie et là, il ouvrit la porte d'une caisse à claire-voie et en fit sortir un chien blanc et beige, court sur pattes et aux oreilles pendantes, quelque chose entre le briquet et le fox-hound.

– Permettez-moi de vous présenter Pompée, dit-il. Pompée est la perle des chiens courants de la région ; pas un foudre de vitesse, comme en témoigne sa structure, mais un limier puissant en fait de flair. Eh bien, Pompée, sans être bien rapide, je crois que tu le serais encore trop pour une paire de Londoniens entre deux âges comme nous, alors, je vais me permettre d'attacher à ton collier cette laisse de cuir. Allez, mon garçon, en avant, fais voir ce que tu sais faire.

Il le mena jusqu'à la porte du docteur. Le chien tourna un instant en rond en reniflant, puis, avec un petit jappement, se mit en route le long de la rue en tirant sur sa laisse tant il s'efforçait d'aller vite. Au bout d'une demi-heure nous étions hors de la ville et nous suivions à toute allure une route campagnarde.

– Qu'avez-vous fait, Holmes ? demandai-je.

– Un procédé usé jusqu'à la corde et vénérable, mais utile en l'occurrence. Je suis entré dans la cour du docteur ce matin et j'ai arrosé d'une seringue pleine d'anis la roue de derrière de sa voiture. Un chien comme Pompée suivra l'anis à la trace jusqu'à l'autre bout de l'Angleterre et il faudrait que notre ami Armstrong passe une rivière à gué pour se débarrasser de lui. Ah ! le rusé coquin ! Voilà donc comment il m'a faussé compagnie l'autre soir !

Le chien venait tout à coup de quitter la grand-route pour s'engager dans un chemin herbeux. A un petit kilomètre de là, celui-ci donnait sur une autre grand-route et la piste repartait d'un seul coup à droite dans la direction de la ville que nous

venions de quitter.

– Ce détour était entièrement à notre intention, alors ? dit Holmes. Je ne m'étonne plus que mon enquête dans les villages n'ait rien donné. Le docteur a vraiment fait tout ce qu'il a pu et on voudrait bien savoir pourquoi il s'est donné tant de peine pour nous tromper. A notre droite, ce devrait être le village de Trumpington. Et, mâtin ! voici la voiture qui tourne le coin ! Vite, Watson, vite, ou nous sommes perdus !

Il bondit dans un pré, entraînant avec lui Pompée qui ne venait pas de bon gré. A peine nous étions-nous tapis derrière la haie que la voiture passa à grand bruit. Je vis, à l'intérieur, le docteur Armstrong, les épaules voûtées, la tête entre les mains, l'image même de la détresse. Je constatai, à la gravité dont son visage était empreint, que mon ami l'avait vu comme moi.

– J'ai peur que la fin de nos recherches ne soit assez sombre, dit-il. En tout cas, nous serons bientôt fixés. Allons. Pompée ! Ah ! c'est cette maisonnette dans le champ…

Il ne faisait pas de doute que nous avions atteint la fin de notre voyage. Pompée courait en tous sens et gémissait devant la porte d'entrée, à l'endroit où les roues du coupé avaient laissé une trace encore visible. Un sentier conduisait au cottage isolé et nous nous empressâmes de le prendre après que Holmes eut attaché le chien à la haie. Mon ami frappa à la petite porte rustique, une fois, puis deux, sans obtenir de réponse. Pourtant la maisonnette n'était pas abandonnée car un bruit sourd venait à nos oreilles, une sorte de plainte désespérée, d'une mélancolie indescriptible. Holmes hésitait, puis il jeta un coup d'œil dans la direction de la route que nous venions de traverser. Une voiture la suivait, et il n'y avait pas à se tromper sur les deux chevaux qui la tiraient.

– Pardieu ! s'écria Holmes, voilà le docteur qui revient ! Ça tranche la question. Il faut que nous voyions ce que cela signifie avant qu'il n'arrive.

Il ouvrit la porte et nous passâmes dans le vestibule. La plainte s'enflait de plus en plus, tant et si bien qu'elle résonnait

à nos oreilles comme un long et profond gémissement de détresse. Elle venait d'en haut. Holmes y courut, et je l'y suivis. Il poussa une porte à demi fermée et nous restâmes tous deux pétrifiés devant le spectacle qui s'offrait à nous.

Une femme, jeune et belle, gisait morte sur le lit. Son visage était calme et pâle, et ses grands yeux d'un bleu intense regardaient fixement en l'air, sous une opulente masse de cheveux d'or. Au pied du lit, mi-assis, mi-agenouillé, sa figure enfouie dans les couvertures, se trouvait un jeune homme dont le corps était secoué de sanglots. Il était si absorbé par son amer chagrin qu'il n'eut pas un regard pour nous jusqu'au moment où Holmes lui toucha l'épaule.

– C'est vous, monsieur Godfrey Staunton ?

– Oui, c'est moi… Mais vous arrivez trop tard. Elle est morte.

Le pauvre garçon était dans un tel désarroi qu'il ne voulait pas admettre que nous puissions être autre chose que des médecins venus pour l'assister. Holmes essayait de murmurer quelques mots de condoléances et de lui expliquer l'alarme qu'avait causée à ses amis sa soudaine disparition quand on entendit dans l'escalier un pas lourd et le visage massif et grave du docteur Armstrong apparut dans l'entrée.

– Ainsi, messieurs, dit-il, vous êtes arrivés à vos fins et vous avez, certes, choisi un moment particulièrement délicat pour cette intrusion. Je ne voudrais pas soulever une querelle en présence de la mort, mais je puis vous assurer que si j'étais plus jeune, votre conduite monstrueuse trouverait sa juste rétribution.

– Veuillez m'excuser, docteur, je crois qu'il y a un malentendu, dit avec dignité mon ami. Si vous voulez bien descendre, nous pourrons mutuellement nous fournir des éclaircissements au sujet de cette malheureuse affaire.

Un instant plus tard, le sévère docteur et nous nous trouvions dans la pièce d'en dessous.

– Eh bien, monsieur ? dit-il.

– Je voudrais que vous compreniez, tout d'abord, que je ne suis pas à la solde de lord Mount-James et que mes sympathies en cette affaire vont du côté opposé à ce monsieur de qualité. Quand un homme a disparu, il est de mon devoir de savoir ce qu'il est devenu, mais cela fait, l'affaire est terminée en ce qui me concerne et, dès l'instant qu'il n'y a rien de criminel, je suis bien plus désireux d'étouffer les scandales particuliers que de leur donner une publicité quelconque. Si, comme je l'imagine, il n'y a dans ce qui s'est passé rien d'illégal, vous pouvez compter sur mon entière discrétion et sur mon aide pour empêcher la chose d'être divulguée par la presse.

Le docteur Armstrong fit un pas en avant et, spontanément, serra la main de Holmes.

– Vous êtes un brave homme, dit-il, et je vous avais mal jugé. Je remercie le ciel de ce que mon remords de laisser le pauvre Staunton seul en ces instants tragiques m'ait fait faire demi-tour et permis de vous rencontrer. Sachant tout ce que vous savez déjà, la situation ne demande guère d'explications. Il y a un an, Godfrey Staunton, logeant à Londres pour quelque temps, s'attacha passionnément à la fille de la personne chez qui il habitait et l'épousa. Elle était aussi bonne que belle, et aussi intelligente que bonne. Mais Godfrey était le neveu de ce vieux hobereau racorni et il ne faisait pas de doute que l'annonce de son mariage l'aurait fait déshériter. Je connaissais bien le garçon, et je l'aimais à cause de toutes ses qualités. Je l'ai, tant que j'ai pu, aidé à arranger les choses. Nous avons fait de notre mieux pour garder le secret, car sitôt qu'un murmure circule, il n'y en a pas pour longtemps avant que cela ne se sache partout. Grâce à cette maisonnette solitaire et à sa propre discrétion, Godfrey avait réussi jusqu'ici à ce que son secret ne fût connu que de moi, si j'excepte un excellent serviteur qui est pour l'instant allé chercher de l'aide à Trumpington. Mais à la fin survint un coup terrible : la maladie de sa femme. Elle était atteinte d'une tuberculose à évolution rapide. Le pauvre garçon était à demi fou de douleur et il fallait quand même qu'il aille à

Londres jouer ce fameux match, car il ne pouvait pas y échapper sans fournir des explications qui révéleraient son secret. J'essayai de lui remonter le moral par un télégramme et, en réponse, il m'en adressa un dans lequel il me suppliait de faire tout ce que je pouvais. C'est cette dépêche que vous semblez, de je ne sais quelle inexplicable façon, avoir réussi à voir. Je ne lui ai pas révélé à quel point le danger était imminent, car je savais que sa présence ici ne servirait à rien, mais j'avisai de la vérité le père de la jeune femme et c'est lui qui, manquant de jugement, alla trouver Godfrey. Le résultat fut qu'il revint dans un état voisin de la folie et qu'il est demeuré dans ce même état, prostré au pied du lit, jusqu'à ce matin où la mort a mis fin aux souffrances de cette malheureuse. Voilà tout, monsieur Holmes, et je suis sûr que je puis compter sur votre discrétion et sur celle de votre ami.

Holmes serra la main du docteur.

Venez, Watson, me dit-il, et, de cette maison du chagrin, nous passâmes dans le pâle ensoleillement d'une matinée d'hiver.

LE MANOIR DE L'ABBAYE[14]

Il faisait très froid ce matin-là de l'hiver 1897, où je fus réveillé par une main qui me secouait l'épaule. C'était Holmes. La bougie qu'il tenait éclairait son visage aigu. Du premier regard, je compris que quelque chose n'allait pas.

– Debout, Watson ! me cria-t-il. Il y a du neuf. Non, pas de questions. Enfilez vos vêtements et venez !

Dix minutes plus tard nous roulions en fiacre dans les rues silencieuses vers la gare de Charing Cross. Les premières lueurs blafardes de l'aube commençaient à paraître. De temps à autre nous apercevions la silhouette confuse d'un ouvrier qui se rendait à son travail, à travers la brume opalescente de Londres. Holmes, silencieux était emmitouflé dans son épais manteau. Je l'imitai car l'air était très vif, et nous n'avions rien mangé depuis la veille. A la gare, nous avalâmes une tasse de thé brûlant, avant de prendre place dans le train du Kent, et nous nous sentîmes suffisamment dégelés, lui pour parler, moi pour écouter. Holmes tira de sa poche une lettre qu'il lut à haute voix.

« Manoir de l'Abbaye, Marsham, Kent, trois heures trente du matin.

« Mon cher Monsieur Holmes, je serais heureux de vous voir auprès de moi pour une affaire qui promet d'être très extraordinaire. Elle est tout à fait dans votre genre. Sauf en ce qui concerne la femme qui a été déliée, les choses sont demeurées exactement dans l'état où je les ai trouvées. Mais je vous prie de ne pas perdre une minute, car il est difficile de laisser Sir Eustace là où il est.

« Votre bien dévoué,

« Stanley Hopkins. »

– Hopkins m'a alerté sept fois, et chaque fois son appel s'est trouvé amplement justifié, ajouta Holmes. Je crois que ces sept affaires ont trouvé place dans votre collection. A propos, Watson, je conviens que votre sélection des cas compense les défauts que je déplore dans vos récits. Vous avez la détestable habitude de considérer toute chose du point de vue du conteur et non du point de vue du chercheur scientifique. Par là, vous avez démoli ce qui aurait pu être une suite instructive et même classique de démonstrations. Vous négligez la finesse et la délicatesse de mes déductions pour insister sur des détails dont le caractère sensationnel excite peut-être la curiosité du lecteur mais ne l'éduque sûrement pas !

– Pourquoi n'écrivez-vous pas vos mémoires vous-mêmes ? lui demandai-je non sans amertume.

– Je le ferai, mon cher Watson, je le ferai ! A présent je suis très occupé, vous le savez. Mais je me propose de consacrer les années de ma vie déclinante à réunir en un seul volume tout l'art du détective. Dans l'affaire qui nous vaut la convocation de Hopkins, il doit s'agir d'un meurtre.

– Vous pensez que ce Sir Eustace est mort ?

– Je le croirais. L'écriture de Hopkins témoigne d'une agitation extrême, et ce n'est pas un émotif. Oui, je pense qu'il y a eu homicide et qu'il a laissé le corps pour que nous l'examinions. Un simple suicide ne lui aurait pas donné l'idée de m'alerter. Quant à la dame déliée, il veut dire sans doute qu'elle a été ligotée dans sa chambre pendant le drame. Nous allons avoir affaire avec la haute société, Watson : ce papier qui craque, le monogramme « E. B. », les armoiries, le lieu pittoresque… J'espère que notre ami Hopkins ne fera pas mentir sa réputation et que nous aurons une matinée intéressante. Le crime a été commis avant minuit la nuit dernière.

– Comment pouvez-vous avancer cela ?

– En calculant les horaires des trains et en tenant compte des délais. La police locale a été appelée d'abord. Elle a communiqué avec Scotland Yard. Hopkins a dû partir. Et à son tour il m'a prévenu. Tout cela a demandé une nuit. Mais nous voici à Chislehurst. Nous saurons bientôt de quoi il retourne au juste.

Après une course de cinq kilomètres sur d'étroits chemins de campagne, nous arrivâmes devant la grille d'un parc. Une vieille concierge à la figure bouleversée nous ouvrit. L'avenue traversait un parc splendide et était bordée de chaque côté par des ormes antiques. Elle aboutit à une grande maison basse dont la façade était décorée de colonnades fort élégantes. La partie centrale était évidemment fort ancienne ; elle était recouverte de lierre ; mais de grandes fenêtres montraient que des changements y avaient été apportés ; une aile semblait entièrement neuve. La silhouette jeune, agile et le visage ardent de l'inspecteur Stanley Hopkins nous accueillirent sur le perron.

– Je suis bien content que vous soyez venu, monsieur Holmes ! Et vous aussi, docteur Watson ! Mais en vérité, si c'était à refaire, je ne vous aurais pas dérangés, car la dame, depuis qu'elle a repris ses sens, m'a fait un récit si clair de l'affaire qu'il ne nous reste plus grand-chose à démêler. Vous vous rappelez le gang des cambrioleurs de Lewisham ?

– Comment, les trois Randall ?

– Mais oui : le père et les deux fils. Ce sont eux qui ont fait le coup. J'en suis sûr. Ils ont opéré à Sydenham il y a une quinzaine de jours : on les a vus et décrits. Il faut avoir de l'audace pour recommencer si tôt et si près ! Mais il n'y a pas de doute. Cette fois la corde les attend !

– Sir Eustace est mort, alors ?

– Oui. Il a eu la tête fracassée d'un coup de son tisonnier.

– Sir Eustace Brackenstall, m'a dit le cocher ?

– Exactement. L'un des plus riches propriétaires du Kent. Lady Brackenstall est dans le petit salon. Pauvre femme ! Elle a

vécu une aventure terrible. Quand je l'ai vue, elle était aux trois quarts morte. Le mieux serait de la voir et d'écouter son récit. Puis nous irons ensemble examiner la salle à manger.

Lady Brackenstall n'était pas une personne banale. Rarement me suis-je trouvé en face d'une silhouette plus gracieuse, d'une féminité plus délicate, d'un visage plus ravissant. Blonde avec des cheveux d'or, elle nous aurait sans doute montré le teint parfait qui s'harmonise si bien avec cette couleur si les récents événements ne l'avaient laissée crispée et décomposée. Elle souffrait d'ailleurs dans son corps comme dans son âme : au-dessus d'un œil s'étalait une énorme bosse tuméfiée couleur de prune qu'une grande femme de chambre austère baignait consciencieusement avec de l'eau vinaigrée. Lady Brackenstall reposait sur le dos dans un canapé mais son regard prompt et perçant ainsi que la mobilité de ses traits nous apprirent que ni son intelligence ni son courage n'avaient été ébranlés. Elle était drapée dans une ample robe de chambre bleue et argent, mais une robe noire de dîner était suspendue à côté d'elle.

– Je vous ai tout raconté, monsieur Hopkins ! fit-elle d'un air las. Ne pourriez-vous le redire à ma place ?… Hé bien ! puisque vous le jugez nécessaire, je vais expliquer à ces messieurs ce qui est arrivé. Sont-ils déjà allés dans la salle à manger ?

– J'ai pensé qu'il était préférable qu'ils entendissent d'abord votre récit, madame.

– Je suis impatiente que vous en finissiez. C'est horrible pour moi de penser qu'il est toujours là…

Elle frissonna et enfouit pendant quelques secondes son visage entre ses mains. Ce geste fit glisser la robe de chambre sur son avant-bras. Holmes poussa une exclamation.

– Mais vous avez d'autres blessures, madame ! Qu'est ceci ?

Deux taches d'un rouge violent se détachaient sur le membre blanc et rond. Elle se hâta de les recouvrir.

– Ce n'est rien. Sans aucun rapport avec l'horrible affaire de cette nuit. Si vous voulez vous asseoir, ainsi que votre ami, je

vous dirai tout ce que je peux.

« Je suis l'épouse de sir Eustace Brackenstall. Nous nous sommes mariés, il y a environ un an. Je suppose qu'il est inutile que j'essaie de vous présenter cette union comme heureuse. Tous nos voisins me démentiraient. Peut-être suis-je en partie responsable. J'ai été élevée dans l'ambiance plus libre, moins conventionnelle de l'Australie méridionale, et cette vie anglaise, avec ses convenances et son air guindé, ne me convient guère. Mais la raison véritable, principale, de notre désaccord résidait dans le fait que Sir Eustace était un ivrogne invétéré. Passer une heure dans la société d'un tel homme est déplaisant. Imaginez ce que cela représentait pour une femme sensible et ardente d'être attachée à lui jour et nuit ! C'est un sacrilège, un crime, une vilenie de soutenir qu'un mariage pareil constitue un lien ! Je vous assure que vos lois monstrueuses apporteront une malédiction sur ce pays… Non, le Ciel ne permettra pas que cette abomination subsiste !

Elle se dressa sur son séant, joues enflammées, yeux étincelants sous la terrible tuméfaction qui marquait son front. Puis la forte main de la femme de chambre l'obligea à reposer doucement sa tête sur les coussins, et la colère furieuse fit place à des sanglots passionnés. Finalement elle reprit :

– Je vais vous parler de la nuit dernière. Vous ignorez peut-être que dans cette maison tous les domestiques dorment dans l'aile moderne. Cette partie centrale se compose des pièces de séjour, avec la cuisine derrière et notre chambre au-dessus. Ma femme de chambre Theresa dort au-dessus de ma chambre. Il n'y a personne d'autre. Aucun bruit ne pourrait alerter les gens qui habitent dans l'aile. Ce détail devait être connu des cambrioleurs. Sinon ils n'auraient pas agi comme ils l'ont fait.

« Sir Eustace s'est retiré à dix heures et demie. Les domestiques avaient déjà gagné leurs chambres. Seule ma femme de chambre veillait : elle était demeurée dans sa chambre tout en haut de la maison, attendant que j'eusse besoin de ses services. Je restai assise jusqu'à onze heures passées dans

cette pièce. Un livre me tenait compagnie. Je fis un tour pour m'assurer que tout était normal avant de monter. J'en avais l'habitude ; je le faisais moi-même car, comme je vous l'ai dit, je ne pouvais pas toujours me fier à Sir Eustace. J'allai dans la cuisine, dans l'office, dans la salle d'armes, dans la salle de billard, dans le salon et enfin dans la salle à manger. Quand je m'approchai de la fenêtre, qui est protégée par des rideaux épais, je sentis soudain le vent me souffler au visage, et je compris qu'elle était ouverte. J'écartai le rideau et je me trouvai face à face avec un homme âgé aux larges épaules qui venait de se glisser dans la pièce. La fenêtre est plutôt une porte-fenêtre qui donne sur le jardin. Je tenais à la main la bougie de ma chambre et, grâce à cette lumière, j'aperçus derrière cet homme deux autres qui étaient en train d'entrer. Je reculai, mais l'individu en question se jeta sur moi. Il me saisit d'abord par le poignet, puis à la gorge. J'ouvris la bouche pour crier, mais il me frappa sauvagement de son poing fermé au-dessus de l'œil et ce coup me jeta par terre. J'ai dû perdre connaissance pendant quelques instants, car lorsque je suis revenue à moi je me suis trouvée ligotée par le cordon de sonnette qu'ils avaient arraché ; j'étais attachée solidement au fauteuil en chêne qui préside à la table de la salle à manger. J'étais si bien immobilisée qu'il m'était impossible de faire un geste. Un mouchoir sur la bouche m'interdisait d'émettre le moindre son. C'est à ce moment que mon malheureux mari pénétra dans la pièce. Sans doute avait-il entendu des bruits suspects, et il arrivait tout prêt à n'importe quelle éventualité. Il avait passé une chemise et des pantalons, et il tenait à la main son gourdin d'épine favori. Il se rua sur l'un des voleurs, mais un autre, le plus âgé, se baissa, ramassa le tisonnier et lui en assena un coup terrible. Il tomba comme une masse et ne bougea plus. Je m'évanouis une fois encore, mais sûrement pas plus de quelques minutes. Quand j'ouvris les yeux, je constatai qu'ils avaient sorti l'argenterie du buffet, qu'ils avaient débouché une bouteille, que chacun avait un verre à la main. Je vous ai déjà dit, je crois, que l'un d'eux était âgé, avec une barbe, tandis que les deux autres étaient de jeunes garçons imberbes. On aurait

dit un père avec ses deux fils. Ils parlaient à voix basse. Puis ils s'approchèrent et vérifièrent mes liens. Après quoi ils se retirèrent en fermant la porte-fenêtre derrière eux. Il me fallut un bon quart d'heure avant que je pusse libérer mes mains. Quand j'y fus parvenue, mes cris alertèrent ma femme de chambre, qui descendit. Les autres domestiques furent réveillés, et nous envoyâmes chercher la police locale. Voilà vraiment tout ce que je peux vous dire, messieurs, et j'espère qu'il ne me sera pas nécessaire de le redire encore une fois.

– Avez-vous une question à poser, monsieur Holmes ? demanda Hopkins.

– Je n'imposerai pas à la patience et au temps de lady Brackenstall une nouvelle épreuve, dit Holmes. Avant de me rendre dans la salle à manger, je serais heureux d'entendre votre témoignage.

Il s'adressait à la femme de chambre.

– J'ai aperçu les voleurs avant qu'ils n'entrent dans la maison, dit-elle. J'étais assise près de la fenêtre de ma chambre et j'ai vu au clair de lune trois hommes non loin de la grille du parc. Sur le moment je n'y ai pas prêté attention. C'est une heure plus tard que j'ai entendu crier ma maîtresse. Alors je suis descendue en courant et je l'ai trouvée, pauvre agnelle, comme elle vous l'a dit. Et lui était couché par terre, sa cervelle et son sang répandus dans la pièce. C'était suffisant pour provoquer l'évanouissement d'une femme, ligotée là, avec sa robe toute tachée de ce sang. Mais elle n'a jamais manqué de courage quand elle était Mlle Mary Fraser d'Adélaïde, et lady Brackenstall du manoir de l'Abbaye est restée pareille. Vous l'avez interrogée assez longtemps, vous, messieurs ! Maintenant elle va regagner sa chambre, avec sa vieille Theresa, pour prendre le repos dont elle a tant besoin !

Avec une tendresse maternelle, la vieille servante passa un bras autour de la taille de sa maîtresse et l'entraîna hors du salon.

– Depuis toujours, elle est avec elle ! expliqua Hopkins. Elle

a été sa nourrice, puis elle l'a accompagnée en Angleterre quand elles partirent d'Australie il y a dix-huit mois. Elle s'appelle Theresa Wright, et c'est ce genre de femme de chambre qu'on ne trouve plus aujourd'hui. Par ici, monsieur Holmes, s'il vous plaît.

L'expression de Holmes laissait deviner qu'avec le mystère tout le charme de l'aventure s'en était allé. Il restait une arrestation à effectuer, mais il n'avait pas à s'en mêler. Pourtant le spectacle dans la salle à manger du manoir de l'Abbaye était assez singulier pour retenir son attention et ressusciter l'intérêt évanoui.

C'était une pièce monumentale : très haute et très grande. Le plafond était lambrissé de chêne. Les murs étaient joliment décorés de têtes de cerf et d'armes anciennes. Face à la porte il y avait la porte-fenêtre dont nous avions entendu parler. Trois fenêtres plus petites, sur le mur de droite, laissaient filtrer la pâle lumière d'un soleil d'hiver. A gauche se dressait une immense cheminée très profonde, surplombée par un chambranle en chêne massif. Un lourd fauteuil de chêne à tapisserie armoriée trônait à côté ; un cordon pourpre était passé entre les barres de bois ; il avait été attaché par chaque extrémité à la barre transversale. Pour se libérer, lady Brackenstall avait fait glisser ses liens, mais les nœuds n'avaient pas été défaits, et ils étaient intacts. C'est seulement plus tard que ces détails retinrent notre attention. Pour l'instant elle était accaparée par l'image terrible du corps étendu sur la peau d'ours devant la cheminée.

C'était le corps d'un homme de grande taille, qui pouvait avoir quarante ans. Il gisait sur le dos, le visage tourné vers la lumière. Ses dents blanches luisaient dans sa courte barbe noire. Ses deux mains crispées étaient levées au-dessus de la tête, et le gourdin d'épine était encore posé en travers. Ses nobles traits aquilins étaient déformés, convulsés par un rictus de haine vindicative qui donnait à la physionomie de ce mort un aspect diabolique. Il était certainement au lit quand un bruit l'avait alerté, car il portait une élégante chemise de nuit, et ses

pieds nus émergeaient de ses pantalons. Il avait à la tête une horrible blessure. Toute la pièce témoignait de la fureur sauvage du coup qui l'avait abattu. A côté du cadavre, le lourd tisonnier s'était courbé sous le choc. Holmes l'examina ainsi que la blessure.

– Ce vieux Randall doit être costaud ? fit-il.

– Oui, dit Hopkins. D'après ce dont je me souviens, il n'a rien d'un client commode !

– Pour le capturer, pas de difficultés en vue ?

– Pas la moindre. Nous l'avions tenu un moment sous surveillance, et nous avions cru qu'il était parti pour l'Amérique. Mais maintenant que nous savons que la bande est par ici, je ne vois pas comment ils pourraient nous échapper. Nous avons alerté déjà tous les ports ; d'ici ce soir, une récompense sera offerte. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi ils ont fait cela, sachant fort bien que lady Brackenstall donnerait leur description et que nous les identifierions à coup sûr.

– Très juste. Il aurait été plus normal qu'ils se fussent débarrassés aussi de lady Brackenstall.

– Ils ne se sont sans doute pas rendu compte, suggérai-je, qu'elle avait repris connaissance.

– Vraisemblablement. Si elle leur a donné l'impression qu'elle était toujours évanouie, ils l'ont épargnée. Que savez-vous sur ce pauvre diable, Hopkins ? Je me rappelle vaguement qu'il courait d'étranges histoires sur son compte.

– Quand il était sobre il avait bon cœur, mais quand il avait bu c'était un vrai démon. Ou plutôt : quand il était à moitié ivre, car il allait rarement jusqu'au bout de l'ivrognerie. Mais à de pareils moments, il agissait comme s'il avait porté le diable en lui, il était capable de tout. D'après ce que je connais, il a bien failli de temps à autre, en dépit de sa fortune et de son titre, nous mettre dans l'obligation de nous occuper de lui. Il y a eu un scandale à propos d'un chien qu'il a inondé d'essence et

qu'il a brûlé vif… le chien de lady Brackenstall, ce qui n'arrangea rien entre eux ! L'affaire fut étouffée, mais pas sans mal. Une autre fois, il a lancé à la tête de Theresa Wright une carafe de vin. Il fallut encore arranger les choses. Entre nous, la maison sera plus vivable maintenant ! Que regardez-vous ?

Holmes, à genoux, examinait avec une vive attention les nœuds du cordon rouge avec lequel lady Brackenstall avait été ligotée. Puis il inspecta soigneusement la rupture à l'endroit où le cambrioleur l'avait arrachée.

– Quand il a tiré dessus pour l'arracher, observa-t-il, la sonnerie de la cuisine a dû faire un beau vacarme.

– Personne ne pouvait l'entendre. La cuisine est tout au fond de la maison.

– Comment le cambrioleur savait-il que personne ne l'entendrait ? Comment a-t-il osé tirer le cordon de sonnette avec autant d'insouciance ?

– Exactement, monsieur Holmes, exactement ! Vous venez de soulever un problème que je me suis posé moi aussi. Il est hors de doute que cet individu était au fait des habitudes d'ici et connaissait la maison. Il devait certainement savoir que les domestiques seraient tous couchés à cette heure relativement peu tardive, et que personne n'entendrait la sonnette dans la cuisine. Donc il a reçu les confidences d'un valet. C'est évident ! Mais il y a ici huit domestiques, tous de confiance.

– Toutes choses étant égales, dit Holmes, le soupçon devrait se porter naturellement sur celle à la tête de qui son maître a lancé un carafon. Et pourtant, cette complicité impliquerait une trahison à l'égard d'une maîtresse pour qui elle semble manifester une grande dévotion. Après tout, ce point est peu important. Quand vous aurez mis la main sur Randall, il ne vous sera sans doute pas bien difficile d'arrêter ses complices. Le récit de lady Brackenstall paraît être confirmé, pour autant qu'il ait besoin de l'être, par tout ce que nous pouvons voir ici…

Il alla vers la porte-fenêtre et l'ouvrit.

–… Aucune empreinte par terre, mais le sol glacé est dur comme fer. Il ne faut donc pas s'en étonner. Je vois que ces bougies sur la cheminée ont été allumées.

– Oui. C'est grâce à celles-ci et à celles de la chambre de lady Brackenstall que les cambrioleurs ont trouvé leur chemin.

– Et qu'ont-ils emporté ?

– Ma foi, pas grand-chose : une demi-douzaine d'objets de vaisselle dans le buffet. Lady Brackenstall pense qu'ils étaient affolés par la mort de Sir Eustace, ce qui les a empêchés de piller la maison.

– Qu'ils auraient évidemment pillée en toute autre occasion ! Et ils ont bu du vin, je crois ?

– Pour calmer leurs nerfs.

– Bien sûr ! Ces trois verres sur le buffet n'ont pas été touchés, je suppose ?

– Non. Et la bouteille non plus.

– Voyons un peu… Tiens, tiens ! Que veut dire ceci ?

Les trois verres étaient rassemblés. Ils étaient teintés par le vin. L'un d'eux contenait quelques pellicules comme on en voit dans du vieux porto. La bouteille était placée à côté, pleine aux deux tiers. Le bouchon était long, très coloré. La poussière sur la bouteille et l'aspect de ce vénérable bouchon indiquaient clairement que les assassins ne s'étaient pas contentés d'un vin ordinaire.

L'attitude de Holmes se transforma soudain. Ses yeux éteints se rallumèrent. Il prit le bouchon et l'examina minutieusement.

– Comment l'ont-ils retiré ? demanda-t-il.

Hopkins désigna un tiroir entrouvert où l'on apercevait du linge de table et un gros tire-bouchon.

– Lady Brackenstall vous a-t-elle dit qu'ils se sont servis du tire-bouchon ?

– Non. Rappelez-vous : elle était évanouie au moment où ils ont débouché la bouteille.

– C'est vrai. En fait, ils ne se sont pas servis de ce tire-bouchon. C'est un tire-bouchon de poche qui a été utilisé, sans doute l'un de ceux qui sont adaptés sur un canif ou un couteau. Il n'avait pas plus de cinq centimètres de long. Si vous examinez le haut du bouchon vous remarquerez que le tire-bouchon a été enfoncé trois fois avant que le bouchon n'ait pu être extrait. Le bouchon n'a pas été transpercé de part en part. Or ce long tire-bouchon l'aurait transpercé et en une fois il serait venu à bout du bouchon. Quand vous attraperez votre meurtrier, vous constaterez qu'il possède un couteau à multiples usages.

– Bravo ! fit Hopkins.

Mais ces verres m'intriguent, je l'avoue. Lady Brackenstall a bien vu boire les trois hommes, n'est-ce pas ?

– Oui, elle a été formelle là-dessus.

– Alors n'en parlons plus ! Et pourtant ces verres sont dignes d'intérêt, Hopkins ! Comment, vous ne voyez pas pourquoi ? Bon, bon, passons ! Il se peut après tout qu'un homme qui a quelques connaissances particulières et des facultés non moins particulières incline à chercher midi à quatorze heures… Bien sûr, ce doit être un hasard, ces verres ! Hé bien ! au revoir, Hopkins. Je ne vois pas quels services je pourrais vous rendre, puisque l'affaire paraît si claire… Faites-moi savoir quand Randall sera arrêté, et, s'il y a des développements imprévus, avertissez-moi. J'espère que je pourrai bientôt vous féliciter de votre succès. Venez, Watson ; sans doute nous occuperons-nous d'une manière plus profitable à Baker Street qu'ici.

Au cours de notre voyage de retour, je remarquai que Holmes était très intrigué par une observation qu'il avait faite. Au prix d'un effort, il parlait de l'affaire comme s'il ne subsistait rien d'obscur, puis des doutes le reprenaient et je voyais son front se plisser, ses yeux se vider de toute expression : son esprit le ramenait au manoir de l'Abbaye, dans la grande salle à

manger qui avait été le théâtre du drame de minuit. Enfin, dans une impulsion soudaine, au moment où notre train démarrait d'une gare de banlieue, il bondit sur le quai et m'entraîna derrière lui.

– Excusez-moi, mon cher ami ! s'écria-t-il pendant que nous regardions les derniers wagons du convoi disparaître dans un virage. Je suis désolé de faire de vous une victime de ce qui peut vous sembler un simple caprice. Mais sur mon âme, Watson, je vous jure qu'il m'est impossible d'abandonner une affaire dans ces conditions. Tous mes instincts s'accordent pour protester. Tout est faux ! Oui, tout est faux… J'en ferais le serment : il y a tromperie ! Et pourtant l'histoire de lady Brackenstall était sans failles, sa confirmation par la femme de chambre suffisante, tout était presque exact. Qu'ai-je à opposer à cela ? Trois verres de vin, un point c'est tout. Mais si je n'avais pas considéré les choses comme sûres et certaines, si j'avais procédé à mes examens avec le soin que j'aurais déployé si nous avions abordé l'affaire l'esprit libre, sans histoires toutes faites pour me brouiller la cervelle, n'aurais-je pas alors découvert une piste sur laquelle nous aurions pu galoper ? Bien sûr que si ! Asseyons-nous sur ce banc, Watson, jusqu'à l'arrivée d'un train pour Chislehurst, et permettez-moi de vous énumérer les faits d'évidence… A une condition pourtant : chassez de votre esprit l'idée que les récits de la maîtresse et de la femme de chambre sont forcément véridiques. La charmante personnalité de lady Brackenstall ne doit pas porter atteinte à notre jugement.

« Il y a des détails dans son histoire qui, si nous y réfléchissions de sang-froid, éveilleraient nos soupçons. L'autre semaine, ces cambrioleurs à Sydenham firent beaucoup de tapage. On a parlé d'eux dans les journaux, on a communiqué leur signalement. Naturellement, si quelqu'un voulait inventer une histoire, ils étaient tout indiqués pour jouer le rôle de cambrioleurs. Mais en règle générale, les cambrioleurs qui ont réussi un joli coup sont trop heureux d'en profiter en paix et ne s'embarquent pas de sitôt dans une deuxième aventure

périlleuse. D'autre part, les voleurs opèrent plus tard. Par ailleurs, des cambrioleurs se garderaient bien de frapper une femme pour l'empêcher de crier, car ils savent que c'est au contraire le meilleur moyen de lui arracher des cris. Ajoutez à cela qu'ils ne tuent pas lorsqu'ils sont suffisamment nombreux pour maîtriser un homme. Également, ils n'ont pas l'habitude de se contenter d'un maigre butin quand ils n'ont que l'embarras du choix pour piller. Enfin, je soutiens que des gaillards pareils n'abandonnent jamais une bouteille avant de l'avoir vidée complètement. Que pensez-vous de ces anomalies, Watson ?

– Leur effet cumulatif est évidemment considérable. Toutefois chacune prise à part est tout à fait plausible. Il me semble que la plus forte anomalie est que lady Brackenstall ait été ligotée sur le fauteuil.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une chose extraordinaire, Watson, car de deux choses l'une : ou bien ils devaient la tuer, ou bien ils devaient l'attacher solidement afin qu'elle ne donnât pas l'alarme trop tôt après leur départ. Mais, de toute façon, n'ai-je pas montré que l'histoire de lady Brackenstall comportait un certain élément d'improbabilité ? Or voici que pour comble apparaît ce détail des verres de vin.

– Hé bien ! quoi ! Ces verres de vin…

– Les revoyez-vous avec les yeux de la mémoire ?

– Très distinctement.

– On nous a dit que les trois hommes avaient bu chacun dans son verre. Trouvez-vous cela vraisemblable ?

– Pourquoi pas ? Il restait encore quelques gouttes de vin dans chaque verre.

– Oui. Mais il n'y avait de pellicules de porto que dans un seul des verres. Vous l'avez remarqué. Qu'est-ce que ce détail vous suggère ?

– Le verre qui a été rempli le dernier peut fort bien avoir

reçu des pellicules, et pas les deux premiers.

– Non. La bouteille était pleine de pellicules. Il est donc inconcevable que les deux premiers verres en aient été exempts et le troisième abondamment pourvu. Il y a deux explications possibles, et deux seulement. La première est que, une fois le deuxième servi, la bouteille a été violemment secouée, si bien que le troisième a reçu des pellicules. Explication qui paraît douteuse… Non, non ! Je suis sûr que j'ai raison.

– Que supposez-vous, alors ?

– Que deux verres seulement ont été utilisés et que les fonds de ces deux verres ont été versés dans un troisième pour donner l'impression mensongère que trois personnes étaient là. Dans ce cas, toutes les pellicules seraient tombées dans le dernier verre, n'est-ce pas ? Oui, je suis persuadé que les choses se sont passées ainsi ! Mais si mon explication de cet insignifiant phénomène est juste, du coup l'affaire cesse d'être banale, et elle devient très intéressante, puisqu'il ressortirait que lady Brackenstall et sa femme de chambre ont menti dans leurs dépositions, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'elles nous ont dit, et qu'elles ont une raison majeure pour protéger le criminel réel, donc que nous devons reconsidérer l'affaire sans leur aide. Et pour cette mission qui nous attend, Watson, voilà le train de Chislehurst.

Notre retour surprit considérablement le manoir de l'Abbaye. Stanley Hopkins était parti pour faire son rapport à Scotland Yard. Sherlock Holmes prit donc possession de la salle à manger, s'enferma à l'intérieur et consacra deux bonnes heures à l'une de ces investigations patientes et minutieuses sur lesquelles il étayait ensuite ses brillants édifices déductifs. Assis dans un coin comme un étudiant qui observe avec intérêt la démonstration de son professeur, je suivis pas à pas cette recherche passionnante. La porte-fenêtre, les rideaux, le tapis, le fauteuil, le cordon, tout fut inspecté tour à tour. Le corps de l'infortuné Sir Eustace avait été retiré ; à cette seule exception près, les choses étaient restées telles que nous les avions vues le

matin. Puis, à ma stupéfaction, Holmes grimpa sur le chambranle de la cheminée. Au-dessus de sa tête pendaient quelques centimètres de cordon rouge qui était demeuré attaché au fil de la sonnette. Pendant un long moment il le contempla. Puis il voulut s'en approcher davantage et il posa son genou sur une console en bois accrochée au mur. Sa main parvint tout près du bout du cordon. Mais ce fut sur la console que son attention se porta surtout. Finalement il sauta à terre et poussa une exclamation de satisfaction.

– Tout va bien, Watson ! L'affaire est dans le sac. Une affaire qui comptera parmi les plus intéressantes de notre collection. Mais, mon Dieu, comme j'ai eu l'esprit lent ! Et comme j'ai été près de commettre la gaffe de ma vie ! Maintenant, je crois qu'avec quelques maillons qui me manquent encore ma chaîne sera complète.

– Vous avez vos hommes ?

– Mon homme, Watson. Un homme. Mais formidable ! Fort comme un lion : regardez plutôt comment d'un coup il a plié le tisonnier ! Il mesure un mètre quatre-vingt-dix, il est agile comme un écureuil, il est habile de ses doigts. En outre il a l'esprit remarquablement vif, car c'est lui l'auteur de toute cette ingénieuse histoire. Oui, Watson, nous sommes tombés sur un individu de grande classe. Et cependant, dans ce cordon de sonnette, il nous a donné l'indice qui devait lever tous nos doutes.

– Où, l'indice ?

– Voyons, Watson, si vous arrachiez un cordon de sonnette, où la cassure se produirait-elle naturellement ? A l'endroit où le cordon est attaché au fil. Pourquoi celui-ci s'est-il cassé à une dizaine de centimètres plus bas ?

– Parce qu'il était abîmé là ?

– Exactement. Ce bout de cordon sur le fauteuil, que nous pouvons examiner, est abîmé, effiloché. L'homme a été assez astucieux pour le taillader avec son couteau. Mais l'autre bout

près du fil n'est pas abîmé. Vous ne pouvez pas le voir d'où vous êtes, mais si vous montiez sur la cheminée vous vous apercevriez qu'il est coupé net sans aucune trace d'effilochage. Reconstituons ce qui est arrivé. L'homme avait besoin du cordon. Il ne voulait pas l'arracher brutalement par peur d'alerter les domestiques en déclenchant la sonnerie. Qu'a-t-il fait ? Il est grimpé sur la cheminée, il n'a pas pu atteindre tout à fait le bout du cordon, il a posé son genou sur la console… La trace en est restée imprimée dans la poussière… Et il a sorti son canif pour taillader le cordon. Comme il s'en faut de dix centimètres que j'aie pu atteindre ce bout, j'en déduis qu'il mesure au moins dix centimètres de plus que moi. Regardez cette marque sur le siège de ce fauteuil en chêne ! Qu'est-ce ?

– Du sang.

– Bon, du sang. Ceci seul détruit toute la version de lady Brackenstall. Si elle était assise sur le fauteuil quand le crime a été commis, comment cette trace de sang serait-elle venue ? Non, non ! Elle a été placée sur le fauteuil après la mort de son mari. Je parierais que la robe de dîner porte une marque correspondante ! Nous n'en sommes pas encore à la victoire totale, Watson, mais voici notre Marengo, qui commença par une défaite et se termina par un succès. J'aimerais bien dire deux mots à cette Theresa. Mais il nous faudra être circonspects si nous voulons obtenir les dernières informations qui nous manquent.

Cette sévère gouvernante australienne était une personnalité très intéressante. Taciturne, méfiante, désagréable, elle mit du temps à se dégeler devant les manières aimables de Holmes et la disposition qu'il affichait de la croire sur parole. Enfin elle se départit de sa réserve. Elle n'essaya nullement de dissimuler la haine qu'elle portait à feu Sir Eustace.

– Oui, monsieur, c'est vrai, l'histoire de la carafe qu'il m'a lancée à la tête. Je l'avais entendu insulter ma maîtresse et je lui avais dit qu'il ne lui parlerait pas sur ce ton si le frère de Madame était présent. Il aurait bien pu me jeter une douzaine

de carafes à la tête pourvu qu'il laisse en paix mon pauvre petit oiseau. Il était parti pour la maltraiter toute sa vie, et elle, monsieur, était bien trop fière pour se plaindre. A moi-même, elle ne racontait pas tout ce qu'il lui faisait. Elle ne m'avait jamais parlé de ces marques sur le bras que vous avez vues ce matin. Mais je peux bien vous le certifier d'où elles viennent : d'un coup d'épingle à chapeau ! Ce maudit démon sournois… Que le Ciel me pardonne de ne pas tenir ma langue puisqu'il est mort !… Mais c'était un vrai démon, Satan en personne ! Quand nous l'avons connu, il était tout miel. Cela remonte à dix-huit mois. Il nous avait à toutes deux donné l'impression qu'il était un gamin de dix-huit ans. Elle venait d'arriver à Londres. Oui, c'était son premier voyage : elle n'avait jamais quitté sa maison auparavant. Il l'a conquise avec son titre, son argent, ses hypocrites manières londoniennes. Si elle s'est trompée, elle a payé ! A quel mois nous avons fait sa connaissance ? Hé bien ! juste après notre arrivée. Nous sommes arrivées en juin, ils se sont rencontrés en juillet, et les noces ont été célébrées en janvier de l'an dernier. Oui, elle est redescendue dans son petit salon, et elle vous recevra bien volontiers, mais ne lui en demandez pas trop, car elle a supporté tout ce que la chair et le sang peuvent supporter.

Lady Brackenstall reposait sur le même canapé, mais elle avait meilleure mine que le matin. La femme de chambre était entrée avec nous, et elle recommença à soigner la plaie qui ornait toujours le front de sa maîtresse.

– J'espère, dit lady Brackenstall, que vous n'êtes pas revenus pour m'interroger encore ?

– Non, répondit Holmes de sa voix la plus douce. Je ne vous causerai pas de soucis inutiles, lady Brackenstall. Je ne désire qu'une chose : tout vous faciliter, car je suis convaincu que vous avez été très éprouvée. Si vous consentez à me traiter en ami et à vous fier à moi, vous constaterez que je justifierai cette confiance.

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Me dire la vérité.

– Monsieur Holmes !

– Non, lady Brackenstall. Ce n'est pas la peine ! Peut-être avez-vous entendu parler de ma petite réputation. Je la joue tout entière sur le fait que votre histoire est entièrement inventée.

La maîtresse et la femme de chambre fixèrent Holmes avec des yeux épouvantés.

– Vous êtes un effronté ! cria Theresa. Voulez-vous dire que ma maîtresse a menti ?

Holmes se leva.

– Vous n'avez rien à me dire ?

– Je vous ai tout dit.

– Réfléchissez, lady Brackenstall ! Ne vaudrait-il pas mieux être sincère ?

Un instant, l'hésitation se lut sur le beau visage pâli. Mais une force nouvelle lui imposa de reprendre son masque.

– Je vous ai dit tout ce que je savais.

Holmes prit son chapeau et haussa les épaules.

– Je regrette ! fit-il.

Sans ajouter un mot, nous quittâmes le salon et le manoir. Il y avait dans le parc un étang, et mon ami se dirigea par là. L'étang était gelé, mais il y avait un trou dans la glace pour les ébats d'un cygne solitaire. Holmes le contempla, puis nous passâmes la grille. Chez la concierge il écrivit une courte lettre pour Stanley Hopkins, qu'il laissa dans la loge.

– Peut-être le coup est-il réussi, peut-être est-il manqué, mais nous sommes obligés de faire quelque chose pour l'ami Hopkins, ne serait-ce que pour justifier notre deuxième visite, dit Holmes. Je ne le mets pas tout à fait dans la confidence. Je pense que notre prochain théâtre d'opérations doit être le bureau de la ligne maritime Adélaïde-Southampton, qui se

trouve, je crois, au bout de Pall Mall. Il existe une deuxième ligne de paquebots, mais nous allons d'abord nous adresser à la plus importante.

Holmes fit passer sa carte au directeur, qui se montra fort complaisant et qui nous fournit rapidement les renseignements dont nous avions besoin. En juin 1895, un seul navire de la ligne avait atteint un port anglais. En se référant à la liste des passagers, il nous apprit que Mlle Fraser, d'Adélaïde, avait fait avec sa femme de chambre la traversée à son bord. Le bateau voguait à présent vers l'Australie, il devait se trouver quelque part au sud du canal de Suez. Ses officiers étaient les mêmes qu'en 1895, à l'exception d'un seul. Le premier officier, M. Jack Croker, avait été nommé capitaine et devait assumer le commandement d'un nouveau navire, le Bass-Rock, qui devait quitter Southampton le surlendemain. Il habitait à Sydenham, mais il passerait certainement bientôt pour prendre des ordres. Si nous désirions lui parler, nous pouvions l'attendre.

Non. M. Holmes ne désirait pas le voir. Mais il serait heureux de connaître ses états de service et son caractère.

Ses états de service étaient splendides. Il n'y avait pas un officier de la marine marchande pour rivaliser avec lui. Quant au caractère, il était parfait en mer ; mais, à terre, violent, risque-tout, bouillant, irascible ; et cependant loyal, honnête, bon.

Nanti de ces renseignements, Holmes quitta le bureau de la ligne Adélaïde-Southampton. Il héla un fiacre et donna l'adresse de Scotland Yard. Mais, au lieu d'entrer, il demeura assis dans la voiture, les sourcils froncés, méditatif. Finalement, il donna au cocher l'ordre de nous déposer au bureau de poste de Charing Cross, expédia un message, et nous rentrâmes à Baker Street.

– Non, Watson, je n'ai pas pu le faire ! me dit-il dès que nous fûmes de retour chez nous. Si un mandat était lancé, rien sur la terre ne pourrait plus le sauver. Une ou deux fois déjà dans ma

carrière j'ai senti que j'avais commis plus de mal véritable en découvrant le criminel qu'il n'en avait fait, lui, par son crime. J'ai donc appris la prudence et je préfère jouer des tours à la loi anglaise plutôt qu'à ma propre conscience. Avant d'agir, attendons d'en savoir un peu plus.

La journée n'était pas terminée que nous reçûmes la visite de l'inspecteur Stanley Hopkins. Il avait l'air déprimé.

– Vous êtes un sorcier, monsieur Holmes. Parfois je crois que vous possédez des facultés suprahumaines. Comment diable avez-vous su que l'argenterie volée se trouvait au fond de l'étang ?

– Je ne le savais pas.

– Mais vous m'avez dit de le draguer.

– Alors vous l'avez trouvée ?

– Oui, je l'ai trouvée.

– Je suis très heureux de vous avoir aidé.

– Mais vous ne m'avez pas aidé ! Vous avez rendu toute l'affaire infiniment plus compliquée. Quels sont ces cambrioleurs qui volent de l'argenterie et puis qui vont la jeter au fond de l'étang le plus proche ?

– C'est en effet un comportement assez excentrique ! Je m'étais abandonné à l'idée que l'argenterie avait été prise par des gens qui n'en avaient pas besoin, qui simplement l'avaient volée pour simuler un cambriolage, et qui naturellement désiraient s'en débarrasser.

– Mais pourquoi une telle idée vous est-elle venue à l'esprit ?

– Ma foi, j'ai pensé qu'elle n'était pas impossible. Quand ils sont sortis par la porte-fenêtre, ils ont vu l'étang, avec un petit trou tentant dans la glace juste sous leur nez. Pouvait-il y avoir une meilleure cachette ?

– Ah ! une cachette ?… Voilà mieux ! s'écria Hopkins. Oui, je comprends tout, à présent. Il était de bonne heure, il y avait

encore du monde sur les routes, ils ont eu peur d'être repérés avec cette argenterie, et ils l'ont jetée dans l'étang avec l'idée d'y revenir quand le coin ne serait plus surveillé. Bravo, monsieur Holmes ! C'est mieux que votre idée d'une feinte.

– N'est-ce pas ? Voilà une théorie admirable. Les miennes étaient plutôt erronées, mais enfin elles vous ont permis de découvrir l'argenterie.

– Oui, monsieur, oui ! C'est vous qui avez tout fait. Mais j'ai un coup dur.

– Un coup dur ?

– Oui, monsieur Holmes. Le gang des Randall a été arrêté ce matin… à New York.

– Mon Dieu, Hopkins ! Cet événement s'accorde mal avec votre thèse selon laquelle ils ont commis un assassinat dans le Kent la nuit dernière.

– C'est terrible, monsieur Holmes ! Terriblement décisif ! Heureusement, il y a d'autres gangs à trois que les Randall ; et il s'en est peut-être constitué un que la police ne connaît pas.

– Bien sûr ! C'est tout à fait possible. Comment, vous partez ?

– Oui, monsieur Holmes. Il n'y aura pas de repos pour moi tant que je n'aurai pas découvert le fin mot de l'affaire. Je suppose que vous n'avez pas de tuyau à me donner ?

– Je vous en ai donné un.

– Lequel ?

– Je vous ai suggéré une feinte.

– Mais pourquoi, monsieur Holmes, pourquoi ?

– Ah ! c'est toute la question, évidemment ! Mais je vous recommande cette suggestion. Peut-être finirez-vous par trouver qu'elle n'est pas si oiseuse qu'elle en a l'air. Vous ne restez pas dîner ? Hé bien ! bonsoir ! Tenez-nous au courant.

Nous avions fini de dîner et la table était desservie avant

que Holmes ne fit une nouvelle allusion à l'affaire. Il avait allumé sa pipe et il avait allongé ses jambes près du feu. Soudain il regarda sa montre.

– J'attends les suites, Watson.

– Pour quand ?

– Pour maintenant. Dans quelques minutes. Dites, vous trouvez que j'ai mal agi vis-à-vis de Stanley Hopkins ?

– Je me fie à votre jugement.

– Réponse très sensée, Watson ! Considérez les choses sous cet angle : ce que je sais n'est pas officiel ; ce qu'il sait est officiel. J'ai le droit d'avoir un jugement personnel, privé. Lui, non. Il faut qu'il rapporte tout, sinon il trahit son mandat. Dans un cas douteux, je ne l'aurais pas placé dans une situation aussi pénible. Je réserve mes informations jusqu'à ce que toute l'affaire soit bien éclaircie dans mon esprit.

– Mais quand sera-ce ?

– Maintenant. Vous allez assister à la dernière scène de ce petit drame remarquable.

Des pas résonnèrent dans notre escalier, et notre porte livra passage à l'un des plus beaux types d'hommes qui l'aient jamais franchie. Il était jeune, grand, blond avec des moustaches dorées, il avait les yeux bleus et une peau brûlée par le soleil des tropiques, son pas élastique montrait qu'il était aussi leste que fort. Il referma la porte derrière lui, puis se tint debout les mains crispées, haletant, en proie à une émotion bouleversante.

– Asseyez-vous, capitaine Croker. Vous avez reçu mon télégramme ?

Notre visiteur sombra dans un fauteuil et nous regarda alternativement avec des yeux interrogatifs.

– J'ai reçu votre télégramme et je suis venu à votre heure. J'ai appris que vous étiez passé au bureau. Il n'y a pas moyen de vous échapper. Je suis prêt à entendre le pire. Qu'allez-vous faire de moi ? M'arrêter ? Parlez, monsieur ! Vous n'allez pas

jouer avec moi comme le chat avec une souris !

– Donnez-lui un cigare, me dit Holmes. Mordez ça, capitaine Croker, et ne vous laissez pas entraîner par vos nerfs. Je ne resterais pas assis avec vous, je ne fumerais pas un cigare avec vous si je pensais que vous étiez un vulgaire criminel, croyez-moi ! Soyez sincère, et nous pourrons vous faire du bien. Rusez avec moi, et je vous réduirai en miettes.

– Que me voulez-vous ?

– Je voudrais que vous me donniez une version vraie de tout ce qui s'est passé au manoir de l'Abbaye la nuit dernière. Une version vraie, s'il vous plaît ! Sans rien ajouter et sans rien retrancher. J'en connais déjà suffisamment pour que, si vous vous écartez d'un pouce de la ligne droite, j'appelle la police par ce sifflet à travers la fenêtre, et votre affaire cessera pour toujours de dépendre de moi seul.

Le marin réfléchit un instant. Puis il se frappa la jambe de sa grande main hâlée.

– Je joue cette chance ! s'écria-t-il. Je crois que vous êtes un homme d'honneur, un homme propre, et je vous dirai toute l'histoire. Mais d'abord ceci. En ce qui me concerne, je ne regrette rien, je ne crains rien, je le referais si c'était à refaire, et j'en serais fier. Mais c'est Mary… Mary Fraser, car jamais je ne l'appellerai de cet autre nom maudit. L'idée de lui créer des ennuis, à moi qui donnerais ma vie pour amener un sourire sur son doux visage, voilà ce qui me rend fou. Et pourtant… Et pourtant, pouvais-je agir autrement ? Je vais vous dire mon histoire, messieurs, et puis je vous demanderai, d'homme à homme, si je pouvais agir autrement.

« Il faut que je revienne un peu en arrière. Vous paraissez tout savoir. Je pense donc que vous n'ignorez pas que je l'ai rencontrée pour la première fois à bord du Rock-of-Gibraltar ; elle y était passagère et moi officier en premier. Depuis le jour où je l'ai vue, elle est devenue la femme de ma vie. Et chaque jour, au long de cette traversée, je l'ai aimée davantage. Bien des fois il m'est arrivé de m'agenouiller dans l'obscurité

pendant un quart de nuit et de baiser le pont du bateau parce que ses pas l'avaient foulé. Nous n'avons échangé aucune promesse. Elle m'a traité aussi honnêtement que jamais femme traita un homme épris. Je n'ai pas à me plaindre. De mon côté c'était l'amour, rien que l'amour. Du sien c'était de l'amitié, de la bonne camaraderie. Quand le voyage prit fin, elle était demeurée une femme libre, mais moi je ne pouvais plus jamais être un homme libre.

« Quand je revins d'un deuxième voyage, j'appris son mariage. Mais pourquoi n'aurait-elle pas épousé celui qui lui plaisait ? Un titre de noblesse, de l'argent, quelle femme en était plus digne ? Elle était née pour tout ce qui est beau et délicat. Je ne me lamentai pas sur son mariage. Je n'étais pas égoïste. Je me suis réjoui de ce qu'elle avait trouvé le bonheur, et mieux qu'un marin sans le sou. Voilà comment j'aimais Mary Fraser.

« Hé bien ! je croyais ne plus jamais la revoir ! Mais après le dernier voyage, j'ai été promu capitaine, le nouveau bateau n'était pas encore lancé, j'avais deux mois à attendre en famille à Sydenham. Un jour, en me promenant dans la campagne, je suis tombé sur Theresa Wright, sa vieille gouvernante. Elle m'a parlé d'elle, de lui, de tout. Je vous le jure, messieurs, j'ai failli en devenir enragé. Ce chien, qui se permettait de lever la main sur elle alors qu'il n'était pas digne de lacer ses chaussures ? J'ai revu Theresa. Puis j'ai revu Mary. Je l'ai vue et revue… Jusqu'au jour où elle n'a plus voulu me revoir. Mais comme j'avais reçu une note m'avisant que je devrais embarquer dans huit jours, alors j'ai décidé de la revoir une fois encore avant de partir. Theresa avait toujours été bien disposée à mon égard, car elle aimait Mary et haïssait presque autant que moi son bandit de mari. Elle m'a indiqué comment entrer dans le manoir. Mary avait l'habitude de lire tard dans son petit salon au rez-de-chaussée. Cette nuit-là j'ai rampé jusque-là et j'ai gratté à la fenêtre. D'abord elle n'a pas voulu m'ouvrir ; mais je connais à présent son cœur : elle m'aime, elle n'aurait pas voulu m'abandonner à cette nuit glaciale. Elle m'a chuchoté de faire

le tour et d'aller devant la porte-fenêtre, que j'ai trouvée ouverte ; j'ai pu me glisser dans la salle à manger. A nouveau j'ai entendu de sa bouche des choses qui m'ont mis le sang en ébullition, et j'ai encore une fois maudit la brute qui maltraitait la femme que j'aimais. Hé bien ! messieurs, j'étais debout près d'elle dans l'embrasure de la porte-fenêtre, en toute honnêteté, j'en prends Dieu à témoin, quand tout à coup il s'est précipité dans la pièce, l'a traitée des noms les plus grossiers, et l'a frappée à la tête d'un coup du gourdin qu'il tenait à la main. J'ai bondi sur le tisonnier. Le combat entre nous était égal. Regardez mon bras : voilà où est tombé son premier coup. Ensuite ç'a été mon tour : j'y suis allé de bon cœur, comme si j'avais tapé sur une citrouille. Vous croyez peut-être que j'en ai eu du remords ? Oh ! non ! C'était ou sa vie ou la mienne. Et mieux encore : c'était ou sa vie, à lui ; ou sa vie, à elle. Car comment aurais-je pu la laisser au pouvoir de ce furieux ? Donc je l'ai tué. Avais-je tort ? Ma foi, messieurs, qu'auriez-vous fait à ma place ?

« Elle avait crié quand il l'avait frappée. La vieille Theresa aussitôt était accourue. Il y avait une bouteille de vin sur le buffet. Je l'ai débouchée et j'en ai versé quelques gouttes entre les lèvres de Mary. car elle était à demi morte d'émotion. Puis j'en ai bu aussi un peu. Theresa avait gardé tout son sang-froid : elle a monté la comédie autant que moi. Nous devions faire croire que c'étaient des cambrioleurs qui avaient tué le mari. Theresa répétait sans se lasser sa leçon à sa maîtresse, tandis que je grimpais pour couper le cordon de sonnette. Puis je l'ai ligotée au fauteuil, j'ai tailladé l'extrémité du cordon pour ajouter à la vraisemblance ; sinon, on se serait demandé comment un cambrioleur aurait pu grimper pour le couper. J'ai pris quelques pièces d'argenterie afin de confirmer la thèse d'un vol, et je les ai laissées en leur disant de ne donner l'alarme qu'un quart d'heure après mon départ. J'ai jeté l'argenterie dans l'étang et je suis rentré à Sydenham avec l'impression que pour une fois dans ma vie j'avais fait quelque chose de bien. Voilà la vérité, toute la vérité, monsieur Holmes. Tant pis si elle me

coûte la vie !

Holmes continua à fumer quelques instants en silence. Puis il traversa la pièce pour aller serrer la main de notre visiteur.

– C'est exactement ce que je pensais, dit-il. Je sais que vous m'avez dit la vérité. Personne en dehors d'un acrobate ou d'un marin n'aurait pu attraper ce cordon de sonnette en prenant appui sur la console, et seul un marin était capable de faire les nœuds qui attachaient le cordon au fauteuil. Or lady Brackenstall n'avait approché des marins qu'une fois, pendant sa traversée. Et il s'agissait bien de quelqu'un qui socialement était son égal puisqu'elle tentait si fort de le protéger, montrant par là qu'elle l'aimait. Vous voyez comme cela me fut facile de remonter jusqu'à vous, une fois que je fus lancé sur la bonne piste.

– Je croyais que la police ne devinerait jamais notre truc !

– La police ne l'a pas deviné. Et je crois qu'elle ne le devinera jamais. Maintenant, attention, capitaine Croker ! Il s'agit d'une affaire grave, très grave. Certes, j'admets que vous ayez agi sous l'effet de la pire des provocations qu'un homme puisse supporter. Je ne suis pas sûr que, votre acte, qui a été commis en état de légitime défense, ne soit pas justifiable. Toutefois c'est à un jury anglais d'en décider. En attendant, j'éprouve pour vous une sympathie si vive que si vous décidiez de disparaître dans les prochaines vingt-quatre heures, je vous promets que personne ne vous donnera la chasse.

– Et après, tout sortira ?

Certainement.

Le marin rougit de colère.

– Est-ce une sorte de marché à proposer à un homme ? Je connais suffisamment la loi pour comprendre que Mary serait accusée de complicité. Croyez-vous que je la laisserais seule affronter la musique pendant que je courrais me mettre à l'abri ? Non, monsieur ! Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra, mais, monsieur Holmes, pour l'amour de Dieu, trouvez un

moyen de tenir ma pauvre Mary à l'écart.

Pour la deuxième fois Holmes tendit sa main au marin.

– Je voulais seulement vous mettre à l'épreuve. A chaque coup vous résonnez clair ! Hé bien ! c'est une grande responsabilité que je prends, mais j'ai donné à Hopkins un excellent tuyau. S'il n'est pas capable de s'en servir, tant pis ! Écoutez-moi, capitaine Croker : nous allons régler cela avec les apparences de la loi. Vous êtes prisonnier. Watson, vous serez le jury anglais. Je ne connais personne plus digne d'en représenter un. Je suis le magistrat. Messieurs les jurés, vous avez entendu les dépositions. Considérez-vous le prisonnier coupable ou non coupable ?

– Non coupable, monsieur le président ! répondis-je.

– Vox populi, vox Dei. Vous êtes acquitté, capitaine Croker. Tant que la loi n'aura pas trouvé une autre victime, je vous laisse en liberté. Dans un an, revenez vers cette dame. Puissent son avenir et le vôtre justifier le jugement que nous avons prononcé cette nuit !

LA DEUXIÈME TACHE[15]

J'avais d'abord pensé que *L'Aventure du Manoir de l'Abbaye* serait le dernier récit consacré aux exploits de mon ami M. Sherlock Holmes. Cette résolution ne m'avait pas été inspirée par un manque de matériel : je possède en effet des notes sur plusieurs centaines d'affaires auxquelles je n'ai jamais fait allusion. Je ne l'avais pas prise non plus parce que j'aurais noté de la part du public un affaiblissement de l'intérêt qu'il avait accordé à la singulière personnalité et aux méthodes extraordinaires de cet homme remarquable. Mais M. Holmes manifestait de la répugnance à l'égard d'une publication prolongée de ses expériences. Tant qu'il exerçait, la publicité faite autour de ses succès revêtait pour lui une valeur pratique. Depuis qu'il s'est définitivement retiré, et qu'il se consacre à la science et à l'apiculture, il a pris sa renommée en grippe, et il m'a sommé de ne pas contrarier son désir de silence. Il a fallu que je lui représente que *La Deuxième Tache* ne serait éditée que lorsque les temps seraient propices, et que je lui démontre à quel point la plus importante affaire internationale qu'il ait jamais prise en main serait une conclusion appropriée à cette longue suite d'épisodes. J'ai réussi à arracher son consentement, sous réserve des précautions habituelles. Si par conséquent certains détails de ce récit demeurent un tant soit peu dans le vague, que le lecteur m'excuse : il comprendra vite que ma réserve est dictée par d'excellentes raisons.

Ceci se passait donc dans une année, et même dans une décade que je ne préciserai pas. Un mardi matin d'automne, deux visiteurs de réputation européenne se présentèrent dans notre modeste appartement de Baker Street. L'un, austère, au profil altier, avec des yeux d'aigle dominateurs, n'était autre

que lord Bellinger, deux fois premier ministre de Grande-Bretagne. Le deuxième, brun, imberbe, élégant, ayant à peine dépassé la quarantaine, doté de toutes les grâces de l'esprit et du corps, était le très honorable Trelawney Hope, secrétaire aux Affaires européennes et le plus prometteur des jeunes hommes d'État anglais. Ils s'assirent côte à côte sur notre canapé encombré de papiers. D'après leurs visages tourmentés, il ne nous fut pas difficile de conjecturer que c'était une affaire de la plus haute importance qui les amenait. Les doigts minces, fins, veinés de bleu du premier ministre se crispaient sur le manche d'ivoire de son parapluie, tandis que sa figure décharnée, ascétique, se tournait lugubrement de Holmes à moi. Le secrétaire aux Affaires européennes tirait nerveusement sur sa moustache ou jouait avec les breloques de sa chaîne de montre.

– Quand j'ai découvert cette perte, monsieur Holmes, disait-il, c'est-à-dire à huit heures ce matin, j'ai aussitôt informé le premier ministre. Il a suggéré que nous allions ensemble vous voir.

– Avez-vous mis la police au courant ?

– Non, monsieur ! répondit le premier ministre sur le ton vif, incisif, qui l'avait rendu célèbre. Nous ne l'avons pas fait, et il n'est pas possible que nous le fassions. Mettre la police au courant, c'est, finalement, mettre le public au courant. Voilà justement ce que nous souhaitons particulièrement éviter.

– Et pourquoi, monsieur ?

– Parce que le document en question est d'une importance si considérable que sa publication provoquerait sans doute, et même probablement, des complications européennes très sérieuses. Il n'est pas excessif de dire que la paix ou la guerre en dépendent. Si on ne le retrouve pas dans le plus grand secret, alors peu importe qu'il soit récupéré : car le but de ceux qui l'ont dérobé est de le faire connaître, de le publier.

– Je comprends. Maintenant, monsieur Trelawney Hope, je vous serais très obligé si vous vouliez me dire exactement dans quelles conditions ce document a disparu.

– Peu de mots suffiront, monsieur Holmes. La lettre (car il s'agit d'une lettre d'un souverain étranger) a été reçue voici six jours. Elle était si importante que je ne la laissais pas la nuit dans le coffre de mon bureau, mais que chaque soir je l'emportais avec moi à mon domicile, à Whitehall Terrace, où je la déposais dans ma chambre dans un coffret fermé à clé. Elle était là la nuit dernière. De cela je suis sûr. Pendant que je m'habillais pour le dîner, j'ai ouvert le coffret et j'ai vu la lettre à l'intérieur. Ce matin, elle n'y était plus. Or toute la nuit le coffret est resté à côté de la glace sur la coiffeuse de ma chambre. J'ai le sommeil léger ; ma femme aussi. Tous deux nous pourrions jurer que personne n'est entré. Et pourtant la lettre a disparu, je vous le répète.

– A quelle heure avez-vous dîné ?

– A sept heures et demie.

– Combien de temps après êtes-vous monté vous reposer ?

– Ma femme était allée au théâtre. Je l'ai attendue. Il était onze heures et demie quand nous sommes montés dans notre chambre.

– Donc pendant quatre heures le coffret est demeuré sans surveillance ?

– Personne n'est autorisé à pénétrer dans notre chambre, sauf la domestique qui nettoie le matin, et mon valet de chambre ou la femme de chambre de ma femme dans le courant de la journée. Ce sont tous des domestiques de confiance qui sont depuis longtemps à notre service. En outre, ils ne pouvaient pas supposer que dans mon coffret il y avait quelque chose d'une valeur plus grande que les papiers ordinaires de mon département.

– Qui connaissait l'existence de cette lettre ?

– Personne chez moi.

– Votre femme, certainement, le savait ?

– Non, monsieur. Je n'avais rien dit à ma femme avant

d’avoir découvert ce matin que le papier manquait.

Le premier ministre approuva d’un signe de tête.

– Je connais depuis longtemps, monsieur, votre sens élevé du devoir. Je suis convaincu. que dans le cas d’un secret pareil, votre dévouement aux affaires publiques s’est haussé au-dessus des liens les plus intimes.

Le secrétaire aux Affaires européennes s’inclina.

– Vous ne faites que me rendre justice, monsieur. Avant ce matin je n’avais soufflé mot de l’affaire à ma femme.

– N’aurait-elle pas pu deviner ?

– Non, monsieur Holmes, elle n’aurait pas pu deviner… Personne n’aurait pu deviner !

– Aviez-vous auparavant perdu un document quelconque ?

– Non, monsieur.

– Qui en Angleterre connaissait l’existence de cette lettre ?

– Tous les membres du cabinet en ont été informés hier. Mais la garantie du secret qui entoure les délibérations du cabinet s’est trouvée renforcée par le solennel avertissement qu’a donné le premier ministre. Mon Dieu, quand je pense que quelques heures plus tard je l’avais perdue moi-même !

Un spasme de désespoir contracta son fier visage, et il porta une main crispée à ses cheveux. Pendant un moment nous distinguâmes l’homme au naturel : impulsif, ardent, profondément sensible. Mais le masque aristocratique retomba bientôt, et la voix rassérénée reprit

– En dehors des membres du cabinet, il y a deux fonctionnaires de mon département, peut-être trois, qui connaissent l’existence de la lettre. Personne d’autre en Angleterre, monsieur Holmes, je vous l’affirme !

– Mais à l’étranger ?

– Je crois que personne à l’étranger ne l’a vue, à l’exception de son auteur. Je suis persuadé que ses ministres… que les

moyens habituels de transmission n'ont pas été employés.

Holmes réfléchit quelque temps.

– Maintenant, monsieur, il faut que je vous demande plus précisément ce qu'est ce document, et pourquoi sa disparition entraînerait des conséquences aussi terribles ?

Les deux hommes d'État échangèrent un rapide regard. Les sourcils broussailleux du premier ministre se rejoignirent dans un froncement subit.

– Monsieur Holmes, l'enveloppe est longue, mince, bleu pâle. Elle est cachetée d'un sceau de cire rouge représentant un lion couché. Elle est adressée à…

– Je crains, dit Holmes, que, pour aussi intéressants et même essentiels que soient ces détails, mes questions ne se rapportent davantage au fond des choses. Qu'y avait-il dans la lettre ?

– Il s'agit d'un secret d'État excessivement important, et j'ai peur de ne pouvoir vous le communiquer. D'ailleurs je ne vois pas que ce soit nécessaire. Si à l'aide des facultés que, paraît-il, vous possédez, vous pouvez retrouver une enveloppe comme celle que je vous ai décrite, avec son contenu à l'intérieur, vous aurez bien mérité de votre pays et vous aurez gagné toutes les récompenses qu'il nous sera possible de vous offrir.

Holmes se leva en souriant.

– Vous êtes les deux hommes les plus occupés de ce pays, dit-il. Moi aussi, plus modestement, je dois répondre à beaucoup d'appels urgents. Je regrette de ne pouvoir vous aider dans cette affaire. Toute prolongation de notre conversation serait une perte de temps.

Le premier ministre bondit en décochant à Holmes ce regard farouche devant lequel un cabinet s'était incliné.

– Je n'ai pas l'habitude… commença-t-il.

Il maîtrisa sa colère et se rassit. Pendant quelques instants nous demeurâmes tous silencieux. Puis le vieil homme d'État haussa les épaules.

– Nous sommes obligés d'accepter vos conditions, monsieur Holmes. Sans doute avez-vous raison : il est déraisonnable de notre part d'espérer que vous agirez si nous ne vous avons pas fait auparavant confiance absolue.

– Je partage votre sentiment, monsieur ! dit le plus jeune ministre.

– Je vais donc vous mettre au courant, me fiant en cela à votre honneur et à celui de votre collègue le docteur Watson. Je puis également en appeler à votre patriotisme, car je n'imaginerais pas de plus grand malheur pour notre pays que la divulgation de cette affaire.

– Vous pouvez vous reposer entièrement sur nous.

– La lettre émane d'un souverain étranger que contrarie notre récent développement colonial. Elle a été écrite à la hâte et elle n'engage que lui. Des sondages nous ont confirmé que ses ministres l'ignorent. D'autre part, elle est rédigée en des termes si malheureux, certaines de ses phrases rendent un son si provoquant que sa publication provoquerait dans ce pays des réactions de sensibilité extrêmement vives. La fermentation des esprits serait telle, monsieur, qu'en pesant mes mots je n'hésite pas à dire que dans les huit jours qui suivraient nous pourrions être engagés dans une grande guerre.

Holmes écrivit un nom sur une feuille de papier, qu'il tendit au premier ministre.

– Vous avez deviné. C'est lui. Et c'est sa lettre, une lettre qui peut engager des dépenses de plusieurs milliers de millions de livres ainsi que cent mille vies humaines, c'est sa lettre qui s'est égarée d'une manière incroyable.

– Avez-vous averti l'expéditeur ?

– Oui, monsieur. Un télégramme chiffré lui a été adressé.

– Peut-être souhaite-t-il la publication de la lettre ?

– Non, monsieur. Nous avons de solides raisons de croire qu'il comprend qu'il a agi d'une façon aussi importune

qu'impulsive. Si cette lettre venait à sortir, les répercussions seraient encore plus graves pour lui que pour nous.

– Dans ce cas, pourquoi la lettre sortirait-elle ? Qui aurait intérêt à la voler et à la publier ?

– Là, monsieur Holmes, nous nous transportons dans les sphères de la haute politique internationale. Mais si vous examinez la situation de l'Europe, vous ne serez pas long à deviner le motif. Toute l'Europe est un camp en armes. La puissance militaire s'équilibre par une double ligue. La Grande-Bretagne tient le fléau de cette balance. Si la Grande-Bretagne était entraînée dans une guerre contre l'une de ces deux ligues, l'autre en retirerait la suprématie, qu'elle se joigne ou non à nous. Me suivez-vous ?

– Très facilement. Il est donc dans l'intérêt des ennemis de ce monarque de s'emparer de cette lettre et de la publier, ceci afin de creuser une brèche entre son pays et le nôtre ?

– Oui, monsieur.

– Et si ce document tombait aux mains de l'un de ces ennemis, à qui serait-il envoyé ?

– À n'importe laquelle des grandes chancelleries européennes. Peut-être voyage-t-il déjà, au moment où nous parlons, à la vitesse maxima de la vapeur.

M. Trelawney Hope baissa la tête et poussa un gémissement. Le premier ministre posa gentiment une main sur son épaule.

– C'est un malheur, mon cher ami ! Personne ne peut vous en blâmer. Vous n'aviez négligé aucune précaution. Voyons, maintenant, monsieur Holmes, vous voilà en possession de tous les faits : quelle méthode nous recommandez-vous ?

Holmes secoua la tête tristement.

– Vous croyez, monsieur, que si ce document est irrécupérable, ce sera la guerre ?

– Je pense que c'est une forte probabilité.

– Alors, monsieur, préparez-vous pour la guerre !

– Voilà qui est dur à entendre.

– Considérez les faits, monsieur. Il est inconcevable que le document ait été volé après onze heures et demie, puisque M. Hope et sa femme se trouvaient tous deux dans la chambre à partir de cette heure-là et jusqu'au moment où le vol a été découvert. Il a donc été dérobé hier soir entre sept heures trente et onze heures trente, probablement plus près de sept heures trente que de onze heures trente puisque le voleur savait de toute évidence qu'il était là et qu'il avait donc intérêt à s'en emparer le plus tôt possible. Or, monsieur, si un document de cette importance a été volé à pareille heure, où peut-il être maintenant ? Personne n'a un motif pour le détenir. Il est entre les mains de ceux qui pourront l'utiliser. Quelle chance avons-nous de le rattraper ou même de retrouver sa trace ? Il est parti hors de notre portée.

Le premier ministre se leva.

– Ce que vous dites est parfaitement logique, monsieur Holmes. Je sens que l'affaire déjà nous a échappé.

– Supposons pour l'amour de l'argumentation que le document a été volé par la femme de chambre ou le valet…

– Tous deux sont de vieux serviteurs éprouvés.

– Vous m'avez dit que votre chambre était située au deuxième étage, qu'elle n'avait pas d'entrée directe de l'extérieur, et que de l'intérieur personne ne pouvait y pénétrer sous peine de se faire remarquer. Il faut donc que ce soit quelqu'un de la maison qui l'ait volé. A qui le voleur l'a-t-il porté ? A l'un de ces espions internationaux et agents secrets dont je connais assez bien les noms. Il y en a trois dont on peut dire qu'ils sont à la tête de leur profession. Je commencerai mes recherches en me renseignant pour savoir s'ils sont tous à leur poste. Si l'un d'eux est absent, et s'il s'est absenté spécialement depuis cette nuit, nous aurons une information sur la direction où est parti le document.

– Pourquoi serait-il absent ? questionna le secrétaire aux Affaires européennes. Il pourrait tout aussi bien porter la lettre à une ambassade étrangère à Londres.

– Cela m'étonnerait. Ces agents travaillent en dehors des ambassades, avec lesquelles leurs rapports sont fréquemment tendus.

Le premier ministre acquiesça.

– Je crois que vous êtes dans le vrai, monsieur Holmes. L'agent en question obtiendrait d'ailleurs une somme beaucoup plus importante s'il portait lui-même la lettre à son quartier général. Je pense que votre point de vue est excellent. En attendant, Hope, nous ne pouvons négliger à cause de ce malheur les autres devoirs qui nous incombent. S'il y avait durant la journée des suites à cet événement, nous vous ferions signe. De votre côté, faites-nous connaître le résultat de vos démarches.

Les deux hommes d'État nous saluèrent gravement et nous quittèrent.

Aussitôt Holmes alluma une pipe et s'enfonça dans une profonde méditation. J'avais ouvert le journal du matin et je m'étais plongé dans le récit d'un crime sensationnel qui s'était déroulé à Londres dans le courant de la nuit, quand mon ami poussa une exclamation, sauta sur ses pieds et posa sa pipe sur la cheminée.

– Oui, dit-il, il n'y a pas de meilleure manière pour aborder là-dedans ! La situation est quasi désespérée, mais tout espoir n'est pas perdu ! Même maintenant, si nous pouvions être sûr de l'identité du voleur, il se pourrait que le document fût encore à notre portée. Après tout, avec ces gens-là, c'est une question d'argent, et j'ai la trésorerie britannique derrière moi. S'il se trouve sur le marché, je l'achète ! Même au prix d'un décime supplémentaire pour les contribuables assujettis à l'impôt sur le revenu. Peut-être le voleur le détiendra-t-il quelque temps pour examiner les offres. Je ne connais que trois hommes pour jouer ce jeu : Oberstein, La Rothière et Eduardo

Lucas. Je vais aller les voir tous les trois. Je jetai un coup d'œil à mon journal du matin.

– Est-ce Eduardo Lucas de Godolphin Street ?

– Oui.

– Vous ne le verrez pas.

– Pourquoi ?

– Il a été assassiné cette nuit à son domicile.

Mon ami m'avait si souvent stupéfié au cours de nos aventures que ce fut avec une vraie joie que je mesurai combien à mon tour je venais de l'abasourdir. Il me regarda, puis m'arracha le journal. Voilà l'article que j'étais en train de lire quand il se leva de sa chaise :

UN CRIME DANS WESTMINSTER

« Un crime d'un caractère monstrueux a été commis la nuit dernière au 16 de Godolphin Street, l'une des artères les plus anciennes et les plus retirées qui, avec ses maisons du XVIIIe siècle, sont situées entre la Tamise et l'abbaye, presque à l'ombre de la grande tour du Parlement. Cette maison, petite mais élégante, était habitée depuis plusieurs années par M. Eduardo Lucas, bien connu dans les cercles mondains tant en raison de sa personnalité pleine de charme que parce qu'il jouissait de la réputation parfaitement méritée d'être l'un des meilleurs ténors du pays. M. Lucas est célibataire, il a trente-quatre ans. Sa domesticité se compose de Mme Pringle, femme de charge âgée, et de son valet de chambre Mitton. La femme de charge s'était retirée de bonne heure et elle loge sous les toits. Le valet de chambre était sorti pour aller rendre visite à un ami dans Hammersmith. A partir de dix heures, M. Lucas se trouva seul dans sa maison. Que se passa-t-il ? Nous ne pouvons pas encore le dire avec exactitude. Toujours est-il qu'à minuit moins le quart l'agent Barret, faisant sa ronde dans Godolphin Street, remarqua que la porte du N° 16 était entrebâillée. Il frappa mais n'obtint pas de réponse. Il aperçut de la lumière dans la pièce du devant. Il avança dans le couloir, frappa à

nouveau, toujours sans réponse. Alors il poussa la porte et entra. La pièce était tout en désordre. Tout le mobilier avait été rejeté d'un côté, une chaise était renversée au centre. A côté de la chaise dont il tenait encore l'un des barreaux, gisait l'infortuné propriétaire de la maison. Il avait reçu un coup de couteau en plein cœur et sa mort dut être instantanée. L'arme du crime était un poignard hindou recourbé, arraché à une panoplie d'armes d'Orient qui décorait l'un des murs. Le vol ne semble pas être le mobile du crime, car l'assassin n'a rien fait pour s'emparer des objets de valeur de la pièce. M. Eduardo Lucas était si sympathiquement connu que sa mort violente et mystérieuse éveillera un intérêt douloureux ainsi qu'un immense regret dans un large cercle d'amis. »

– Hé bien ! Watson, qu'en pensez-vous ?

– C'est une amusante coïncidence !

– Une coïncidence ! Voilà l'un des trois hommes que nous avons désignés comme les acteurs possibles de ce drame, et il trouve une mort violente au cours des heures qui ont suivi immédiatement le drame ! Contre cette coïncidence les chances sont énormes, inchiffrables ! Non, mon cher Watson, les deux événements sont liés… Doivent être liés ! C'est à nous de découvrir le lien.

– Mais à présent toute la police officielle doit être sur l'affaire ?

– Oui, mais ils ne savent pas tout. Ils savent ce qu'ils ont vu à Godolphin Street. Ils ne savent rien, et ils ne sauront rien de ce qui s'est passé à Whitehall Terrace. Nous seuls sommes au fait des deux événements, nous seuls pouvons établir un rapport entre les deux ! Il y a un point d'évidence qui aurait, en tout cas, tourné mes soupçons contre Eduardo Lucas. Godolphin Street, Westminster, ce n'est qu'à quelques minutes de Whitehall Terrace. Les autres agents secrets dont je vous ai donné les noms habitent à l'autre bout de West End. Il était par conséquent plus facile pour Lucas que pour les autres d'organiser des liaisons et de recevoir un message émanant du

personnel domestique du secrétaire aux Affaires européennes. Une petite chose ? Mais quand tant d'événements sont comprimés en quelques heures, cette petite chose peut s'avérer essentielle. Hello ! qu'est-ce que c'est ?

Mme Hudson était entrée avec une carte sur son plateau. Holmes y jeta un coup d'œil, haussa le sourcil et me la tendit.

– Priez lady Hilda Trelawney Hope d'avoir l'obligeance de monter, dit-il.

Un moment plus tard, notre modeste logis, déjà si noblement fréquenté ce matin, fut honoré de la visite de la plus jolie femme de Londres. J'avais souvent entendu vanter la beauté de la plus jeune fille du duc de Belminster, mais aucune description, aucune photographie en couleurs ne m'aurait préparé au charme délicat autant que subtil et à la merveilleuse carnation de ce visage exquis. Et cependant, telle qu'elle nous apparut par ce matin d'automne, ce n'était pas sa beauté qui nous impressionna davantage. Les joues étaient un velours, mais l'émotion les avait décolorées. Les yeux brillaient : la fièvre visiblement les allumait. La bouche sensible était crispée dans un effort douloureux pour acquérir la maîtrise de soi. La terreur, et non la beauté, voilà ce qui nous frappa d'abord quand notre blonde visiteuse s'encadra un moment sur le seuil.

– Mon mari est-il venu chez vous, monsieur Holmes ?

– Oui, madame, il est venu.

– Monsieur Holmes, je vous supplie de ne pas lui dire que, moi, je suis venue !

Holmes s'inclina froidement et indiqua un siège à lady Trelawney Hope. Il reprit :

– Vous me placez, madame, dans une situation très délicate. Je vous prie de vous asseoir et de me faire part de vos désirs. Mais je crains de ne pas pouvoir vous faire la promesse inconditionnelle.

Elle s'avança dans la pièce et s'assit le dos à la fenêtre. Elle

avait un port de reine. Elle était grande, gracieuse, et merveilleusement féminine.

– Monsieur Holmes, dit-elle en nouant et dénouant ses mains, je vous parlerai franchement en espérant être payée de retour. Entre mon mari et moi il existe une confiance totale excepté sur un seul plan : celui de la politique. Sur ce plan-là, ses lèvres ne se descellent jamais. Il ne me raconte rien. Je sais maintenant qu'il s'est produit dans notre maison cette nuit quelque chose d'infiniment déplorable. Je sais qu'un papier a disparu. Mais parce qu'il s'agit de politique, mon mari refuse de me donner des détails. Or maintenant il est essentiel… Oui, essentiel ! Il faut que je sache tout. Vous êtes, en dehors de ces hommes d'État, la seule personne qui connaissiez la vérité. Je vous demande, monsieur Holmes, de me raconter exactement ce qui s'est passé et les conséquences du vol. Dites-moi tout, monsieur Holmes ! La considération que vous avez des intérêts de votre client ne doit pas vous arrêter, car je vous jure que ses intérêts, si seulement il y consentait, seraient mieux servis, moi étant sa confidente. Quel papier a été volé ?

– Ce que vous me demandez, madame, est réellement impossible.

Elle gémit en cachant son visage entre ses mains.

– Admettez les choses telles qu'elles sont, madame. Si votre mari juge convenable de ne rien vous dire sur l'affaire, est-ce à moi, moi qui n'ai connu les faits que sous le sceau du secret professionnel, de révéler son contenu ? Il n'est pas loyal de me le demander. C'est à lui qu'il faut le demander.

– Je l'ai questionné. Je suis venue vous voir en dernier ressort. Mais sans me donner des renseignements précis, monsieur Holmes, vous pourriez me rendre un grand service si vous me répondiez sur un point.

– Lequel, madame ?

– Est-ce que la carrière politique de mon mari risque d'être compromise à la suite de cet incident ?

– Ma foi, madame, si les choses ne s'arrangent pas, les suites risquent d'être fort fâcheuses.

– Ah !

Elle aspira de l'air comme quelqu'un dont les derniers doutes sont ôtés.

– Encore une question, monsieur Holmes. D'une phrase que mon mari a prononcée sous le premier choc de cette catastrophe, j'ai déduit que de terribles événements pourraient survenir à la suite de la perte de ce document.

– S'il l'a dit, ce n'est pas à moi de le contredire.

– De quelle nature, ces événements ?

– Non, madame ! Là encore vous me demandez plus que je ne saurais raisonnablement vous répondre.

– Alors je ne veux pas prendre davantage de votre temps. Je ne peux pas vous blâmer, monsieur Holmes, pour avoir refusé de vous exprimer plus franchement. De votre côté vous ne me blâmerez pas non plus, j'en suis sûre, pour désirer partager, même contre son gré, les angoisses de mon mari. Encore une fois, je vous prie de ne pas faire état de ma visite.

A la porte elle se retourna, et j'eus une dernière image du beau visage troublé, des yeux alarmés et de la bouche serrée. Puis elle sortit.

– Dites, Watson, le beau sexe est votre département ? sourit Holmes quand le frou-frou de la robe se fut évanoui. Quel jeu joue cette dame blonde ? Que voulait-elle exactement ?

– Mais ce qu'elle vous a dit est certainement vrai ! Son anxiété me semble tout à fait normale !

– Hum ! Pensez à ses manières. Watson, à son attitude nerveuse, à son excitation, à son obstination pour me poser des questions. Rappelez-vous : elle est d'une caste qui n'exhibe pas facilement ses émotions.

– Il y avait de quoi être émue

– Rappelez-vous aussi le soin curieux qu'elle a mis pour nous affirmer que son mari s'en trouverait mieux s'il lui confiait : tout. Que voulait-elle dire ? Et vous avez certainement remarqué, Watson, comment elle a manœuvré pour tourner le dos à la lumière. Elle ne tenait pas à ce que nous vissions trop nettement ses expressions.

– Oui. Elle a choisi dans cette pièce la seule chaise qui tournait le dos à la lumière.

– Et cependant les mobiles qui font agir les femmes sont impénétrables ! Vous souvenez-vous de cette femme de Margate que j'avais soupçonnée pour la même raison ? Elle n'avait pas de poudre sur le nez, voilà pourquoi elle s'était assise à contre-jour. Comment bâtir quelque chose sur ce sable mouvant ? Leurs actions les plus banales peuvent se rapporter à quelque chose de très grave, mais leur comportement extraordinaire dépend parfois d'une épingle à cheveux ou d'un fer à friser. Au revoir, Watson !

– Vous partez.

– Oui, je vais passer la matinée rue Godolphin avec nos amis de l'administration officielle. La solution de notre problème passe par Eduardo Lucas… Et pourtant je n'ai pas la moindre idée de ce qu'en définitive elle sera. Montez la garde, mon bon Watson, et accueillez bien tout nouveau visiteur. Si je peux, je vous retrouverai pour déjeuner.

Tout ce jour-là, et le lendemain, et le surlendemain, Holmes se montra d'une humeur que ses amis auraient baptisée taciturne, et les autres maussade. Il sortait en courant, il courait pour rentrer, il fumait sans arrêt, il jouait sur son violon des impromptus qu'il interrompait pour sombrer dans d'interminables rêveries, il dévorait des sandwiches à n'importe quelle heure, il répondait à peine aux questions qu'il m'arrivait de lui poser. Quelque chose clochait, j'en avais la conviction. Il ne me parla pas une fois de l'affaire, et ce fut par les journaux que j'appris les détails de l'enquête en cours sur la mort d'Eduardo Lucas, l'arrestation puis la relaxe de John Mitton, le

valet de chambre. Le jury rendit une sentence concluant à un « homicide prémédité », mais les coupables demeurèrent inconnus. On cherchait vainement un mobile. La chambre du crime regorgeait d'objets de valeur : aucun n'avait disparu. On n'avait pas touché aux papiers de la victime. Les enquêteurs les avaient soigneusement examinés, et ils avaient établis que Lucas étudiait avec beaucoup d'intérêt les problèmes de politique internationale, qu'il était un causeur infatigable, un linguiste remarquable, et qu'il écrivait avec autant de facilité qu'il parlait. Il avait été intimement lié avec les vedettes politiques de plusieurs pays. Mais, dans les documents qui remplissaient ses tiroirs, on n'avait rien découvert de sensationnel. Ses relations féminines semblaient avoir été nombreuses, mais superficielles. Il avait peu d'amies femmes, et il n'était amoureux d'aucune. Il avait des habitudes régulières. Sa conduite avait été irréprochable. Sa mort demeurait un mystère total ; elle le resterait sans doute longtemps.

L'arrestation de John Mitton, le valet de chambre, avait été opérée en désespoir de cause : il fallait agir ! Mais l'enquête échoua à retenir quoi que ce fût contre lui. Cette nuit-là, il était bien allé chez des amis dans Hammersmith. L'alibi était formel. Il est exact qu'il partit pour rentrer chez son maître à une heure qui aurait dû lui permettre d'être de retour avant la découverte du crime, mais il expliqua qu'il était rentré en partie à pied, ce que justifiait la douceur de la température. Il était arrivé à minuit, et ce drame imprévu l'avait visiblement bouleversé. Il s'était toujours bien entendu avec son maître. Plusieurs objets appartenant à la victime furent trouvés dans ses affaires, notamment une petite boîte de rasoirs. Mais il allégua que le défunt lui en avait fait cadeau, et la femme de charge le confirma. Mitton était au service de Lucas depuis trois ans. On remarqua que Lucas n'emmenait pas Mitton avec lui sur le continent. Par exemple il partait pour Paris, où il lui arriva même de rester trois mois, mais Mitton demeurait pour prendre soin de la maison de Godolphin Street. Quant à la femme de charge, elle n'avait rien vu, rien entendu. Lorsque son maître

avait le soir un visiteur, il l'introduisait lui-même.

Ainsi, le mystère demeura entier pendant trois jours, du moins d'après ce que je lisais dans les journaux. Si Holmes en savait plus, il le gardait pour lui. Mais quand il me dit que l'inspecteur Lestrade lui avait parlé de l'affaire, je compris qu'il suivait toujours de très près tout développement possible. Le quatrième jour, une dépêche de Paris parut dans la presse, et toute la question parut réglée.

« Une découverte vient d'être faite par la police parisienne, écrivit le Daily Telegraph, qui lève le voile entourant le sort tragique de M. Eduardo Lucas, qui mourut assassiné lundi dernier chez lui dans Godolphin Street. Nos lecteurs se rappellent que la victime fut trouvée poignardée dans un salon, et qu'un soupçon avait pesé sur son valet de chambre qui fournit un alibi irréfutable. Hier, une dame, connue sous le nom de Mme Henri Fournaye et demeurant rue d'Austerlitz dans une petite villa, a été dénoncée comme folle par ses propres domestiques aux autorités de police. Un examen a révélé qu'elle était effectivement atteinte d'une manie dangereuse et pernicieuse. L'enquête de la police a établi que Mme Henri Fournaye était rentrée mardi dernier d'un voyage à Londres et que ce déplacement n'était pas sans rapport avec le crime de Godolphin Street. Une comparaison de photographies a clairement démontré que M. Henri Fournaye et M. Eduardo Lucas étaient en réalité une seule et même personne, et que le défunt avait mené pour une raison non encore précisée une double vie à Londres et à Paris. Mme Fournaye, d'origine créole, est d'un tempérament extrêmement irritable, et jadis elle a traversé des crises de jalousie qui la menaient au bord de la folie. On suppose que c'est sous l'emprise de cette jalousie qu'elle a commis le crime qui a provoqué à Londres une telle sensation. L'emploi de son temps dans la soirée de lundi n'a pas été reconstitué exactement, mais il est incontestable qu'une femme dont la description correspond point pour point à la sienne a attiré l'attention des voyageurs à la gare de Charing Cross mardi matin par son air farouche et ses gestes violents.

Deux hypothèses sont à retenir : ou bien elle aurait commis son crime sous l'emprise de la folie, ou bien l'effet immédiat de son acte a déclenché chez cette malheureuse femme une crise de démence. Pour l'instant elle n'est pas en état de faire le récit de son déplacement, et les médecins n'ont guère d'espoir qu'elle recouvre un jour la raison. Quoi qu'il en soit, il est désormais prouvé qu'une femme qui pourrait être Mme Fournaye a été remarquée pendant plusieurs heures dans Godolphin Street lundi soir, observant la maison de la victime. »

– Qu'en pensez-vous, Holmes ?

Je lui avais lu cet article à haute voix tandis qu'il terminait son petit déjeuner.

– Mon cher Watson, me dit-il en se levant de table et en arpentant notre salon, vous supportez mal mon silence ! Mais si je ne vous ai rien dit depuis trois jours, c'est parce qu'il n'y a rien à dire. Même ce rapport de Paris ne nous aide pas beaucoup.

– Il met tout de même un point final en ce qui concerne la mort de Lucas.

– La mort de Lucas est un accident, un épisode banal, qui ne saurait se comparer à notre tâche réelle, laquelle consiste, vous ne l'ignorez pas, à retrouver la piste du document et à éviter une catastrophe européenne. La seule chose importante qui se soit produite depuis trois jours est qu'il ne s'est, justement, rien produit. J'ai des informations du gouvernement presque à chaque heure, et il est certain que nulle part en Europe personne ne bouge. Évidemment, si cette lettre s'était perdue… Non, elle ne peut pas s'être égarée ! Mais si elle ne s'est pas égarée, alors où peut-elle être ? Qui la détient ? Pourquoi la garde-t-il ? Voilà la question qui bat dans ma tête comme un marteau. Est-ce vraiment une coïncidence que Lucas ait été tué pendant la nuit où cette lettre a disparu ? Est-ce que la lettre lui est bien parvenue ? Si oui, pourquoi ne l'a-t-on pas trouvée dans ses papiers ? Sa folle de femme l'a-t-elle emportée ? Dans ce cas, est-elle dans sa maison de Paris ? Comment aller la

chercher là-bas sans donner l'éveil à la police française ? C'est une affaire, mon cher Watson, où la loi joue aussi dangereusement que les criminels contre nous. Tout est contre nous, et pourtant les intérêts en jeu sont colossaux. Si je réussissais, ce serait le coup d'éclat de ma carrière. Ah ! voici les dernières nouvelles du front !…

Il lut rapidement le billet qui venait de lui être apporté.

–… Tiens ! Lestrade semble avoir observé quelque chose d'intéressant. Mettez votre chapeau, Watson, et allons faire un tour dans Westminster.

C'était ma première visite à la maison du crime. Elle était bâtie en hauteur, défraîchie, étroite, compassée, solide à l'image du siècle où elle avait été construite. La figure de bouledogue de Lestrade se détacha de la fenêtre du devant. Quand un agent rondouillard nous eut ouvert la porte, l'inspecteur nous accueillit chaleureusement. Il nous conduisit aussitôt dans la pièce où le meurtre avait été commis. Il ne restait plus aucune trace du drame, à l'exception d'une tache irrégulière sur le tapis. Ce tapis était un petit carré qui occupait le milieu de la pièce et qui faisait ressortir un parquet magnifiquement entretenu. Au-dessus de la cheminée il y avait une très belle panoplie dont un ornement avait été l'arme de la tragédie. Près de la fenêtre s'étalait un superbe bureau. Tous les détails témoignaient d'un goût de luxe presque efféminé.

– Vous avez vu les nouvelles de Paris ? interrogea Lestrade.

Holmes fit oui de la tête.

– Nos amis français ont l'air d'avoir mis cette fois-ci dans le mille. Sans aucun doute les choses se sont passées comme ils l'ont dit. Elle a frappé à la porte : visite-surprise, je pense, car il avait dans sa vie des cloisons étanches. Il l'a fait entrer. Il ne pouvait pas la laisser dans la rue ! Elle lui a déclaré qu'elle l'avait suivi, elle lui a adressé des reproches. La dispute s'est envenimée, et tout s'est terminé avec ce poignard qu'on tient si bien en main. L'affaire a dû cependant être chaude car ces sièges étaient renversés, et il en tenait un comme s'il avait

essayé de se défendre. Tout cela est aussi évident que si nous l'avions vu.

Holmes leva les sourcils.

– Et pourtant vous m'avez demandé de venir ?

– Ah ! oui ! Il y a autre chose, un simple détail, une bagatelle, mais exactement le genre de choses qui vous plaît. Étrange, vous savez ? Bizarre même ! Ça n'a rien à voir avec le fait principal. Non, rien à voir, apparemment…

– Quoi donc ?

– Vous savez qu'après un crime pareil nous prenons bien soin de garder les meubles et les divers objets dans l'état où nous les avons trouvés. Rien n'a été déplacé. Un agent est resté de faction ici nuit et jour. Ce matin, comme l'homme était enterré et l'enquête close, du moins en ce qui concerne cette pièce, nous avons pensé que nous pourrions nettoyer un brin… Ce tapis. Vous voyez, il n'est pas fixé ; il est simplement posé là, au milieu. Nous avons eu l'occasion de le soulever. Nous avons découvert…

– Oui. Vous avez découvert ?…

La figure de Holmes se tendit sous l'anxiété qui l'assaillait.

– Hé bien ! je parie qu'en mettant cent ans à réfléchir vous ne devineriez pas ce que nous avons découvert. Vous voyez cette tache sur le tapis ? Une grande partie du sang aurait dû s'infiltrer à travers le tapis, n'est-ce pas ?

– Naturellement !

– Hé bien ! vous serez bien surpris d'apprendre qu'il n'y a pas de tache sur le beau plancher correspondant.

– Pas de tache ? Mais il aurait dû…

– Oui. Vous avez raison de dire : il aurait dû… Mais le fait est qu'il n'y avait pas de tache.

Il prit dans sa main le coin du tapis, le retourna et montra

qu’effectivement il n’y avait pas de tache sur le plancher.

– Mais le dessous est aussi taché que le dessus. Il aurait dû laisser une trace

Lestrade gloussa de satisfaction : il avait embarrassé le célèbre expert.

– Maintenant, je vais vous montrer l’explication. Il y a une deuxième tache, mais elle ne correspond pas avec la première. Regardez vous-même.

Tout en parlant, il avait retourné une autre partie du tapis et là, bien visible, s’étalait une grande tache rougeâtre sur le plancher étincelant.

– Qu’en pensez-vous, monsieur Holmes ?

– Cela me paraît simple. Les deux taches ont correspondu à un moment donné, mais le tapis a été tourné. Comme il n’était pas fixé et comme c’est un carré, l’exploit n’a pas été difficile.

– La police officielle, monsieur Holmes, n’avait pas besoin de vous pour savoir que le tapis a été tourné. C’est assez clair, puisque les deux taches vont juste l’une sur l’autre si l’on place le tapis comme cela. Mais ce que je voudrais savoir, c’est qui a tourné le tapis, et pourquoi ?

Je devinai qu’à l’abri du masque impassible de son visage, Holmes se débattait contre une excitation intense.

– Dites, Lestrade ! fit-il. L’agent dans le couloir est-il resté de faction continuellement ?

– Oui.

– Alors suivez mon avis. Interrogez-le avec soin. Pas devant nous. Nous attendrons ici. Prenez-le dans la chambre du fond. Vous parviendrez plus facilement à lui tirer une confession. Demandez-lui comment il a osé introduire des gens et les laisser seuls dans cette pièce. Ne lui demandez pas s’il l’a fait : agissez comme si vous en étiez sûr ! Dites-lui que vous savez que quelqu’un est venu ici. Bousculez-le. Dites-lui que des aveux complets sont sa seule chance de pardon. Faites exactement ce

que je vous conseille.

– Je vous jure que s'il sait quelque chose, je le lui arracherai ! s'écria Lestrade.

Il se précipita dans les vestibules. Quelques instants plus tard, ses aboiements retentissaient dans la pièce du fond.

– Maintenant, Watson ! Maintenant ! s'exclama Holmes avec une passion qu'il ne contrôlait plus.

Toute sa force démoniaque qu'il camouflait sous une apparence si nonchalante se déploya soudain avec une incroyable énergie. Il rejeta le tapis et, à genoux, tenta de secouer de ses mains crochues chaque plinthe du plancher. Lorsqu'il enfonça ses ongles dans le rebord de l'une d'elles, je la vis se déplacer sur le côté, se relever comme le couvercle d'une boîte. Une petite cavité noire apparut. Holmes plongea avidement sa main, la retira avec un ricanement de colère et de déception. Elle était vide.

– Vite, Watson ! Vite ! Replacez-la !

Je replaçai la plinthe, le couvercle retomba, je remis le tapis droit. A ce moment la voix de Lestrade se fit entendre dans le couloir. L'inspecteur entra pour trouver Holmes négligemment appuyé contre la cheminée, résigné, patient, essayant de dissimuler des bâillements irrésistibles.

– Désolé de vous avoir fait attendre, monsieur Holmes ! Je vois que toute cette affaire vous assomme. Entrez, MacPherson. Apprenez à ces messieurs votre conduite parfaitement inexcusable.

Le gros agent, aussi rouge que contrit, se glissa dans la pièce.

– Je ne voulais pas faire du mal, monsieur ! Une jeune dame est venue frapper à la porte hier soir. Elle s'était trompée de maison, qu'elle m'a dit. Nous avons un peu parlé. On se sent seul quand on a été de garde ici toute une journée !

– Alors, que s'est-il passé ?

– Elle avait envie de regarder l'endroit où le crime avait été commis… Qu'elle l'avait lu dans les journaux, qu'elle m'a dit ! C'était une jeune femme bien respectable, qui parlait bien, monsieur. Et je n'ai pas vu de mal à lui laisser jeter un coup d'œil. Quand elle a repéré la tache sur le tapis, elle est dégringolée comme si elle était morte sur le coup. J'ai couru dans le fond pour lui chercher un peu d'eau, mais ça ne lui a rien fait. Alors j'ai été demander au bar du coin, au Plant-de-Lierre, un peu de cognac. Le temps que j'y aille et que-je revienne, la jeune dame avait repris connaissance et elle s'était sauvée… un peu honteuse, je penserais ! Pour ne pas me voir ensuite, quoi !

– Ce tapis qui a été tourné ?

– Hé bien, Monsieur, quand je suis revenu, il était un peu dérangé, froissé. Vous comprenez : elle était tombée dessus, et ce tapis est disposé sur une surface cirée sans rien pour le tenir. Je l'ai remis en place après coup.

– Apprenez en tout cas, agent MacPherson, que vous êtes incapable de me rouler ! déclara Lestrade avec une grande dignité. Vous pensiez sans doute que personne ne découvrirait jamais cette défaillance dans votre service. Or du premier regard j'ai su que quelqu'un avait déplacé le tapis. C'est une chance pour vous, mon bonhomme, que rien n'ait disparu ! Autrement c'était un petit tour en prison ! Je suis désolé de vous avoir dérangé pour une affaire aussi peu importante, monsieur Holmes, mais je pensais que cette deuxième tache qui ne correspondait pas avec la première serait de nature à vous intéresser.

– Certainement, cela m'a vivement intéressé… Est-ce que cette femme n'est venue qu'une fois ici ?

– Oui, monsieur, une seule fois.

– Qui était-ce ?

– Sais pas le nom, monsieur. Elle venait pour répondre à une annonce au sujet d'une dactylo, et dans la rue elle s'est trompée

de numéro. Très agréable, très gentille jeune femme, monsieur !

– Grande ? Jolie ?

– Oui, monsieur. Une jeune femme bien bâtie. Je crois que vous l'auriez trouvée jolie. Peut-être certains mêmes l'auraient-ils trouvée très jolie. »Oh ! Monsieur l'agent ! Juste un petit coup d'œil ! » qu'elle me disait. Elle avait des manières câlines, comme vous diriez. Et j'ai pensé qu'il n'y aurait pas de mal à lui faire passer la tête dans la pièce.

– Comment était-elle habillée ?

– Pas de façon voyante, monsieur. Un long manteau lui recouvrait les chevilles.

– Quelle heure était-il ?

– La nuit tombait. Quand je suis revenu avec le cognac, les allumeurs de réverbères passaient dans la rue.

– Très bien ! fit Holmes. Venez, Watson, je pense que du travail plus important nous attend ailleurs.

Quand nous quittâmes la maison, Lestrade demeura dans la pièce du devant, tandis que l'agent repentant ouvrit la porte pour nous faire sortir. Holmes se retourna sur le perron et leva quelque chose qu'il tenait dans sa main. L'agent s'immobilisa stupéfait.

– Seigneur Dieu, monsieur ! s'écria-t-il.

Holmes posa un doigt sur ses lèvres, replaça sa main dans la poche de son gilet et éclata de rire quand nous eûmes fait quelques pas dans la rue.

– Excellent ! fit-il. Venez, Watson ! Le rideau va se lever sur le cinquième acte. Vous serez soulagé d'apprendre qu'il n'y aura pas de guerre, que le très honorable Trelawney Hope n'a pas compromis sa brillante carrière, que le monarque importun ne sera pas puni de son importunité, que le premier ministre n'aura pas à régler des complications européennes, et qu'avec un peu de tact et de ménagement personne n'aura à payer un penny supplémentaire d'impôt pour ce qui aurait pu devenir un

événement très fâcheux.

Mon admiration pour cet homme extraordinaire explosa.

– Vous avez résolu le problème ? m'écriai-je.

– Presque, Watson. Il y a quelques détails qui ne sont pas encore éclaircis. Mais nous savons tant de choses que ce sera uniquement de notre faute si nous ne savons pas le reste. Nous allons droit à Whitehall Terrace.

Quand nous arrivâmes à la résidence du secrétaire aux Affaires européennes, ce fut lady Hilda Trelawney Hope que Sherlock Holmes demanda. Nous fûmes introduits dans un petit salon.

– Monsieur Holmes ! s'exclama lady Trelawney Hope dont le visage s'enflamma d'indignation. Voici qui est déloyal et peu généreux de votre part. Je désirais, comme je vous l'ai expliqué, que ma visite chez vous fût tenue secrète, sinon mon mari penserait que je me mêle de ses affaires. Et vous me compromettez en venant ici. C'est publier qu'il y a eu entre nous des rapports !

– Malheureusement, madame, je n'avais pas le choix. J'ai reçu la mission de récupérer ce papier si extrêmement important. Je dois donc vous prier, madame, d'avoir la bonté de me le remettre en main propre.

Lady Trelawney Hope bondit. Toute couleur avait disparu de son merveilleux visage. Ses yeux étincelèrent, elle chancela. Je crus qu'elle allait s'évanouir. Au prix d'un grand effort, elle se reprit. L'étonnement, la colère chassèrent sur ses traits tout autre sentiment.

– Vous… Vous m'insultez, monsieur Holmes !

– Allons, madame ! Inutile ! Donnez-moi la lettre.

Elle courut vers la sonnette.

– Le maître d'hôtel va vous reconduire à la porte.

– Ne sonnez pas, lady Hilda. Si vous sonnez, alors tous mes

efforts pour éviter un scandale seront anéantis ! Donnez-moi la lettre, et tout ira bien. Si vous travaillez avec moi, je pourrai tout arranger. Si vous travaillez contre moi, je serai obligé de vous démasquer.

Elle demeura immobile, avec son maintien de reine, dans une attitude de défiance, les yeux fixés sur lui comme si elle voulait lire dans son âme. Sa main était posée sur le cordon de sonnette, mais elle ne le tirait pas.

– Vous essayez de m'intimider, de me faire peur. Ce n'est pas très joli, monsieur Holmes, de venir ici et de brusquer une femme. Vous dites que vous savez quelque chose. Que savez-vous donc ?

– Je vous prierai de vous asseoir, madame. Vous vous feriez du mal si vous tombiez. Je ne parlerai pas avant de vous voir assise. Merci.

– Je vous donne cinq minutes, monsieur Holmes.

– Une me suffira, lady Hilda. Je sais que vous vous êtes rendue chez Eduardo Lucas, que vous lui avez donné ce document, que vous êtes astucieusement revenue chez lui, hier soir, et je sais aussi comment vous avez récupéré la lettre dans la cachette sous le tapis.

Elle le considéra avec stupéfaction. Son visage était gris comme de la cendre. Elle ouvrit la bouche deux fois avant de pouvoir émettre un son.

– Vous êtes fou, monsieur Holmes ! Vous êtes fou ! cria-t-elle enfin.

Il tira de sa poche un petit morceau de carton. C'était la tête d'une femme découpée dans une photographie :

– Je l'ai apportée, sachant que ce pourrait être utile, répondit Holmes. L'agent vous a reconnue.

Elle sursauta, hoqueta, sa tête glissa en arrière sur sa chaise.

– Allons, lady Hilda. Vous avez la lettre. L'affaire peut encore s'arranger. Je ne désire pas troubler votre vie. Mon

devoir prend fin à partir du moment où je remets la lettre perdue à votre mari. Suivez mon conseil : soyez franche avec moi. C'est votre unique chance.

Son courage était admirable. Même à ce moment-là elle refusa d'admettre sa défaite.

– Je vous répète, monsieur Holmes, que vous vous trompez de la manière la plus absurde.

Holmes se leva.

– Je suis désolé pour vous, lady Hilda. J'ai fait tout ce que je pouvais pour vous. Je vois que j'ai eu tort…

Il sonna. Le maître d'hôtel entra.

– M. Trelawney Hope est-il chez lui ?

– Il rentrera, monsieur, à une heure moins le quart. Holmes regarda sa montre.

– Dans un quart d'heure ? dit-il. Très bien, j'attendrai.

A peine le maître d'hôtel avait-il refermé la porte que lady Hilda se traînait à genoux aux pieds de Holmes, levant vers lui ses mains jointes et son beau visage ruisselant de larmes.

– Épargnez-moi, monsieur Holmes ! Épargnez-moi ! supplia-t-elle. Pour l'amour de Dieu, ne lui dites rien ! Je l'aime tant ! Je ne voudrais pas apporter la moindre ombre dans sa vie, et cette histoire, je le sais, lui briserait le cœur !

Holmes la releva.

– Je vous suis reconnaissant, madame, de ce que vous ayez retrouvé tout votre bon sens, même à ce dernier quart d'heure. Il n'y a pas un instant à perdre. Où est la lettre ?

Elle se précipita vers un petit bureau, ouvrit un tiroir et en exhuma une longue enveloppe bleue.

– La voici, monsieur Holmes ! Puissé-je ne l'avoir jamais vue !

– Comment la lui restituer ? murmura Holmes. Vite, vite, il

faut que nous trouvions un moyen ! Où est le coffret ?

– Toujours dans notre chambre.

– Quel coup de chance ! Vite, madame, allez me le chercher !

Elle reparut bientôt avec une boîte rouge.

– Comment l'avez-vous ouverte ? Vous possédiez une double clé ? Oui, naturellement. Ouvrez-le !

De son corsage, lady Hilda avait tiré une petite clé. Le coffret s'ouvrit. Il était rempli de papiers. Holmes enfouit l'enveloppe bleue parmi eux, entre les feuillets d'un autre document. Le coffret une fois refermé, lady Hilda alla le reporter dans la chambre.

– Maintenant nous sommes parés ! dit Holmes. Il nous reste dix minutes. J'irai loin pour vous couvrir, lady Hilda. En échange, vous me raconterez de bonne foi ce que signifie cette affaire extraordinaire.

– Monsieur Holmes, je vous dirai tout ! s'écria-t-elle. Oh ! monsieur Holmes, moi qui me couperais la main droite plutôt que de lui causer un instant de tristesse ! Il n'y a pas une femme dans tout Londres qui aime plus son mari que moi. Et pourtant, s'il savait comment j'ai agi, comment j'ai été forcée d'agir, jamais il ne me pardonnerait ! Il a une telle passion pour son honneur qu'il ne pourrait pas oublier ni pardonner une défaillance dans l'honneur d'autrui. Aidez-moi, monsieur Holmes ! Mon bonheur, son bonheur, notre vie en dépendent !

– Vite, madame, les minutes passent !

– Il s'agit d'une lettre de moi, monsieur Holmes. D'une lettre que j'avais écrite avant mon mariage. Une lettre stupide, la lettre impulsive d'une amoureuse. Il n'y avait rien de mal, et pourtant, s'il l'avait lue, il l'aurait trouvée criminelle ! Sa confiance en moi aurait été à jamais détruite. Il y a des années de cela. J'avais cru que toute l'affaire était oubliée. Puis un jour j'appris qu'elle était parvenue entre les mains de Lucas et qu'il

allait la remettre à mon mari. Je l'ai supplié. Il m'a dit qu'il me rendrait ma lettre si en échange je lui transmettais un document que mon mari avait caché dans son coffret. Je ne sais pas quel espion au ministère l'avait informé de son existence. Il m'avait assuré que cette perte n'affecterait pas mon mari. Mettez-vous à ma place, monsieur Holmes, que devais-je faire ?

– Vous confier à votre mari.

– Mais. je ne pouvais pas, monsieur Holmes ! Je ne pouvais pas ! D'un côté, je devais m'attendre à la ruine totale de notre bonheur. De l'autre, malgré cette responsabilité terrible que j'assumais en prenant un papier à mon mari, j'ignorais les conséquences politiques qui pouvaient en découler, tout en me rendant fort bien compte que notre amour et sa confiance me demeureraient assurés par ce moyen. Alors je l'ai fait, monsieur Holmes ! J'ai pris une empreinte de la clé, et cet individu m'a procuré le double. J'ai ouvert le coffret et pris le papier que j'ai apporté aussitôt dans Godolphin Street.

– Et là, madame, que s'est-il passé ?

– J'ai frappé à la porte, comme convenu. Lucas m'a ouvert. Je l'ai suivi dans une pièce, mais j'ai laissé la porte de l'entrée ouverte car j'avais peur de me trouver seule avec lui. Je me rappelle qu'il avait une femme dans la rue, quand je suis entrée. Notre affaire n'a pas traîné. Il avait ma lettre sur son bureau. Je lui ai remis le document. Il m'a donné la lettre. A ce moment nous avons entendu du bruit du côté de l'entrée, puis des pas dans le couloir. Lucas a rapidement retourné le tapis, placé le papier dans une cachette qu'il a aussitôt recouverte.

« Ce qui s'est passé ensuite ressemble à un drame effrayant. J'ai gardé la vision d'un visage brun, passionné, le souvenir d'une voix de femme qui hurlait en français : « Ce n'est pas en vain que j'ai attendu ! Enfin je te trouve avec elle ! » Il y a eu une lutte sauvage. Je les ai vus tous deux, lui avec une chaise qu'il avait empoignée, elle avec un poignard qui luisait… Je me suis enfuie, j'ai couru jusque chez moi, et c'est le lendemain que, dans le journal, j'ai appris le dénouement. Mais cette nuit-

là j'ai été heureuse : j'avais récupéré ma lettre, je ne me doutais pas de ce que l'avenir me réservait.

« Le lendemain matin, j'ai compris que je n'avais fait que changer de drame. L'angoisse de mon mari, quand il a découvert sa perte, m'a poignardé le cœur. J'ai eu bien du mal à ne pas tomber à ses genoux et à lui avouer tout : mais ç'aurait été encore une fois revenir sur le passé ! Je me suis donc rendue chez vous pour essayer de mesurer l'énormité de ma faute. A partir du moment où je l'ai réalisée, je n'ai plus eu qu'une idée en tête : reprendre le papier. Il avait dû rester là où Lucas l'avait caché, car il l'avait dissimulé avant que cette horrible femme n'entrât dans le salon. Si elle n'était pas venue, jamais je n'aurais connu sa cachette. Mais comment rentrer dans cette pièce ? Pendant deux jours j'ai surveillé les lieux, mais la porte était toujours fermée. Hier soir j'ai tenté le tout pour le tout. Vous savez déjà comment je m'y suis prise. J'ai rapporté le papier chez moi, j'avais pensé le détruire puisque je ne voyais pas le moyen de le restituer à mon mari sans lui confesser ma faute… Mon Dieu, j'entends son pas dans l'escalier

Le secrétaire aux Affaires européennes, très surexcité, entra dans le salon.

– Vous avez une nouvelle, monsieur Holmes ?

– Quelques espoirs.

– Ah ! que Dieu soit béni ! s'écria-t-il avec un visage radieux. Le premier ministre déjeune avec nous. Partagera-t-il vos espoirs ? Je sais qu'il a des nerfs d'acier, mais depuis ce terrible événement il a à peine dormi. Jacobs, voulez-vous prier le premier ministre de monter ? Quant à vous, ma chérie, je crains que nous ne parlions exclusivement de politique. Nous vous rejoindrons dans la salle à manger.

Le premier ministre paraissait calme, mais il n'était pas difficile de lire dans ses yeux qu'il partageait intérieurement l'énervement de son jeune collaborateur.

– Je dois comprendre que vous avez une nouvelle à nous

communiquer, monsieur Holmes ?

– Jusqu'ici elle est purement négative, répondit mon ami. Je me suis informé, et je suis sûr qu'aucun danger n'est à redouter.

– Mais ce n'est pas suffisant, monsieur Holmes ! Nous ne pouvons pas continuer à vivre sur un volcan. Il nous faut quelque chose de précis.

– J'espère l'obtenir. Voilà pourquoi je suis ici. Plus j'ai réfléchi, plus j'ai acquis la conviction que cette lettre n'a jamais quitté la maison.

– Monsieur Holmes !

– Si elle était sortie d'ici, elle aurait été déjà publiée.

– Mais qui l'aurait prise pour la garder ici ?

– Je suis persuadé que personne ne l'a prise.

– Alors comment a-t-elle disparu du coffret ?

– Je ne crois pas qu'elle ait disparu du coffret.

– Monsieur Holmes, cette plaisanterie est déplacée ! Vous avez ma parole qu'elle a quitté mon coffret.

– L'avez-vous examiné depuis mardi matin ?

– Non. Pourquoi l'aurais-je fait ?

– Vous pouvez ne pas l'avoir vue alors qu'elle y était encore.

– Impossible !

– Je n'en suis pas persuadé. J'ai déjà assisté à des choses semblables. Je suppose que ce coffret contient d'autres papiers. Après tout, la lettre a peut-être été mélangée avec eux.

– Elle était sur le dessus.

– Quelqu'un peut avoir secoué le coffret et l'avoir déplacée.

– Non. J'ai tout sorti.

– En tout cas, Hope, il est facile de s'en assurer ! dit le premier ministre. Faites apporter le coffret : nous verrons bien.

Le secrétaire aux Affaires européennes sonna.

– Jacobs, apportez ici mon coffret. C’est du temps dépensé en pure perte. Mais, si rien d’autre ne peut vous satisfaire, allons-y !… Merci, Jacobs. Posez-le là. J’ai toujours la clé attachée à ma chaîne de montre. Voici les papiers. Regardez : une lettre de lord Merrow, un rapport de sir Charles Hardy, le mémorandum de Belgrade, une note sur les accords commerciaux russo-allemands, une lettre de Madrid, une note de lord Flowers… Mon Dieu ! Qu’est ceci ? Lord Bellinger ! Lord Bellinger l…

Le premier ministre lui arracha des mains l’enveloppe bleue.

– Oui. C’est l’enveloppe. Et la lettre est dedans, intacte. Hope, je vous félicite !

– Merci ! Merci ! Quel poids vous levez de mon cœur ! Mais c’est incroyable !… Impossible ! Monsieur Holmes, vous êtes un sorcier, un magicien ! Comment avez-vous su qu’elle était là ?

– Parce que je savais qu’elle n’était nulle part ailleurs.

Il courut vers la porte comme un fou.

–… Où est ma femme ? Il faut que je lui dise que tout est dans l’ordre. Hilda ! Hilda l…

Nous entendîmes ses appels dans l’escalier.

Le premier ministre décocha à Holmes un clin d’œil.

– Allons, monsieur ! dit-il. Dans cette affaire tout n’a pas été dit. Comment cette lettre est-elle revenue dans le coffret ?

En souriant, Holmes détourna son regard de ces yeux extraordinaires.

– Nous avons aussi nos secrets diplomatiques ! fit-il.

Et, prenant son chapeau, il se dirigea vers la porte.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http : //fr. groups. yahoo. com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http : //www. ebooksgratuits. com/

–

Mars 2004

–

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES

CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} Septembre 1903.

{2} Octobre 2003.

{3} Décembre 1903.

{4} Décembre 1903.

{5} Janvier 1904.

{6} Février 1904.

{7} Mars 2004.

{8} Avril 1904.

{9} Pour faciliter les recherches pendant la nuit, beaucoup de médecins anglais ont établi à la porte de leurs maisons une lanterne rouge semblable à celles des commissaires de police de Paris.

{10} Juin 2004.

{11} Juillet 2004.

{12} Clef correspondant à une serrure qui ne peut être crochetée, inventée par Charles Chubb (1772-1846), serrurier londonien.

{13} Août 1904.

{14} Septembre 1904.

{15} Décembre 1904.